

Bibl. Haup.

976

Bibl. Hamp. 976

N^o 62

(Langer.)

Elise, Mutter der Götterin

Lautst. Lied
1. 12.

M. Schleyer.

const 12 H (ausreichend besetzt)

1850.

1845

von

der

der

der

der

der

der

der

der

der

der

der

der

der

der

M u s w a h l

von französischen

Kinder- und Jugendschauspielen

aus Berquin,,

zum Gebrauche

der Lyceen und anderer Schulen,

mit einer deutschen Erklärung der darin vorkommenden
Wörter und Redensarten versehen.

V o n

W. L. F. C. Leuchsenring,

pens. Professor am Lyceum zu Karlsruhe.

Dritte, sorgfältig durchgesehene, verbesserte und mit
einem Schauspiele vermehrte Auflage.

K a r l s r u h e,

Druck und Verlag der G. Braun'schen Hofbuchhandlung.

1840.

CHOIX
DE
PIÈCES DE THÉÂTRE
DE BERQUIN,

A L'USAGE
DES LYCÉES ET AUTRES ECOLES
POURVU
D'UN VOCABULAIRE FRANÇAIS-ALLEMAND.

PAR
G. L. F. C. LEUCHSENRING,
PROFESSEUR ÉMÉRITE DU LYCÉE DE CARLSROUHE.

TROISIÈME ÉDITION REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE
D'UNE PIÈCE.

A CARLSROUHE,
CHEZ TH. BRAUN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1840.

CHOIX

DE

PIECES DE THEATRE

DE BERQUIN

A L'USAGE

DES LYCEES ET AUTRES ECOLES

TOME II

D'UN VOCABULAIRE FRANCAIS-ALLEMAND

PAR

G. A. F. C. BRUCHSSEYRANG

PROFESSEUR EMERITE DE LYCEE DE CARLSRUHE

TROISIEME EDITION REVUE, CORRIGEE ET AUGMENTEE
D'UNE PIECE

Bayerische
Staatsbibliothek
München

Vorrede der ersten Auflage.

Das seit mehreren Jahren gefühlte Bedürfniß eines französischen Lesebuchs für die untern Classen des hiesigen Lyceums erinnerte mich an Berquin's Theaterstücke, von welchen eine gut getroffene Auswahl nicht nur ein sehr angenehmes und leichtes Buch zum Uebersetzen abgeben, sondern auch bei den Sprechübungen, die ich täglich mit meinen Schülern vornehme, sehr dienlich seyn kann. In eben dieser Absicht hatte im Jahr 1804 Herr Kirchenrath und Lyceums-Director Zandt, damals als Vorsteher einer andern Schule, eine solche Auswahl von sieben Schauspielen Berquin's drucken lassen, und sie mit erläuternden Anmerkungen versehen. Diese Ausgabe aber hat sich längst vergriffen, und ich vermehrte nun jene sieben Stücke, nach erhaltener Einwilligung des ersten Herrn Herausgebers, mit noch zwei weitem (den beiden letzten dieser Sammlung), um hinlänglichen Stoff für mehrere Classen zu haben, und versah das Buch mit einer vollständigen alphabetisch geordneten Erklärung aller darin vorkommenden Wörter und Redensarten, welche von den Schülern, die das Buch zum Uebersetzen in Händen haben, nach und nach auswendig gelernt werden müssen. Bei dieser Ausgabe habe ich die alt akademische Orthographie des Herrn Berquin, welche auch Herr Kirchenrath Zandt beibehalten hatte, in die neue von Voltaire umgeändert, da sie nun, ihrer entschiedenen Vorzüge wegen, beinahe allgemein in Frankreich eingeführt ist.

Karlsruhe, im April 1822.

Leuchsenring.

Kurze Vorerinnerung

zur zweiten Auflage.

Nach dem Wunsche des Herrn Directors und mehrerer Herren Professoren des Lyceums in Karlsruhe habe ich das letzte Stück in der ersten Auflage: **L'honnête fermier**, welches für den Schulgebrauch zu lang gefunden wurde, in dieser zweiten Auflage weggelassen und durch die zwei Stücke: **L'Ecole des Marâtres** und **Les Etrennes**, ersetzt. Durch diese Veränderung wird das Buch weniger Bogen geben und wohlfeiler werden; und zugleich darf ich mir schmeicheln, daß es dadurch an innerem moralischem Gehalte eher gewonnen, als verloren hat.

Der Verfasser.

CONTENU DE CE CHOIX.

	Page
I. L'Épée, <i>Drame en un Acte</i>	1
II. Le bon fils, <i>Drame en deux Actes</i>	13
III. Colin-Maillard, <i>Drame en un Acte</i>	33
IV. Les Pères réconciliés par leurs enfans, <i>Drame en un Acte</i>	55
V. La petite Glaneuse, <i>Drame en un Acte</i>	75
VI. Le petit Joueur de Violon, <i>Drame en un Acte</i>	93
VII. Un bon Coeur fait pardonner bien des Etourderies, <i>Drame en un Acte</i>	113
VIII. La Vanité punie, <i>Drame en un Acte</i>	133
IX. L'École des Marâtres, <i>Drame en un Acte</i>	145
X. Les Étrennes, <i>Drame en un Acte</i>	161
XI. Pythias et Damon, <i>Drame en un Acte</i>	183

I.

L'ÉPÉE.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. Dorval.

Auguste, son fils.

Henriette, sa fille.

Renaud, l'aîné,

Renaud, le cadet,

Dupré, l'aîné,

Dupré, le cadet,

Champagne, domestique de M. Dorval.

} amis d'Auguste.

La Scène est à Paris dans l'appartement d'Auguste.

S c è n e I.

Auguste.

Ah, c'est aujourd'hui ma fête. On a bien fait de m'en avertir; je ne m'en serais jamais avisé. Bon! Cela me vaudra encore quelque chose de mon papa. Mais, quoi, voyons; que me donnera-t-il? Champagne avait quelque chose sous son habit, lorsqu'il s'est présenté chez mon papa. Il n'a pas voulu me laisser entrer avec lui. Ah, s'il ne fallait pas avoir aujourd'hui l'air un peu plus composé, je lui aurais bien fait montrer de force ce qu'il portait. Mais, chut! je vais le savoir: Voici mon papa.

S c è n e II.

M. Dorval (tenant à la main une épée avec le ceinturon),
Auguste.

M. Dorval. Te voilà, Auguste; j'ai déjà eu le plaisir de t'annoncer ta fête; mais ce n'est pas assez, n'est-ce pas?

Auguste. Oh, mon papa Mais qu'avez-vous donc à la main?

M. Dorval. Quelque chose qui ne te siéra pas trop bien; une épée, vois-tu?

Auguste. Quoi, c'est pour moi? Oh, donnez, mon cher papa; je veux être à l'avenir si obéissant, si appliqué.

M. Dorval. Ah, si je le croyais; mais sais-tu bien, qu'une épée demande un homme, qu'il ne faut plus être un enfant pour la porter; qu'on doit se conduire avec réflexion et décence; enfin, que ce n'est pas à l'épée de parer son homme, mais à l'homme de parer son épée.

Auguste. Oh, ce n'est pas l'embarras: je saurai bien parer la mienne; et je n'aurai plus rien de commun avec ces petites gens. . . .

M. Dorval. Que veux-tu dire par ces petites gens?

Auguste. J'entends ceux qui ne sont pas faits pour porter une épée et un plumet au chapeau; ceux qui ne sont pas nobles comme vous et moi.

M. Dorval. Pour moi, je ne connais de petites gens que ceux qui pensent mal, et ne se conduisent pas mieux, qui sont désobéissans envers leurs parens, grossiers et impolis envers les autres. Ainsi, je vois bien des petites gens parmi les nobles, et bien des nobles parmi ce que tu appelles les petites gens.

Auguste. Oui, c'est aussi ce que je pense.

M. Dorval. Que parlais-tu donc tout à l'heure d'épée et de plumet au chapeau? Crois-tu que les vraies prérogatives de la noblesse consistent dans ces misères-là? Elles servent à distinguer les états, parce qu'il faut bien que les états soient distingués dans le monde. Mais l'état le plus élevé n'en avilit que davantage l'homme indigne de l'occuper.

Auguste. Je le crois, mon papa. Mais ce n'est point m'avilir, que d'avoir une épée et de la porter.

M. Dorval. Non, je veux dire que tu ne te rendras digne de cette distinction, que par ta bonne conduite. Voici ton épée; mais souviens-toi. . . .

Auguste. Oui, mon papa: vous verrez.

(Il veut mettre l'épée à son côté, et ne peut en venir à bout. Monsieur Dorval l'aide à la ceindre.)

M. Dorval. Comment donc, elle ne te va pas si mal.

Auguste. N'est-ce pas? Oh! j'en étais bien sûr.

M. Dorval. A merveille. Mais n'oublie pas, surtout, ce que je t'ai dit. Adieu.

(Il fait quelques pas pour sortir, et revient.)

A propos, je viens d'envoyer chercher ta petite société, pour passer ce jour de fête avec toi. Songe à te comporter comme il convient.

Auguste. Oui, mon papa.

S c è n e III.

Auguste.

(Il se promène avec un air de gravité sur la scène, et de tems en tems regarde derrière lui si son épée le suit.)

Bon, me voici enfin un parfait chevalier. Qu'il me vienne maintenant de ces petits bourgeois! Plus de familiarité, dès qu'ils n'ont pas d'épée; et s'ils le prennent mal, allons, flamberge au vent!

Mais, alte-là! Voyons d'abord si elle a une bonne lame. *(Il tire son épée, et prend un air furibond.)* Je crois que tu te moques de moi, mon petit bourgeois? Une, deux! Ah! tu veux te défendre? A mort, canaille!

S c è n e IV.

Henriette, Auguste.

(Henriette qui a entendu les derniers mots, pousse un cri.)

Henriette. Eh bien, Auguste, es-tu fou?

Auguste. C'est toi, ma soeur?

Henriette. Oui, comme tu vois. Mais que fais-tu de cet outil-là? *(en montrant son épée.)*

Auguste. Ce que j'en fais? Ce qu'un gentilhomme doit en faire.

Henriette. Et quel est celui que tu veux renvoyer de ce monde?

Auguste. Le premier qui s'avisera de croiser mon chemin!...

Henriette. Voilà bien des vies en danger, Et si c'était moi, par hasard?

Auguste. Si c'était toi. . . . Je ne te le conseille point. Tu vois que j'ai maintenant une épée. C'est mon papa qui m'en a fait présent.

Henriette. Apparemment pour aller tuer les gens à tort et à travers.

Auguste. Est-ce que je ne suis pas chevalier, si l'on ne me rend pas tous les respects qui me sont dus, pan! un soufflet; et si le petit bourgeois veut faire le méchant, l'épée à la main.

(Il veut la tirer du fourreau.)

Henriette. Oh, laisse-la en repos, mon frère. De peur de m'exposer à te manquer involontairement, je voudrais savoir, en quoi consiste le respect que tu demandes.

Auguste. Tu le sauras bientôt. Mon père vient d'envoyer chercher ma petite société. Que ces polissons ne se conduisent pas respectueusement, et tu verras comme je me comporterai.

Henriette. Fort bien : mais je te demande ce qu'il faut faire pour se-conduire respectueusement envers toi?

Auguste. D'abord je veux qu'on me fasse de profonds, profonds saluts.

Henriette. *(Lui faisant, d'un air moqueur, une profonde révérence.)* Votre servante très-humble, monseigneur mon frère. Est-ce bien comme cela?

Auguste. Point de moquerie, s'il te plait, Henriette, autrement.

Henriette. Mais c'est très-sérieux, je t'assure. Il faut bien savoir remplir ses devoirs envers les personnes respectables. Il ne sera pas mal d'en instruire aussi tes petits amis.

Auguste. Oh, je veux bien me moquer de ces petits drôles; tirailler l'un, pincer l'autre, les houspiller de toutes les manières.

Henriette. C'est encore là apparemment un des devoirs de ta chevalerie. Mais, si ces drôles ne trouvent pas le jeu plaisant, et qu'ils donnent sur les oreilles à monsieur le chevalier?

Auguste. Bon, c'est de vil sang bourgeois; cela n'a ni coeur, ni épée.

Henriette. Vraiment, notre papa ne pouvait te faire un cadeau plus utile. Il a bien vu quel digne chevalier était caché dans monsieur son fils, et qu'il ne fallait qu'une épée pour le faire paraître au grand jour.

Auguste. Ecoute, ma soeur; c'est ma fête; il faut bien nous divertir. Au moins tu n'en diras rien à notre papa.

Henriette. Pourquoi non? il ne t'aurait pas donné une épée. s'il n'avait attendu quelque exploit de cette espèce d'un chevalier tout frais armé. Est-ce qu'il t'aurait recommandé autre chose?

Auguste. Certainement, oui. Tu sais qu'il me prêche toujours.

Henriette. Que t'a-t-il donc prêché?

Auguste. Que sais-je moi, que c'était à moi de parer mon épée, et non à mon épée de me parer.

Henriette. En ce cas, tu l'as compris à merveille. Parer son épée, c'est savoir s'en servir, et tu veux déjà montrer que tu possèdes ce talent.

Auguste. Fort bien, ma soeur. Tu penses te moquer, mais je veux bien que tu saches.

Henriette. Je sais à merveille tout ce que tu peux me dire. Mais sais-tu bien, toi, qu'il manque quelque chose de fort essentiel à l'ornement de ton épée?

Auguste. Eh, quoi donc? (*il détache son ceinturon, et regarde l'épée de tous les côtés*) je ne vois pas qu'il y manque la moindre chose.

Henriette. Vraiment tu es un habile chevalier; et une rosette? ah, comme un noeud bleu et argent irait bien sur cette poignée.

Auguste. Tu as raison, Henriette. Ecoute, tu as dans ta toilette un magasin de rubans; ainsi.

Henriette. J'y pensais, pourvu que tu ne viennes pas, en récompense, me jouer de tes tours de chevalerie, et me porter quelque coup d'estramacon.

Auguste. La folle, voici ma main, tope là. Tu n'as rien à craindre. Mais vite, un beau noeud. Lorsque ma petite compagnie viendra, je veux qu'elle me voie dans toute ma gloire.

Henriette. Donne-la moi donc.

Auguste. (*lui donnant son épée*) Tiens, la voici, dépêche-toi. Tu la mettras dans ma chambre, sur la table, pour que je la trouve au besoin.

Henriette. Repose-t'en sur moi.

S c è n e V.

Auguste, Henriette, Champagne.

Champagne. Les deux messieurs Dupré et les deux messieurs Renaud sont en bas.

Auguste. Hé bien, ne peuvent-ils pas monter, faut-il que j'aille les recevoir au bas de l'escalier?

Champagne. Madame votre mère m'a ordonné de vous dire de les venir joindre.

Auguste. Non, non; il est mieux de les attendre ici.

Henriette. Mais, puisque maman veut que tu descendes.

Auguste. Ils valent bien la peine qu'on ait pour eux ces égards. Allons, j'y vais tout-à l'heure. Hé bien, toi, que fais-tu là, et mon noeud d'épée, va, cours, et que je le trouve tout arrangé sur ma table; (*en sortant*) m'entends-tu?

S c è n e VI.

Henriette.

Le petit insolent! de quel ton il me parle! Par bonheur, j'ai l'épée. C'est un instrument bien placé dans la main d'un petit garçon aussi querelleur; Oui, oui, attends que je te la rende. Mon papa ne te connaît pas comme moi; il faut que j'aille lui conter. . . . Ah! le voici!

S c è n e VII.

M. Dorval, Henriette.

Henriette. Vous venez bien à propos, mon papa; je courais vous chercher.

M. Dorval. Qu'as-tu donc de si pressé à me dire? Mais que fais-tu de l'épée de ton frère?

Henriette. Je lui ai promis, d'y mettre un beau noeud; mais c'était pour tirer de ses mains cette arme dangereuse. N'allez pas la lui rendre au moins.

M. Dorval. Pourquoi reprendrais-je un cadeau que je lui ai fait?

Henriette. Ayez au moins la bonté de la retenir jusqu'à ce qu'il soit devenu moins turbulent. Je viens de le trouver ici, comme Dom-Quichotte, s'escrimant tout seul d'estoc et de taille, et menaçant de faire ses premières armes contre ses camarades qui viennent le voir.

M. Dorval. Le petit écervelé! s'il veut s'en servir pour ses premiers exploits, ils ne tourneront pas à sa gloire, je t'en réponds. Donne-moi cette épée.

Henriette. La voici! — — je l'entends sur l'escalier.

M. Dorval. Cours faire son noeud, et tu me l'apporteras lorsqu'il sera prêt. (*Ils sortent.*)

S c è n e VIII.

Auguste, Dupré l'aîné, Dupré le cadet, Renaud l'aîné, Renaud le cadet.

(Auguste entre le premier, et le chapeau sur la tête; les autres marchent derrière lui, la tête découverte.)

Dupré l'aîné. (bas à Renaud l'aîné.) Voilà une réception bien polie.

Renaud l'aîné. (bas à Dupré l'aîné.) C'est apparemment la mode aujourd'hui de recevoir sa compagnie, le chapeau sur la tête, et d'entrer chez soi le premier.

Auguste. Que bredouilles-tu là?

Dupré l'aîné. Rien, monsieur Dorval, rien.

Auguste. Est-ce quelque chose que je ne dois pas entendre?

Renaud l'aîné. Cela pourrait être.

Auguste. Je veux pourtant le savoir.

Renaud l'aîné. Quand vous aurez le droit de me le demander.

Dupré l'aîné. Doucement, Renaud; il ne nous convient pas dans une maison étrangère. . . .

Renaud l'aîné. Il convient encore moins, d'être impoli, lorsqu'on est chez soi.

Auguste. (avec hauteur.) Impoli, moi, impoli? Est-ce parceque je marchais devant vous?

Renaud l'aîné. C'est cela même. Lorsque nous ayons l'honneur de recevoir votre visite, ou celle de toute autre personne, nous cédon's toujours le pas.

Auguste. Vous ne faites que votre devoir. Mais de vous à moi. . . .

Renaud l'aîné. Hé bien, de vous à moi? . . .

Auguste. Est-ce que vous êtes nobles?

Renaud l'aîné. (aux deux Dupré, et à son frère.) Laissons-le s'ennuyer avec sa noblesse, si vous m'en croyez.

Dupré l'aîné. Fi, monsieur Dorval! Si vous trouvez au-dessous de votre dignité, de vous entretenir avec nous, pourquoi nous faire inviter? Nous n'avions pas désiré cet honneur.

Auguste. Ce n'est pas moi qui vous ai fait venir, c'est mon papa.

Renaud l'aîné. Fort bien. Ainsi nous allons trouver monsieur votre père, et le remercier de son honnêteté. En même-tems nous lui ferons entendre que son fils tient à déshonneur de nous recevoir. Suis-moi, mon frère.

Auguste. (l'arrêtant) Vous n'entendez pas le badinage, monsieur Renaud; je suis charmé de vous voir. Mon papa a voulu me faire plaisir en vous invitant; car c'est aujourd'hui ma fête. Restez, je vous en prie, avec moi.

Renaud l'ainé. A la bonne heure! Mais soyez à l'avenir plus poli. Si je ne suis pas aussi noble que vous, je ne me laisse pas offenser impunément.

Dupré l'ainé. Calme-toi, Renaud: il faut rester bons amis.

Dupré le cadet. C'est donc aujourd'hui votre fête, monsieur Dorval?

Dupré l'ainé. Je vous en fais mon compliment.

Renaud l'ainé. Et moi aussi, monsieur; je vous souhaite toutes sortes de prospérités; (*à part*) et je souhaite sur-tout que vous deveniez un peu plus honnête.

Renaud le cadet. Vous devez avoir reçu de bien jolis cadeaux?

Auguste. Oh! sûrement!

Dupré le cadet. Bien des bonbons, sans doute?

Auguste. Ha, ha! des bonbons. Ce serait beau vraiment. J'en ai tous les jours.

Renaud le cadet. Ah, c'est de l'argent, je parie. (*Il compte dans sa main.*) Deux ou trois écus, n'est-ce pas?

Auguste. (avec fierté.) Quelque chose de mieux, et que moi seul ici, oui, moi seul, j'ai le droit de porter.

(*Renaud l'ainé, et Dupré l'ainé, sont à l'écart, et se parlent tout bas.*)

Renaud le cadet. Si j'avais ce qu'on vous a donné, je pourrais bien le porter comme un autre peut-être.

Auguste. (le regardant d'un air de mépris.) Pauvre petit! (*aux deux aînés.*) Que marmottez-vous encore tous deux? Il me semble, que vous devriez m'aider à me divertir.

Dupré l'ainé. Fournissez-nous-en l'occasion.

Renaud l'ainé. C'est à celui qui reçoit ses amis de s'occuper de leurs amusemens.

Auguste. Qu'entendez-vous par-là, monsieur Renaud?

S c è n e IX.

Renaud l'ainé, Renaud le cadet, Dupré l'ainé, Dupré le cadet, Auguste, Henriette.

Henriette, (tenant une assiette de gâteaux.)

Je vous salue, messieurs; vous vous portez bien, à ce que je vois?

Renaud l'ainé. Prêt à vous rendre mes respects, mademoiselle. (*Il lui baise la main.*)

Dupré l'ainé. Nous sommes charmés de vous savoir tous les jours plus jolie. (*Il lui baise aussi la main.*)

Henriette. Vous êtes bien honnêtes, messieurs. (*à Auguste.*) Mon frère, maman t'envoie ceci pour régaler tes amis en attendant que l'orgeat soit prêt. Champagne va bientôt le servir, et j'aurai le plaisir de vous le verser.

Renaud l'ainé. Ce sera beaucoup d'honneur pour nous, mademoiselle.

Auguste. Nous n'avons pas besoin de toi ici. . . . A propos, et mon noeud d'épée.

Henriette. Tu trouveras l'épée et le noeud dans ta chambre. Adieu, messieurs, jusqu'au plaisir de vous revoir.

(*Elle sort en leur faisant une petite révérence d'amitié.*)

Renaud l'ainé. (*la suivant*) Mademoiselle, aurons-nous bientôt l'honneur de votre compagnie?

Henriette. Je vais en demander la permission à maman.

S c è n e X.

Renaud l'ainé, Renaud le cadet, Dupré l'ainé, Dupré le cadet, Auguste.

Auguste. (*s'asseyant*) Allons, prenez des sièges et asseyez vous.

(*Ils se regardent les uns les autres, en s'asseyant en silence. Auguste sert quelque chose aux deux petits, après s'être servi lui-même si copieusement, qu'il ne reste rien pour les deux aînés.*)

Un moment; on va en apporter d'autres; je vous en donnerai.

Renaud l'ainé. Nous n'attendons plus rien.

Dupré l'ainé. Si c'est là une politesse de gentilhomme. . . .

Auguste. C'est bien avec de petites gens comme vous, qu'il faut se gêner. Je vous ai déjà dit qu'on nous servirait autre chose. Vous en prendrez, ou vous n'en prendrez pas: m'entendez-vous?

Renaud l'ainé. Oui, cela est assez clair. Nous voyons aussi bien clairement avec qui nous sommes.

Dupré l'ainé. Allez-vous encore recommencer vos querelles, monsieur Dorval? Renaud, fi!

(*Auguste se lève, tous les autres se lèvent aussi.*)

Auguste. (s'avancant vers Renaud l'ainé.) Avec qui êtes-vous donc, mon petit bourgeois?

Renaud l'ainé. (d'un ton ferme.) Avec un petit noble bien grossier et bien impudent, qui s'estime plus qu'il ne vaut, et qui ne sait pas la manière dont les gens bien élevés doivent se comporter les uns envers les autres.

Dupré l'ainé. Nous pensons tous comme lui.

Auguste. Moi, grossier, impudent; me dire cela à moi, qui suis gentilhomme?

Renaud l'ainé. Oui, je vous le répète, un petit noble grossier et impudent, quand vous seriez comte, quand vous seriez prince.

Auguste. (le frappant.) Je vais t'apprendre à qui tu as à faire.
(*Renaud l'ainé veut le saisir. Auguste s'échappe, sort, et tire la porte après lui.*)

S c è n e XI.

Renaud l'ainé, Renaud le cadet, Dupré l'ainé, Dupré le cadet.

Dupré l'ainé. Mon Dieu, Renaud, qu'as-tu fait? il va trouver son père et lui forger mille menteries; pour qui nous prendra-t-il?

Renaud l'ainé. Son père est un homme d'honneur. J'irai le trouver, si Auguste n'y va pas. Il ne nous a sûrement pas engagés à venir, pour nous faire maltraiter par son fils.

Dupré le cadet. Il va nous renvoyer à nos parens, et leur porter des plaintes contre nous.

Renaud le cadet. Non, mon frère s'est bien conduit. Mon papa approuvera tout ce qu'il a fait, lorsque nous lui en ferons le récit. Il n'entend pas qu'on maltraite ses enfans.

Renaud l'ainé. Suivez-moi. Il faut aller tous ensemble chez M. Dorval.

S c è n e XII.

Renaud l'ainé, Renaud le cadet, Dupré l'ainé, Dupré le cadet, Auguste.

(*Auguste rentre, tenant à la main son épée dans le fourreau. Les deux petits se sauvent, l'un dans un coin, l'autre derrière un fauteuil. Renaud l'ainé et Dupré l'ainé l'attendent de pied ferme.*)

Auguste (s'avancant vers Renaud l'ainé.)

Attends, je vais t'apprendre, petit insolent.

(Il dégaîne son épée; au lieu d'une lame, il tire du fourreau une longue plume de dinde. Il s'arrête confondu. Les petits poussent un grand éclat de rire, et se rapprochent.)

Renaud l'ainé. Avance donc. Voyons la force de ton épée.

Dupré l'ainé. N'ajoute pas à sa honte. Il ne mérite que du mépris.

Renaud le cadet. Ah, voilà donc ce que vous aviez vous seul le droit de porter?

Dupré le cadet. Il ne fera de mal à personne avec ses armes terribles.

Renaud l'ainé. Je pourrais maintenant te punir de ta grossièreté; mais je rougirais de ma vengeance.

Dupré l'ainé. Il ne mérite plus notre société; il faut l'abandonner à lui-même.

Renaud le cadet. Adieu, monsieur le chevalier à l'épée de plume.

Dupré le cadet. Nous ne reviendrons plus, que vous ne soyez désarmé; car vous êtes trop redoutable.

(Ils veulent sortir.)

Renaud l'ainé. (les arrêtant.) Restons ici, ou plutôt, allons rendre compte à son père de notre conduite; autrement toutes les apparences seraient contre nous.

Dupré l'ainé. Tu as raison. Que pourrait-il penser, si nous sortions de sa maison sans prendre congé de lui?

S c è n e XIII.

M. Dorval, Auguste, Renaud l'ainé, Renaud le cadet, Dupré l'ainé, Dupré le cadet.

(Ils prennent tous un maintien respectueux à l'aspect de M. Dorval. Auguste s'écarte et pleure de rage.)

M. Dorval. (à Auguste, en jetant sur lui un regard d'indignation.)

Qu'est-ce donc que j'entends, monsieur? *(Les sanglots empêchent Auguste de répondre.)*

Renaud l'ainé. Pardonnez, monsieur, le désordre dans lequel nous paraissions à vos yeux. Ce n'est pas nous qui l'avons causé. Dès le premier instant de notre arrivée, monsieur votre fils nous a si mal reçus.

M. Dorval. Rassurez-vous, mon cher ami, je suis instruit de tout. J'étais dans la chambre voisine, et j'ai entendu dès le commencement les indignes propos de mon fils. - Il est d'autant plus coupable, qu'il venait de me faire les plus belles promesses. Il y a long-tems que je soupçonnais son impudence, mais je voulais voir par moi-même à quel excès il pouvait la porter. De crainte qu'il n'arrivât quelque malheur, j'ai mis, comme vous voyez, à son épée une lame qui ne fera jamais couler de sang.

(Les enfans poussent un éclat de rire.)

Renaud l'aîné. Pardonnez-moi, monsieur, la liberté que j'ai prise de lui dire un peu cruement ses vérités.

M. Dorval. Je vous en dois plutôt des remerciemens. Vous êtes un brave jeune homme, et vous méritez mieux que lui, de porter cette marque d'honneur. Pour gage de mon estime et de ma reconnaissance, acceptez cette épée; mais je veux d'abord y faire remettre une lame plus digne de vous.

Renaud l'aîné. Je suis confus de vos bontés, monsieur; mais permettez-nous de nous retirer. Notre compagnie pourrait n'être pas agréable aujourd'hui à monsieur votre fils.

M. Dorval. Non, non; restez, mes chers enfans. La présence de mon fils ne troublera point vos plaisirs. Vous pouvez vous divertir ensemble; et ma fille aura soin de pourvoir à tout ce qui pourra vous amuser. Venez avec moi dans un autre appartement. Pour vous, monsieur, *(en s'adressant à Auguste)* ne vous avisez pas de sortir d'ici; vous pouvez y célébrer tout seul votre fête. Vous n'aurez jamais d'épée, que vous ne l'ayez bien méritée, quand il vous faudrait vieillir sans la porter.

II.

LE BON FILS.

DRAME EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

Jérôme Guérin, laboureur.

Nicole Guérin, sa femme.

Colette, leur fille.

Barbe, mère d'Isidore.

Isidore, fils de Barbe.

Charles Guérin, Capitaine de cavalerie, fils de Jérôme.

Boniface, Magister, (maître d'école de village.)

Un Sergent de recrues.

Des Soldats.

Des Paysans.

Là Scène est sous un berceau, devant la chaumière de Jérôme Guérin.

ACTE PREMIER.

S c è n e I.

Isidore.

Je ne l'ai vue hier de toute la journée. Il y a plus d'un an que je n'avais passé un jour entier sans la voir. Que peut-il donc lui être arrivé? Tout est paisible dans la cabane. Ah! Colette, peux-tu dormir tranquille, lorsque tu sais combien je dois souffrir? Est-ce qu'elle ne m'aime plus? Est-ce qu'elle en aimerait un autre que moi? Ah! Colette! Colette!

S c è n e II.

*Isidore, Colette.**Colette (en le contrefaisant).*

Ah ! Isidore ! Allons , me voici !

Isidore. Vous voilà bien joyeuse , Colette.

Colette. Es-tu fâché que j'aie du plaisir à te voir ?

Isidore. Vous n'en auriez pas eu hier , sans doute ; et c'est ce qui vous a fait manquer au rendez-vous.

Colette. Hé bien , vas-tu me gronder ? Crois-tu que je n'aie pas autant souffert que toi ?

Isidore. Oh ; c'est-il bien vrai , Colette ? Je suis à présent aussi joyeux , que j'étais fâché tout-à-l'heure . Mais , qu'est-ce qui t'a donc empêchée de venir ?

Colette. Tu sais que c'était hier le 6 du mois , et que les lettres de mon frère arrivent toujours , sans manquer , ce jour-là .

Isidore. Hé bien ?

Colette. Je cours sur les quatre heures à la poste voisine pour chercher la lettre , la porter à mon père , et t'aller trouver . On me dit à la poste d'attendre , et que le courrier ne peut tarder . J'attends , en m'impatiantant . Mon père , inquiet de mon retard , arrive bientôt après . Au bout d'un quart d'heure survient aussi ma mère . Pouvais-je les quitter ? Nous attendons encore . Le soir approche . On nous dit , que le courrier n'arrivera que dans la nuit . Nous nous retirons bien affligés . Fallait-il laisser mon père et ma mère se désoler tout seuls , pour courir après toi ? Là , voyons , pouvais-je le faire ?

Isidore. Non , tu as toujours raison . Je ne te gronde plus . Mais pourquoi ces airs d'impatience ? Où veux-tu donc aller ?

Colette. Voir si la lettre est arrivée . Mon père et ma mère sont dans une inquiétude terrible . Ils aiment tant mon frère , et mon frère les aime tant .

Isidore. Et toi , Colette , m'aimes-tu bien aussi ?

Colette. Mon frère qui n'était que simple soldat et qui est devenu capitaine

Isidore. Oui , Colette , mais

Colette. Qui a aujourd'hui cinquante , cent , deux cents cavaliers sous ses ordres .

Isidore. Il est bien heureux , ton frère .

Colette. Qu'il doit avoir bonne grâce sur son cheval , avec son uniforme en argent . Oh , c'est une belle chose , Isidore , que d'être capitaine . Conçois-tu bien cela ?

Isidore. Hélas, je ne le conçois que trop bien. Il va peut-être maintenant rougir de me voir entrer dans sa famille, moi qui n'ai ni uniforme en argent, ni deux cents cavaliers sous mes ordres.

Colette. Non, Isidore; ne te rends pas malheureux par tes craintes. Mon frère honore et respecte l'état où mon père a vécu soixante ans. C'est l'état qu'il aurait eu lui-même, si on n'était pas venu l'enlever à la charrue. Il ne choisira pas dans un autre état un époux à sa soeur.

Isidore. Ah, Colette, que tu me ravis!

S c è n e III.

Jérôme, Colette, Isidore.

Jérôme. Es-tu déjà de retour? où est cette lettre? voyons:

Colette. Mon père, je ne suis pas encore allée à la poste.

Jérôme. Et tu restes là à jaser?

Colette. J'allais partir. J'y cours de toutes mes jambes, Viens avec moi, Isidore.

Jérôme. Oui, c'est le moyen d'être bientôt de retour. Allez ensemble; mais ne vous amusez pas en chemin. Colette, tu diras, en passant, au magister Boniface de venir me lire la lettre que tu nous rapporteras.

S c è n e IV.

Jérôme.

Que ce courrier me donne de chagrin par son retardement. Je n'ai pu me tranquilliser de toute la nuit, ni consoler ma pauvre femme. Ah, mon cher fils, que ta tendresse nous cause, tour-à-tour, de plaisir et d'inquiétude.

S c è n e V.

Jérôme, Nicole.

Nicole. Hé bien, cette lettre ne vient donc point? Je ne sais quelle crainte me tourmente.

Jérôme. Ne t'impatiente pas, ma chère femme, nous allons recevoir de ses nouvelles. Nous le reverrons bientôt lui-même, j'en suis sûr. Ah, je le demande tous les jours à Dieu.

Nicole. Il est soldat, mon ami, un soldat n'est pas sûr un moment de sa vie. Combien cela me désole. Souvent, lorsqu'on nous lit ses lettres, et que tu crois que je pleure de joie, c'est de chagrin que je pleure. Il me vient en pensée que c'est peut-être sa dernière. Et cet argent qu'il nous envoie toujours, je ne puis y toucher, que mon cœur ne se serre. C'est avec cet argent, me dis-je à moi-même, que le roi paie son sang; et nous qui sommes son père et sa mère, nous pouvons le prendre et le dépenser à nous donner nos aises. Ah, mon ami, quand aurons-nous la paix?

Jérôme. On dit qu'elle est déjà faite, même que les régimens s'en retournent dans leurs quartiers.

Nicole. Ah, si c'était vrai!

Jérôme. Cela est sûr, ma chère femme; tu peux y compter. Nous aurons la paix, avant que nous nous en doutions. Et alors notre Charlot viendra en garnison dans quelque ville voisine; et nous, nous irons nous y promener une fois la semaine.

Nicole (avec transport). Ah! deux, trois fois, mon ami; une fois n'est pas assez. Quelle joie de le revoir! Mais qui sait si nous le reconnaitrons.

Jérôme. Ah, je reconnaitrai bien mon fils, peut-être.

Nicole. En habit d'officier, mon ami, tout galonné d'argent, avec un ruban à la boutonnière, et une croix?

S c è n e VI.

Jérôme, Nicole, Boniface.

Boniface. Bonjour, père Jérôme, bonjour, mère Nicole.

Jérôme et Nicole. Bonjour, notre magister. (*Ils le prennent par la main.*)

Boniface. Hé bien, vous avez donc reçu des nouvelles de votre fils? Où est sa lettre que je vous la lise?

Jérôme. Nous ne l'avons pas encore reçue et je suis dans une impatience. . . .

Boniface. Je le crois bien: quand ce ne serait que pour l'honneur de recevoir des nouvelles d'un capitaine. Mais comment diantre est-il parvenu jusques-là? Je n'en sais rien, moi; car vous m'avez soufflé sa dernière lettre, pour vous la faire lire par monsieur le bailli.

Nicole. Vous ne le savez donc pas, monsieur Boniface? Oh, conte-lui un peu cela, mon ami.

Boniface. Oui, voyons, voyons. Conte-moi cela, père Jérôme.

Jérôme. Tenez, mon cher M. Boniface, voici ce que c'est. Dans la dernière bataille. là près de je ne me souviens jamais du nom ! tout son régiment était culbuté ; la plupart des officiers tués ou blessés ; mon fils avait reçu un coup de feu ; mais il n'y fit pas attention. Il rassembla, comme il put, trois cents hommes, (*avec plus de vivacité*) les mena à l'ennemi, tomba dessus, le sabre à la main.

Il eut un cheval tué sous lui ; il s'en fit donner un autre, et il sortit du feu avec cinquante hommes. Son général vit tout cela, le nomma sur le champ capitaine, et lui donna la croix en l'assurant qu'il aurait soin de sa fortune. — Oui, monsieur le magister, c'est comme je vous le dis : voilà ce que mon fils a fait.

Boniface. Oh, c'est un brave garçon. Je m'en étais déjà aperçu, lorsqu'il était à l'école. Quand les enfans du village jouaient entr'eux, c'était toujours Charlot qui menait la bande, et lorsqu'ils avaient des querelles, c'était toujours lui qui frappait le plus fort. — C'était déjà en lui, père Jérôme, cela lui est tout naturel.

Jérôme (en riant). N'est-ce pas ?

S c è n e VII.

Jérôme, Nicole, Colette, Boniface.

Colette (en courant).

Mon père, mon père, voici la lettre, la voici ; voilà aussi votre argent du mois. Il y a douze écus.

Jérôme. Un louis, veux-tu dire ?

Colette. Non, non, le maître de poste y a regardé à deux fois. Douze écus.

Jérôme. Le bon Charlot, je peux bien vivre avec un louis, peut-être.

Colette. Et du vin encore, mon père ! Ce marchand de vin qui a un gros nez rouge-bleu, s'est trouvé en même tems que moi à la poste. Il venait de recevoir l'ordre de vous en livrer un panier tout plein. Isidore est allé le chercher.

Boniface. Un panier tout plein ?

Jérôme. Il y aura quelque chose de cela pour vous, monsieur Boniface. Mais il faut, en attendant, que vous buviez avec moi le peu qui nous est resté du dernier, pendant que vous nous lirez la lettre. Va, ma bonne femme, apporte-nous de ce vin, et trois verres, avec quelque chose pour dé-

jeûner. Et toi, Colette, donne ici une table et trois chaises; dépêche-toi.

Nicole et Colette (en s'en allant). Mais au moins, ne lisez pas sans nous, je vous prie.

Boniface. Soyez tranquilles. Est-ce que je sais lire à jeûn ?

S c è n e VIII.

Jérôme, Boniface, Colette (qui va et vient).

Jérôme. Ouvrez toujours la lettre, monsieur le magister; nous ne la lisons pas pour cela. Je suis pourtant bien curieux de savoir ce qu'il dit de la paix, et s'il viendra bientôt.

Boniface. De la paix, dites-vous? On en parle beaucoup; mais je ne saurais le croire. On enrôle toujours à force; et ce matin même, ne vient-il pas d'arriver un sergent avec quelques soldats.

Jérôme. Pour recruter?

Boniface. Vraiment oui. Et s'ils allaient vous enlever le prétendu de votre fille? Prenez-y garde: père Jérôme, prenez-y garde; c'est un jeune drôle bien découplé.

Colette (qui s'est approchée pour écouter). Oh! mon Dieu, que dites-vous, monsieur Boniface?

Jérôme. Ne crains rien, ma fille, tu sais qu'il est exempt.

Boniface. A la bonne heure! Mais ouvrons. . . . Quelle belle écriture a votre fils! Comme c'est propre et lisible; c'est pourtant moi à qui il en a l'obligation.

(Il crache et commence à lire.)

« Mon très-cher père, »

Jérôme (avançant la tête vers le magister, pour mieux entendre). O mon bon Charlot!

Boniface. » Comme la paix vient d'être signée, c'est la dernière fois que je vous écris du camp, pour. . . . »

Jérôme. Dieu soit loué! nous l'avons donc enfin, la paix. Comme ma bonne femme va être bien aise.

Boniface (lisant). » Pour vous envoyer l'argent du mois que vous avez bien voulu accepter. »

Jérôme (attendri). Oui, mon fils.

Boniface (lisant). » Ces jours passés, mon père, j'ai goûté le plus grand plaisir que j'aie jamais eu de ma vie. Il faut que je vous le conte. »

Jérôme (avec joie). Ah, voyons, voyons!

Boniface. „Mon général me fit l'honneur de m'inviter à sa table. . . .“

Jérôme. A sa table, mon Charlot, à sa table! Ah, comme les autres auront ouvert de grands yeux, tous ces grands officiers: hé bien, hé bien?

Boniface. „Il s'entretint long-tems avec moi, et me donna sur ma conduite beaucoup de louanges que je ne mérite pas. Enfin, il me demanda de quelle maison j'étais, où j'étais né, qui était mon père.“

Jérôme (riant). Comment, jusqu'à s'informer de moi, son général! Hé bien, qu'est-ce qu'il lui a répondu? voyons vite, mon cher monsieur Boniface.

Boniface (lisant). „Je lui dis le nom de notre village et le vôtre; que vous étiez un pauvre laboureur; mais que je ne vous changerais pas pour tout autre au monde, malgré votre état.“

Jérôme (levant les mains). Bonté divine! il me semble l'entendre.

Boniface (lisant). „Mon général fut touché de mon amour pour vous. Il prit le verre qu'il avait devant lui, me porta votre santé en présence de toute la table, en m'ordonnant de vous le faire savoir, et de vous assurer de sa bienveillance.“

Jérôme (sautant de joie). Oh, cela est-il possible, monsieur Boniface? Son général. Quelque prince.

Boniface. Oui, comme vous venez d'entendre, il a bu à votre santé.

Jérôme. (Il court, hors de lui-même, vers la cabane, et s'écrie.) Femme, femme, laisse tout cela; ma chère femme. Viens vite, viens vite.

Nicole (de l'intérieur de la cabane). Qu'est-ce que c'est, mon ami?

Jérôme. Mais, viens donc, que je te conte; viens, te dis-je, viens donc!

S c è n e IX.

Jérôme, Boniface, Nicole.

Jérôme (embrassant Nicole). Ah, ma bonne, chère femme, quel fils tu m'as donné!

Nicole. (Posant sur la table le déjeuner dont le magister s'empare, sans faire semblant de rien.) Qu'y a-t-il donc, mon cher mari? je suis déjà toute tremblante d'aise. Avons-nous la paix?

Jérôme. C'est bien autre chose ! Oui, la paix ; et notre fils a dîné à la table de son général, et son général s'est informé de notre village et de moi ; et mon fils lui a répondu que je n'étais qu'un pauvre laboureur ; mais qu'il ne me changerait pas pour tous les pères du monde. Ah, je pleure de joie. Et là-dessus son général a bu publiquement à ma santé, et me fait assurer de sa bienveillance. (*Nicole frappe ses mains à plusieurs reprises.*) Oui, ma chère femme, il faut à présent que nous buvions à la santé de notre général — Allons, toi, prends cela, ma chère femme ; et vous, notre cher maître d'école, prenez celui-ci, et moi celui-là. Choquons tous ensemble. (*Il ôte son chapeau.*) Tous à-la-fois : vive notre général !

Boniface. Ma foi, il n'en boit pas de meilleur.

Jérôme. Ecoutez donc, monsieur Boniface ; il faudra, s'il vous plaît, que vous écriviez à mon fils, comme quoi j'ai pris ma revanche de son général ; qu'il le remercie de ma part, et qu'il l'assure que je l'aime de tout mon cœur. N'y manquez pas, au moins. Il ne serait peut-être pas mal de lui écrire à lui-même en droiture.

Boniface. Bon, père Jérôme, y pensez-vous ?

Nicole. Mais si la paix est faite, mon ami.

Jérôme. Sans doute qu'elle est faite, puisque notre fils nous l'écrit.

Nicole. (*Avec tendresse, s'appuyant sur le bras de Jérôme, et laissant éclater sa joie.*) Il retournera donc bientôt, mon cher ami. Il ne manquera sûrement pas de venir nous voir. Nous le reverrons donc enfin.

Jérôme. Doucement, notre femme, nous allons entendre tout cela.

Nicole. Ah, s'il pouvait venir avant le mariage de Colette, ce serait un double plaisir.

Jérôme. Patience, patience. M. Boniface aura la bonté de continuer.

Nicole. Oui, oui, continuez, je vous prie ; peut-être qu'il nous apprendra quelque autre chose.

Boniface. (*Il cherche, en se rasseyant, où il en est resté. Nicole passe de son côté, et lui prête attention.*) De m'inviter à sa table. . . . Où en suis-je resté ? . . . A votre santé. . . . En m'ordonnant. . . . Oui, c'est ici. „En m'ordonnant de vous le faire savoir, et de vous assurer de sa bienveillance. Il ne me fut pas possible de me contenir davantage, tant j'étais ému. Je m'élançai de ma place, et

S c è n e X.

Jérôme, Nicole, Colette, Boniface.

Colette. (Sanglottant et criant.) Au secours, au secours, mon père; les enrôleurs!

Jérôme. Comment? Qu'est-ce qu'il y a?

Nicole. (Courant avec inquiétude à Colette.) Remets-toi donc, ma fille; qu'est-il arrivé?

Colette. Les enrôleurs nous enlèvent Isidore.

Boniface. Quoi! et le vin qu'il porte aussi?

Nicole. O Dieu! quel malheur!

Jérôme. De force, à présent que la paix est faite? Il faut qu'il y ait quelque coquinerie là-dessous.

Colette. Mais allez donc, mon père; voyez si vous pourrez le faire relâcher. Vous êtes aussi bien son père que le mien. Ce sergent aura du respect pour vous, j'en suis sûre. Tout le monde vous respecte.

Jérôme. Innocente que tu es, comme si tout le monde était de notre village.

S c è n e XI.

Jérôme, Nicole, Barbe, Boniface, Colette.

Barbe. Je n'en puis plus, je suis morte de douleur.

Nicole. Ah, que je vous plains, ma bonne mère Barbe; au moins si notre fils était à présent ici pour nous tirer de peine.

Jérôme. Femmes, appeaisez-vous, appeaisez-vous; le mal n'est peut-être pas si grand que vous l'imaginez. Est-ce qu'on arracherait un fils unique de la charrue? Cela serait inoui. Je vais. Je leur parlerai.

Colette. Et moi aussi, mon père, je vous suis. Je prierai, je pleurerai, je crierai, jusqu'à ce qu'on nous le rende.

S c è n e XII.

Nicole, Boniface.

Nicole. Ah, pourquoi la vieillesse ne me permet-elle pas de les suivre? Mais vous, monsieur Boniface, vous qui parlez comme une harangue, que n'allez-vous leur en imposer?

Boniface. Non, non, mon devoir est de m'attacher aux plus affligés; et je ne vous quitte pas.

Nicole (avec inquiétude). Ciel, n'entends-je pas déjà du bruit dans le village? Pourvu qu'il n'arrive pas de malheur à mon pauvre mari. Allez vo'r un peu, M. le magister.

Boniface. Y pensez-vous, moi, moi?

Nicole. Vous êtes un homme comme il faut, monsieur; un homme savant.

Boniface. Oui-dà, c'est justement le pire. Ces bourrus ne demandent pas mieux que de tomber sur nous autres savans. Mêlez-vous de vos livres, me diraient-ils, de par tous les diables! De mon côté, je suis un peu vif; qui sait ce qu'il arriverait; non, non; il faudrait n'avoir jamais fourré le nez dans la science.

Nicole. Vous êtes de nos amis, monsieur Boniface, et vous ne voulez pas nous secourir?

Boniface. Mais soyez donc raisonnable, après tout, mère Nicole. Songez donc à mon état. Je puis bien vous donner des conseils, des consolations en français et en latin, tant que vous voudrez; mais des secours, vous savez bien que ce n'est pas mon office.

Nicole. Je n'aurais jamais attendu cela de vous. Hé bien, je vais tâcher de m'y trainer, moi.

S c è n e XIII.

Boniface (seul).

Oui, m'aller fourrer parmi ces jeunes drôles. Je n'ai que vingt marmots dans mon école, et ces espiègles me lutinent toute la journée. Jugez, quand je serais au milieu d'une troupe de grands pendants. Je n'aurais pas là de verges pour leur en imposer. Je pense qu'il vaut mieux achever cette bouteille, et finir en même tems la lettre. . . . Je suis curieux de savoir. . . .

(Il verse du vin dans son verre, et commence à lire tout bas.)

(Haut.)

Le 6, oh, oh, c'était hier. *(Il continue de lire avec empressement.)* Le 7, Ah, les voilà tous hors d'embarras. *(Il avale son vin.)* Il n'y a pas un instant à perdre. *(Il verse une seconde fois du vin, et le boit.)* Je cours les rappeler. *(Il verse et boit une troisième fois.)* Les momens sont précieux,

(Il regarde à travers la bouteille, et voyant qu'il n'y reste plus rien, il court vers la porte, en criant.)

Jérôme! Nicole! ils sont trop loin; ils ne m'entendent pas. Oh! cette nouvelle va me réconcilier avec Nicole. Quel dommage ce serait de se brouiller avec ces bonnes gens, qui viennent de recevoir un panier plein de nectar de cette excellence.

A C T E II.

S c è n e I.

Jérôme, Nicole, Isidore, Barbe, Colette, un Sergent, des Soldats, des Paysans.

Le Sergent (aux soldats).

Qu'on me l'emmené! allons, qu'est-ce que ces piailleries?

Les Paysans (l'un après l'autre). Prendre le dernier d'une famille . . . un fils unique . . . Non, le gouvernement ne l'entend pas comme cela. . . . Il ne saurait le prétendre.

Le Sergent. Vous avez beau dire, vous autres manans, (*frappant sur sa poche*) j'ai mes ordres ici, et cela suffit.

Les Paysans (l'un après l'autre). Vos ordres, vos ordres. . . . Il n'y a rien de cela dans vos ordres. . . . On n'a jamais donné ordre de laisser un champ à l'abandon.

Jérôme (faisant signe aux paysans de se taire). Ecoutez, mon cher monsieur; avec de bonnes paroles on fait bien des choses.

Le Sergent. De bonnes paroles; je n'attends que cela. Voyons de quel poids sont les vôtres.

Jérôme. Tenez, monsieur le sergent, j'aime ma patrie de tout mon coeur; et si je n'étais sûr que la paix fût faite, et qu'elle fût hors d'embarras; si je la voyais tellement en danger. . . .

Le Sergent. Est-ce là tout? Qu'est-ce que tout cela signifie?

Jérôme. Mais écoutez seulement, monsieur le sergent.

Le Sergent (s'appuyant sur sa canne.) Hé bien?

Jérôme. Ce jeune homme est le prétendu de ma fille; c'est un fils unique; mais, malgré tout cela, je serais le premier à vous dire: Emmenez-le avec vous. Que peut-il avoir de plus pressé, que d'aller se battre pour sa patrie? Prenez-moi aussi, vous dirais-je. Ma tête est déjà toute grise, mon visage est couvert de rides; mais je ne suis encore ni assez vieux, ni assez cassé pour ne pas me battre comme un autre. La gloire

de mon fils m'a donné de la vigueur. Je me battrai tant que je serai en état de porter un fusil : et lorsque je n'en pourrai plus de vieillesse et de fatigues, j'exhorterai encore les jeunes gens, qui seront à mes côtés, à se comporter bravement. Si j'en vois quelqu'un qui ait envie de lâcher le pied, je me jetterai à travers son chemin, et il faudra, avant de pouvoir s'enfuir, qu'il passe sur le corps d'un pauvre vieillard. Oui, sur mon âme, monsieur le sergent, voilà ce que je dirais, si les choses en étaient à cette extrémité.

Le Sergent. Et moi, je dirais : vieux bon-homme, que vous ne savez ce que vous dites.

Jérôme (s'avançant d'un pas). Monsieur le sergent, votre conduite pourrait vous coûter cher. Si vous faites le maître avec nous, nous saurons bien trouver le vôtre quelque part : et si j'écrivais à mon fils le capitaine.

Le Sergent. Vous, un fils capitaine ? mais quand vous en auriez dix, je n'ai autre chose à vous dire, sinon qu'il me faut Isidore, ou de l'argent.

Jérôme. Comment, monsieur, vous prenez aussi de l'argent ? et vous le prenez des pères infortunés ?

Le Sergent. Moi, tout comme le gouvernement ; excepté, que je prends la peine de le lever moi-même. Trente écus, ou il marchera.

Jérôme. Trente écus ; comment les trouver dans tout le village ?

Nicole. Ah, par pitié, monsieur le sergent.

Le Sergent. Pitié ? nous nous embarrassons bien de la pitié, nous autres soldats. Si vous étiez en pays ennemi, ce serait bien pis. Là, il n'y a point de quartier. Il faut donner de l'argent ou ses oreilles.

Nicole (tressaillant d'horreur). O mon Dieu !

Le Sergent. Parbleu, le moyen de conserver de la pitié, dans un camp. On vous casse bras et jambes comme rien ; on ne voit que cela tous les jours. Enfin, je vous donne encore un quart d'heure : après quoi, de l'argent ou Isidore. Marche !

(*Il sort avec ses soldats.*)

Colette. Donnez-moi le bras, mère Barbe, que je vous aide à le suivre. Ah, ne le quittons pas.

Jérôme (aux paysans). Et vous aussi, suivez-le, mes amis. (*Les paysans sortent.*)

S c è n e II.

Jérôme, Nicole.

Nicole. O mon Dieu, quelle méchanceté! N'aurons-nous jamais un jour tout entier de bonheur?

S c è n e III.

Jérôme, Nicole, Boniface (essoufflé).

Jérôme. Vous nous avez donc abandonnés, monsieur Boniface?

Boniface. Comment diantre; il y a un quart-d'heure que je cours après vous.

Jérôme. Qu'y a-t-il donc de nouveau? vous avez l'air tout joyeux. Ignorez-vous qu'on ne veut pas relâcher Isidore?

Boniface. On ne veut pas: ah, on ne veut pas. Oh, je saurai bien vous le faire rendre, moi. (*Frappant sur la lettre.*) Le voici, le voici dans la lettre.

Nicole. Dans la lettre, dans la lettre de mon fils?

Boniface. Oui, il y est. Votre fils arrive aujourd'hui.

Jérôme. Aujourd'hui, monsieur Boniface?

Boniface. Ecoutez seulement. (*Il lit.*) „Notre régiment, mon père, a aussi l'ordre de retourner dans ses quartiers. Le six du mois prochain, l'escadron que je commande passera devant votre village.“ Voyez-vous, père Jérôme, c'est comme qui dirait hier.

Jérôme. Est-il possible? que me dites-vous là?

Nicole. Hier? et il n'est pas encore ici?

Boniface. Attendez, attendez. Ecoutez la suite. (*Il continue*) „Au plus tard, mon père, ce sera le 7 au matin. Et comme alors je ne serai éloigné, que d'un quart de lieue de votre village, je laisserai mon escadron au lieutenant, pour vous aller trouver. J'aurai au moins le plaisir de vous voir un instant, vous et ma bonne mère, et de vous embrasser.“

Jérôme (avec vivacité.) Oh quel plaisir, il vient donc. Je vais au-devant de lui, notre chère femme; j'irai jusqu'à la prairie. Je veux l'appeler, lui tendre les bras; je veux lui crier, du plus loin que je le verrai: Mon fils, mon fils, mon cher fils!

Nicole. Ne me quitte pas, mon ami: comment pourrais-je te suivre, moi qui suis si faible? Faut-il qu'il s'imagine que je l'aime moins que toi?

Boniface. Oui, oui, restez, père Jérôme. Donnez-moi seulement vos douze écus; donnez vite.

Jérôme. Pourquoi donc, mes douze écus?

Boniface. Pour retenir le sergent, sous prétexte d'un à-compte des trente écus qu'il demande. Et lorsqu'ensuite votre fils viendra. . . .

Jérôme. Fort bien. Les voilà, monsieur Boniface. Courez, voyez ce que vous pourrez faire; car, moi, je ne puis en ce moment penser qu'à mon fils.

(Boniface sort, en courant.)

S c è n e IV.

Jérôme, Nicole.

Nicole. Au moins, ne t'en va pas, mon ami, je t'en prie. Je ne saurais rester après toi. Il vaut mieux que tu montes sur cette petite colline. Tu le verras encore plutôt de-là.

Jérôme. Tu as raison, ma femme. Ah! tout mon sang me bout dans les veines d'impatience et de plaisir.

Nicole (pendant que Jérôme monte sur la colline). Il revient donc, enfin. O ciel, il revient, pour la première fois, après tant d'années si longues. Ah, comme le cœur me bat. J'ai eu une grande joie, quand il est venu au monde; mais celle-ci est plus grande encore. *(Elle crie à Jérôme.)* Hé bien, mon cher mari, ne vois-tu rien?

Jérôme. (Sur la pointe des pieds, et tenant sa main sur ses yeux.) Pas encore, ma chère femme; le soleil m'éblouit.

Nicole (allant vers la colline). Pourvu que nous ne nous soyons pas réjouis mal-à-propos! Descends un peu, et donne-moi la main pour monter. Je suis sûre que je le verrai de plus loin que toi.

Jérôme. Quel nuage de poussière! Est-ce un troupeau? Non, je vois reluire des armes. Les voici qui viennent par la montagne, les chevaux pressés les uns contre les autres. Ce sont eux, ma chère femme, ce sont eux.

Nicole. Et notre fils?

Jérôme. Il ne saurait être bien loin.

Nicole. Attends, attends. *(Elle s'efforce en vain de monter sur la colline.)*

Jérôme. Mais qui est-ce qui vient vers nous au grand galop? Il entre dans le village. *(Jérôme jette son chapeau en l'air.)* Femme, femme, le voilà qui saute à bas de son cheval. C'est notre Charlot.

Nicole. Oh, bon Dieu; je suis toute hors de moi. Il faut que j'aille à sa rencontre. (*Elle court vers le chemin, en tendant ses bras. On entend ces cris répétés: Mon fils, ma mère!*)

S c è n e V.

Jérôme, Nicole, Le Capitaine.

Le Capitaine.

(*Entrant dans le moment où Jérôme vient de descendre.*)

Mon digne et respectable père! (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

Jérôme. Ah, mon fils, (*l'embrassant une seconde fois*) encore une fois, mon fils! C'est à présent que je m'aperçois que je n'ai plus mes forces. Je ne saurais te serrer dans mes bras, comme je le voudrais. Mais mes larmes te disent ce que je ne puis t'exprimer. Tu as un père reconnaissant.

Nicole. (*Lui mettant une main sur l'épaule, et tenant de l'autre une des siennes.*) Oh, pour cela, oui, mon fils, et une mère qui ne l'est pas moins.

Le Capitaine. Que me parlez-vous de reconnaissance, mes chers parens; est-ce donc vous qui m'avez des obligations?

Jérôme. Paix, mon cher fils. Je veux le dire devant tout le monde, que tu m'as bien plus rendu que je ne t'ai donné. Tu fais toute ma consolation, tout le bonheur de ma vieillesse. C'est toi qui me fais vivre, qui prolonges mes jours.

Nicole. Tu nous fais mille plaisirs, que je ne saurais te rendre.

Le Capitaine. Et ne sont-ce pas les plus grands plaisirs que je puisse me faire à moi-même? Mon bonheur en serait-il un, si votre tendresse ne vous le faisait partager avec moi? Oui, croyez-moi, mes bons, mes chers parens, je n'ai jamais cessé de penser à vous, de rapporter tout à vous. Lorsqu'il m'est arrivé quelque chose d'heureux, je me suis fort peu soucié de l'avantage qui devait m'en revenir. Le plus grand plaisir que j'en ressentais, c'était de penser à celui que vous en auriez. Mais de tous ceux que j'ai goûtés dans ma vie, il n'y en a jamais eu de si grand, de si touchant pour mon coeur, que celui dont je jouis en ce moment, où je vois vos yeux remplis de larmes. (*Leur prenant la main à chacun, et les regardant tour-à-tour.*) O mes honnêtes parens, je ne saurais me rassasier de vous voir. — Mais remettez-vous, remettez-vous.

Je ne puis m'arrêter long-tems. Que faites-vous, comment passez-vous votre vieillesse ; comment vivez-vous : où est ma soeur, que je n'ai connue qu'au berceau. Faites-la-moi voir.

Jérôme. Elle nous donne bien de la consolation ; et nous allons la marier . . . si tu l'approuves. Je cours te la chercher, mon fils. J'y cours.

(Se retournant, après avoir fait quelques pas.)

Mais je suis si troublé. . . . Il faut que je te dise auparavant. . . .

Nicole. Sans toi, peut-être, elle allait devenir bien malheureuse. Son prétendu, mon cher fils. . . .

Jérôme. Il vient de nous être enlevé par un sergent, qui heureusement est encore ici. Il attend, pour le délivrer, trente écus que je lui ai fait promettre, espérant que tu allais venir. Et quel bonheur que tu nous sois arrivé aujourd'hui.

Le Capitaine. Allez, allez, mon père, tâchez de l'attirer dans ce lieu, sans lui dire que j'y suis. N'en dites rien non plus à ma soeur.

Jérôme. Bon Dieu, comment pourrai-je m'en tenir ! J'aimerais bien mieux crier à tous ceux que je rencontrerai : il est ici, il est ici !

(Il sort.)

S c è n e VI.

Nicole, Le Capitaine.

Le Capitaine.

(Regardant tout autour de lui, et prenant ensuite sa mère par la main.)

Que ce séjour est charmant ! Ce n'est que dans ce moment que je reconnais le lieu de ma naissance. Voilà la cabane après laquelle j'ai tant soupiré. Voici l'endroit où nous nous asseyions sur la verdure avec nos voisins dans les belles soirées d'été. Voilà encore cette colline que j'avais choisie pour mes jeux. O douces années de mon enfance ! De tout ce que je vois ici, ma mère, il n'y a rien qui ne me rappelle quelques marques de votre tendresse. Mais quoi, vous ne me dites rien ?

Nicole. Ma joie est trop grande, mon cher fils ; elle ne saurait sortir de mon coeur. Je voudrais être seule, et pouvoir pleurer tout à mon aise. D'ailleurs, aussi je pense. . . .

Le Capitaine. Ne vous contraignez pas, ma mère ; que voulez-vous dire ?

Nicole. Que tu n'es plus notre égal à présent que tu es trop au-dessus de nous.

Le Capitaine. Moi, trop au-dessus de vous, oh, étouffez cette pensée! Les liens que la nature a formés entre nous, ne sont-ils pas les plus tendres, ne doivent-ils pas m'être toujours sacrés, ne suis-je pas bien sûr qu'il n'y a pas de coeurs au monde auxquels je sois aussi cher qu'aux vôtres? Et le mien, ne doit-il pas vous être plus attaché qu'à tout autre dans l'univers? (*Il l'embrasse.*) Ah, croyez, ma mère, que je vous aime toujours aussi vivement, aussi tendrement que jamais.

Nicole. Oui, je te crois. Aussi l'ai-je bien mérité. Je ne pense qu'à toi : je ne rêve que de toi. Combien de nuits j'ai passées auprès de ton père à me désoler. Je craignais toujours de ne plus te revoir avant de mourir.

S c è n e VII.

Nicole, Le Capitaine, Colette.

Colette (courant à sa mère, sans voir le capitaine). Qu'est-ce que c'est donc, ma mère? Savez-vous pourquoi mon père m'a commandé de courir ici? (*Apercevant le capitaine d'un air craintif.*) Ah, un officier!

Le Capitaine (bas à Nicole). Ma mère, est-ce là ma soeur? (*Nicole lui fait signe qu'oui. Il va pour l'embrasser.*) L'aimable physionomie!

Colette (se défendant). Fi donc, monsieur l'officier!

Nicole (à Colette). Comment, Colette, à ton frère?

Le Capitaine (à Nicole). Quels grands yeux elle me fait! (*à Colette*) Oui, Colette, ton frère; et je me flatte que c'est ton frère chéri.

Colette. Quoi, ma mère, ce bel officier c'est mon frère Charlot?

Le Capitaine (en l'embrassant). Quelle aimable naïveté!

Colette (courant toute joyeuse vers sa mère). Ah ma mère, nous n'avons donc plus rien à craindre, Isidore est à nous?

S c è n e VIII.

Jérôme, Nicole, Le Capitaine, Boniface, Barbe, Colette, Isidore, le Sergent et quelques Paysans.

Jérôme (montrant son fils).

Tenez, monsieur le Sergent, voilà celui qui vous paiera les trente écus.

Le Sergent (consterné). Que vois-je? un officier! (*Il ôte son chapeau avec respect.*)

(*Colette court à Isidore. Les paysans tantôt se regardent les uns les autres, tantôt regardent le capitaine, et se donnent à entendre que c'est le fils de Jérôme.*)

Jérôme. Oui, c'est lui, mes enfans, c'est mon fils. Réjouissez-vous tous avec moi. — Comment pourrais-je seul suffire à ma joie?

Le Capitaine (au Sergent). Vous avez usé ici de violence, mon ami. Où sont vos ordres?

Le Sergent (les lui remettant d'un air troublé). Les voici, monsieur le Capitaine.

Le Capitaine. De quelle compagnie êtes-vous?

Le Sergent. De la compagnie du capitaine Martineau.

Le Capitaine (après avoir regardé les ordres). Et vous osez produire de pareils ordres? Je connais votre capitaine, et je vous connais aussi, vous. Quel était votre projet? d'extorquer de l'argent de gens trop crédules, et de profiter ensuite du voisinage à des la frontière pour désertier.

Le Sergent (d'un air suppliant). Monsieur le Capitaine!

Le Capitaine. Taisez-vous, misérable. Vous avez abusé du noble état de soldat. Vous ne l'avez regardé que comme un privilège qui vous donnait la facilité d'exercer plus librement vos brigandages. Il est tems que vous en receviez le châtiment.

(*Aux paysans qui sont au fond du théâtre.*)

Ayez soin de le garder jusqu'à nouvel ordre. Arrêtez aussi ses complices et conduisez-les avec lui chez le juge.

(*Quelques-uns des paysans emmènent le Sergent.*)

Scène IX.

Jérôme, Nicole, Le Capitaine, Boniface, Barbe, Colette, Isidore et quelques paysans.

Le Capitaine.

Approche, ma chère soeur. Est-ce là ton prétendu? Il est d'une jolie tournure. Je sais gré à Colette de son choix.

Colette (rougissant). Oh, je le crois bien; n'est-il pas vrai, mon frère?

Isidore. Quoi, monsieur le capitaine, vous voulez bien l'approuver; moi qui ne suis qu'un laboureur?

Le Capitaine. Et qu'était mon père; n'es-tu pas né d'honnêtes parens?

Nicole (lui présentant Barbe.) Oui, mon fils, voilà sa mère Barbe; c'est la plus brave femme de tout le canton.

Le Capitaine. Que je l'embrasse et la félicite. Mes enfans, je ne serai pas tout-à-fait heureux, si je ne suis de vos noces. Je me charge de tous les frais.

Barbe et Isidore. Ah, monsieur le capitaine.

Le Capitaine. Mais, n'aperçois-je pas là monsieur Boniface?

Boniface (s'avançant). Oui, monsieur le capitaine, prêt à vous servir.

Le Capitaine. Eh, c'est ma plus ancienne connaissance. *(Il lui tend la main.)* Je me reproche de l'avoir fait un peu enrager autrefois.

Boniface. Oublions le passé; le présent m'est trop honorable, Monsieur le capitaine, savez-vous bien que c'est moi qui leur ai lu toutes vos lettres. J'ai répandu votre gloire dans tout le pays. Vraiment, il m'en revenait un peu aussi pour ma part.

Le Capitaine. Oui, monsieur Boniface, je le reconnais avec plaisir. Vos instructions ne m'ont pas été inutiles pour mon avancement.

Boniface (lui fait une inclination pédantesque, et se relève en se rengorgeant. A part.) Qui croirait que j'ai donné le fouet à un capitaine!

Le Capitaine. Mon père, tous ces honnêtes gens sont-ils de ce hameau?

Jérôme. Oui, mon fils, ce sont nos voisins. Ils ont tous eu bien des soins pour notre vieillesse.

Le Capitaine. Je vous en remercie, mes bons amis.

Les paysans (s'approchant familièrement). Le brave monsieur, il ne nous méprise pas. Soyez mille fois le bien-venu, monsieur le capitaine. Nous avons toujours eu bien du plaisir, quand nous avons appris de vos nouvelles.

(Le Capitaine prend chacun d'eux par la main.)

Jérôme. Tout ce que je vois de toi, mon cher fils, m'enchanté, et me fait croire le bien que j'en ai entendu dire. Tu t'es sûrement toujours comporté en honnête homme dans ton métier de soldat.

Le Capitaine. Toujours, mon père. C'est à vos leçons et à celles de ma mère, que je le dois. Il n'y a aucun endroit dans le monde, où l'on puisse maudire ma mémoire; et je me flatte qu'il y en a plusieurs où on la bénira. *(Il regarde à sa montre.)* Mais mon tems est écoulé. Il faut que je vous quitte, mes chers parens.

Nicole. Quoi, déjà, déjà?

Jérôme. Encore un moment. A peine avons-nous eu le tems de nous regarder.

Le Capitaine. Il faut absolument que je rejoigne la marche. Soyez bien persuadés que mon coeur seul suffirait pour me retenir, si mon devoir ne m'appelait ailleurs. Mais oserais-je vous demander une chose, avant de vous quitter?

Jérôme et Nicole. Tout, mon fils, tout.

Le Capitaine. Hé bien, mes chers parens, venez vous établir chez moi. Disposez de ma maison, comme vous disposez de mon coeur. Ne vivons plus séparés. Que tout ce que j'ai, soit à vous.

Jérôme et Nicole. Mon cher fils. . . .

Le Capitaine. Vous hésitez: ah, il faut que votre consentement soit tout-à-fait volontaire. Ce ne serait pas un bonheur pour moi, dès que ce n'en serait pas un pour vous.

Jérôme. Ecoute, mon cher fils; nous sommes vieux, et nous attendons la mort. Laisse-nous mourir ici, où nous avons vécu. Laisse-nous mourir dans cette cabane, qui nous est si chère, c'est dans cette cabane que tu es né. Pourvu que tu nous y viennes voir souvent, c'est tout ce que nous demandons.

Le Capitaine. Oh, sûrement, sûrement, mon père.

Nicole. Et nous, mon cher fils, nous te rendrons tes visites. Ce sera autant de jours de fête pour nous; et pendant tout le chemin, nous remercierons le ciel de nous avoir donné un si bon fils.

III. COLIN-MAILLARD.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. Juliers.

Frédéric, son fils.

Léonore, } *ses filles.*
Julie,

Dorothée, } *leurs amies.*
Adelaïde,
Louise, un peu boiteuse,

Duverney l'aîné, } *amis de Frédéric.*
Duverney le cadet, bègue,

Robert, leur voisin.

Le palefrenier de M. Juliers.

La Scène se passe dans un salon. Du côté droit est une porte qui conduit au cabinet de M. Juliers, et dans le fond une autre, qui s'ouvre sur l'escalier. Sur le côté gauche on voit une grande table couverte de livres et de papiers, avec des flambeaux et un porte-voix.

S c è n e I.

Frédéric.

(Il avance la tête à travers la porte qui donne sur l'escalier, comme s'il parlait encore à son père, tandis qu'il descend.)

Oui, mon papa, soyez tranquille. Il n'arrivera point d'accident à vos papiers, je vous en réponds. Je vais prendre aussi vos livres, et je les porterai tout-de-suite dans votre cabinet. *(Il revient en sautant et en fredonnant tra le ra le ra.)* Nous allons faire aujourd'hui un beau tapage. Quand le chat est hors de la maison, les souris dansent sous la table.

S c è n e II.

Frédéric, Julie.

Frédéric. Hé bien, ma soeur, maman est-elle sortie? Notre petite société est-elle arrivée?

Julie. Mes amies sont déjà ici; mais il n'est encore venu aucun de tes camarades.

Frédéric. Oh, je le crois bien. Nous ne sommes pas éventés comme vous autres. Il faut toujours nous arracher de l'étude. Tiens, je parie qu'en ce moment ils travaillent encore, que la tête leur en brûle.

Julie. Oui, à forger quelqu'une de leurs bonnes malices. A propos, est-il bien vrai que mon papa nous ait permis de jouer ici dans le salon? Notre chambre là-haut est si petite, si petite, qu'on ne sait où se fourrer.

Frédéric. Est-ce qu'il avait quelque chose à refuser, dès que je me mêlais de la négociation? Ah ça, petite fille, prenez bien garde à ne pas brouiller les papiers qui sont sur la table.

Julie. Garde cet avis-là pour toi et pour tes petits vauriens.

Frédéric (avec un air d'importance). C'est pourtant moi qu'on a chargé de mettre ici de l'arrangement.

Julie. Vraiment, mon papa s'est adressé à un homme d'ordre. Allons, voyons, que je t'aide un peu. Ensuite je rangerai les chaises et les fauteuils. Je vais d'abord prendre quelques livres.

Frédéric. Avise-toi d'y toucher! Tout ce que je puis te permettre, c'est de me les mettre sur les bras.

(Il joint les mains en-dessous devant lui. Julie y pose un livre, puis un autre, tant qu'il en ait jusqu'au menton.)

Julie. Mais tu en as trop.

Frédéric (reculant la tête, et se penchant en arrière). Encore un. Bon; en voilà assez pour un voyage. *(Il fait quelques pas, et laisse tomber toute la charge au milieu de la chambre.)*

Julie (poussant un grand éclat de rire). Ha, ha, ha, ha! voilà tout le bataclan par terre. Ces beaux livres que mon papa ne voulait pas nous laisser toucher, même du bout du doigt; il aura, je crois, bien du plaisir de les voir si joliment accommodés.

Frédéric. Tu ne sais pas, toi; c'est que j'ai perdu le *centrum gravitatis*, comme dit mon précepteur. C'est bien savant, au moins. *(Il se met à ramasser les livres, et tandis qu'il en*

prend un, il en laisse retomber un autre.) Diantre, il faut que ces drôles-là aient appris à faire la cabriole.

Julie (approchant de lui). Tu ne finirais jamais, toi. Tiens, arrange-les dans mon tablier.

Frédéric. Ah, c'est bien dit.

(Frédéric se jette à genoux; et d'une main appuyée contre terre, de l'autre il met les livres dans le tablier de Julie.)

Julie. Doucement donc, pour qu'ils ne se froissent pas. Bon, les voilà tous. Je vais les porter dans le cabinet, et les placer sur la cheminée. *(Elle sort.)*

Frédéric (se relevant tout essoufflé). Ouf! je ne vaudrais rien dans le pays où les hommes vont à quatre pattes comme des singes.

(Il s'évente avec son chapeau.)

Julie (en rentrant). Si tu voyais comme c'est rangé! dépêche-toi de me donner le reste.

(Frédéric assemble les papiers et le reste des livres, et les donne à Julie qui dit en les recevant:)

Il faut convenir que les filles ont bien plus d'ordre que les garçons.

Frédéric. Oh oui, toi sur-tout. Ta soeur est occupée du matin au soir à remettre tes chiffons à leur place.

Julie. Et toi donc, si ton précepteur n'y veillait sans cesse, tu ne saurais jamais où trouver tes thèmes et tes versions. *(Elle regarde autour d'elle.)* Mais voilà tout, je pense.

Frédéric. Oui, je ne vois plus rien, va. *(Julie sort.)*

Frédéric (range la table, les fauteuils et les chaises). Bon, nous aurons nos coudées franches à présent. Comme nous allons nous en donner. Je suis pourtant surpris qu'ils n'arrivent pas. Pour moi, j'ai cela de bon, que je ne me fais guère attendre aux rendez-vous de plaisir.

Julie (en rentrant, regarde de tous côtés). Ah, voilà qui est bien. Mais le porte-voix, il faut le cacher. Si tes camarades l'aperçoivent, ils vont se mettre à corner, jusqu'à nous rompre les oreilles.

Frédéric. Attends, je vais le mettre derrière la porte. J'en aurai peut-être besoin. Que tes petites demoiselles viennent m'étourdir, nous verrons qui criera le plus fort.

Julie. Bah, nous n'aurions qu'à nous réunir; nous viendrions bien à bout d'un petit garçon comme toi.

Frédéric. Oui-dà? Si vous avez du babil, mesdemoiselles, nous autres hommes, nous avons une voix mâle qui se fait respecter. *(en grossissant sa voix)* M'entends-tu?

Julie (haussant les épaules). Oh, mon Dieu, je te respecte si fort que je m'en vais. Adieu. Je cours retrouver ma soeur et mes amies.

Frédéric. Fais-moi le plaisir de dire au portier de m'envoyer ici ma petite société sitôt qu'elle arrivera.

Julie (en sortant). Oui, oui.

S c è n e III.

Frédéric (maniant le porte-voix).

Voici qui m'a souvent fait venir malgré moi du fond du jardin. Il me semble toujours l'entendre corner! Frédéric, Frédéric, ... Ces messieurs ne demeurent qu'au bout de la rue; voyons s'ils ont l'oreille fine. (*Il se met à la fenêtre, embouche le porte-voix et crie.*) Courez, volez, troupe joyeuse. Le jeu va bientôt commencer. (*Il se retire de la fenêtre, et va vers la porte.*) Hé bien, cela n'est-il pas merveilleux? C'est comme le cor enchanté d'Arlequin. Il me semble déjà entendre parler sur l'escalier. (*Il prête l'oreille.*) Mais oui, ce sont les petits Duverney. (*Il cache le porte-voix derrière la porte.*) Allons, je vais sauter sur la table, et faire comme si j'étais assis sur mon trône.

(*Il va chercher devant la fenêtre une banquette, la pose sur la table, et se dispose à y grimper. Les petits Duverney se présentent à la porte.*)

S c è n e IV.

Frédéric, Duverney l'aîné, Duverney le cadet.

Frédéric. Ne pouviez-vous pas attendre un moment, que je fusse monté sur mon trône, pour vous recevoir du haut de ma grandeur?

Duverney l'aîné. Bon, tu n'as pas besoin de cela pour avoir un air tout-à-fait royal. Et puis si alerte que tu sois, le trône pourrait bien dégringoler avec sa majesté.

Frédéric. En effet, j'en ai déjà vu bien des exemples dans mon histoire ancienne.

Duverney l'aîné. C'est à peu-près ce qui vient d'arriver à mon frère, quoiqu'il ne soit pas un grand prince. Il s'est mis le nez tout en sang sur notre escalier.

Duverney le cadet (d'un ton pleureur et en bégayant). Hé-é-las, ou-ou-i. Il me fait encore un peu-eu mal. Ce mon-on-sieur Ro-obert est un ga-arçon bien mal éle-évé.

Frédéric. Est-ce qu'il est avec vous ?

Duverney l'aîné. Dieu nous en préserve. Si nous avions su qu'il vint ici, nous n'aurions pas bougé de la maison.

Duverney le cadet. Il ne son-onge qu'à-à mal.

Frédéric. Qu'est-ce donc qu'il a fait ?

Duverney l'aîné. J'étais resté pour prendre un mouchoir. Mon frère descendait tout seul. Robert l'a entendu ; il s'est caché, puis il a sauté tout-à-coup sur lui, en poussant un grand cri. Mon frère a eu tant de peur, qu'il est tombé, et en roulant sur les marches, il s'est massacré tout le nez.

Frédéric. Oh, j'en suis bien fâché pour le pauvre petit. M. Robert a toute la mine d'un mauvais sujet. C'est aujourd'hui la première fois qu'il nous honore de sa compagnie. Son père à tant prié mon papa de le mettre de ma société.

Duverney l'aîné. Je te plains. Nous ne vivons plus avec lui.

Frédéric. Mon papa vous croyait fort bien ensemble, parce que vous demeurez dans la même maison ; et il a pensé que ce serait vous faire plaisir de l'inviter en même-tems que vous.

Duverney l'aîné. Ah, du plaisir, nous en aurions un fort grand, de le savoir à cent lieues. Depuis qu'il est notre voisin, il ne nous a causé que de la peine. Il a déjà cassé toutes les vitres à coups de pierre ; et il voulait faire croire que c'était nous.

Frédéric. Est-ce qu'on ne s'en plaint pas à son père ?

Duverney l'aîné. Oh, c'est un homme singulier. Il gronde un peu son fils, paie le dommage, et puis il n'y pense plus.

Frédéric. A la place de votre papa, je ne voudrais pas vous voir demeurer sous le même toit que lui.

Duverney l'aîné. Que veux-tu, nous étions embarrassés d'un appartement considérable qui se trouvait vide depuis la mort de maman. Mon papa ne pouvait plus y entrer que les larmes ne lui vinssent aux yeux. Il a été bien aise de trouver à le louer.

Frédéric. Et il en est peut-être très-fâché à présent ?

Duverney l'aîné. Oh ; je t'en réponds. Il nous a bien défendu de nous lier avec Robert. C'est un si mauvais garnement. Tous les gens du quartier ne passent qu'en tremblant devant la maison. Tantôt il les seringue avec de l'eau sale, ou leur jette sur la tête un panier d'ordures, tantôt il va leur accrocher derrière le dos des queues de lapins, ou de grands morceaux de papier, pour les faire huer par la populace. Et puis sa pêche des perruques.

Frédéric. Que veux-tu dire ?

Duverney l'aîné. Oui, il les prend à l'hameçon comme des carpes. Lorsqu'un honnête ouvrier s'arrête pour causer sous nos fenêtres avec quelqu'un de ses amis qu'il rencontre dans la rue, Robert monte au balcon, et avec un crochet attaché au bout d'une longue perche, il enlève la perruque; puis il court l'attacher à la queue d'un chien qu'il a tout prêt, et qu'il chasse par une autre porte de la maison; en sorte que la malheureuse perruque a trainé un quart-d'heure dans la crotte, avant que le pauvre homme ait pu la rattrapper.

Frédéric. Mais voilà qui passe le badinage.

Duverney l'aîné. Ce ne sont encore là que ses moindres méchancetés. Si je te parlais de tous les chiens qu'il estropie, de tous les chats auxquels il a coupé la queue, je ne finirais pas. Il n'y a pas long-tems qu'un des amis de son père se fracassa l'épaule en tombant sur l'escalier, où Robert avait semé, par malice, des pois secs. Pour les domestiques, je suis sûr qu'il n'en resterait pas un seul pendant vingt quatre heures à la maison, sans les gros gages qu'on est obligé de leur donner.

Frédéric. Je t'avoue que je ne serai pas fâché de le voir. J'aime les enfans un peu gais.

Duverney l'aîné. A la bonne heure! Il est tout naturel d'aimer ses semblables. Mais sa gaité est bien différente de la tienne. Tu es un petit brin espiègle, toi: je suis pourtant bien sûr que tu ne voudrais pas faire de mal exprès à qui que ce soit; au lieu que le méchant ne demande que plaies et bosses.

Frédéric. Oh, cela ne m'effraie pas. J'en aurai plus de gloire à le morigéner.

Duverney l'aîné. S'il vient, tu ne trouveras pas mauvais que mon frère se retire. Il lui jouerait quelque vilain tour.

Duverney le cadet. Ou-ou-i; je m'en-i-irai.

Frédéric. Non, non; nous sommes d'anciens amis nous. Je ne veux pas que ce nouveau-venu vienne nous séparer: je saurai bien lui tenir tête; tu verras. Mais j'entends du bruit: est-ce lui; non, c'est ma soeur avec ses amies.

S c è n e V.

Frédéric, Duverney l'aîné, Duverney le cadet, Léonore, Julie, Dorothee, Adelaïde, Louise.

(Les petits messieurs s'inclinent respectueusement devant les jeunes demoiselles.)

Léonore. Je suis bien votre servante, messieurs. Mais

pourquoi donc vous tenez-vous debout ? Il me semble, mon frère, que tu aurais pu faire asseoir ces messieurs depuis qu'ils sont ici.

Frédéric. Comme si nous ne savions pas qu'il faut être debout pour recevoir les dames.

Léonore. Je suis charmée que tu connaisses ton devoir. Mais est-ce que M. Robert n'est pas ici ? (*à Duverney l'aîné.*) Je croyais qu'il serait venu avec vous.

Duverney l'aîné. Il y a long-tems que nous n'allons plus ensemble, Dieu merci.

Frédéric. Je viens d'apprendre de ses nouvelles. Il me tarde de me trouver face à face avec lui. Ah, mon petit coquin ; nous nous verrons.

Dorothée. Est-ce qu'il pourrait être encore plus espiègle que M. Frédéric ?

Louise (d'un air malin). C'est beaucoup dire.

Adelaïde. M. Frédéric : c'est un agneau en comparaison. Nous le connaissons depuis long-tems, ma soeur et moi, ce M. Robert ; n'est-il pas vrai, Louise ?

Louise. Oh sûrement ; il m'a déjà bien fait endêver.

Adelaïde. Il était autrefois de la société de mon frère, qui heureusement s'en est dépêtré. C'est bien le plus méchant lutin.

Léonore. Oh, pour de la lutinerie, vous en êtes tous là, vous autres messieurs.

Dorothée. Oui ; mais faire le mal pour le plaisir de le faire.

Julie. C'est cela qui est vilain, non, non, mon frère vaut mieux.

Frédéric (d'un ton ironique). Crois-tu ? je te remercie.

Dorothée. Ah ça, ma chère Léonore, nous nous mettons sous ta sauve-garde. Tu es la plus grande ; et puis tu es aujourd'hui maîtresse de maison ; tu pourras lui en imposer.

Léonore. Ne craignez pas qu'il vous manque en ma présence ; je saurai le tenir en respect.

Frédéric (d'un air important). Oui, oui, tu défendras ces demoiselles ; et vous mes amis, je vous prends sous ma protection.

Duverney l'aîné. Il ne s'avisera pas de se jouer à moi, je t'assure, il me connaît : je ne crains que pour mon frère.

Duverney le cadet. Il se mo-o-que tou-oujours de moi.

Louise. Le voilà bien : les plus petits sont les plus exposés à ses malices. C'était moi qu'il attaquait toujours.

Léonore. Je le crois; presque tous les méchans sont des lâches. Il me semble voir un roquet poursuivre un chat tant qu'il se sauve. Si le chat se retourne et lui montre ses moustaches, le roquet s'arrête et se sauve à son tour.

Julie. Hé bien, tu lui seras le chat, toi.

Louise. Oui, tu lui montreras les moustaches.

Léonore. Il me semble que nous ferions bien de nous asseoir. Nous n'avons pas besoin pour cela d'attendre monsieur le songe-malices.

Frédéric. Ah; le voici.

S c è n e VI.

Frédéric, Duverney l'aîné, Duverney le cadet, Léonore, Julie, Dorothee, Adelaïde, Louise, Robert.

Robert.

(A Frédéric, Léonore et Julie, en leur faisant un salut respectueux.)

Monsieur votre père a bien voulu me permettre de vous rendre ma visite.

Léonore. Il nous a fait espérer beaucoup d'avantages de l'honneur de votre connaissance, particulièrement pour mon frère.

Julie. Oh, il a besoin de bons exemples, je vous en avertis.

Frédéric. Eh quoi, mes soeurs, voudriez-vous faire croire que les vôtres ne me suffisent pas?

Léonore. Je crois, monsieur, devoir, avant tout vous faire connaître notre petite société. Voici mademoiselle Dorothee de Louvreuil.

Robert (d'un son de voix moqueur). Vraiment, j'en suis ravi.

Léonore. Voilà mesdemoiselles

Robert. Oh, j'ai bien l'honneur de les connaître. Celle-ci, *(montrant Adelaïde)* c'est madame Pimbêche, qui chicane les gens à tort et à travers. Celle-là, *(en montrant Louise, et boitant tout autour de la chambre)* hi han, hi han, c'est la petite jument boiteuse, qui s'est cassé la jambe en voulant courir pour esquiver les coups de fouet. Pour monsieur, *(en montrant Duverney l'aîné)* c'est un grave professeur de sagesse, qui regarde tous les humains en pitié. Et ce petit grivois, le meilleur de mes amis, *(en montrant Duverney le cadet, et faisant tomber son chapeau à terre)* c'est le chevalier de la

B-r-r-r edouille, à qui sa maman a oublié de délier la langue lorsqu'il est venu au monde.

(Toutes les jeunes demoiselles se regardent avec la plus profonde surprise.)

Frédéric. Et moi, monsieur Robert, qui suis-je donc ? car je m'aperçois que vous êtes fort habile pour les portraits.

Robert. Il faut que je vous connaisse un peu mieux pour vous peindre. Mais vous n'y perdrez rien.

Léonore. Pour vous, monsieur, vous vous faites connaître au premier coup-d'oeil ; et je dois avouer que vous n'y gagnez pas grand' chose. Je n'aurais jamais imaginé que des personnes polies et bien élevées se reprochassent les défauts de la nature. Si mes petits amis ne l'étaient pas aussi sincèrement, ils auraient des reproches à me faire de les avoir exposés à votre méchanceté. Mais ils voient bien que je ne devais pas m'y attendre.

Robert. M. Frédéric, savez-vous bien que vous avez là une soeur fort éloquente ? C'est apparemment le Frère Prêcheur de la maison.

Frédéric. Elle s'entend assez bien à dire aux gens leurs vérités. C'est pour cela que nous l'aimons de tout notre coeur.

Robert. Mais je n'y réussis pas mal, comme vous voyez. Aussi vous m'allez aimer à la folie. *(Fléchissant un genou devant Léonore.)* Je vous demande pardon, mademoiselle, de m'être mêlé de votre emploi. Vous vous en tirez si bien.

Léonore. Vos excuses et votre gémissement sont une ironie insolente que je méprise ; fussent-elles sincères, à peine suffiraient-elles pour réparer toutes vos malhonnêtetés : et si je n'avais pris tout cela pour un badinage, fort grossier à la vérité, je sais bien ce que j'aurais déjà fait. Je vous prie très-instamment, monsieur, de ne plus vous permettre des plaisanteries de ce genre, afin que nous puissions rester ensemble, et nous amuser pendant la soirée.

Robert (un peu confondu). Mais vous n'entendez pas raillerie, à ce que je vois. Allons, soyons bons amis.

(Il lui tend la main.)

Léonore (lui donne la sienne). Très-volontiers, M. Robert ; mais à condition. . . .

Robert (lui tournant le dos, et allant vers le petit Duverney.) Tu es aussi un bon petit garçon, mon voisin ; allons, tope là. *(Le petit Duverney hésite à lui donner la main. Robert la saisit et lui secoue le bras avec tant de violence, que l'enfant se met à crier.)*

Duverney l'aîné (courant au secours de son frère). Monsieur Robert !

Frédéric (l'arrête et se met entr'eux). Je vous prie, monsieur, de laisser cet enfant tranquille, autrement. . . .

Robert. Hé bien, que seriez-vous, petit marmouset ?

Frédéric (d'un ton fier). Je suis petit ; mais j'aurai toujours assez de force quand il faudra défendre mes amis.

Robert. En ce cas-là, je veux en être. J'aurais cependant envie de faire auparavant un petit assaut.

(Il saute tout-à-coup sur lui, le prend par la queue et lui donne un croc-en-jambe pour le faire tomber. Frédéric se tient ferme, et le repousse. Robert chancelle, et tombe. Frédéric lui met un genou sur la poitrine et lui saisit les mains. On veut les séparer.)

Frédéric (avec sang-froid). Un moment, s'il vous plaît, mesdemoiselles. Je ne lui ferai pas de mal. Hé bien, monsieur Robert, comment vous trouvez-vous de votre entreprise ?

Robert (en se débattant). Aye, aye ! Otez-vous donc, vous m'étouffez.

Frédéric. Je ne me leverai point, que vous n'ayez demandé pardon à toute la compagnie.

Robert (furieux). Pardon ?

Frédéric. Sûrement, puisque vous nous avez tous offensés.

Robert. Hé bien, oui, grâce, grâce !

Frédéric. S'il vous échappe encore une méchanceté, nous vous enfermerons jusqu'à demain dans la cave, pour y faire vos réflexions. Cela vaut beaucoup mieux que de vous tuer ; vous n'en valez pas la peine. Allons, relevez-vous !

(Frédéric se lève, lui tend la main pour le ramasser ; et quand il est debout :)

'Ne m'en veuillez pas de mal, monsieur ; ce n'est pas moi qui ai commencé le combat.

(Robert paraît honteux, et garde un moment le silence.)

Dorothée (bas à Julie). Je n'aurais pas cru ton frère si brave.

Julie. Oh ! il est hardi comme un lion sans être pourtant querelleur. C'est le meilleur enfant de la terre. Mais qu'attendons-nous depuis si long-temps ? Nous devrions bien nous asseoir, et chercher à nous amuser par quelque jeu.

Frédéric. Vraiment oui, nous ne sommes ici que pour cela. Voyons, à quoi jouerons-nous ? A quelque jeu un peu drôle, n'est ce pas, Duverney ?

Duverney l'aîné. Il faut laisser le choix à ces demoiselles.

(Robert se moque de lui par une grimace. Les autres ne font pas semblant de s'en apercevoir.)

Léonore. Frédéric, voilà une leçon de politesse que tu devrais retenir de ton ami. Nous pourrions jouer au lotto, ou choisir un jeu aux cartes qui nous amuse tous à la fois.

Louise. Moi, j'aimerais mieux me divertir avec le petit Duverney. Si tu avais un livre d'images, nous nous amuserions à le feuilleter. N'est-il pas vrai, mon ami?

Duverney le cadet. Oh, ou-ou-i.

Léonore. De tout mon coeur, mes enfans; je vais vous installer là-haut dans notre chambre. Vous ne manquerez point d'images, ni de joujoux.

Louise et le petit Duverney se prennent par la main, et sautent de joie.)

Léonore. Voulez-vous monter un instant avec moi, mes chères amies? J'ai un bonnet charmant à vous montrer. *(Toutes ensemble.)* Oui, mon coeur, allons, allons.

Duverney l'ainé. Me permettez-vous de vous donner la main jusqu'à votre appartement?

Léonore. Présentez-la plutôt à quelqu'une de ces demoiselles. *(Duverney présente la main à Dorothee, qui se trouve le plus près de lui.)*

Robert (d'un ton hargneux). Est-ce qu'on va me laisser tout seul ici?

Frédéric. Non, monsieur, ces demoiselles voudront bien m'excuser, et je resterai avec vous.

S c è n e VII.

Frédéric, Robert.

Robert. Bon! nous voilà seuls: nous pouvons imaginer entre nous deux quelque drôlerie.

Frédéric. Je ne demande pas mieux. Voyons.

Robert. Il y aurait un tour à jouer aux petits Duverney.

Frédéric. Non, non; je n'entends pas raillerie là-dessus. Point de malice à mes amis.

Robert. On m'avait dit que vous étiez si gai, que vous aimiez tant les espiègleries.

Frédéric. Si je les aime: eh, je ne vis que de cela; mais toujours sans fâcher personne. Quel tour aviez-vous donc imaginé?

Robert. Tenez, voyez-vous: voici deux grosses aiguilles. Je vais les enfoncer par-dessous deux chaises, et en faire passer la pointe seulement d'un demi-pouce. Vous présenterez les sièges à vos amis, car peut-être se défieraient-ils de moi. Et puis, lorsqu'ils voudront s'asseoir: Aye, aye! figurez-vous leurs grimaces. Ha, ha, ha, ha! cela me fait étouffer de rire d'avance. Ces demoiselles qui font tant les renchéries, en mourront elles-mêmes de plaisir.

Frédéric. Et si je vous en faisais autant à vous, comment prendriez-vous la chose?

Robert. Oh moi, c'est bien différent; mais ces petits idiots.

Frédéric. Vous les croyez idiots, parce qu'ils ne font pas de méchancetés.

Robert. Vous êtes bien difficile au moins? hé bien, en voulez-vous d'une autre?

Frédéric. A la bonne heure.

Robert. J'ai du gros fil dans ma poche, je vais enfiler une de ces aiguilles. Les demoiselles ne tarderont guère à descendre. L'un de nous deux ira poliment à leur rencontre, leur fera bien des mignardises, bien des révérences; et l'autre, caché par derrière, coudra leurs robes ensemble. Il faudra danser, nous les prendrons, et crac! crac! entendez-vous: ha, ha, ha, ha!

Frédéric. Oui, pour déchirer leurs habits, et les faire gronder par leurs mamans.

Robert. Eh tant mieux, c'est le plaisir.

Frédéric. N'en trouvez-vous donc qu'à faire du mal?

Robert. Mais cela ne m'en fait pas à moi.

Frédéric. Ah, je comprends. Vous ne voyez que vous seul dans l'Univers. Vous comptez tous les autres pour rien.

Robert. Il faut pourtant imaginer quelque chose pour rire. Ecoutez, si nous faisons peur à la petite Louise, et au petit Duverney.

Frédéric. Mais c'est vilain encore: on n'aurait qu'à vous faire peur aussi à vous.

Robert (d'un air fanfaron). Oh, je le permets. Je n'ai peur de rien, moi.

Frédéric (à part en se mordant le bout du doigt). Oui-dà! nous le verrons. (Haut à Robert). Passe pour cela.

Robert. Hé bien; j'ai à la maison un masque effroyable, je cours le chercher. Tâchez de faire descendre ici les deux enfans tout seuls; et vous verrez! Je suis à vous dans un moment.

Frédéric. Bon, bon !

(Robert fait quelques pas pour sortir.)

Frédéric (à part). C'est toi qui y seras pris, va. *(Il court après lui.)* M. Robert ! M. Robert !

Robert (revenant sur ses pas). Qu'est-ce donc ?

Frédéric. Il vaut mieux attendre qu'ils soient tout seuls là-haut. Car lorsqu'il n'y a que deux ou trois personnes dans ce salon, il y revient quelque fois un esprit ; et nous pourrions nous en trouver fort mal nous-mêmes.

Robert. Que voulez-vous dire avec vos esprits ?

Frédéric. Oui. D'abord on entend un grand tintamarre, ensuite on voit un fantôme avec une torche allumée, puis la chambre paraît tout en feu. *(Il se recule en affectant de la frayeur.)* Tenez : il me semble que je le vois.

Robert (un peu effrayé). Eh ! mon Dieu, que me dites-vous ? Et d'où cela vient-il donc ?

Frédéric (à voix basse en le tirant à part). C'est qu'il logeait ici autrefois un avare à qui on vola son argent. Il se coupa la gorge de désespoir, et son ombre revient de tems en tems pour chercher son trésor.

Robert (tremblant). Oh ! je ne reste plus avec vous, tant qu'il n'y aura pas de monde.

Frédéric. Vous faisiez tant le brave tout-à-l'heure.

Robert. Ce n'est pas que j'aie peur mais mais c'est que je cours chercher mon épouvantail.

Frédéric. Oui, allez, allez. Je vais tout disposer, moi. Oh quel plaisir !

Robert (avec un sourire méchant). Sentez-vous comme ce sera plaisant ?

Frédéric. On aura une belle frayeur, je vous en réponds.

Robert. Eh ! tant mieux, tant mieux ! Je ne ferai qu'un saut pour aller et revenir. *(Il sort.)*

S c è n e VIII.

Frédéric.

Ah, tu veux effrayer les autres, et tu n'as pas de peur ? Je vais t'épouvanter, moi.

S c è n e IX.

*Frédéric, Léonore, Julie, Dorothee, Adelaïde,
Duverney l'aîné.*

Léonore. Nous venons de voir sortir M. Robert en courant. Il a passé devant nous sans nous saluer. Est-ce que vous vous êtes encore chamaillés ensemble ?

Frédéric. Au contraire. Il me croit à présent le meilleur de ses amis. J'ai fait semblant de vouloir être de moitié d'une malice qu'il prétendait faire aux enfans qui sont là-haut ; mais il s'en mordra les doigts, je t'assure. Je ne crois pas qu'il ait envie de rentrer jamais dans cette maison.

Léonore. Quel est donc ton projet ?

Frédéric. Je te le dirai tout-à-l'heure. Je n'ai pas un moment à perdre. Il faut que tout soit prêt lorsqu'il reviendra. Permettez-vous, mesdemoiselles, que je sorte un instant ?

Dorothee. Oui, monsieur Frédéric, mais revenez bien vite. Il nous tarde de savoir votre manoeuvre.

Frédéric. Je me ferai un devoir de vous en instruire. Je suis ici dans la minute.

S c è n e X.

Léonore, Julie, Dorothee, Adelaïde, Duverney l'aîné.

Léonore. Voilà deux bons vauriens aux prises. Nous verrons ce qui en arrivera. L'un vaut bien l'autre.

Duverney l'aîné. Ah ! mademoiselle ! de grâce, ne faites pas cette injure à votre frère et à mon ami, de le comparer avec un aussi méchant garçon que Robert.

Adelaïde. M. Duverney a raison. L'un n'a que des gentilleses, l'autre ne fait que des noirceurs.

Julie. Tout cousu qu'il est de méchancetés, je suis sûre que mon frère l'attraperait mille et mille fois.

Dorothee. Quel service il nous rendrait de nous délivrer de ce mauvais garnement ; nous n'aurions plus de plaisir à nous trouver ensemble, s'il était de notre société.

Léonore. Pourvu que Frédéric ne pousse pas les choses trop loin. Il se croira peut-être tout permis envers lui.

Duverney l'aîné. Il n'en saurait jamais faire assez. Ces ames noires et basses ont besoin d'être frappées à grands coups. C'est le meilleur service qu'on puisse lui rendre ; et je suis

persuadé que son père nous en saura un gré infini. Hélas ! il donnerait la moitié de sa fortune pour avoir un enfant comme Frédéric.

Dorothée. Ah ça, Léonore, ne va pas au moins contrarier ton frère dans ses desseins.

Léonore. Mais, ma chère amie, ma position est fort délicate. Je tiens ici la place de maman, et je ne puis rien permettre qu'elle n'eût elle-même approuvé.

Adelaïde. Laisse-le faire. Nous prenons tout sur nous.

Julie. Oui, ma soeur. Guerre, guerre aux méchans !

S c è n e X I.

Frédéric, Léonore, Julie, Dorothée, Adelaïde, Duverney l'aîné.

Frédéric (accourant joyeux).

Voilà mes batteries toutes dressées. Il peut venir à présent. Nous le recevrons.

Léonore. Mais enfin, peut-on apprendre ? . . .

Dorothée. Oui, oui, nous voulons être du complot, et nous vous aiderons de toutes nos forces.

Frédéric. Il n'est pas nécessaire, mesdemoiselles. Il est brutal, et je ne veux pas vous exposer. Je viens d'arranger toutes choses avec le palefrenier. Il m'a compris à demi-mot, et il me secondera à merveille.

Léonore. Au moins faut-il que nous sachions.

Frédéric. Voici tout ce que vous devez savoir. Nous allons jouer à Colin-Maillard pour qu'il nous trouve bien en train, lorsqu'il reviendra. Après quelques tours, je me ferai prendre. Vous me laisserez voir un peu à travers le mouchoir, afin que je puisse le prendre à mon tour. Quand je lui banderai les yeux, vous vous retirerez tout doucement dans le cabinet de mon papa, en emportant les lumières, et vous me laisserez seul avec lui. Je vous appellerai, lorsqu'il en sera tems.

Duverney l'aîné. Mais s'il va te rosser dans votre tête-à-tête ?

Frédéric. Bon, tu as vu comme je l'ai terrassé. Je ne le crains pas. Je viens de voir encore tout-à-l'heure combien il est poltron. Mais avant tout, il faut faire descendre les petits ; car il pourrait monter là-haut tout de suite, et leur faire quelque frayeur. Julie va les chercher et amène-les ici.

Julie. Oui, oui ; j'y cours.

S c è n e XII.

Frédéric, Léonore, Dorothee, Adelaïde, Duverney l'aîné.

Léonore. Mais Frédéric, je ne sais pas trop si je dois permettre. . . .

Adelaïde. Eh, mon Dieu, laisse-le donc faire.

Frédéric. Oui, ma soeur, repose-t'en sur moi. Tu sais que je ne suis pas méchant. Je ne lui ferai pas seulement la moitié de ce qu'il mérite. Il en sera quitte pour la peur.

Léonore. A la bonne heure, sur ta parole. Allons, dépêchons-nous de ranger tout ceci, pour être en mouvement à son arrivée. (*On range la table et les chaises. Dans cet intervalle Julie revient avec Louise et le petit Duverney.*)

S c è n e XIII.

Frédéric, Léonore, Julie, Dorothee, Adelaïde, Louise, Duverney l'aîné, Duverney le cadet.

Frédéric (allant à leur rencontre). Venez, mes petits amis, passez dans le cabinet de mon papa, et prenez bien garde de ne pas faire trop de bruit, de peur que Robert ne vous entende.

Julie. Je vais les y conduire. Il y a un livre d'estampes, je resterai avec eux pour les amuser.

Louise. J'ai cru qu'on venait nous chercher pour le goûter. Est-ce que nous ne pouvons pas rester avec vous pour l'attendre?

Frédéric. J'irai vous chercher, lorsqu'on l'aura servi. Entrez toujours, Robert voudrait vous faire du mal, et je ne le veux pas.

Duverney le cadet. O-oh, a-al-lons-nous-ous-en. (*Julie prend un flambeau sur la table, et les conduit dans le cabinet.*)

S c è n e XIV.

Frédéric, Léonore, Dorothee, Adelaïde, Duverney l'aîné.

Frédéric. Tout est bien convenu entre nous; mes yeux mal bandés, et à mon signal, emporter les lumières et passer dans le cabinet. Du silence sur-tout.

Dorothee. Oui, oui, soyez tranquille.

Frédéric. J'entends du bruit, je crois, chut!

(Il court à la porte qui donne sur l'escalier, et prête l'oreille.)

C'est lui, c'est lui. Vite que l'une de vous se fasse bander les yeux.

Dorothée. Tiens, Adelaïde, je commencerai. Voilà mon mouchoir.

(Adelaïde bande les yeux à Dorothée, et le jeu commence. Frédéric, Duverney l'aîné, Léonore et Adelaïde, passent et repassent autour de Dorothée, qui les poursuit sans les attraper.)

S c è n e X V.

Frédéric, Léonore, Dorothée, Adelaïde, Duverney l'aîné, Robert.

(Robert en entrant va pincer un doigt à Dorothée, lorsqu'elle étend ses mains en avant. Dorothée le saisit et s'écrie:)

C'est monsieur Robert! Je le reconnais à sa malice.

Frédéric. Il est vrai, c'est lui; mais il n'était pas d'abord du jeu. C'est à recommencer.

Robert. Sûrement. M. Frédéric a raison.

Dorothée. A la bonne heure. Mais si je vous attrape à présent, ce sera tout de bon, je vous en préviens.

Robert. Oui, oui.

(Il prend Frédéric à l'écart, tire à demi son masque de sa poche, et le lui montre.)

Voyez-vous cela?

Frédéric (reculant comme s'il avait peur). Oh, comme il est affreux, il m'effraierait moi-même. Cachez-le bien. Nous allons encore jouer quelques minutes, et nous nous esquivons.

Robert (bas à Frédéric). C'est bien dit. Il faut que je fasse d'abord un peu enrager ces demoiselles.

Frédéric (bas à Robert). Je vais faire le premier une malice à Dorothée. Si elle me prend, elle croira que c'est vous; et rien de fait.

Robert (bas à Frédéric). Bon, bon; je veux lui faire la mienne aussi.

Adelaïde. Hé bien, messieurs, finirez-vous vos secrets? Vous faites languir tout notre jeu.

Robert. Nous voilà, nous voilà.

(*Frédéric rode autour de Dorothee avec l'air de vouloir la tirailler par sa robe; et voyant que Robert s'éloigne pour aller chercher une chaise, il dit tout bas à Dorothee:*)

Je vais me faire prendre.

(*Robert revient avec une chaise, et la couche sur le chemin de Dorothee. Frédéric ôte la chaise et se met en place à quatre pattes. Dorothee le rencontre du pied, se baisse et le saisit. Frédéric rentre sa tête dans ses épaules, comme s'il avait peur qu'on le reconnût.*)

Dorothee (après l'avoir tâtonné long-tems, et fait semblant d'hésiter, s'écrie:) C'est monsieur Frédéric.

Frédéric (affectant un air déconcerté.) Ah diantre, me voilà pris.

Dorothee (ôtant son mouchoir). Vous vous avisez donc aussi de faire des malices? Je croyais que cela n'appartenait qu'à monsieur Robert. Allons, allons, je prendrai ma revanche.

(*Elle bande les yeux à Frédéric de manière qu'il puisse y voir un peu, le conduit au milieu de la chambre, lui fait faire deux tours et demi, et levant ses deux mains en l'air:*) Combien de doigts?

Frédéric. Six.

Dorothee (le poussant). Pauvre aveugle, passe ton chemin.

Frédéric erre long-tems et se laisse houspiller par tout le monde. Dorothee surtout l'agace et le chatouille. Il feint de la poursuivre, et tombe tout-à-coup sur Robert.)

Frédéric. Ha, ha, j'en tiens un. C'est un garçon, monsieur Robert. (*Il baisse le mouchoir.*) Effectivement, je ne me suis pas trompé.

Robert (bas à Frédéric). Pourquoi me prendre?

Frédéric (bas à Robert). Laissez faire, je vais vous pousser Duverney dans les mains.

(*Avec un air mystérieux:*) Motus.

Robert (à part). Ah, c'est bon. Quand je le saisirai, je veux le pincer jusqu'au sang.

(*Frédéric se met à bander les yeux à Robert. Aussitôt Duverney et les demoiselles emportent les bougies, et se retirent sur la pointe du pied dans le cabinet, en disant l'un après l'autre, avant d'y entrer:*)

Hé bien, c'est-il fait? — Dépêchez-vous donc. — Il vous faut bien du tems. — Que complotez-vous là tous deux?

(*Au même instant le palefrenier se présente à la porte qui donne sur l'escalier, portant une torche allumée d'une main, et de l'autre, au bout d'un bâton, une tête de bois ensevelie*

sous une vaste perruque. Il est couvert dans toute sa hauteur d'une longue robe noire traînante. Frédéric lui fait signe de rester à l'entrée du salon. Il achève de bander les yeux à Robert, et lui fait faire quelques pas.)

Allons, les trois tours. Les bras étendus. (Robert tourne.) Un. Paix donc, mesdemoiselles. Deux. Que chacun reste à sa place. Et trois. Allez. (Il le pousse.) Va, pauvre aveugle cherche ton chemin.

(Il court aussitôt prendre son porte-voix derrière la porte, détache de la ceinture du palefrenier de grosses chaînes, qui tombent autour de lui, et s'écrie:)

Que vois-je? Le revenant! sauvons-nous, sauvons-nous! (Il ferme la porte à grand bruit, se cache derrière le prétendu fantôme, et crie avec son porte-voix:)

C'est donc toi qui viens voler mon trésor?

Robert (tout tremblant, et sans avoir le courage de se débander les yeux).

Qu'entends-je? Au feu! Au secours! Frédéric! Duverney!

Le Porte-voix. Il ne viendra personne. Je les ai tous fait disparaître. Ote ton bandeau, et regarde-moi.

(Il va se poster au côté droit du salon.)

(Robert, sans ôter son mouchoir, se cache encore la tête entre les deux mains. Il recule à mesure du côté opposé, en entendant le bruit des chaînes que traîne le Fantôme.)

Le Porte-voix. Je le veux.

(Robert baisse en tremblant le mouchoir qui lui tombe autour du cou. Ses yeux sont fixés à terre. Il les relève peu-à-peu; et considérant le Fantôme, il pousse un grand cri, et demeure immobile, la bouche béante.)

Le Porte-voix. Je te reconnais! Tu es Robert!

(Robert, à ce mot, se met à courir de tous côtés pour se sauver. Il trouve la porte fermée. Il tombe à genoux à quelques pas, étend ses bras devant lui, et détourne la tête.)

Le Porte-voix. Crois-tu donc m'échapper?

Robert (d'une voix entrecoupée). Je ne vous ai rien fait. Ce n'est pas moi qui vous ai volé.

Le Porte-voix. Tu ne m'as pas volé? Tu es capable de tout. Qui est-ce qui seringue les passans? Qui leur accroche au derrière des queues de lapin? Qui pêche leurs perruques à l'hameçon? Qui voulait tout-à-l'heure piquer les fesses à ses amis? Qui est-ce qui a dans sa poche un masque effroyable pour faire peur à deux enfans?

Robert. Ah, c'est moi, c'est moi. Je suis le plus méchant des hommes. Mais je vous demande pardon; je ne ferai plus rien à l'avenir.

Le Porte-voix. Et tout ce que tu as fait! tu ne feras plus rien? Qui m'en répondra?

Robert. Moi, moi.

Le Porte-voix. Me le promets-tu?

Robert. Oui, je vous le jure.

Le Porte-voix. Hé bien, je te fais grâce. Il ne tiendrait pourtant qu'à moi de te foudroyer.

(Le fantôme agite sa torche qui répand un grand éclat de lumière et s'éteint. Robert tombe étendu de tout son long, le visage contre terre)

S c è n e XVI.

M. Juliers, Frédéric, Robert, Le fantôme.

(M. Juliers entre dans le salon, tenant à la main un flambeau.)

M. Juliers. Qu'est-ce que tout ce tapage que j'entends?

Robert (sans lever la tête). Mais est-ce que je fais du bruit donc? Mon Dieu, mon Dieu; ah, ne m'approchez pas.

M. Juliers (l'apercevant). Qui est-là?

Robert. Eh! vous savez bien qui je suis. Vous m'aviez fait grâce.

M. Juliers. Moi, je vous ai fait grâce?

Robert. Je ne vous ai pas volé. Je ne serai plus méchant, je ne le serai plus.

M. Juliers. Mais n'est-ce pas Robert?

Robert. Eh, oui! je suis Robert. Grâce! Grâce!

M. Juliers. Que faites-vous donc, mon ami, dans cette posture?

(Il pose la lumière à terre, va à lui, et le relève.)

Robert (se débattant d'abord, et le reconnaissant ensuite.)

Monsieur Juliers, c'est vous; (son visage s'éclaircit.) Ah! il est parti. (Il tourne la vue de tous côtés; il aperçoit le fantôme, et se détourne avec effroi.) Le voilà encore! Le voyez-vous?

(Frédéric va ouvrir la porte du cabinet.)

S c è n e XVII.

Léonore, Julie, Dorothée, Adelaïde, Louise, Duverney l'aîné, Duverney le cadet (sortant du cabinet, avec des flambeaux).

(Louise et Duverney le cadet témoignent quelque frayeur à l'aspect du fantôme; les autres poussent de grands éclats de rire.)

M. Juliers. Que signifie tout ceci?

Frédéric (s'avançant). Rien que de fort simple, mon papa. Ce grand Fantôme, c'est votre palefrenier, avec votre perruque et votre robe-de-palais.

Le Palefrenier (jette à terre son déguisement et paraît en souguenille). Oui, Monsieur, c'est moi.

M. Juliers. Voilà un fort vilain badinage, mon fils.

Frédéric. Mon papa, demandez à la compagnie, si monsieur Robert ne l'a pas mérité. Il voulait faire peur à ces petits *(en montrant Louise et Duverney le cadet)*. Je n'ai fait que le prévenir. Qu'il fasse voir le masque effroyable qu'il a dans sa poche.

M. Juliers (à Robert). Cela est-il vrai?

Robert (lui donnant le masque). Hélas, monsieur, le voilà.

M. Juliers. Vous n'avez donc que ce que vous avez mérité.

Dorothée. C'est nous qui avons engagé Léonore à permettre que monsieur Frédéric lui donnât cette leçon.

Adelaïde. Si vous saviez toutes les autres méchancetés qu'il a faites!

M. Juliers. Quoi, monsieur, est-ce donc ainsi que vous vous annoncez chez moi le premier jour que vous y entrez? Vous m'avez manqué dans mes enfans qui se faisaient une fête de vous recevoir; vous avez manqué à ces demoiselles que vous deviez respecter. Retournez chez monsieur votre père. En vous voyant chasser d'une maison honnête, il apprendra de quelle importance il est de corriger les vices de votre coeur. Je ne veux point de vos détestables exemples pour mes enfans. Allez, monsieur, et ne reparaissiez plus ici.

(Robert confondu se retire.)

S c è n e XVIII.

M. Juliers, Frédéric, Léonore, Julie, Dorothée, Adelaïde, Louise, Duverney l'aîné, Duverney le cadet.

M. Juliers. Et vous, mes amis, si la circonstance excuse peut-être aujourd'hui ce que vous avez fait, ne vous permettez plus de ces jeux à l'avenir. Les frayeurs dont on est frappé dans un âge aussi tendre que le vôtre, peuvent avoir des suites funestes pour toute la vie. Ne vous vengez des méchans qu'en vous montrant meilleurs; et souvenez-vous d'après l'exemple de Robert, qu'en voulant faire du mal aux autres, on le fait plus souvent retomber sur soi-même.

IV.

LES PÈRES

RÉCONCILIÉS PAR LEURS ENFANS.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. Clermont.

Constantin, son fils.

Adelaïde, sa fille.

Thomas, fils du pasteur du village.

Généviève, sa soeur.

La scène est dans un jardin, sous les fenêtres de la maison de M. Clermont. On voit sur le côté un berceau de treillage, et dans l'enfoncement un bosquet.

Scène I.

M. Clermont, Adelaïde, Constantin.

Adelaïde. Mais, mon Papa. . . .

M. Clermont. Je vous le répète : Qu'aucun de vous deux ne s'avise, sous peine d'encourir ma disgrâce, d'entretenir désormais la moindre liaison avec les enfans du pasteur.

Adelaïde. Qui vous a donc mis si fort en colère contre monsieur Genest ?

M. Clermont. Suis-je obligé de t'en rendre compte ?

Constantin. Non certainement. Il ne nous convient pas de vous interroger. (à Adelaïde.) Lorsque mon papa donne ses ordres, c'est à nous d'obéir sans réplique.

M. Clermont. C'est comme je l'entends. Monsieur Genest est un homme contrariant et opiniâtre. L'ingrat ! me refuser cela à moi qui suis son bienfaiteur, à moi de qui il tient son état et sa fortune !

Constantin. Cela est indigne, mon papa, et je ne sais pourquoi nous avons été liés si long-tems avec des enfans de cette espèce. S'il y avait eu un autre jeune homme dans notre voisinage, je n'aurais jamais adressé une parole à Thomas.

Adelaide. O mon papa ! pouvez-vous entendre parler ainsi mon frère ? Thomas et Gèneviève sont de si braves enfans ! nous serions bien heureux de les valoir.

M. Clermont. Que m'importe qu'ils soient bons ou méchans ? Encore une fois, je vous défends d'avoir un mot d'entretien avec eux, ou je vous tiens renfermés à la maison.

Constantin. Que Thomas s'avise de venir seulement roder autour du jardin ! je vous le

M. Clermont. Que veux-tu dire ? Je n'entends pas qu'on les maltraite, ou qu'on leur fasse la plus légère insulte.

Constantin (embarrassé). Ce n'est pas ce que j'entends non plus. Je veux dire que je ne les laisserai pas approcher de cent pas. Oh ! je ferai ma ronde.

Adelaide. Vous aviez tant d'amitié pour monsieur Genest ! vous le regardiez comme un si honnête homme ! comme un homme si raisonnable et si savant ! Vous vous souvenez bien que c'est lui qui apprenait le latin à mon frère, et qui me donnait à moi des leçons d'orthographe, avant que nous eussions un précepteur ?

M. Clermont. Tout cela peut être ; mais je te défends d'ajouter un mot. Je ne veux plus avoir rien de commun avec lui, comme vous n'aurez plus rien de commun avec ses enfans. . . . Hé bien, je crois que tu pleures ? Sèche ces larmes, mademoiselle : avez-vous donc si peu de respect pour les volontés de votre père, qu'il vous en coûte des larmes pour lui obéir ?

Adelaide. Non, mon papa ; pardonnez-moi ces derniers sentimens d'amitié, qui parlent encore pour eux dans mon coeur. Je ne serai pas moins obéissante que mon frère.

Constantin. Nous verrons qui sera le plus soumis.

Adelaide. Vous n'exigez pas au moins que je les haisse ? Il ne dépendrait plus de moi de vous obéir.

M. Clermont. Ni les haïr, ni les maltraiter : rompre seulement avec eux, voilà ce que je vous ordonne.

Adelaide. Je m'y soumettrai pour vous plaire. Mais j'ai une grâce à vous demander.

M. Clermont. Quelle est-elle ?

Adelaïde. C'est de leur parler encore une fois pour les instruire de vos ordres.

Constantin. A quoi bon ? Tout est rompu.

M. Clermont. Je trouve ta demande raisonnable, et je te l'accorde. Tu peux leur dire en même-tems que leur père ait à me payer sous trois jours, ou qu'il aura sujet de s'en repentir.

Adelaïde. O mon papa, que dites-vous ? Est-ce que M. Genest vous doit quelque chose ?

M. Clermont. Penses-tu que je lui demanderais ce qu'il ne me devrait pas ? mais cela ne te regarde point. Songe seulement à m'obéir.
(*Il sort.*)

S c è n e II.

Adelaïde, Constantin.

Adelaïde. Comment, mon frère, est-ce là ton amitié pour Thomas et pour Gèneviève ?

Constantin. Comment, ma soeur, est-ce là ta soumission à notre papa ?

Adelaïde. Parle-moi de la tienne. C'est de l'hypocrisie, et rien de plus. Tu ne le flattes que pour lui escroquer de l'argent. Tu n'aimes rien au monde que toi.

Constantin. Parceque je ne me fais pas un plaisir de le contrarier sans cesse. Voudrais-tu que j'allasse courir après ces enfans, lorsqu'il me l'a défendu ?

Adelaïde. Tu ne méritais guère leur amitié, s'il ne t'en coûte pas davantage pour y renoncer. Mais lorsque tu n'as plus rien à attendre de quelqu'un, tes sentimens sont bientôt évanouis.

Constantin. Comme si jamais j'avais eu quelque chose à attendre d'enfans de cette espèce.

Adelaïde. Qu'est-ce donc que cet étui de nacre que tu t'es fait donner, il n'y a pas encore huit jours, par Gèneviève, et ces tablettes que tu sus tirer si adroitement avant-hier de Thomas ; tu as fait mille fois des bassesses auprès d'eux pour un bouquet, ou pour une orange ; et aujourd'hui

Constantin. Aujourd'hui il faut que j'obéisse. Vraiment la belle société à regretter que celle des enfans de monsieur le pasteur.

Adelaïde. Oui, et je te verrai peut-être ce soir au milieu des plus sales polissons du village.

Constantin. Je ne perdrai pas beaucoup au change.

Adelaïde. Et eux encore moins.

Constantin. A la bonne-heure. Mais voici monsieur Thomas. Conseille-lui, en tendre amie, de ne pas m'approcher de trop près.

Adelaïde. Tu peux t'en aller, si sa vue te déplaît.

Constantin. Sa vue me déplaît, et je reste.

S c è n e III.

Adelaïde, Constantin, Thomas (qui porte une petite cabane de bois peinte en bleu).

Thomas (à Adelaïde). Ah ! que je suis aise de vous trouver !

Constantin. Mon cher Thomas, que portes-tu là dans cette petite cabane ?

Thomas. C'est un présent que m'a fait le garde de M. Boismiran.

Constantin. Et tu viens me le donner, mon cher ami ?

Adelaïde (à part). L'hypocrite.

Thomas. C'est pour mamselle Adelaïde.

Adelaïde. Pour moi, non, non, mon ami. Puisque c'est un présent qu'on t'a fait, je ne veux pas t'en priver. Mais qu'est-ce donc, je te prie ?

Constantin (d'un ton impérieux). Allons, je veux voir ce que c'est. *(Il veut arracher la cabane des mains de Thomas ; mais Thomas la retient avec force).* Quelque vilain oiseau ; sans doute.

Thomas. Un vilain oiseau ? oh pour cela non. Devinez, mamselle. Mais je ne veux pas vous laisser en peine. C'est un écureuil. Oh la drôle de petite bête. Il cherche toujours à se fourrer dans vos poches ; puis il vient manger dans votre main, et il court après vous comme un petit barbet. *(Il le tire de la cabane, et présente sa chaîne à Adelaïde).* Ne le lâchez pas au moins. Il faut d'abord qu'il s'apprivoise avec vous, autrement il irait faire un tour dans la forêt.

Constantin (avec un regard d'envie). Le joli cadeau qu'un écureuil ; cela sent comme une fouine.

Adelaïde. O le charmant petit animal, comme il a un air d'esprit.

Thomas. J'aurais voulu, monsieur Constantin, en avoir un autre à vous offrir, et je vous apporterai le premier qu'on me donnera. Lorsqu'il sera un peu familiarisé avec vous, mamselle, il fera des espiègleries à vous fais mourir de rire. C'est pis qu'un singe.

Adelaide. C'est pour cela, mon cher Thomas, que je ne veux pas t'en priver. (*à l'écureuil*) Allons, ma petite bête, rentre dans ta maison. Il faut que tu le remportes, mon ami.

Constantin. Oui, entends-tu, il faut le remporter.

Thomas. Comment? Il n'est plus à moi. Vous voudriez donc me faire de la peine, mamselle Adelaide? Oh! non sûrement, vous ne le voudriez pas. (*Il court sous le berceau qui est à côté.*) Là! Je vais le mettre sur le banc.

Constantin (*à Adelaide*). Avise-toi de le prendre, pour voir. Mon papa te le fera payer cher.

Adelaide. J'aurais presque envie de le prendre à cause de ta menace. Mon papa ne m'a pas défendu de recevoir des écureuils. Je suis fâchée pour le pauvre Thomas, de n'avoir à lui donner en récompense qu'un triste adieu.

Constantin. Hé bien, laisse-moi faire, je vais le congédier lui et son écureuil.

Adelaide. Non, non, ne te charge pas de ce soin. (*à Thomas qui revient*) Encore une fois, mon ami, je ne puis recevoir ton présent. La nouvelle que j'ai à t'annoncer est si fâcheuse, que je ne saurais. . . .

Constantin. Oui, oui, monsieur Thomas, qu'il vous arrive de vous présenter devant notre jardin, ou de regarder seulement les murs de la maison.

Thomas. Est-ce que vous auriez le coeur de me chasser, monsieur? je vous croyais plus d'amitié pour moi.

Constantin. Notre amitié est rompue, afin que vous le sachiez, et ne vous avisez pas. . . .

Adelaide. Je te prie d'excuser sa grossièreté, mon ami. Tu ne sais peut-être pas que ton père a eu une querelle avec le nôtre?

Thomas. Pardonnez-moi, je le sais; et cela m'a donné assez de chagrin. Je ne croyais pas cependant que la chose allât jusqu'à rompre notre amitié. Et je l'aurais encore moins attendu de la part de monsieur Constantin.

Constantin. Ma soeur, veux-tu bien me le renvoyer à l'instant, ou je vais avertir mon papa.

Thomas. Si vous devez avoir de la peine par rapport à moi, mamselle Adelaide. . . .

Adelaide. Rassure-toi, mon ami. Tu peux rester encore. Mon papa ne le trouvera pas mauvais.

Constantin. C'est ce que nous allons voir. Je vais lui commencer ta justification.

(*Il sort, mais il revient un moment après, et se glisse dans le berceau sans être aperçu.*)

S c è n e IV.

Adelaïde, Thomas.

Thomas. Au nom de Dieu, mamselle Adelaïde, dites-moi donc ce que j'ai fait à monsieur votre frère?

Adelaïde. D'abord, c'est qu'il est un peu jaloux de l'écureuil que tu m'as donné; et puis il croit faire sa cour à mon papa, en paraissant entrer dans sa querelle contre le tien; car mon papa est bien en colère; et je ne sais pas pourquoi.

Thomas. Je ne sais pas non plus. J'ai seulement entendu mon père qui disait en se promenant seul à grands pas; je ne peux croire cela de monsieur Clermont. Il est allé trouver ma mère; et comme ma soeur était auprès d'elle en ce moment, elle saura de quoi il s'agit.

Adelaïde. En attendant, mon papa nous a défendu de vous voir et de vous parler.

Thomas. Quoi! je ne vous verrais plus! je ne pourrais plus vous parler! Eh, comment ferais-je pour me passer de vous? Comment fera ma pauvre soeur qui vous aime tant? Hélas, mon Dieu! qu'avons-nous donc fait?

Adelaïde. Console-toi, mon enfant, nous serons toujours aussi bons amis. Et s'il nous est défendu de nous voir, qui nous empêche de penser l'un à l'autre? Moi, par exemple, en caressant ton écureuil, je songerai à toi. Je ne l'appellerai que de ton nom. Oh comme je vais l'aimer?

Thomas. Que vous me faites de plaisir de me dire cela! Je ne sais plus si je dois avoir encore du chagrin: mais voici ma soeur; elle est bien triste.

S c è n e V.

Adelaïde, Thomas, Gèneviève.

Adelaïde (courant au-devant de Gèneviève et l'embrassant).
Ma chère Gèneviève!

Gèneviève. Ma bonne mamselle Adelaïde!

(On voit dans l'éloignement monsieur Clermont, que Constantin conduit secrètement derrière le berceau).

Thomas (à Gèneviève). Ah! tu vas apprendre une bien fâcheuse nouvelle.

Gèneviève. Je n'en ai pas de meilleure à vous donner. Mon père et ma mère sont dans un chagrin. . . .

Thomas. Ne vous l'avais-je pas dit? Eh! que s'est-il passé?

Généviève. Monsieur votre père peut bien être mécontent du nôtre; mais sûrement sa demande est un peu injuste. . . .

Adelaide. Injuste? cela ne peut pas être. Ah! si elle l'était, je pourrais encore espérer de le faire revenir. Dis-moi toujours ce que c'est.

Généviève. Vous savez ce joli bosquet qui est derrière votre jardin.

Adelaide. Oh oui. Où nous allions entendre chanter le rossignol dans les soirées du printemps. Le charmant petit bocage!

Généviève. Vous savez aussi que ce bosquet a été donné à mon père par le vieux monsieur Drouillet, en récompense des services qu'il lui avait rendus pendant sa vie.

Adelaide. Hé bien?

Généviève. Hé bien, monsieur Clermont veut l'avoir.

Adelaide. Mon papa?

Thomas. Notre joli bosquet?

Généviève. Mon père lui a répondu qu'il aurait beaucoup de plaisir à le satisfaire; qu'il n'oublierait jamais combien lui et sa famille lui avaient d'obligations; mais que son bienfaiteur lui avait recommandé au lit de la mort, de ne jamais se défaire de ce bosquet, pour qu'il lui rappelât sans cesse son bon souvenir.

Adelaide. Avec tout le respect que je dois à mon papa, je ne puis disconvenir qu'il n'ait tort en cette occasion. Mais cependant il ne voudrait pas l'avoir pour rien. Ce n'est pas là sa manière de penser.

Généviève. Eh mon Dieu, non! il veut le payer à mon père, et le payer même peut-être plus qu'il ne vaut. Il veut jeter à bas tous ces beaux arbres.

Adelaide et Thomas. Les jeter à bas?

Généviève. Vous savez le coteau qui est derrière le bosquet. Il dit qu'il veut en faire un point de vue. Le bosquet est au pied du coteau; ainsi pour avoir le point de vue, il faudrait abattre le bosquet.

Adelaide. Ah! voilà donc pourquoi il a fait venir un architecte de la ville, qui lui parle de grottes, de ponts, de temples chinois. Mon papa ne rêve que de jardins anglais. Il en a toujours le plan dans les mains. Cent fois le jour il m'en faisait le détail à moi-même. Et moi qui me réjouissais de voir bientôt toutes ces jolies choses! Ah, je n'en veux plus, et que votre père garde son petit bosquet.

Thomas. Que deviendraient les oiseaux qui gazouillaient si joliment sur ces vieux arbres et qui venaient y faire leurs nids, parceque personne ne les troublait, et que nous leur y portions de la nourriture?

Géneviève. Et la fraîcheur que nous allions y respirer dans les jours brûlans de l'été?

Adelaide. Et l'écho qui nous y renvoyait de la colline le bout de nos chansons?

Géneviève. La vue d'un bosquet en verdure vaut bien, je crois, celle d'un coteau.

Adelaide. Et puis, quel besoin a mon papa d'un nouveau point de vue? il y en a tant d'autres de tous les côtés.

Thomas. Il me semblerait voir tomber un de mes membres à chaque coup de coignée.

Adelaide. Non, non, il ne faut pas que votre père se prive de son petit bosquet.

Géneviève. Il ne faut pas? Ah, il ne le gardera pas longtemps.

Adelaide. Pourquoi donc? Mon papa n'ira pas vous l'arracher de force, peut-être. Il n'en a pas le pouvoir.

Thomas. Mais s'il est si fâché contre nous, qu'il vous ait défendu de nous voir et de nous parler, je donnerais plutôt dix bosquets comme celui-là.

Géneviève. Et moi donc, qu'irais-je y faire sans vous, mam-selle Adelaide? Je ne me sentirais plus d'envie d'y entrer.

Adelaide. Ma chère Géneviève, nous y étions si heureuses. Te souviens-tu lorsque nous y allions le soir, et que nous nous disions tout ce qui nous était arrivé dans la journée?

Géneviève. Chacune y apportait son ouvrage : je tricotais; vous faisiez du filet; et puis lorsque Thomas vous avait apporté des fleurs, nous laissions nos travaux, pour faire des bouquets. Vous me donniez le vôtre, je vous donnais le mien. C'en était assez pour penser l'une à l'autre toute la journée du lendemain.

Thomas. Et tout cela est passé, tout cela ne reviendra plus.

Adelaide. Non, non, je n'aurais plus un moment de plaisir. J'en tomberais malade. Alors mon papa aurait du regret; et je lui dirais que s'il veut me rendre la santé, il me permette encore de recevoir mes petits amis. *(Ils s'embrassent tous les trois en pleurant.)*

Géneviève. Mais en attendant, le petit bosquet sera abattu. Il faut qu'il le soit.

Adelaide. Et pourquoi donc?

Généviève. Hélas ! mamselle Adelaïde, je ne vous ai pas tout dit. Il y a dix ans que monsieur Clermont a prêté à mon père cent écus pour s'établir. Et vous savez bien que mon père n'a pas encore été en état de les lui rendre.

Adelaïde (à part). Ah ! voilà donc la dette dont il était question tout-à-l'heure.

Généviève. Si nous voulons garder le bosquet, monsieur Clermont voudra ravoïr les cent écus ; et mon père ne sait où les prendre. Parmi tous ses amis, il n'y a que votre papa lui-même qui puisse lui fournir une si grosse somme, et c'est précisément à lui qu'on la doit.

Adelaïde (les prenant tous deux par la main). Oh bien ! s'il ne tient qu'à cela, je peux vous tirer de peine.

Généviève. Nous tirer de peine ?

Thomas. Vous, mamselle ?

Adelaïde (les regardant avec un air de joie). Me promettez-vous bien de ne pas me trahir ?

Thomas. Ah ! si je vous le promets ?

* *Adelaïde.* Hé bien, écoutez-moi. Vous savez. . . . Je ne puis y penser sans être encore émue. Vous savez quelle tendresse avait pour moi maman ! Pendant sa dernière maladie, un jour que j'étais seule avec elle, elle me fit approcher de son lit, m'embrassa toute en larmes ; et, tirant une bourse de-dessous son chevet, tiens, ma chère Adelaïde, me dit-elle, prends ceci. Je te défends de dire à personne que je te l'ai donné. Garde cet argent pour de grandes occasions. Tu as un bon cœur, et beaucoup de raison pour ton âge (c'est maman qui disait cela au moins) ; tu sauras t'en servir pour faire de bonnes oeuvres. Ton père a une ame noble et généreuse ; mais il est un peu colère et vindicatif. Tu pourras lui épargner des chagrins ou des regrets. Dans une terre aussi étendue que la nôtre, il doit se trouver des malheureux qui essuient des pertes qu'ils n'auront point méritées ; tu pourras les aider en secret. Tu pourras aussi récompenser quelques services qu'on t'aura rendus, sans avoir besoin de recourir toujours à ton père. C'est par tes mains que je distribue, depuis deux ans, mes grâces et mes secours ; j'espère que tu as acquis assez de discernement pour savoir distinguer ceux qui méritent qu'on s'intéresse à leur sort. Enfin, je ne doute pas que tu ne fasses le meilleur usage de cette petite somme que je laisse en dépôt dans tes mains pour d'honnêtes gens. Je croirai avoir fait moi-même le bien que tu feras : et c'est pour moi le moyen le plus doux de me rappeler à ta mémoire. Il lui prit une faiblesse

qui l'empêcha de m'en dire davantage ; mais rien ne pourra m'empêcher de me souvenir toute ma vie de ce discours.

Géneviève (essuyant ses yeux). O l'excellente dame !

Thomas. Mon père et ma mère ne parlent jamais d'elle que les larmes aux yeux.

Adelaide. Maman avait aussi pour eux beaucoup d'amitié. Elle m'a recommandé à sa mort de regarder toujours monsieur Genest comme mon meilleur ami, et de suivre en tout ses sages conseils. Vous voyez donc que c'est moi qui vous ai des obligations. Que je suis heureuse ! j'honore la mémoire de maman, je satisfais ma reconnaissance, je sauve une injustice à mon papa, je lui épargne des regrets, je conserve tout, le charmant petit bocage, notre amitié, le plaisir de nous voir comme auparavant.

Géneviève (saute à son cou en pleurant). O ma chère mamselle Adelaide !

Thomas (lui baisant la main). Mon père va vous bénir dans son coeur ; mais il ne prendra jamais votre argent.

Adelaide. Il le prendra sûrement, si je l'en prie. Personne au monde n'en saura rien. Attendez, mes chers amis, je vais vous l'apporter.

Thomas. Ce n'est pas moi qui m'en charge au moins.

Adelaide. Ce sera toi, ma chère Géneviève. Et toi, Thomas, si tu l'en empêches, prends-y garde, je ne reçois pas ton écureuil, j'obéis à la rigueur à mon papa ; je ne vous regarde plus ; je ne vais plus chez vous, et je ne rentre jamais dans le bosquet.

Géneviève. Hé bien, mamselle, puisque vous parlez de la sorte.

Adelaide (lui mettant la main sur la bouche). Tu ne sais ce que tu dis. Je ne veux pas seulement t'écouter. Attendez-moi ; je vais revenir. Si je ne suis pas interrompue, j'écirai quelques lignes à votre père. En cas que je ne puisse vous rejoindre, je mettrai la bourse près du berceau, là, sous cette grosse pierre. Remarquez bien la place, entendez-vous ?

Géneviève. Je suis sûre que mon père me renverra avec votre argent.

Adelaide. Qu'il s'en garde bien. Et puis vous ne sauriez où me trouver ; car, hélas ! c'est peut-être la dernière fois qu'il nous est permis de nous entretenir.

Géneviève. Ah, mamselle Adelaide, que dites-vous ?

Adelaide. Il faut bien que j'obéisse à mon papa. Mais nous sommes voisins ; il ne nous est pas défendu de nous

regarder; et lorsque nos yeux pourront se rencontrer à la dérobée.

— *Géneviève.* Oh, les miens sauront bien chercher les vôtres, et leur dire que je n'oublierai jamais de vous aimer.

Thomas. Qui nous empêche de nous trouver sur votre chemin, lorsque vous irez à la promenade? Et alors.

Adelaïde. Tu as raison. Un sourire, une petite mine, un regard de côté, c'est fait avant qu'on le voie. Allons, consolez-vous, tout ira bien. Mais où est l'écureuil? puisque je vais dans ma chambre, je veux l'emporter.

Thomas. Attendez un peu, je vais chercher sa cabane, et je vous la porterai jusqu'au château. (*Il court vers le berceau.*)

Adelaïde. Adieu, ma chère Géneviève.

Géneviève. Ah, mamselle Adelaïde, je ne puis croire que ce soit pour toujours.

Thomas (*revenant tout consterné avec la petite cabane*). O Dieu, l'écureuil n'y est plus.

Adelaïde. Que dis-tu? mon écureuil? O mon cher Thomas.

Thomas. Il faut qu'on lui ait ouvert la porte: car je me souviens bien de l'avoir fermée.

Adelaïde. Ce ne peut être que mon frère. Il était jaloux du présent que tu m'as fait; et tandis que nous parlions ici, il s'est glissé dans le berceau, et a ouvert la cabane.

Thomas. S'il n'avait fait qu'emporter l'écureuil avec lui pour jouer un moment.

Adelaïde. Je le connais mieux que toi. Il l'aura fait échapper.

Thomas. Hé bien, attendez, il ne doit pas être fort loin. Si je puis le découvrir sur quelque arbre, je n'aurai qu'à lui montrer une noix pour l'en faire bien vite descendre. Je vais fureter de tous les côtés.

(*Il sort.*)

Adelaïde (*à Thomas*). Je te souhaite une heureuse chasse, mon cher ami. (*à Géneviève.*) Le pauvre Thomas, je le plains; il avait tant de plaisir à me faire ce cadeau.

Géneviève. Oh, cela est vrai. Il n'a pas eu de repos qu'il ne vous l'ait apporté.

Adelaïde. Allons, je te laisse, ma chère Géneviève. Je vais gagner la maison par la terrasse; et toi, sors par la petite porte du jardin, et fais le tour en te glissant le long du mur. Tu n'auras qu'à te tenir sous ma fenêtre, sans faire

semblant de rien, je te jeterai ma bourse avec une lettre. Si mon papa n'est pas sur mon chemin, je viendrai te les porter moi-même.

Généviève. O ma chère et généreuse amie, quelle bonté !
(Elles sortent chacune de leur côté.)

Scène VI.

M. Clermont, Constantin.

Constantin. Hé bien, mon papa, avais-je tort ? Vous voyez comme ma soeur s'empresse de vous obéir.

M. Clermont. Et quelle est cette histoire d'un écureuil ?

Constantin. Je ne vous l'ai pas contée dans notre cachette, parce qu'on aurait pu nous entendre. Mais voici ce que c'est : Le cher ami Thomas a fait cadeau d'un écureuil à la chère amie Adelaïde. La chère amie Adelaïde a reçu avec tant de plaisir cette vilaine petite bête qu'elle l'appelle son cher ami Thomas. Mais j'ai si bien fait, qu'elle n'a pas eu long-tems à s'en réjouir.

M. Clermont. Et comment donc cela ?

Constantin. Ils avaient mis la cabane de l'écureuil sous le berceau. Je m'y suis glissé, tandis qu'ils se faisaient leurs tendres adieux ; j'ai ouvert la cabane ; j'en ai tiré l'écureuil, et je l'ai lâché dans le bois. Je l'ai vu aussitôt grimper sur un arbre, et sauter de branche en branche. Ils seront bien fins, s'ils le rattrapent jamais.

M. Clermont. Vous avez fait là, monsieur, une fort vilaine action. Ne vous avais-je pas défendu d'affliger ces pauvres enfans ? Et vous sentiez le chagrin que vous alliez causer à votre soeur.

Constantin. Puisqu'elle vous désobéissait, ne méritait-elle pas d'être punie ?

M. Clermont. Est-ce à vous qu'appartenait le droit de la punir ? Courez dire au jardinier et à ses garçons de chercher l'écureuil, et de me l'apporter.

Constantin. Mais, mon papa, vous avez défendu à ma soeur toute société avec les enfans de M. Genest, et vous souffririez qu'elle en reçût un cadeau ?

M. Clermont. Thomas était-il instruit de mes volontés, lorsqu'il a apporté l'écureuil ?

Constantin. Du moins Adelaïde les savait. N'était-ce pas vous désobéir?

M. Clermont. C'était à moi de le décider. Elle n'aurait pas manqué de me montrer le présent qu'elle avait reçu, et je lui aurais ordonné de le rendre, si je l'avais jugé à propos. Encore une fois, courez, et que cet écureuil se retrouve, ou vous m'en répondrez.

Constantin. Mais, mon papa, vous avez entendu de fort belles choses. Ma soeur a de l'argent dont vous ne savez rien, et elle le donne à M. Genest pour vous payer. Ne ferais-je pas mieux d'aller guetter Gèneviève, de la surprendre lorsqu'elle aura reçu la bourse, et de vous l'apporter?

M. Clermont. Avisez-vous de cela. Vous savez mes ordres. Obéissez.

Constantin (en murmurant). Moi, qui croyais avoir fait merveilles.

S c è n e VII.

M. Clermont (pensif un moment).

Oui, je le vois, je me suis laissé emporter trop loin. Quel exemple d'amitié, de reconnaissance et de générosité me donnent ces enfans! Il est vrai que j'avais défendu à Adelaïde. Mais devais-je le lui défendre? devais-je étouffer les sentimens que j'avais moi-même fait naître dans son coeur? Pouvais-je lui dérober l'unique bonheur dont elle jouisse dans cette solitude, le plus grand bonheur de la vie humaine; une société aimable et vertueuse avec des enfans de son âge, un bien dont je ne saurais lui racheter la perte avec toutes mes richesses; et pourquoi? pour satisfaire un vain caprice. Ma chère Adelaïde, ces grottes, ces ponts, ces temples chinois, tous ces ornemens dont je voulais embellir mon jardin, rien n'aurait pu te faire oublier le bosquet sauvage où l'amitié trouvait un si doux asile. Quelle leçon pour moi. Sans toi, j'allais perdre aussi cette douce amitié. Tu me conserves un bien si précieux, tu me sauves une injustice et des remords. Que ta noble conduite me fait sentir l'indignité de ton frère! Le méchant, sous quels traits affreux il vient de se montrer! Bannissons de mon coeur cette image accablante. Je brûle de savoir si M. Genest pense avec autant de noblesse que ses enfans. Le parti qu'il va prendre,

va décider de mon propre bonheur. Je n'avais qu'un ami indigne de mes sentimens, ou je vais le retrouver digne de moi.

(*Adelaïde traverse sur la pointe des pieds le fond du théâtre ; M. Clermont l'aperçoit, et l'appelle :*)

Adelaïde ! (*Elle veut continuer sa marche ; M. Clermont l'appelle une seconde fois.*)

S c è n e VIII.

M. Clermont, Adelaïde.

M. Clermont. Où allais-tu donc ? Pourquoi cherchais-tu à m'éviter.

Adelaïde (embarrassée). C'est que je craignais de vous troubler mon papa.

M. Clermont. Tu allais peut-être chercher l'écureuil dont Thomas t'a fait cadeau.

Adelaïde. Oui, mon papa, il est vrai qu'il m'en a donné un. C'est apparemment Constantin qui vous l'a dit.

M. Clermont. J'imagine que tu ne l'as pas reçu.

Adelaïde. Moi, non. . . . Mais, oui. Comment aurais-je pu m'en empêcher ? Le pauvre Thomas, il s'était fait une si grande joie de me l'offrir !

M. Clermont. Il faut le lui rendre.

Adelaïde. Oui, mon papa, si je l'avais. Mais il s'est échappé.

M. Clermont. Cela est-il bien vrai, Adelaïde ?

Adelaïde. Oui, je vous assure. Je puis vous montrer sa cabane. Elle est déserte.

M. Clermont. Qui peut donc l'avoir fait échapper ? c'est une malice de Constantin.

Adelaïde. Non, mon papa. N'en accusez point mon frère. C'est que la porte a été mal fermée, et le prisonnier s'est sauvé. Mais Thomas est à sa poursuite ; et s'il le rattrape, il me le rapportera.

M. Clermont. Tu veux donc avoir un second entretien avec lui. Qu'as-tu à lui dire ? ne lui as-tu pas déclaré mes volontés, et ne lui as-tu pas fait tes adieux ?

Adelaïde. Oui, mon papa ; mais. . . . Oh ! comme j'ai souffert, j'aurai bien de la peine à m'en consoler.

M. Clermont. Tu sens donc bien de la répugnance à m'obéir ?

Adelaide. Oh ! ce n'est pas cela , ne le croyez jamais. Mais pourriez-vous m'aimer encore, pourriez-vous me reconnaître pour votre enfant, si je vous disais que cette brouillerie ne m'a pas affligée, que penseriez-vous de moi, qu'en penseraient mes amis, si je pouvais leur retirer toute de suite mon coeur, sans qu'il m'en coûtât des regrets ?

M. Clermont. Mais l'offense que me fait leur père, est-elle si indifférente pour toi, que tu n'y prennes aucune part ?

Adelaide. Oh ! j'y prends part aussi ; et je donnerais tout au monde pour que vous en eussiez une entière satisfaction.

M. Clermont. Tu sais donc ce que je lui demande, et ce qu'il me refuse ?

Adelaide. Je sais. . . . Je sais. . . . Ah, mon papa ; pourquoi me le demandez-vous ?

M. Clermont. Parceque je voudrais savoir si les enfans de monsieur Genest en sont instruits, et s'ils t'en ont fait confidence.

Adelaide. Oui, ils m'ont. . . . ils m'ont tout dit. Mon papa, n'en soyez point fâché.

M. Clermont. Hé bien, que penses-tu de ma demande ? Te paraît-elle déraisonnable ? Ne suis-je pas en droit d'exiger de monsieur Genest, pour tous mes bienfaits, une légère déférence, dont je le paierais au centuple.

Adelaide. Mon cher papa, je ne suis qu'un enfant ; comment pourrais-je décider entre de grandes personnes ?

M. Clermont. Consulte ton coeur. Je veux savoir ce qu'il te dira.

Adelaide. Dispensez-m'en de grâce. Mon coeur dirait peut-être quelque chose qui pourrait vous fâcher.

M. Clermont. Je comprends. Il jugerait sans doute que j'ai tort.

Adelaide. Ah, vous allez vous mettre en colère.

M. Clermont. Parle seulement. Tu le verras.

Adelaide. Je ne voudrais pour rien au monde vous faire de la peine.

M. Clermont. Tu ne m'en feras point. Dis-moi librement ce que tu penses.

Adelaide. Hé bien, je pense que vous avez raison, et monsieur Genest aussi.

M. Clermont. Nous avons raison tous les deux. Ah, la petite flatteuse ! Cela ne se peut pas. Il faut que l'un de nous ait raison et que l'autre ait tort.

Adelaide. Pardonnez-moi, je vous ai parlé comme je le

sens. Vous avez rendu de grands services à monsieur Genest, et vous avez raison d'exiger, en reconnaissance, qu'il vous cède une chose qui vous tient si fort à coeur. Et lui, il a raison de vous la refuser, parce qu'il a aussi des motifs pour ne pas s'en défaire.

M. Clermont. Et ses motifs, sont-ils justes ou mal fondés?

Adelaide. Ce n'est pas à moi d'en être le juge. Vous regardez comme un devoir de reconnaissance qu'il vous cède son petit bosquet, et il regarde aussi comme un devoir de reconnaissance de le garder. Vous voudriez l'abattre pour y trouver un beau point-de-vue : il y trouve un ombrage agréable pour ses enfans. Vous êtes son bienfaiteur, et vous avez la puissance, il est votre débiteur et il n'a que ses prières et les larmes de sa famille.

M. Clermont. C'en est assez ; tu es un avocat trop dangereux ; hé bien, qu'il me rende les cent écus que je lui ai prêtés, et qu'il garde son bosquet.

Adelaide. Ainsi donc ce sera la force. . . .

M. Clermont. Qui aura raison, n'est-ce pas ?

Adelaide. Non, mon papa. Je voulais dire seulement. . . . Oh ! je n'en sais plus rien. Mais les cent écus, où les prendre ?

M. Clermont. Si tu ne le sais pas, je n'en sais rien non plus. Cependant s'il avait recours à toi. . . .

Adelaide (jetant ses bras autour de son père). Oh ! je ne puis vous le cacher plus long-tems. Et quand vous devriez m'en punir. . . . J'ai mérité votre colère. J'ai . . .

M. Clermont. Allons, allons, laisse-moi. Que veut dire cela, mademoiselle ?

S c è n e IX.

M. Clermont, Adelaide, Constantin (traînant de force Gèneviève), Gèneviève.

Constantin. Ah, mon papa, je la tiens, je la tiens. Elle a une lettre, apparemment pour ma soeur. Allons, donne-la moi, ou je te fouille de la tête aux pieds. Oui, oui, elle l'avait à la main, en se glissant ici derrière la charmille.

M. Clermont. Point de violence, Constantin. (à *Géneviève.*) Cherchez-vous ici quelqu'un, mon enfant?

Géneviève (déconcertée). Non . . . Oui, monsieur. Je cherchais . . .

M. Clermont. Pourquoi s'effrayer? Hé bien, qui cherchez-vous?

Géneviève. C'est mamselle Adelaïde.

Constantin. Vous savez cependant, *Géneviève*, que mon papa lui a défendu de vous parler.

M. Clermont (à Constantin). Je te prie, toi, de te taire. (à *Géneviève*) Qu'est-ce donc que cette lettre dont il est question.

Géneviève. Ce n'est rien, rien. . . . (elle regarde tristement *Adelaïde*). Ah, mamselle *Adelaïde*, me pardonneriez-vous. . . .

Adelaïde. Ma chère amie, il ne faut plus rien cacher à mon papa.

Constantin (à monsieur Clermont). Comment, elles osent se parler jusque sous vos yeux? Est-ce-là l'obéissance? . . .

M. Clermont (à Constantin). Te tairas-tu? Hé bien, *Géneviève*, ne pourrais-je savoir. . . .

Géneviève. Monsieur, puisqu'il faut vous le d're, c'est que mon père a écrit une lettre à mamselle votre fille, pour la remercier de ses bontés. (Elle donne, en tremblant, la lettre à *Adelaïde*. *Constantin s'en saisit.*)

Constantin. Mon papa, elle est pleine d'argent! (à *Adelaïde*) Ah, tu vas être payée.

Adelaïde. J'allais tout vous avouer, mon papa, lorsque *Géneviève* et mon frère nous ont interrompus. Je me résigne avec soumission à mon châtiment.

M. Clermont (ouvre la lettre et la lit).

Aimable et généreuse demoiselle,

„Je ne serais pas digne de vos sentimens envers moi, si j'avais la bassesse de vous induire à la plus légère tromperie, et d'accepter l'argent que vous m'offrez, pour le rendre à votre papa. Non, ma chère demoiselle, je suis son débiteur, et j'aurai le malheur de l'être encore jusqu'à ce que je puisse acquitter ma dette par mes propres moyens. Je suis au désespoir de ne pouvoir, en cette occasion, répondre aux desirs de monsieur votre père, avec la joie que j'aurais de remplir tous ses autres souhaits. Si monsieur *Clermont*, sans

m'en parler, avait employé la voie que son pouvoir lui permet, je ne lui en aurais demandé aucun compte; et il peut être sûr que je n'aurais pas même formé dans mon coeur une seule plainte contre lui. Du moins je n'aurais pas à me reprocher d'avoir violé la parole sacrée que j'ai donnée. Faites-lui bien entendre cela, ma digne et jeune amie. Son amitié et la vôtre me sont plus précieuses que tous les biens de l'univers. Conservez-moi toujours vos généreuses dispositions, ainsi qu'à mes enfans. J'ai l'honneur d'être, etc."

(*M. Clermont, sans fermer la lettre, regarde Adelaïde.*)

Adelaïde (courant à lui). Maintenant, mon papa, apprenez comment cet argent se trouve dans mes mains, et daignez me pardonner si je ne vous ai pas plus tôt avoué. . . .

M. Clermont (l'embrassant). Je sais tout, ma chère Adelaïde. J'ai entendu ton entretien. Je suis transporté de la noblesse et de la générosité de tes sentimens. Je ne rougis point d'avouer que, sans toi peut-être, j'allais commettre une action qui aurait fait le désespoir du reste de ma vie. Voici ton argent, fais-en le digne usage que ton excellente mère t'a prescrit. Ne crains pas que je le laisse jamais épuiser entre tes mains. Votre petit bosquet restera sur pied, mes chers enfans, et l'amitié vous unira toujours.

Adelaïde (prenant une de ses mains et la baisant). O mon papa! Vous me donnez une seconde fois la vie.

Généviève (lui baisant l'autre main). O monsieur, quelle bonté! ah, comme mon père . . .

M. Clermont. Dis-lui, ma chère Généviève, que je le prie de vouloir bien reprendre son billet: que j'ai un petit changement à y faire, dont je lui parlerai.

Constantin. Comment, mon papa, vous . . .

M. Clermont. Tais-toi, méchant! tu m'as donné aujourd'hui des preuves d'un bien mauvais coeur.

Constantin. Je n'ai fait que vous obéir. Ne faut-il pas que les enfans obéissent à leurs parens?

M. Clermont. Sans doute, il le faut; mais lorsque les ordres de leurs parens sont injustes, c'est à leur devoir, c'est à Dieu qu'ils doivent d'abord obéir. Si ton coeur ne t'a pas dit que le mien se laissait emporter par sa passion, je n'ai plus rien à espérer de toi. Vois ce qu'a fait Adelaïde.

Constantin. Mais maman ne m'a pas laissé à moi d'argent pour en disposer.

M. Clermont. C'est qu'elle prévoyait l'indigne usage que tu en aurais pu faire. Et n'avais-tu pas des paroles consolantes pour tes petits amis, et pour un homme qui a donné des soins à ton éducation ? Mais qu'est devenu l'écureuil ? As-tu dit qu'on se mît à le chercher ?

Constantin. Je n'ai trouvé personne dans le jardin.

S c è n e X.

*M. Clermont, Constantin, Adelaïde, Gèneviève,
Thomas.*

(Thomas arrive, en courant à perte d'haleine. Il tient l'écureuil d'une main ; l'autre est enveloppée dans un mouchoir taché de quelques gouttes de sang.)

Thomas. De la joie, de la joie : le voilà ! il est pris, le voilà !

(Il aperçoit monsieur Clermont, et s'arrête tout court.)

Adelaïde (courant à lui). O mon ami ! *(Elle prend l'écureuil.)* Mon cher petit déserteur, je te tiens donc. Oh, tu ne m'échapperas plus. Allons, monsieur, rentrez dans votre maison. *(Elle le renferme dans sa cabane, et le porte sous le berceau.)*

M. Clermont. Qu'est-ce donc que tu as à la main ? Il me semble que je vois du sang à ton mouchoir, mon cher Thomas.

Thomas (avec une surprise de joie). Mon cher Thomas, mamselle, entendez-vous ?

Adelaïde. Oui, mon enfant, tout est raccommodé.

Gèneviève. Nous sommes amis pour toujours.

(Thomas saute de joie, et court baiser les mains et l'habit de monsieur Clermont.)

(Gèneviève prend la main de son frère et la regarde avec attendrissement) Tu t'es blessé, voyons.

Adelaïde. Et c'est pour moi.

Thomas. Ce n'est rien. C'est une branche qui a cassé du bond que j'ai fait pour sauter sur le fuyard. Je m'y suis un peu déchiré la main, mais j'y aurais laissé mon bras, plutôt que de ne pas rapporter l'écureuil à mamselle Adelaïde.

Adelaide. O mon cher ami ! Mon papa, il faut le faire panser, ma bonne a un baume excellent.

M. Clermont. Je te charge de ce soin. Allons, mes enfans, suivez-moi. Je vais faire préparer aujourd'hui une petite fête pour vous à la maison. J'irai moi-même inviter vos parens, à venir la partager. Je me suis instruit aujourd'hui à votre école, et je vois, par votre exemple, que les enfans bien-nés peuvent donner d'utiles leçons à leurs parens.

V.

**LA PETITE
GLANEUSE.**

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. Beauval.

Marcellin, son fils.

Henriette, sa fille.

Mme. Joinville.

Emilie, sa fille.

Hubert, garde.

La scène est dans un champ qu'on vient de moissonner et sur lequel il y a encore plusieurs monceaux de gerbes. On voit d'un côté la maison, de l'autre des cabanes de paysans, et en général tout ce qui peut décorer un séjour champêtre.

S c è n e I.

(Le théâtre représente un champ-de-bled couvert de gerbes.)

Emilie

(tenant des deux mains, par les anses, une corbeille pleine d'épis. Elle va s'asseoir auprès d'une gerbe).

Allons, voilà qui n'est pas mal commencé. Quelle joie pour ma pauvre mère! *(Elle pose sa corbeille à terre, et regarde dedans d'un air satisfait.)* Ce vieux moissonneur! avec quelle bonté il m'a rempli ma corbeille! j'aurais eu beau courir çà et là tout le jour, je n'en aurais jamais ra-

massé seulement la moitié. Que le bon Dieu l'en récompense ! Voici encore quelques épis à terre : quand je n'en glanerais qu'une poignée ou deux. (*Elle enfonce des deux mains les épis dans la corbeille.*) Je les ferai bien entrer en pressant un peu ; et puis, n'ai-je pas mon tablier ? (*Elle se lève, prend d'une main les deux bouts de son tablier et s'apprête de l'autre à y jeter les épis qu'elle ramasse, lorsqu'elle entend du bruit.*) Mon Dieu ! voici un homme qui vient à moi d'un air fâché ; je ne crois pas avoir fait du mal pourtant. (*Elle retourne à sa corbeille, la reprend, et veut s'en aller.*)

Scène II.

Emilie, Hubert.

Hubert (l'arrêtant par le bras). Ah ! petite voleuse ! je vous y prends.

Emilie. Que voulez-vous dire, Monsieur ? je ne suis pas une petite voleuse ; je suis une honnête petite fille, entendez-vous ?

Hubert. Une honnête petite fille ! toi, une honnête 'petite fille ! (*Il lui arrache la corbeille des mains.*) Que portez-vous donc là-dedans, l'honnête petite fille ?

Emilie. Des épis, comme vous voyez.

Hubert. Et ces épis sont apparemment poussés dans ta corbeille ?

Emilie. Ah ! s'ils poussaient dans ma corbeille, je n'aurais pas besoin de prendre tant de peine à les ramasser dans les champs.

Hubert. C'est donc volé ?

Emilie. Monsieur, ne me traitez pas si vilainement, je vous prie ; j'aimerais mieux mourir de faim avec ma mère, que de faire ce que vous dites-là.

Hubert. Mais ils ne sont pas venus se jeter d'eux-mêmes dans ta corbeille, de par tous les diables.

Emilie. Mon Dieu ! vous me faites peur avec vos juremens ! écoutez-moi. J'étais allée glaner dans ce champ là-bas. Il y avait un bon vieillard qui me voyait faire. La pauvre enfant, a-t-il dit ! qu'elle a de peine ! je veux la secourir. Il y avait des gerbes couchées sur son champ ; il en a tiré de pleines poignées d'épis, qu'il a jetées dans ma corbeille. Ce que l'on donne au pauvre, disait-il, Dieu le rend, et. . . .

Hubert. Ah ! j'entends. Le vieillard de ce champ là-bas t'a

donné plein ta corbeille d'épis que tu prends ici dans nos gerbes, n'est-il pas vrai?

Emilie. Allez plutôt lui demander à lui-même, il pourra vous le dire.

Hubert. Que j'aie courir là-bas! Oh bien! tu n'as qu'à attendre: je t'ai prise ici, tout est dit.

Emilie. Mais quand je vous dis, que je n'ai touché à aucune gerbe! le peu d'épis que j'ai dans mon tablier, je les ai ramassés à terre, parceque j'ai cru que cela était permis. Cependant, si vous y avez du regret, je suis prête à vous les rendre; tenez, voilà les vôtres.

Hubert. Non, non, ceux-ci resteront avec ceux-là; et où la corbeille restera, il faudra bien que tu restes aussi. Allons, suis-moi dans le chenil.

Emilie (avec effroi). Comment! que dites-vous, mon brave homme?

Hubert. Ah! oui, son brave homme! je serais bien plus brave homme, si je te laissais échapper, n'est-ce pas? dans le chenil, te dis-je, allons, allons!

Emilie. Ah! je vous supplie, pour l'amour de Dieu; je n'ai ramassé ici, je vous assure, que la poignée d'épis que je vous ai rendue. Que dirait ma pauvre mère, si je ne rentrais pas de la journée, si elle apprenait que l'on m'a mise en prison? Elle est capable d'en mourir.

Hubert. Le grand malheur! la paroisse en serait débarrassée.

Emilie (se met à pleurer). Ah! si vous saviez quelle bonne mère c'est! combien nous sommes pauvres! vous auriez pitié de nous.

Hubert. Je ne suis pas ici pour avoir pitié des gens; j'y suis pour les arrêter, lorsqu'ils entrent sur les terres de mon maître, et pour les fourrer en prison.

Emilie. Mais lorsqu'on n'a rien fait, lorsqu'on est innocent comme moi?

Hubert. Oui, parle-moi de ton innocence! Venir nous voler une pleine corbeille d'épis, et me faire ensuite mille menteries! Allons, allons, qu'on me suive.

Emilie (tombe auprès d'une gerbe). Ah! mon cher monsieur! ayez pitié de moi. Prenez, si vous voulez, ma corbeille; hélas! ma petite provision ne vous rendra guère plus riche; mais laissez-moi aller, je vous en prie; si ce n'est pas pour moi, que ce soit pour ma pauvre mère; je suis toute sa consolation, tout son secours.

Hubert. Si je te laisse aller, ce n'est pas pour ta mère, au moins, je t'en avertis; je voudrais la voir à cent lieues: c'est pour toi seule, parceque tes pleurnicheries m'ont un peu remué le coeur. Mais n'attends pas que ta corbeille te suive; je la confisque pour la justice; et puis, c'est vendredi jour d'audience; M. le bailli prononcera une bonne amende: si on ne la paie pas, en prison, et chassée du village. (*Il charge la corbeille sur son épaule. Emilie pleure à chaudes larmes, et se jette à ses genoux.*) Allons, ne m'étourdis plus ou tu verras ce qu'on y gagne. (*Il s'éloigne en grommelant.*) Mais voyez donc, si on n'était pas toujours à les épier, si petits qu'ils soient, ils nous enlevaient, je crois, jusqu'à la terre de nos champs.

S c è n e III.

Emilie (seule).

(*Elle s'assied à terre et appuie sa tête sur une gerbe. Elle pleure quelques momens en silence; enfin elle se lève, et regarde autour d'elle.*)

Ah! il s'en est allé, ce méchant homme! il m'emporte toute ma joie: je perds tout, mes épis, ma jolie corbeille; et qui sait encore ce qui nous en arrivera à ma mère et à moi? (*Après une petite pause.*) Que ces petits oiseaux sont heureux! il leur est au moins permis de venir prendre quelques grains pour leur repas, et moi... mais qui sait si un méchant homme comme celui-ci n'est pas à les guetter, pour les tuer avec son fusil? Je vais les faire envoler, et je m'en irai; car peut-être me punirait-on encore d'avoir reposé ma tête sur cette gerbe... Mais qui sont ces deux enfans qui s'avancent?

S c è n e IV.

Marcellin, Henriette, Emilie (essuyant ses larmes).

Marcellin. Ha! ha! c'est donc toi, petite fille, que le garde vient de surprendre à voler les épis de nos gerbes?

(*Les sanglots empêchent Emilie de répondre.*)

Henriette (la regarde avec attention, et tire à part son frère). Elle a l'air d'une bonne petite fille, Marcellin. Elle pleure, ne

l'afflige pas davantage par tes reproches. Le peu d'épis qu'elle a ramassés, ne vaut pas la peine. (*Elle va à elle.*) Ma pauvre enfant, qu'as-tu donc à pleurer ?

Emilie. C'est de voir que l'on m'accuse sans sujet, et que vous me croyez peut-être coupable.

Marcellin. Tu ne l'es donc pas ?

Emilie. Non, vous pouvez m'en croire. J'étais allée glaner dans ce champ là-bas. Un vieux moissonneur a eu pitié de ma peine, et m'a rempli ma corbeille d'épis. Je viens ici en ramasser quelques autres, que je vois éparpillés çà et là. Votre méchant garde me trouve auprès de cette gerbe, et m'accuse de voler. Il me prend ma corbeille, et il m'aurait mise en prison, si par mes prières et par mes larmes pour ma mère, je n'avais tant fait qu'il m'a laissée aller.

Henriette. Ah, j'aurais bien voulu voir qu'il t'arrêtât ! Nous avons un bon papa, qui ne souffre pas qu'on fasse du mal aux pauvres, et qui t'aurait fait bien vite relâcher.

Marcellin. Oui, et qui te fera bientôt rendre ta corbeille, je t'en réponds.

Emilie (avec joie). Oh, le croyez-vous, mon cher petit monsieur ?

Henriette. Marcellin et moi nous allons tant le prier... Sois tranquille. Il n'est jamais si content de nous, que lorsque nous lui parlons en faveur des pauvres gens. Et nous pourrions même te faire rendre ta corbeille sans lui en parler.

Emilie. Ah, que vous êtes heureuse, ma jolie petite demoiselle, de n'avoir besoin du secours de personne, et de pouvoir même secourir les autres.

Marcellin. Tu es donc bien pauvre, ma chère enfant ?

Emilie. Il faut bien l'être pour venir ramasser ici son pain avec tant de douleur.

Henriette. Quoi ! c'est pour du pain que tu viens chercher des épis ? Je croyais, moi, que c'était pour faire cuire les grains sur une pelle bien rouge, et les manger ensuite, comme nous le faisons quelquefois, mon frère et moi, quand personne ne nous regarde.

Emilie. Eh mon Dieu, non ! ma mère et moi nous voulions battre ces épis, et en donner les grains au meûnier pour avoir de la farine et en faire du pain.

Henriette. Mais, ma pauvre enfant, tu n'en auras pas grand'chose, et cela ne vous durera pas long-tems.

Emilie. Eh, quand nous n'en aurions que pour un jour ou deux. C'est encore un ou deux jours de plus que ma mère et moi nous aurions à vivre.

Marcellin. Hé bien, pour que tu aies encore un autre jour d'assuré, je vais te donner une pièce de douze sous, que j'ai gardée la dernière, parce qu'elle est toute neuve.

Emilie. Ah! mon cher petit monsieur, taut d'argent! Non, non, je n'ose le prendre.

Henriette (en souriant). Tant d'argent! Prends, prends toujours. Si j'avais ma bourse sur moi; je t'en donnerais bien davantage. Mais je te le garde, et tu n'y perdras rien.

(Marcellin, lui présentant encore la pièce, Emilie rougit, reçoit la pièce, et lui serre la main, sans lui répondre.)

Marcellin. Ce n'est pas assez. Je vais courir à toutes jambes après notre garde, et il faudra bien qu'il me rende la corbeille, ou autrement. . . .

Emilie. Ah! ne vous donnez pas cette peine. Vous me promettez de me secourir, c'est assez pour moi.

Henriette. Dis-moi, où loges-tu?

Emilie. Ici, dans le village.

Marcellin. Nous ne t'avions pas encore vue, et cependant nous venons ici tous les ans avec notre papa, au tems de la moisson.

Emilie. Nous n'y sommes que depuis huit jours. C'est chez une bonne vieille, qui s'appelle Marguerite, et qui a montré bien de l'amitié à ma mère; oh, une bien grande amitié.

Henriette. Quoi, la vieille Marguerite?

Marcellin. Nous la connaissons. C'est la veuve d'un pauvre tisserand qui n'avait pas d'ouvrage. Mon papa la fait venir quelquefois pour ratisser le jardin.

Henriette. Veux-tu me conduire chez ta mère?

Emilie. Ce serait pour elle trop d'honneur. Une noble demoiselle comme vous. . . .

Henriette. Va, va, notre papa ne veut point que nous nous croyions plus nobles que les autres; et si tu n'as pas d'autres raisons. . . .

Emilie. Non, au contraire, vous pourrez m'aider à la consoler de la perte de ma corbeille et de mes épis. Et puis ce méchant homme qui nous a encore menacées. . . .

Marcellin. Ne crains rien de ses menaces. Tandis que ma soeur ira avec toi chez ta mère, je vais courir après lui, et sûrement. . . . Reviendras-tu ici?

Emilie. Si vous me l'ordonnez, mon cher petit monsieur.

Marcellin. Ta corbeille y sera, avant que tu sois de retour.

Emilie. Peut-être que je vous amènerai ma mère pour vous faire ses remerciemens.

Henriette. Allons, allons; courons la trouver.

(Elle prend Emilie par la main et sort avec elle.)

S c è n e V.

Marcellin (seul).

Que nous sommes heureux, ma soeur et moi, de n'être pas obligés, comme cette pauvre enfant, d'aller ramasser de tous côtés des épis pour vivre; en vérité, cette petite parle comme si elle était née quelque chose: elle n'a point l'air malpropre et déguenillé de nos filles de paysans. Oh, j'obtiendrai sûrement de mon papa. . . . Mais le voici qui vient avec Hubert. Bon, la corbeille est aussi de la compagnie.

S c è n e VI.

Marcellin, M. Beauval, Hubert.

Marcellin (en courant à son père). Ah! que je suis aise, mon cher papa, de vous rencontrer . . — *(à Hubert.)* Rends-moi cette corbeille!

Hubert. Doucement, doucement, monsieur; vous allez m'arracher le cou.

M. Beauval. Que veux-tu faire de cette corbeille, Marcellin ?

Marcellin. Elle appartient à une pauvre petite fille, à qui ce vilain Hubert l'a prise, avec les épis qu'on lui avait donnés. Vous saurez tout, mon papa.

Hubert. Ho! ho! on est donc vilain pour faire son devoir, et pour ne pas aider aux voleurs à faire leurs coups? Premièrement, je ne les empêche point de glaner tant qu'ils veulent, lorsque la moisson est hors du champ; mais tant qu'il y reste une gerbe. . . .

Marcellin (ironiquement). Que ne dis-tu aussi, lorsque les champs sont en friche ou couverts de neige? Il y a grand-chose à ramasser, n'est-ce pas, lorsque la moisson est rentrée?

Hubert. Vous n'entendez rien du tout à cela, monsieur. — Secondement, qui peut nous répondre que ce ne sont pas des voleurs?

Marcellin. Des voleurs, grand Dieu, des voleurs! La petite fille m'a dit qu'elle n'avait pris ici aucun épi, et que c'était un vieux moissonneur du champ voisin qui lui avait rempli sa corbeille.

Hubert. Bon, elle vous l'a dit: comme s'il y avait un mot

de vérité dans ce que ces gens-là vous disent. Je l'ai surprise ici sur une gerbe.

M. Beauval. Qui détachait des épis ?

Hubert. Je ne dis pas tout-à-fait cela. Mais sais-je moi ce qu'elle avait fait avant mon arrivée ? Et puis, n'est-ce pas un mensonge que cette histoire d'un vieux moissonneur qui lui remplit sa corbeille ? Oh, je reconnais bien là nos paysans : ce sont des messieurs si charitables !

Marcellin. Et moi, je soutiens que ces épis lui ont été donnés ; car elle me l'a dit ; et une si bonne petite fille ne saurait mentir.

Hubert. Et vous, n'avez-vous jamais menti, monsieur ? cependant nous vous regardons comme un brave jeune homme.

Marcellin. Entendez-vous, mon papa, comme ce vilain Hubert me traite ? (*à Hubert en colère*) Non, si je mentais, je serais un méchant garçon, mais je ne mens pas, ni la bonne petite fille non plus. Et c'est vous qui êtes un . . .

M. Beauval. Doucement, Marcellin, je suis content jusques-là de ta défense. On doit croire tous les hommes honnêtes gens, jusqu'à ce que l'on soit bien convaincu du contraire ; mais l'on ne doit pas s'emporter contre ceux qui sont d'une opinion différente ; et il faut chercher à les ramener avec douceur à des pensées plus consolantes et plus vraies.

Hubert. Non, non, monsieur, il vaut mieux croire tous les hommes méchants, jusqu'à ce que l'on voie, à n'en pouvoir douter, qu'ils sont honnêtes : c'est beaucoup plus sage. Lorsque je rencontre un boeuf sur ma route, je suppose toujours qu'il a la corne mauvaise et je me tire de son chemin. Il peut se faire qu'il ne soit pas méchant ; mais je ne cours aucun risque à prendre mes précautions. Le plus sûr est toujours le meilleur.

M. Beauval. Si tous les hommes avaient ta façon de penser, Hubert, avec qui pourrions nous vivre ? Et qu'en serait-il résulté entre toi et moi, si au lieu de te donner un service honnête dans mes terres, pour procurer du pain à un vieux soldat réformé, je t'avais livré à ma justice comme un vagabond, qui n'avait ni certificat, ni passeport ?

Hubert. Oui, cela est vrai ; mais il est vrai aussi que je suis un honnête homme.

M. Beauval. Je ne te garde auprès de moi que parce que j'en suis persuadé ; mais je ne pouvais le croire d'abord, que sur ta parole et sur ta physionomie.

Marcellin. Oh, mon cher papa, si vous vous en rapportez à la parole et à la physionomie, vous en croirez bien plus ma petite fille qu'Hubert.

Hubert. Oui-dà, monsieur, regardez-moi en face. Votre papa sera certainement bien content de la physionomie de votre petite fille, si elle lui revient autant que la mienne.

Marcellin. Vraiment oui, il te sied bien avec ta figure d'ours . . .

M. Beauval. Fi donc, Marcellin ! — Hubert, connais-tu la petite fille ?

Hubert. Oui, je la connais et je ne la connais pas. Je sais qu'elle est ici depuis dix à douze jours avec sa mère ; mais comment, et pourquoi elles y sont venues, il n'y a que monsieur le Bailli qui puisse vous en instruire. Vous le dirai-je, monsieur ? C'est bien mal fait à lui de recevoir cette espèce de gens dans la paroisse, pour y être nourris aux dépens de la communauté.

Marcellin. Hé bien, c'est moi qui les nourrirai ; oui moi.

Hubert. Vous avez donc quelque chose à vous, monsieur ?

Marcellin. Si je n'ai rien, mon papa en a assez.

Hubert. En attendant, toute la communauté murmure. Mais lorsqu'on graisse la patte aux gens en place, (*il compte dans sa main*) ; car j'imagine que monsieur le bailli . . .

Marcellin. Ne voilà-t-il pas qu'il dit aussi des injures à monsieur le bailli ? Je le lui dirai, va !

M. Beauval. Doucement, mon fils. Je vois, Hubert, qu'il est impossible de guérir ton esprit soupçonneux ; mais je conçois des soupçons à mon tour. Tu juges que cette petite fille a rempli ici sa corbeille, parce que tu l'as trouvée dans mon champ auprès d'une gerbe ; tu juges que monsieur le bailli s'est laissé corrompre pour de l'argent, parce qu'il a reçu une pauvre famille dans le village ? Hé bien, je juge aussi que tu n'as retenu la corbeille de la petite fille, que parce qu'elle n'a pas eu d'argent, ou quelques prises de tabac à te donner, et qu'à ce prix tu l'aurais volontiers relâchée.

Hubert. Quoi, monsieur ! vous pourriez croire ? . . .

M. Beauval. Pourquoi ne veux-tu pas que je pense sur ton compte ce que tu te permets de penser sur le compte des autres ?

Hubert. Tenez, monsieur, il vaut mieux que je me taise. Et quand je verrais ces mendiants charger sur leurs épaules vos champs, vos bois et vos prairies. . . Faut-il porter la corbeille chez monsieur le bailli ?

Marcellin. Oh ! non , non , mon cher papa , je vous en supplie.

M. Beauval. Hubert, vous la rapporterez chez la pauvre femme, et vous ferez vos excuses à la petite fille.

Hubert. Des excuses, monsieur, des excuses ; y pensez-vous ? Moi lui aller faire des excuses, et pourquoi ?

Marcellin. Pourquoi ? Pour l'avoir affligée sans sujet, et pour lui avoir fait l'affront de l'accuser d'une bassesse.

Hubert. Si elles n'ont pas d'autres excuses, ni d'autre corbeille . . .

M. Beauval. Hubert, si j'avais commis une injustice envers vous, je ne balancerais pas à la réparer. Et pour vous en convaincre, j'irai moi-même, je rapporterai la corbeille, et je ferai des excuses en votre nom.

Hubert. Chargez-vous-en plutôt, monsieur Marcellin.

Marcellin. Oh ! de tout mon coeur. Mon cher papa, la petite fille doit revenir à l'instant avec Henriette qui est allée consoler sa mère : il faut l'attendre.

Hubert. En ce cas-là, je n'ai plus rien à faire ici. (*Il s'éloigne en grommelant.*) Je vois que nous allons avoir tant de mendiants dans ce village, qu'il nous faudra bientôt mendier nous-mêmes.

S c è n e VII.

M. Beauval, Marcellin.

Marcellin. Mon papa, entendez-vous ce qu'il dit ?

M. Beauval. Oui, mon fils, et je lui pardonne volontiers son humeur.

Marcellin. Mais comment pouvez-vous garder ce méchant homme ?

M. Beauval. Il n'est pas méchant, mon ami. C'est un zèle outré pour nos intérêts qui l'égare. Il m'est très-attaché, et il remplit exactement ses devoirs.

Marcellin. Mais, s'il est injuste ?

M. Beauval. Tu viens d'entendre qu'il ne croit pas l'être. Son unique défaut est de suivre trop littéralement ce qui lui a été prescrit, et de n'avoir pas assez d'intelligence pour faire de justes distinctions entre les personnes et les circonstances.

Marcellin. Expliquez-moi cela, mon papa, je vous prie.

M. Beauval. Très-volontiers, mon ami. En l'installant dans sa place, je lui ai ordonné d'écarter de mes terres les vagabonds et d'amener devant le Juge ceux qu'il y surprendrait. Cet ordre ne pouvait regarder que ces malheureux qui se nourrissent de vols et de brigandages, et qui viendraient nous piller, nous assassiner.

Marcellin. Ah ! je comprends. Et lui, il regarde comme des scélérats ceux qui n'ont pour subsister que les secours des autres ; et il ne s'informe point, si c'est la vieillesse, des maladies, ou des malheurs inévitables qui les ont réduits à cet état.

M. Beauval. Très-bien, mon fils ; car les circonstances changent bien la nature des choses. Par exemple, tu as mis trop peu de réflexion dans la querelle que tu as eue avec lui. Sais-tu si la mère de cette petite fille n'est pas une personne vicieuse, si la petite fille elle-même ne t'a pas fait un mensonge, et n'a pas effectivement dérobé ces épis à mes gerbes ?

Marcellin. Non, mon cher papa ; c'est impossible.

M. Beauval. Pourquoi cela serait-il impossible ? As-tu pris des éclaircissemens ? Sais-tu qui elle est, quelle est sa mère, et dans quel dessein elles sont venues ici ?

Marcellin. Ah, si vous l'aviez seulement vue ; si vous l'aviez seulement entendue ; son langage, sa figure, ses larmes ! . . . Elle est si pauvre, qu'elle a besoin d'une poignée d'épis pour se procurer du pain. A-t-on besoin d'en savoir davantage ? Dois-je laisser mourir un pauvre de faim, parce que je ne sais pas encore s'il mérite mon assistance ?

M. Beauval. Embrasse-moi, mon fils, conserve toujours ces généreuses dispositions envers les pauvres, et Dieu te bénira comme il m'a béni moi-même pour de pareils sentimens, en les faisant naître dans ton jeune cœur. La clémence est toujours préférable à la sévérité. L'insensibilité ne peut conduire qu'à l'injustice ; et si celui qui sollicite notre pitié ne la mérite pas, c'est sa faute, et non pas la nôtre.

Marcellin. Mais, mon cher papa, il n'est guère prudent de confier à des personnes comme Hubert un emploi où l'on peut commettre des injustices.

M. Beauval. Tu aurais raison, mon fils, si je lui avais laissé le pouvoir de condamner ou d'absoudre lui-même. Il ne peut, tout-au-plus, commettre qu'une injustice passagère, à laquelle il est facile de remédier ; et cet inconvénient est inévitable. Pour juger les choses suivant les principes de l'équité, j'ai, dans monsieur le bailli, un homme plein de lumières, de droiture et de noblesse dans les sentimens. Il m'a rendu

un témoignage favorable de la petite fille et de sa mère, lorsqu'il les a reçues dans le village, et il m'a appris qu'elles demeurent chez la vieille Marguerite, qui est une très-honnête femme.

Marcellin. Mais si Hubert avait battu la petite fille, comme il l'en a menacée?

M. Beauval. Il ne se serait jamais porté à cet excès. Je lui ai défendu, sous peine de perdre son emploi, de frapper qui que ce soit, même les personnes qu'il prendrait en faute; et il suit, à la rigueur, les ordres que je lui donne.

Marcellin. Ah, mon cher papa, voici ma soeur qui revient avec la petite fille.

S c è n e V I I I .

M. Beauval, Marcellin, Henriette, Emilie.

Marcellin (courant avec la corbeille vers Emilie). Tiens, mon enfant, voilà ta corbeille, il n'y manque pas un seul épi.

Emilie. Oh, ma chère corbeille! que je vous ai d'obligations, mon bon petit monsieur! (*Elle aperçoit monsieur Beauval.*) Qui est ce monsieur-là?

Henriette (courant vers son père et lui sautant au cou). C'est notre bon papa.

Marcellin (à Emilie). Oh, c'est un bon père, je t'assure; tu n'as rien à craindre. Viens, je veux te présenter à lui. (*En s'avançant.*) Il a bien rabroué le vieux Hubert, pour t'avoir maltraitée.

Emilie (s'avance timidement vers M. Beauval, et lui baise la main). Monsieur, me pardonnerez-vous cette liberté? . . . Oh! que vous avez de braves enfans!

M. Beauval. Marcellin a raison; en la voyant, on ne peut douter de son innocence; cet air décent, ce langage n'annoncent pas une éducation commune.

Emilie (bas à Marcellin et à Henriette). Est-ce que j'aurais fâché votre papa? il parle tout seul.

M. Beauval (qui l'a entendue). Non, ma chère fille. Si mes enfans en ont bien agi envers toi, ils n'ont rien fait que tu ne paraisses mériter.

Henriette. Et qu'elle ne mérite aussi, mon papa. Ah! si vous aviez vu sa mère!

M. Beauval. Qui est ta mère! mon enfant? qui vous a

engagées à venir dans ce village, et quelles ressources avez-vous pour vivre ?

Emilie. Nous vivons. . . . Ah, grand Dieu ! je ne sais pas de quoi. Nous vivons de peu ou de rien. Nous passons le jour, et quelquefois la nuit, à coudre et à filer, pour avoir du pain. La vieille Marguerite donne le couvert à ma mère. Elles m'ont envoyée aujourd'hui aux champs pour glaner. Hélas ! mon apprentissage ne m'a pas trop bien réussi.

Marcellin (bas à Emilie). Pas si mal que tu penses. Ma soeur et moi nous voulons obtenir de mon papa, qu'il te fasse donner des épis sans glaner.

M. Beauval. Mais où demeuriez-vous auparavant ?

Emilie. Dans le village de Nanterre, qui est à quelques lieues d'ici. La vie y était trop chère ; la vieille Marguerite engagea ma mère à venir chez elle, et lui offrit un logement pour rien.

M. Beauval (à part). Si des gens aussi pauvres exercent la bienfaisance, quels devoirs nous avons à remplir ! (*à Emilie*) Ton père vit-il encore ? quel est son état ?

Marcellin. Je gagerais bien que ce n'est pas un paysan.

Henriette. Je le parierais aussi, surtout depuis que j'ai vu sa mère.

Emilie (embarrassée). Mon père. . . . Je n'en ai plus. Je ne l'ai même jamais vu. Il était mort quand je suis née. Ah, s'il vivait encore !

M. Beauval. Et tu ne sais pas qui il était ? comment il s'appelait ?

Emilie. Ma mère vous en instruira mieux que moi.

M. Beauval. Ne pourrais-je pas lui parler ?

Henriette. Oh oui, mon papa. Elle va venir elle-même, elle ne m'a demandé qu'un moment pour s'arranger un peu.

M. Beauval. Et qui t'a élevée ?

Emilie. Elle seule, monsieur. Elle m'a appris à lire et à écrire. Elle m'instruit dans ma religion, et me donne quelques leçons de dessin.

M. Beauval. De dessin ? Je n'en doute plus ; c'est un rejeton de quelque famille distinguée que des malheurs ont réduite à l'indigence.

Henriette. Ah, la voici qui vient.

Marcellin. Est-ce elle ?

M. Beauval (à part). Je brûle d'éclaircir ce mystère. Cet enfant me rappelle des traits connus, mais que je ne sais encore démêler.

S c è n e IX.

M. Beauval, Mme. Joinville, Marcellin, Henriette, Emilie.

Emilie (courant au-devant de sa mère, qui paraît embarrassée, en voyant M. Beauval). Venez, maman, ne craignez rien. C'est le père de ces deux aimables enfans qui nous montrent tant d'amitié, et il est bon, aussi bon que ses enfans.

(Madame Joinville s'avance timidement. Henriette lui prend la main avec vivacité, et l'entraîne vers son père.)

Henriette. Oh, notre bon papa est instruit de tout.

Mme. Joinville. J'ose me flatter, monsieur, que vous n'avez pas soupçonné mon Emilie.

M. Beauval. On n'a besoin, madame, que de vous voir, vous et votre fille, pour prendre de vous l'opinion la plus avantageuse.

Marcellin. Elle s'appelle Emilie. Oh, mon papa, on voit bien qu'elle n'était pas née pour glaner.

Mme. Joinville. La nécessité impose quelquefois des lois cruelles; et pourvu qu'on ne fasse rien de déshonorant . . .

M. Beauval. On ne doit point rougir de la pauvreté, elle peut s'allier avec toutes les vertus. Mais oserais-je vous demander, madame, qui vous êtes?

Henriette. Elle s'appelle madame Laborie.

Mme. Joinville. Je ne crois pas, monsieur, devoir vous déguiser mon vrai nom. Je me vois même dans la nécessité de vous le découvrir, pour me justifier, dans votre esprit, de l'état dans lequel vous me voyez descendue. Cependant je voudrais *(elle regarde les enfans)* vous faire cet aveu sans témoins. Ce n'est pas que je rougis de mon abaissement; mais si mon nom était connu, je craindrais de trouver parmi les gens du peuple des âmes peu généreuses, qui se feraient peut-être un plaisir de m'humilier, parce qu'il nous arrive souvent de ne pas agir plus noblement à leur égard, lorsque nous sommes dans la prospérité.

Marcellin. Hé bien, je n'écouterai point.

Henriette. Et moi, je n'en dirai pas un mot, je vous assure; et qui que vous soyez, Emilie sera toujours ma bonne amie.

M. Beauval. Croyez, madame, que je ne vous aurais pas demandé ces particularités, sans un intérêt pressant, et si je n'étais dans la résolution de réparer les injustices du sort.

Mme. Joinville. Je suis née d'une famille noble, mais peu favorisée de la fortune. J'ai passé ma jeunesse à Paris, auprès d'une dame de condition, en qualité de demoiselle de compagnie. Il y a huit ans que je fis connaissance avec monsieur Joinville, lieutenant-colonel de cavalerie, qui était venu passer quelques mois dans la capitale.

M. Beauval (avec transport). — Joinville, Joinville!

Mme. Joinville. Il prit de l'inclination pour moi; ses vertus m'avaient prévenue en sa faveur; je lui donnai ma main; et quelques jours après notre mariage, nous nous retirâmes dans une terre qu'il possédait en Provence.

M. Beauval. Oh, c'est lui. Je retrouve tous ses traits sur la figure de cette enfant.

Mme. Joinville. Que ditez-vous, monsieur?

M. Beauval. Poursuivez, madame, je vous en conjure.

Mme. Joinville. J'abrègerai, autant qu'il sera possible. Nous commençons à goûter dans une paisible retraite, les douceurs de la plus tendre union. Mais hélas! les fatigues de la guerre avaient altéré la santé de mon époux, et une maladie cruelle termina sa vie en peu de jours. (*Elle laisse couler des larmes.*)

Henriette (à Emilie). Pauvre enfant, tu as été orpheline bien jeune.

Emilie. Hélas! même avant d'être née.

Mme. Joinville. Il me laissa enceinte de cette enfant que vous voyez. Je lui donnai la naissance dans la douleur. Aussitôt que les frères de mon mari, gens durs et intéressés, virent qu'il n'y avait point d'héritier mâle, ils se mirent en possession de ses fiefs; et comme nous avions de jour en jour différé de faire revêtir nos articles de mariage de toutes les formalités essentielles, je fus obligée de me contenter de ce qu'ils voulurent bien me laisser pour ma fille et pour moi.

M. Beauval. Leur indigne avarice me fait juger que la somme fut modique, et ne put vous suffire long-tems.

M. Joinville. Elle me servit à vivre encore quelques années en Provence, dans l'attente d'un léger douaire que je me flattais d'obtenir. Enfin, lorsque je vis mes espérances déçues, je pris la résolution de retourner à Paris, auprès de mon ancienne bienfaitrice. J'appris à mon arrivée, que cette dame venait de mourir. Je n'eus pour lors d'autre ressource, que de vendre ce qui me restait de mes bijoux et de mes habits, et de subsister du travail de mes mains. Je me retirai à Nanterre, pour y vivre inconnue. Il y a quelque tems que

j'y rencontrai, par hasard, une femme que j'avais connue autrefois, et qui demeure dans ce village.

Henriette. Mon papa, c'est la vieille Marguerite.

Mme. Joinville. Elle avait servi chez la dame dont je vous ai parlé. Je lui avais donné, dans une cruelle maladie, des soins qui me valurent son attachement. Je lui exposai ma situation ; elle me proposa de venir demeurer ici, où je pourrais vivre dans une obscurité plus profonde. C'est à elle que je dois l'hospitalité, et comme elle n'a personne pour lui fermer les yeux, elle m'a fait entendre que j'hériterais à sa mort de sa petite chaumière. Vous voyez . . .

M. Beauval. C'en est assez, madame. Cette généreuse femme ne me surpassera point en reconnaissance. J'ai une joie inexprimable de pouvoir enfin acquitter une dette que j'ai contractée envers votre digne époux.

Mme. Joinville. Comment, monsieur, est-ce que vous l'auriez connu ?

Marcellin. Le père de cette bonne Emilie ?

Henriette. O ma chère Emilie, je vois que nous allons te garder avec nous. Mais quoi, tu pleures ?

Emilie. Ne me plaignez pas, je ne pleure que de plaisir.

M. Beauval. C'est à lui que je dois la vie : quel bonheur pour moi de pouvoir reconnaître ce bienfait envers son épouse et son enfant ! J'ai servi sous lui pendant la dernière guerre d'Allemagne : dans une affaire malheureuse, où j'étais épuisé de fatigues, un cavalier ennemi avait le sabre levé sur ma tête. C'en était fait de moi, si mon digne lieutenant-colonel ne m'eût sauvé, en se précipitant sur lui.

Mme. Joinville. Je le reconnais bien à ces traits ; il était aussi brave que généreux.

M. Beauval. Quelques jours après, je fus commandé en détachement pour une expédition périlleuse. Nous fûmes enveloppés et forcés de nous rendre, après une longue résistance. Mes équipages avaient été pillés. J'étais dénué d'habits et d'argent. M. Joinville fut instruit de mon sort, et me fit recommander au général ennemi. J'obtins, grâce à lui, tous les secours dont j'avais besoin, dans le traitement d'une blessure profonde que j'avais reçue. Je fus plus de deux ans à me rétablir ; et lorsque je revins dans ma patrie, je n'eus que le tems de l'embrasser à mon passage, étant obligé de m'embarquer aussitôt pour les Indes. Un mariage avantageux que j'y ai fait m'a ramené, il y a six ans, en France. Je me disposais à voler dans ses bras, lorsque j'appris qu'il ne vivait plus.

Que j'étais loin de penser que son épouse et sa fille fussent dans la situation où j'ai la douleur de vous trouver!

Mme. Joinville. Grand Dieu, grand Dieu! par quelles voies miraculeuses m'as-tu conduite ici?

Marcellin. Quoi ton père a sauvé la vie au nôtre?

Henriette. Combien nous devons t'aimer!

M. Beauval. Viens, mon Emilie; tu retrouveras en moi le père que tu as perdu. Mes enfans ont aussi besoin d'une seconde mère qui remplace celle qui leur a été enlevée. L'éducation que vous avez donnée à votre aimable fille (*Emilie s'avance vers lui, et lui baise la main*) me fait voir, madame, combien vous êtes digne de remplir un emploi si délicat. Je vais prendre toutes les précautions nécessaires, pour que vous n'ayez plus à craindre, une seconde fois, les coups imprévus de la fortune. (*A Emilie qui lui tient encore la main.*) Oui, ma chère fille, je ne mettrai plus de différence entre toi et mes enfans. Tu es la vivante image de ton généreux père, et tu es aussi digne de ma tendresse, qu'il l'était de ma reconnaissance.

Mme. Joinville (*saisissant avec transport la main de M. Beauval*). Comment pourrais-je répondre à tant de bienfaits, monsieur? je n'ai que des larmes, pour exprimer ce que je sens.

Henriette (*l'embrassant*). Oh, ma nouvelle maman, vous serez donc toujours auprès de nous avec Emilie; vous verrez comme nous serons empressés à vous obéir.

Marcellin. Oui, Emilie sera ma seconde soeur. Elle n'ira certainement plus glaner. Ah, méchant Hubert, comme je vais me moquer de toi!

Mme. Joinville. Mon cher petit troupeau, de quelle joie vous remplissez mon âme! au lieu d'un enfant, j'en ai donc trois. Non, aucune mère ne m'égallera pour les soins et pour la tendresse. (*à M. Beauval.*) Permettez-vous, monsieur, que j'aie à apprendre cette heureuse nouvelle à ma bonne Marguerite? Je crains qu'elle n'en meure de plaisir.

M. Beauval. Rien de plus juste, madame; et moi, je vais faire préparer votre appartement.

Henriette. Mon papa, me permettez-vous de suivre Emilie et ma nouvelle maman?

Marcellin. Et moi aussi, je voudrais bien aller avec elles.

M. Beauval. Je le veux bien, mes enfans. Vous ramènerez ensuite madame Joinville et sa fille, sans oublier la bonne Marguerite, que j'invite aussi à venir dîner avec nous.

Marcellin (*à Emilie, qui veut emporter la corbeille*). Non, Emilie, cela n'est plus fait pour toi. La corbeille restera ici.

Emilie. Ah, monsieur, pour rien au monde je ne donnerais cette corbeille. Je lui dois mon bonheur, le bonheur de ma mère, celui de vous avoir connu, notre vie et notre bien-être. Non, ma chère petite corbeille, je ne rougirai jamais de toi.

(Elle la relève, et s'en charge avec beaucoup de peine.)

Henriette. Du moins, ôtes-en les épis, elle sera plus légère.

Emilie. Non, non. Ces épis sont à moi; car le bon vieillard me les a bien donnés, quoi qu'en ait pu dire Hubert. Je veux en faire présent à notre vieille Marguerite.

M. Beauval. Elle ne sera pas oubliée à la prochaine moisson; et dès ce moment, elle a du pain assuré pour toute sa vie.

Mme. Joinville. Que le ciel vous récompense de votre générosité dans vos enfans!

VI.
LE
PETIT JOUEUR
DE VIOLON.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. Melfort.

Charles, son fils.

Sophie, sa fille.

S. Firmin, son neveu.

Agathe } *S. Félix, amies de Sophie.*
Charlotte }

Jonas, petit joueur de violon.

La scène est à Paris, dans la maison de M. Melfort.

S c è n e I.

Charles, S. Firmin.

Charles. Ecoute, mon petit cousin, il faut que tu me fasses un plaisir.

S. Firmin. Voyons; de quoi s'agit-il? Tu as toujours quelque chose à me demander.

Charles. C'est parce que tu es le plus habile de nous deux. Tu sais bien la version de cette fable de Phèdre, que notre précepteur m'a donnée à faire.

S. Firmin. Est-ce que tu ne l'as pas encore finie?

Charles. Comment aurais-je pu l'achever? je ne l'ai pas commencée.

S. Firmin. Tu n'as donc pas eu le tems d'y travailler depuis onze heures jusqu'à trois?

Charles. Tu vas voir si cela était possible. A onze heures, j'avais besoin de courir un peu dans le jardin, afin de gagner de l'appétit pour dîner. Nous sommes restés à table depuis midi jusqu'à une heure. S'asseoir et s'appliquer tout-de-suite après le repas, tu sais combien le médecin de papa dit que c'est dangereux. Ainsi, comme j'avais bien mangé, il m'a fallu faire long-tems l'exercice pour ma digestion.

S. Firmin. Mais au moins à présent la voilà faite; et jusqu'à la nuit, tu as plus de tems qu'il ne t'en faut.

Charles. Est-ce que ce tems n'est pas marqué pour ma leçon d'écriture?

S. Firmin. Mais puisque ton maître n'est pas venu?

Charles. Je l'attendrai; je fais tout de travers, lorsque mes heures sont dérangées.

S. Firmin. Tu auras encore après ta leçon un petit reste d'après-midi, et toute la soirée.

Charles. Je n'aurai pas une minute. Ma soeur attend aujourd'hui la visite des deux demoiselles de S. Félix.

S. Firmin. Est-ce pour toi qu'elles viennent?

Charles. Non; mais il faut bien que j'aide ma soeur à les amuser.

S. Firmin. Et qui t'empêchera lorsque ces demoiselles seront retirées. . . .

Charles. Oui-dà, travailler aux lumières pour me gâter la vue. Cependant il faut que demain au matin ma version se trouve prête.

S. Firmin. Hé bien, qu'elle le soit, ou qu'elle ne le soit pas, que m'importe.

Charles. Tu voudrais donc me voir réprimander par notre précepteur et par mon papa?

S. Firmin. Tu sais toujours me prendre par mon faible. Voyons, où est cette version?

Charles. Là-haut dans ma chambre, sur ma table. Je vais te la chercher, ou plutôt viens avec moi.

S. Firmin. Va le premier; je te suis à l'instant. Je vois venir ta soeur qui voudrait me parler.

Charles. Ne va pas au moins lui rien dire de tout ceci; entends-tu?

S c è n e II.

Sophie, S. Firmin.

Sophie. Hé bien, mon petit cousin, quel démêlé avais-tu là avec mon frère? Il t'a sûrement joué quelque tour de son métier?

S. Firmin. Ce n'est pas un tour de son métier; c'est une demande de sa façon. Il veut que je lui fasse, à l'ordinaire, son devoir pour demain.

Sophie. Et mon papa ne sera jamais instruit de sa paresse?

S. Firmin. Ce n'est pas moi qui me chargerai de l'en avertir. Tu sais que depuis la mort de ta maman, mon oncle est d'une santé si faible, que la moindre émotion le rend malade pour plusieurs jours. D'ailleurs je vis de ses bienfaits; et il pourrait croire que je cherche à perdre son fils dans son esprit.

Sophie. Hé bien, j'attends mon frère à la première occasion. . . . Mais sais-tu pourquoi je voulais te parler? C'est que les demoiselles Saint Félix viennent aujourd'hui me voir; il faut que tu nous aides à nous bien amuser.

S. Firmin. Oh, je ferai de mon mieux, ma petite cousine.

Sophie. Ah, les voici.

S c è n e III.

S. Firmin, Sophie, Agathe et Charlotte S. Félix.

Sophie. Bonjour, mes bonnes amies.

(Elles s'embrassent l'une l'autre, et font la révérence à *S. Firmin*, qui leur baise la main avec respect.)

Charlotte. Il me semble qu'il y a un an que je ne t'ai vue.

Agathe. Mais il y a déjà bien long-tems.

Sophie. Il y a, je crois, plus de trois semaines. (*S. Firmin* range la table et dispose des sièges.)

Charlotte. Ne vous donnez pas cette peine, monsieur *S. Firmin*.

S. Firmin. Mademoiselle, je ne fais que mon devoir.

Sophie. Oh, je suis bien sûre que *S. Firmin* le fait avec plaisir. (Elle lui tend la main.) Je voudrais que mon frère eût un peu de sa complaisance.

S c è n e IV.

S. Firmin, Sophie, Agathe, Charlotte, Charles.

Charles (sans faire la moindre attention aux demoiselles S. Félix, à S. Firmin.) C'est bien mal à toi, S. Firmin, de me faire si long-tems attendre, pour faire ici le damoiseau.

S. Firmin. Je croyais être le dernier de la compagnie à qui tu adresserais tes complimens.

Charles. Oh, n'en soyez pas fâchées, mesdemoiselles : je vais être bientôt tout à vous.

Agathe. Ne vous pressez pas au moins, monsieur Charles.

(Charles mène à l'écart S. Firmin, et tandis que les jeunes demoiselles s'entretiennent ensemble, il tire de sa poche le papier de la version, et la donne à S. Firmin.) La voilà ; tu m'entends.

S. Firmin. Six lignes. C'est bien la peine : n'as-tu pas de honte ?

Charles. Chut ! Tais-toi.

S. Firmin. Mesdemoiselles, si vous me le permettez, je sors pour un demi-quart d'heure.

Charlotte. Nous vous attendrons avec impatience.

Sophie. Puisque tu sors, mon petit cousin, fais-moi le plaisir de dire à Justine de nous servir le thé.

S c è n e V.

Charles, Sophie, Agathe, Charlotte.

Charles (se jetant dans un fauteuil). Allons ; c'est ici que je m'établis.

Sophie. Je pense qu'il aurait été à propos d'en demander la permission.

Charles. A toi, peut-être ?

Sophie. Je ne suis pas seule ici.

Charlotte. Je vois que ton frère nous compte pour rien.

Agathe. C'est qu'il s'imagine apparemment nous honorer beaucoup en restant avec nous.

Charles. Oh, je sais bien que vous pourriez vous passer de ma compagnie ; mais moi, je ne me priverais pas si aisément de la vôtre.

Sophie. Voilà au moins une apparence de compliment.

Il est vrai que tu aurais dû y faire entrer le thé pour quelque chose.

Charles. Mais vraiment, ma chère soeur, ne te figure pas que je sois ici pour toi.

Sophie. Oh, pour cela, je pense trop humblement de mon mérite. Tout ce qui pourrait me donner de l'orgueil, c'est d'être la soeur d'un garçon aussi honnête.

(Justine apporte le thé, et le met auprès de Sophie.)

Charles. Laisse-moi le verser, je te prie.

Sophie. Non, non, c'est mon affaire; tu es un peu trop gauche. Si tu veux te charger de quelque soin, présente les tasses à mesdemoiselles.

Agathe. Pas tant de sucre pour moi.

Sophie. Prends toi-même ce qu'il te faut, mon coeur. *(Elle lui présente le sucrier et une tasse. Charles en prend une pour lui, et s'empare du sucrier. A Charles:)* Tu as déjà trois gros morceaux.

Charles. Mais ce n'est pas trop. J'aime à boire un peu doux.

(Il prend plusieurs morceaux de sucre l'un après l'autre, jusqu'à ce que sa soeur lui retire le sucrier des mains.)

Sophie. N'as-tu pas de honte, mon frère? tu vois bien qu'il n'en restera pas pour nous.

Charles. Ne sais-tu pas où est le buffet?

Sophie. Mon frère se reprocherait d'épargner une peine à sa soeur.

Charles. C'est que par-là tu me procurerais le plaisir d'être seul auprès de ces demoiselles.

Agathe. Tu l'entends, Sophie; dis-nous maintenant que ton frère n'est pas un garçon bien galant.

Sophie *(après avoir rassemblé près d'elle toutes les tasses, pour verser une seconde fois du thé).* Charles, présente cette tasse à Agathe.

(Charles prend la tasse, et en la présentant à Agathe, il la verse sur sa robe. Elles se lèvent toutes avec précipitation.)

Sophie. Voilà une preuve de sa galanterie. *(Bas à Charles.)* Je parierais, méchant, que tu l'as fait à dessein.

Agathe. Ah Dieu, que dira maman? Et qu'allons-nous faire?

Charlotte. C'est la seconde fois qu'elle met cette robe. Allons vite, un verre d'eau fraîche.

Sophie. Non, j'ai oui dire qu'il était mieux de frotter avec un linge sec. Voici un mouchoir tout blanc.

(Elles vont à Agathe. Charlotte tient la robe, et Sophie

frotte. Pendant ce tems, Charles reste à table, et boit tout à son aise.

Charlotte. Bon, bon, cela passe : il faut le laisser sécher.

Agathe. Par bonheur, c'est dans un pli où l'on ne va pas s'aviser de regarder.

Charles (à part). Ce n'est pas ma faute.

Sophie. Tiens, vois, Charlotte, je ne crois pas qu'il y paraisse.

Charlotte. Si je n'avais pas vu d'abord la tache. . . .

Agathe. A la bonne heure ! Mais, monsieur Charles, une autre fois, je vous prie de vous épargner la peine de me servir.

Sophie. Remettons-nous, mes bonnes amies.

(Elle veut verser du thé, et elle trouve la théière vide. Elle regarde Charles avec indignation.)

Non, cela est d'une grossièreté qu'on ne saurait imaginer. Croiriez-vous bien, mesdemoiselles, que dans le tems où nous étions si fort en peine, il a pris tout le thé. Je vais dire qu'on en fasse d'autre, attendez un moment.

Charlotte. Non, c'est assez ; je n'en boirai plus une goutte.

Agathe. Le malheur qui est arrivé à ma robe m'a ôté la soif.

Charles. Mais ne vous gênez pas. On peut en faire une seconde fois.

Agathe. Effectivement, tu aurais dû prévoir que ton frère serait notre convive.

Sophie. Ceux qui ne sont pas invités, devraient au moins attendre que ce fût leur tour.

Charlotte. N'en parlons plus, je n'y ai pas le moindre regret.

Sophie. Hé bien, à présent qu'allons-nous faire ? Ah, voici notre ami S. Firmin, il nous aidera à choisir quelque jeu.

Charles (d'un ton moqueur). Notre ami S. Firmin. . . . Mesdemoiselles, il faut que je lui parle avant vous.

(Il va au-devant de S. Firmin, tandis que les jeunes demoiselles s'entretiennent ensemble.)

S c è n e VI.

Agathe, Charlotte, Sophie, S. Firmin, Charles.

Charles (à S. Firmin). Hé bien, as-tu fini ?

S. Firmin. La voilà, prends, et rougis de ta paresse. . . . Hé bien, mesdemoiselles, avez-vous quelque jeu d'arrêté ?

Agathe. Nous vous attendions pour décider notre partie.

S. Firmin. J'ai là-bas un petit musicien à vos ordres : si vous me le permettez, je vais l'appeler pour vous chanter quelque chanson, ou pour vous faire danser.

Sophie. Un petit musicien ? Où est-il, où est-il ?

Charlotte. Il faut convenir que monsieur S. Firmin s'entend bien à amuser sa société.

S. Firmin. Nous ferons, en nous amusant, un acte de charité ; car le pauvre petit musicien ne possède rien sur la terre que son violon.

Charles. Et qui le paiera, monsieur S. Firmin ? Il parle et il agit toujours comme si le roi était son parrain ; et il n'a pas une maille.

Sophie. Ne rougis-tu pas, mon frère. . .

S. Firmin. Laisse-le dire, ma cousine, il ne m'offense point ; ce n'est pas un crime que d'être pauvre ; je ressemble par-là à mon petit musicien, qui est un très-bon enfant. Je lui donnerai douze sous qui me restent dans ma bourse ; et il m'a promis de jouer à ce prix toute la soirée.

Charlotte. Nous nous cotiserons toutes pour le payer.

Agathe. Oui, oui, nous boursillurons.

S. Firmin. Voulez-vous que j'aille le chercher ? Il attend là-bas à la porte.

Sophie. Sûrement, mon cher petit cousin, et dépêche-toi.

(*S. Firmin sort. En même tems Justine apporte un gâteau sur un plat.*)

S c è n e VII.

Agathe, Charlotte, Sophie, Charles.

(*Charles veut prendre le plat des mains de Justine. Sophie l'en empêche.*)

Charles. C'est que je voulais faire les portions.

Sophie. Je vais t'en épargner la peine : tu pourrais les faire si bien, qu'il ne nous resterait pas plus du gâteau que du thé.
(*Elle fait le partage, et présente les morceaux à la ronde.*)

Charles (après avoir pris sa portion). Pour qui donc le morceau qui reste ?

Sophie. Est-ce que mon petit cousin n'en aurait pas ?

Agathe. J'aimerais mieux lui donner ma portion.

Charlotte. Et moi aussi la mienne.

Charles. (avec aigreur). Il est bien heureux.

Sophie. Tu ne vois que sa portion de gâteau à lui envier.

S c è n e VIII.

Agathe, Charlotte, Sophie, Charles, S. Firmin

(tenant par la main le petit Jonas, qui a un violon sous son bras).

S. Firmin. J'ai l'honneur de vous présenter mon petit virtuose.

Charlotte et Agathe. Il est tout-à-fait gentil.

Sophie. De quel pays es-tu, mon enfant ?

Jonas. Je suis des montagnes de la Bresse.

Agathe. Et pourquoi viens-tu de si loin ?

Jonas. C'est que mon pauvre père est aveugle ; il ne peut plus travailler ; nous courons le pays, et il faut que je lui gagne du pain avec mon petit violon.

Sophie. Hé bien, veux-tu nous faire connaître ton savoir-faire ?

Jonas. Ce sera de bon coeur ; mais mon talent n'est pas grand'chose.

S. Firmin. Joue de ton mieux : ce sera toujours assez bien pour moi ; et ces demoiselles seront assez bonnes pour te pardonner quelque faux ton, si tu en fais.

(Jonas accorde son violon. Agathe en même tems prend l'assiette avec le reste du gâteau, et le présente à S. Firmin. Il la remercie, prend l'assiette et la tient à la main, sans toucher au gâteau, pour écouter Jonas. Celui-ci commence d'abord à jouer sur son violon l'air de la chanson suivante ; ensuite il chante.)

1.

Plaignez le sort d'un petit malheureux,
Chargé tout seul du soin de son vieux père :
Ils n'ont hélas ! pour se nourrir tous deux,
Que la pitié qu'inspire leur misère.

2.

Plaignez leur sort ; prêtez-leur vos secours ;
C'est à regret que leur voix vous implore.
De longs travaux l'un a rempli ses jours,
Pour travailler, l'autre est trop faible encore.

3.

Soyez touchés de leur sort malheureux ;
Ayez pitié de l'enfant et du père ;
Ils n'ont, hélas ! pour se nourrir tous deux,
Qu'un peu de pain, qu'on donne à leur misère.

S. Firmin (lui tendant la main). Mon cher enfant, vous êtes donc bien pauvres?

Jonas. Hélas, oui; mais avec mon violon j'espère que nous ne manquerons pas. Si nous sommes malades, le bon Dieu aura soin de nous; et si nous mourons, nous n'avons besoin que d'un petit coin de terre que l'on trouve partout.

S. Firmin. Mais, mon petit malheureux, peut-être que tu as faim; tiens, voici mon gâteau.

Jonas. Nenni, mon beau monsieur; mangez-le vous-même; un peu de pain est tout ce qu'il me faut.

S. Firmin. Non, tu prendras ceci; je sais manger du pain aussi bien que toi.

Jonas. Hé bien, je vous remercie; mais je ne le mangerai pas à présent; je veux le partager avec mon pauvre père; il n'est pas accoutumé à manger de si bonnes choses.

Sophie. Ton pauvre père, dis-tu? tiens, ma portion est pour lui.

Charlotte. Voici encore la mienne.

Agathe. Prends la mienne aussi.

Jonas. Nenni, nenni; gardez votre gâteau, mes jolies demoiselles; j'en ai assez d'un morceau; ce n'est pas avec ces friandises qu'on se rassasie.

Charles (ironiquement). Il a raison; cela lui ferait perdre sa belle voix.

Sophie (à Charles). Personne ne t'a demandé ta portion.

Charles. Oh, il y a long-tems que je l'ai croquée.

S. Firmin (à Jonas). Allons, mon ami, veux-tu goûter d'abord de ton gâteau?

Jonas. Nenni, mon beau monsieur; puisque vous voulez bien me le donner, souffrez que je l'enveloppe dans mon mouchoir, pour l'emporter avec moi.

Sophie. Attends un peu, je te donnerai un morceau de linge plus propre: tu peux, en attendant, mettre le morceau sur la fenêtre.

Jonas. Oui, ma petite demoiselle, je suis ici pour jouer du violon, et non pour manger.

Agathe. Je voudrais bien danser un menuet avec M. S. Firmin. En sais-tu quelqu'un?

Jonas. Tout ce qu'il vous plaira: un menuet, une allemande, une ronde.

Agathe. Voyons d'abord le menuet.

(S. Firmin prend la main d'Agathe et se prépare à danser.)

Charlotte. Pourquoi n'en danserions-nous pas deux à la fois? *(Elle s'avance vers Charles.)* M. Charles.

Charles. Excusez-moi, mademoiselle, je ne sais pas danser.

Sophie. Il a pourtant appris deux ans entiers.

Charles. C'est que je ne suis pas d'humeur fringante aujourd'hui.

Charlotte (*lui faisant la révérence*). Ainsi me voilà refusée.

Sophie. Mon petit cousin, prête-moi ton chapeau. (*à Charlotte*). J'aurai l'honneur, mademoiselle, d'être votre cavalier.

Agathe. Et si nous dansions un menuet à quatre?

S. Firmin. Mademoiselle, je suis à vos ordres.

(*Elles dansent un menuet à quatre; et lorsqu'il est fini, Charlotte va prendre S. Firmin.*)

Charlotte. M. S. Firmin, je veux aussi danser avec vous.

S. Firmin. Je serai ravi, mademoiselle, d'avoir cet honneur.

Agathe. Je veux maintenant être ton cavalier, Sophie.

Sophie. Je perds à tout cet arrangement, mon petit cousin, mais il faut bien que je fasse à ces demoiselles les honneurs de ta complaisance.

(*Elles dansent un second menuet. Pendant ce tems Charles s'approche de la fenêtre, prend le gâteau de Jonas, et se glisse hors de la chambre.*)

Sophie (*à S. Firmin qui s'essuie le front*). Ah! te voilà rendu! Il faut convenir que nous autres demoiselles, nous sommes dix fois plus fortes sur nos jambes que vous, messieurs.

S. Firmin. C'est que vous avez bien plus d'agilité.

Agathe (*à S. Firmin*). Si votre cousin était aussi complaisant que vous, nous vous aurions bientôt mis sur les dents; car l'une de nous pourrait reprendre haleine, tandis que les deux autres danseraient.

(*Elles cherchent Charles de tous côtés.*)

Charlotte. Ah! il s'en est allé! — tant mieux.

Jonas. Jouerai-je encore un petit air?

S. Firmin. Non, c'en est assez, à moins que vous n'en demandiez davantage, mesdemoiselles. Le pauvre malheureux ne sera pas fâché, d'aller gagner ailleurs quelque chose. Je vous ai déjà dit le peu que j'avais dans ma bourse: et Charles a esquivé sa contribution.

Charlotte. Nous voulons toutes contribuer avec vous.

Agathe. Cela va sans dire. (*Elle tire sa bourse.*) Tenez, M. S. Firmin, voilà mes douze sous.

Charlotte. Voilà aussi les miens.

Sophie. Tiens, mon petit cousin, voici une pièce de vingt-quatre sous: garde ton argent, ce sera pour nous deux.

S. Firmin. Non, non, Sophie; je dois être le premier à payer.

(*Il rassemble toutes les pièces, et les donne à Jonas.*)

Jonas. Je ne prendrai jamais tout cela ! ce beau petit monsieur ne m'a promis que douze sous.

S. Firmin. Prends tout, mon ami; nous avons tant de plaisir de pouvoir te faire du bien.

Jonas. Que le bon Dieu vous en récompense ! (*à Sophie.*) A présent, mademoiselle, si vous vouliez avoir la complaisance de me donner un mauvais morceau de linge pour envelopper le gâteau que vous m'avez fait prendre . . .

Sophie. Je l'avais oublié.

(*Elle court à une petite commode et en tire un mouchoir.*)

Tiens, il est un peu usé, mais il servira bien pour cela.

Jonas. Voyez; il n'est encore que trop bon. Je n'ose pas le recevoir.

Sophie. Je ne puis plus m'en servir, et je l'aurais donné à un autre.

Jonas. Que le bon Dieu vous récompense de votre générosité !

(*Il va à la fenêtre pour prendre le gâteau.*)

Sophie. Donne-le moi, que je l'enveloppe.

(*On cherche inutilement le gâteau.*)

Jonas (*tristement*). Il n'y est plus.

Sophie. C'est un bien mauvais garnement; il aura pris la portion du petit malheureux.

Jonas. N'en soyez pas fâchée, ma jolie petite demoiselle; je ne le regrette que par rapport à mon pauvre père.

S. Firmin. Si Charles n'était pas ton frère, sa gourmandise lui coûterait cher; mais il ne faut pas que le père de Jonas en souffre. Ma chère Sophie, si tu voulais me prêter les douze sous, que tu voulais donner pour moi tout-à l'heure ?

Sophie. - Non, mon cousin; je veux en avoir le mérite à moi seule. (*à Jonas.*) Tiens voilà douze sous; achète à ton père un autre morceau de gâteau.

(*Charlotte et Agathe fouillent dans leurs bourses.*)

Charlotte. Tiens, voici encore quelque monnaie.

Agathe. Prends donc !

Jonas. Bon Dieu ! bon Dieu ! non ; c'est trop.

S. Firmin (*lui tend la main avec attendrissement*). Que je suis malheureux de n'avoir rien de plus à te donner ! Mais je suis orphelin et je vis, comme toi, des bienfaits des autres.

Jonas (*à S. Firmin*). Je voudrais que vous ne m'eussiez pas amené ici, ou que vous reprissiez votre argent.

S. Firmin. Ne te mets pas en peine de moi. Adieu, va chercher à gagner ta vie.

Jonas (en sortant, à Sophie). Voilà votre mouchoir, ma jolie demoiselle.

Sophie. Garde-le, si tu en as besoin.

Jonas. Que le ciel vous conserve toutes en santé, et vous rende encore plus jolies ! (*Il sort.*)

S c è n e IX.

Sophie, Charlotte, Agathe, S. Firmin.

Sophie. Concevez-vous quelque chose de plus indigne que la conduite de Charles ?

Agathe. Il ne s'aviserait pas de ces tours, si j'étais sa sœur.

Charlotte. Je suis affligée qu'il ait détruit la joie que nous avions de faire du bien à ce petit malheureux.

Agathe. Il n'est pas maintenant trop à plaindre ; le gâteau lui a été bien payé.

S. Firmin. Il est vrai, grâce à votre générosité ; mais cela ne justifie pas l'action de Charles ; et le pauvre Jonas aurait pu avoir l'un sans perdre l'autre.

Sophie. C'est toi, mon petit cousin, qui en souffres le plus. Tu t'es privé de ta portion ; et c'est mon vauien de frère qui l'a mangée.

(*On frappe à la porte.*)

S c è n e X.

Agathe, Charlotte, Sophie, S. Firmin, Jonas.

S. Firmin. Voici encore notre petit violon. Que nous veux-tu, mon ami ?

Jonas (en pleurant). Ah ! Dieu ! Dieu ! secourez-moi ; je suis perdu.

(*Les enfans s'assemblent autour de lui.*)

Sophie. Que t'est-il donc arrivé ?

Jonas. Toute ma pauvre richesse . . . avec laquelle je me nourrissais moi et mon père Voyez, voyez mon petit violon il est tout en pièces ; et votre mouchoir, votre argent tout est perdu il m'a tout pris.

S. Firmin. Et qui t'a brisé ton violon ? qui t'a pris ton argent ?

Jonas. Celui celui qui m'avait déjà pris mon gâteau.

Sophie. Mon frère, — est-il possible ?

S. Firmin. Charles ?

Charlotte. C'est incroyable.

Agathe. Oh ! le scélérat !

Jonas. Oui, c'est lui, c'est lui : je passais le seuil de la porte, voilà qu'il s'approche de moi, et qu'il me demande si j'avais été payé de ma musique, sans quoi il allait me payer. Oh ! oui, je l'ai été, lui ai-je répondu ; sûrement, je n'ai été que trop bien payé. Où prennent-ils donc cet argent ? a-t-il dit. Voyons un peu ce qu'on t'a donné. Et moi, imbécille que je suis, j'aurais dû penser au gâteau. Mais je n'y pensais plus, j'étais si joyeux, d'apporter tant d'argent à mon père, que je n'en avais pas fait le compte ; j'étais bien aise de le savoir : je pose mon violon à terre, à côté de moi ; je tire ensuite le mouchoir. Voilà qui est encore par-dessus le marché, lui ai-je dit ; c'est une des petites demoiselles qui me l'a donné. J'avais mis dedans tout mon argent ; quand j'ai voulu le dénouer, il a sauté dessus. J'ai deviné sa malice : il tire à lui, je retire à moi. Tout-à-coup il s'aperçoit que mon violon est par terre, il y met ses deux pieds en trépignant. Les bras me sont tombés, j'ai lâché le mouchoir, il l'a pris et s'est enfui. Mon violon et l'archet sont tout brisés, et je n'ai plus ni le mouchoir, ni l'argent. O mon père ! mon pauvre père ! qu'allons nous devenir ?

Sophie. Mais effectivement, je ne le sais pas. . . . Je n'ai plus rien du tout. O mon cher cousin !

Charlotte (à Jonas). Voici quelques petites pièces, c'est tout ce que j'ai sur moi.

Jonas. Ma belle demoiselle, je vous remercie ; mais pour cela, je ne puis pas avoir un violon. O mon pauvre père ! il y a plus de quinze ans qu'il l'avait.

Agathe. Prends encore ceci ; c'est le fond de ma bourse.

Sophie (court à sa commode). Voilà mon dé ? il est d'or : cours le vendre, mon pauvre ami ; j'en ai un d'ivoire, qui me servira à la place.

S. Firmin. Non, garde ton dé, ma petite cousine. Attends, mon ami, je puis te tirer d'embarras.

(*Il se baisse, ôte ses boucles et les lui donne.*)

J'en ai une autre paire de similor. Tu auras sûrement douze francs de celles-ci. Elles sont bien à moi ; c'est mon parrain qui me les a données pour le jour de ma fête.

(*Sophie lui présente son dé, et S. Firmin ses boucles : Jonas hésite à les prendre.*)

Jonas. Non, je ne veux rien prendre de cela; mon père croirait que je l'ai dérobé.

Sophie. Prends au moins mon dé.

S. Firmin. Veux-tu prendre mes boucles? Tu me mettrais en colère. Prends, te dis-je.

Jonas. Ah, Dieu de bonté! Vous voulez que je vous prive de vos bijoux.

S. Firmin. Ne t'en mets pas en peine. Dieu me rendra peut-être plus que je ne te donne. Ton père a besoin de pain; moi, je n'ai pas de père à nourrir.

Sophie. Va, va, et prends garde à bien faire tes petites affaires.

Jonas. Reprenez au moins votre dé.

Sophie. Je n'y pense plus.

Charlotte. Si tu passes jamais devant chez nous, j'aurai soin de toi.

Agathe. C'est à la Place Royale, tout vis-à-vis la tête du cheval. Tu n'as qu'à demander les demoiselles S. Félix, au premier.

Jonas. Oh, les gens qui demeurent au premier me renvoient toujours; je ne monte jamais que tout à-fait dans le haut de la maison.

Sophie. C'en est assez; ton père est peut-être inquiet sur ton compte; et le nôtre pourrait venir.

Jonas. Comment, monsieur votre père? Est-ce que vous l'attendez tout-à-l'heure?

Sophie. Oui, va-t'en, et puis, le coquin qui t'a enlevé ton mouchoir et ton argent, pourrait encore t'enlever ceci.

Jonas. Vous êtes bien sûrs au moins qu'on ne vous grondera pas.

S. Firmin. Non; ne crains rien. Adieu.

Jonas (en sortant). Les bons petits coeurs!

S c è n e XI.

Sophie, Charlotte, Agathe, S. Firmin.

Charlotte. Je suis bien fâchée que vous vous soyez défait de vos boucles, monsieur S. Firmin.

Agathe. Vous nous donnez-là un bel exemple.

S. Firmin. C'est celui que j'ai reçu de Sophie. Si je n'avais pas vu faire à Charles une si vilaine action, je me réjouirais d'avoir trouvé l'occasion de faire une bonne oeuvre. Que je vais regarder mes boucles de similor avec plaisir!

S c è n e **XII.**

M. Melfort, Sophie, Agathe, Charlotte, S. Firmin, Jonas.

(Les enfans s'assemblent en peloton. Sophie et S. Firmin regardent un peu de travers le petit Jonas et se parlent à l'oreille.)

M. Melfort (aux demoiselles S. Félix). Bonjour, mesdemoiselles; je vous remercie de l'honneur que vous avez fait à ma fille; mais permettez-moi, je vous prie, d'écouter en votre présence ce petit garçon. Il m'attendait sur l'escalier; et il ne veut pas me quitter, sans m'avoir parlé devant vous. *(à Jonas.)* Voyons, qu'as-tu à me dire?

Jonas (à Sophie et à S. Firmin). Mes bonnes petites personnes, je vous prie pour l'amour de Dieu, de ne m'en vouloir pas de mal; mais je ne puis me taire: et ce serait mal fait à moi, si je gardais ce que vous m'avez fait prendre, sans le consentement de votre père. Je sais que les enfans n'ont rien à donner.

M. Melfort. Qu'est-ce donc que ceci?

Jonas. Je vais vous le dire. Ce jeune monsieur m'appelle par la fenêtre pour amuser, avec mon violon, ces petites demoiselles. Il y avait encore un autre petit monsieur bien joli, mais un bien méchant coquin.

M. Melfort. Quoi, mon fils?

Jonas. Pardonnez-moi, cela m'est échappé. Je joue de mon mieux les airs que je sais, et ces bonnes petites personnes me font la grâce de me donner un morceau de gâteau et un mouchoir pour l'envelopper, avec une poignée de petites pièces: je ne sais pas ce qu'il y avait.

M. Melfort. Eh bien?

Jonas. Eh bien, le méchant petit monsieur m'a pris le gâteau que je voulais porter à mon pauvre père, qui est aveugle. Passe pour cela. Mais il sort de la chambre en cachette; et lorsque je me retire tout joyeux avec mon petit paquet, il me guette au passage, me prend le mouchoir avec tout l'argent, et met mon violon en pièces. Tenez, le voyez-vous? *(il se met à pleurer)* toute ma richesse avec quoi je me nourrissais, moi et mon père.

M. Melfort. Dis-tu vrai? ce serait une effroyable méchanceté. Quoi, mon fils, . . .

Charlotte. Sa conduite, dans tout le reste, rend ceci très-croyable. Demandez à Sophie elle-même.

M. Melfort. Va, mon ami, ne t'afflige pas: je saurai le dédommager: mais est-ce là tout?

Jonas. Non, monsieur, écoutez seulement. Dans le chagrin où j'étais, je suis rentré pour raconter l'aventure à ces bonnes petites personnes. Elles n'avaient pas assez d'argent pour payer le dommage. Voilà cette jolie demoiselle qui me donne son dé d'or, et ce jeune monsieur ses boucles d'argent. Je ne pouvais pas les prendre; mon père aurait cru que je les avais volés. Je savais que vous alliez revenir; je vous ai attendu pour vous les rendre; les voici. . . . Mais je n'ai donc plus de violon! o mon violon! o mon pauvre père!

M. Melfort. Que viens-tu de me raconter? est-ce toi, est-ce vous, mes braves enfans, que je dois le plus admirer? Excellente petite créature! dans une extrême indigence, tout perdre; et dans la crainte de faire du mal, courir le risque de laisser mourir de faim un père que tu aimes!

Jonas. Est-il donc si beau de ne pas être un méchant? non, le pain mal gagné ne profite pas. C'est ce que mon père et ma mère m'ont toujours dit. Si vous vouliez seulement m'acheter un violon; tout serait réparé. Ce que le dé et les boucles m'auraient valu de plus, c'est le bon Dieu qui m'en tiendra compte.

M. Melfort. Il faut que ton père et toi, vous ayez une droiture bien extraordinaire, pour ne pas soupçonner seulement la corruption des autres hommes! Dieu veut se servir de moi pour répandre sur vous ses bienfaits. Reste avec nous. Je veux d'abord te mettre auprès de S. Firmin; nous verrons ensuite ce que nous aurons de mieux à faire.

Jonas. Quoi, auprès de ce petit ange? oh, je suis transporté de joie.

(Il baise la main de S. Firmin.)

Mais non, *(avec tristesse)* je ne veux pas laisser mon père tout seul. Sans moi comment serait-il pour vivre? quoi, je serais dans la richesse, et il mourrait de faim? oh, non.

M. Melfort. Excellent enfant! et qui est ton père?

Jonas. Un vieux paysan aveugle que je nourris avec mon violon. Il est vrai qu'il ne mange, comme moi, qu'un morceau de pain avec du lait cru. Mais le bon Dieu nous en donne toujours assez pour la journée; et nous ne nous mettons pas en peine du lendemain; il y pourvoit aussi.

M. Melfort. Hé bien, je veux prendre soin de ton père; et s'il y consent, je le ferai entrer dans une maison de charité, où l'on a une attention extrême pour les infirmes. Tu pourras l'y aller voir quand tu voudras.

(Jonas pousse un cri de joie, et court tout autour de la chambre, comme hors de lui-même.)

Jonas. Oh Dieu, mon pauvre père; non, cela va le faire mourir de plaisir. Je ne puis rester plus long-tems, il faut que je l'aïlle chercher et que je vous l'amène ici.

(Il court vers la porte. Sophie et S. Firmin prennent la main de monsieur Melfort, et s'essuient les yeux.)

S c è n e XIII.

M. Melfort, Sophie, Agathe, Charlotte, S. Firmin.

M. Melfort. O mes chers enfans! que ce jour aurait été heureux pour moi, si en admirant la générosité de vos sentimens, la pensée de l'indignité de mon fils ne venait empoisonner mon bonheur: mais non, il ne doit pas l'empoisonner. Dieu m'a fait présent d'un autre fils en toi, mon cher S. Firmin: si t'u ne l'es pas par la naissance, tu l'es par les liens du sang, et par un coeur digne de moi. Oui, tu seras seul mon fils. . . . Mais, où est Charles, va le chercher, et amène-le moi tout de suite ici.

(S. Firmin sort.)

Sophie. Il y a près d'une heure que nous ne l'avons vu. Pendant que le petit garçon nous faisait danser un menuet, il a disparu avec sa portion de gâteau.

S. Firmin (en rentrant). On l'a vu entrer ici près chez un confiseur. J'ai dit à Lafleur, de l'aller chercher.

M. Melfort. Mes enfans, passez dans mon cabinet; je veux savoir ce qu'il aura l'effronterie de me répondre. Quand j'aurai besoin de témoins, je vous appellerai.

Charlotte et Agathe. En ce cas, nous allons nous retirer.

M. Melfort. Non, mes enfans; je vais envoyer dire à vos parens que vous passerez ici le reste de la soirée. Vraisemblablement le vieux Jonas et son digne fils seront nos convives; j'ai besoin de quelque baume pour la cruelle blessure que Charles a faite à mon coeur; et je n'en connais point de plus salulaire que l'entretien d'aimables enfans comme vous.

Sophie (prêtant l'oreille). Je crois entendre venir Charles.

(M. Melfort ouvre la porte de son cabinet; les enfans s'y retirent.)

S c è n e XIV.

M. Melfort.

Il y a long-tems que je craignais cette affreuse découverte; mais je ne l'aurais jamais soupçonné de pareilles horreurs. Il est peut-être encore tems de le guérir de ces vices. Hélas, pourquoi faut-il y employer des remèdes désespérés?

S c è n e XV.

*M. Melfort, Charles.**Charles.* Que me voulez-vous, mon papa?*M. Melfort.* D'où viens-tu? n'étais-tu pas dans ta chambre?*Charles.* Notre précepteur est sorti. S. Firmin était descendu. Après avoir travaillé tout l'après-midi, je me suis ennuyé d'être seul.*M. Melfort.* Que n'es-tu allé joindre, comme S. Firmin, la petite société que j'ai trouvée chez ta soeur?*Charles.* C'est ce que j'ai fait aussi; mais ces demoiselles se sont si mal comportées envers moi.*M. Melfort.* Comment donc? tu m'étonnes.*Charles.* D'abord elles ont pris du thé; mais sans vouloir m'en donner une goutte; elles m'ont fait au contraire toutes sortes de malices. S. Firmin a ramassé dans la rue un petit mendiant pour leur jouer du violon. Il lui a donné du gâteau qu'on leur avait servi, et à moi pas un morceau. On a dansé, aucune de ces demoiselles n'a voulu danser avec moi, quoiqu'elles fussent trois, et qu'il n'y eût d'autre cavalier que S. Firmin. Qu'aurais-je fait ici? je suis descendu à la porte, pour voir passer le monde.*M. Melfort.* A la porte seulement? Que s'est-il donc passé au coin de la rue entre le petit musicien et toi? Certaines gens m'ont dit, que tu l'avais battu, que tu avais brisé son violon, et qu'il s'en était allé en pleurant.*Charles.* Cela est vrai, mon papa; et si je n'avais pas eu le coeur aussi bon, j'aurais appelé la garde pour le faire mettre au cachot. Ecoutez-moi un peu. Lorsque je l'ai vu sortir d'ici, je me suis dit: Il faut que tu donnes aussi quelque chose à ce petit malheureux pour sa peine; car je sais que S. Firmin n'a rien à lui, et qu'un mendiant n'est pas bien

payé avec un morceau de gâteau. J'ai pris dans ma bourse quelque monnaie que je lui ai donnée; il a tiré un mouchoir pour l'y mettre; je m'aperçois que c'est un mouchoir de ma soeur; voyez la marque: je l'ai prié de le rendre de bonne grâce; il ne l'a pas voulu: je l'ai pris au collet; nous avons lutté ensemble, et par hasard j'ai mis le pied sur son violon.

M. Melfort (avec colère). Cessez, lâche menteur, je ne peux plus vous écouter.

Charles (s'approche de lui et veut lui prendre la main). Mais, mon cher papa, pourquoi êtes-vous fâché?

M. Melfort. Fuis, méchant, ôte-toi de mes yeux; tu me fais horreur.

(Il fait sortir les enfans du cabinet.)

S c è n e XVI.

M. Melfort, Sophie, Agathe, Charlotte, Charles, S. Firmin.

M. Melfort. Venez, mes enfans, je ne veux plus voir que ceux qui meritent mon amour; et toi, sors pour jamais de ma présence. Mais non, demeure; il faut que tu reçoives auparavant ton arrêt. *(à Sophie et à S. Firmin.)* Vous avez entendu ses accusations contre vous?

Sophie. Oui, mon papa; et si cela n'était pas nécessaire pour notre justification, je ne dirais pas un mot contre lui, de peur d'augmenter votre colère.

Charles. Ne croyez rien de ce qu'elle va vous dire.

M. Melfort. Tais-toi; j'ai déjà la preuve que tu es un détestable menteur. Le mensonge conduit au vol et au meurtre. Tu as déjà commis le premier crime; et il ne te manque peut-être que des forces pour commettre le second. Parle, ma fille.

Sophie. Premièrement, il ne s'est occupé de rien cet après-midi; c'est S. Firmin qui lui a fait sa version.

M. Melfort. Cela est-il vrai?

S. Firmin. Je ne puis en disconvenir.

Sophie. Ensuite il a jeté une tasse de thé sur la robe d'Agathe, et tandis que nous étions occupées à l'essuyer, il est resté à table et a vidé toute la théière; il ne nous en est pas resté une goutte. En voici des témoins. *(Montrant les demoiselles S. Félix.)* A l'égard du gâteau. . . .

M. Melfort. C'en est assez; toutes tes méchancetés sont découvertes: monte dans ta chambre pour aujourd'hui; dès

demain au matin, je te chasse de la maison : je te laisserai le tems de te corriger, avant que tu y rentres ; et si cela ne réussit pas, il ne manque pas de cachots, où l'on renferme les scélérats qui troublent la société par leurs crimes. S. Firmin, dis à Lafleur de le garder à vue dans sa chambre : tu recommanderas en même tems qu'on m'envoie le précepteur, aussitôt qu'il sera de retour.

Sophie et S. Firmin (intercédant pour lui.) Mon cher papa, mon cher oncle. . . .

M. Melfort. Je ne veux rien entendre en sa faveur. Celui qui est capable d'arracher au pauvre le salaire qu'il a gagné, de lui briser l'instrument de ses travaux, et de chercher à se justifier de ces atrocités par le mensonge et par la calomnie, doit être retranché de la société des hommes : je loue le ciel de ce qu'il me laisse encore de braves enfans comme vous : c'est vous qui ferez ma consolation ; et c'est avec vous que je veux me réjouir ce soir, autant que peut le faire un père qui a un fils d'un si mauvais naturel.

VII.

UN BON COEUR

FAIT PARDONNER,

BIEN DES ÉTOURDERIES.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. Valcourt.

Rodolphe, son fils.

Marianne, sa fille.

Frédéric, son neveu.

Dorothée, sa nièce.

Un domestique.

Pétrel, ancien cocher.

La scène est dans un appartement du château de M. Valcourt.

S c è n e I.

M. Valcourt.

Voilà ce que l'on gagne à se charger des enfans d'autrui ! Ce Frédéric, comme je l'aimais ! il m'était, je crois, plus cher que mon propre fils ; et le vaurien me joue de ces tours ! Comment a-t-il pu changer à ce point de ce qu'il annonçait dans l'enfance ? C'était une bonté de cœur, un feu, une gaieté, le courage d'un lion, et la candeur d'un agneau ! On ne pouvait se défendre de l'aimer. Ah ! qu'il ne reparaisse plus devant mes yeux ; je ne veux plus entendre parler de lui.

S c è n e II.

M. Valcourt, Dorothee.

Dorothee. Vous m'avez fait appeler, mon cher oncle? Me voici pour recevoir vos ordres.

M. Valcourt. J'ai de jolies nouvelles à te donner de ton coquin de frère.

Dorothee (en pâlisant). De Frédéric?

M. Valcourt. Tiens, lis cette lettre de Rodolphe, ou plutôt je vais te la lire moi-même. *(Il lit.)*

„Mon cher papa!“

„J'ai bien du chagrin de n'avoir que des choses, si désagréables à vous annoncer; mais il vaut encore mieux que vous les appreniez de moi, que d'un autre. Notre cher Frédéric“

Oh! oui, il mérite bien à présent ce nom d'amitié.

„Notre cher Frédéric mène une mauvaise conduite. Il y a quelques jours qu'il a vendu sa montre, et, ce qui est encore pis, la plupart de ses livres de classe et de prières; je vais vous dire comment je l'ai su. Un vieux bouquiniste qui nous apporte au collège des livres de rencontre, vint l'autre jour m'offrir un Exercice du Chrétien. Comme j'ai usé le mien à force de le lire, je ne demandais pas mieux que d'en acheter un autre. Il me le présente; je le reconnais aussitôt pour celui de Frédéric, et d'autant mieux que son nom étoit griffonné sur le titre; je l'achetai six sous, mais je n'en dis rien, pour que cela ne lui fît pas du tort parmi nos camarades; je me contentai de le porter au préfet, qui fit venir le bouquiniste, et lui demanda de qui il tenait ce livre. Le bouquiniste avoua qu'il l'avait acheté de mon cousin, Frédéric ne put le nier, et il dit qu'il l'avait vendu, parce qu'il avait eu besoin d'argent; et qu'en attendant qu'il pût en acheter un autre, il avait emprunté celui d'un de ses amis qui en avait deux. Le préfet voulut savoir ce qu'il avait fait de cet argent. Frédéric le lui déclara; mais je le soupçonne de n'avoir fait qu'un mensonge. Ah! ah! dis-je en moi-même, il faut savoir, s'il ne s'est pas aussi défait de quelques-unes de ses nippes. Je pensai d'abord à la montre que vous lui avez donnée pour ses étrennes, afin qu'il sût un peu le compte de son tems, dont il ne s'occupait guère, comme vous devez vous en souvenir: je le priai de me dire l'heure qu'il étoit. Il fut embarrassé, et il me répondit que sa montre étoit chez l'horloger. J'y allai sur le champ pour m'en éclaircir. Il n'y avait pas un mot de vrai.

Je lui fis des représentations en bon cousin. Il me répliqua que cela ne me regardait point, et que sa montre était beaucoup mieux là où il l'avait mise, que dans son gousset; qu'il n'avait plus besoin de savoir l'heure pour ce qu'il avait à faire. Qui sait encore ce qu'il aura fait de pis? car on ne peut pas tout deviner."

Hé bien, que dis-tu de cela, Dorothée?

Dorothée. Mon cher oncle; je vous avoue que je suis aussi mécontente que vous de mon frère. Cependant....

M. Valcourt. Un peu de patience. Ce n'est pas tout. Voici le plus beau de l'histoire. *(Il lit.)*

"Écoutez un peu ce qu'il a fait depuis. Avant-hier après-midi il sortit sans permission: et le soir il n'était pas encore de retour. On sonne le souper; il ne se trouve point au réfectoire. Enfin, il passe toute la nuit dehors, et ne rentre que le lendemain au matin. Vous pouvez vous imaginer comment il fut reçu. On lui demanda où il était allé. Il avait forgé d'avance toutes ses menteries. Mais quand même tout ce qu'il a dit serait vrai. . . . Au reste il doit paraître ce soir à l'assemblée générale des maîtres du collège; et si on lui fait justice, il sera chassé honteusement, ou tout au moins renvoyé. Ce qui m'afflige le plus, c'est son ingratitude pour vos bontés, la honte dont il nous couvre, et le train de vie libertine qu'il prend. Je ne puis me persuader qu'il n'ait pas menti en disant l'endroit où il a passé la nuit."

Et pourquoi ne l'ajoutes-tu pas?

"Mais je veux bien qu'il ait dit la vérité. Ce serait peut-être pis, et il n'en serait que plus digne de votre colère. Il menace maintenant de s'échapper, pour se rendre chez vous...."

Oui, oui, qu'il y vienne! Qu'il mette seulement le pied sur le seuil de ma porte; il verra ce qui lui en arrivera. Qu'il retourne là où il passe ses nuits: Dorothée c'est à toi que je parle; ne t'avise pas de me dire un mot en sa faveur. On peut le mettre en prison, le renvoyer, le chasser ignominieusement; tout cela m'est égal. Je ne m'informe plus de lui. Il n'a qu'à se rendre dans un port de mer, se faire mousse, et s'embarquer pour les grandes Indes. Je l'ai regardé trop longtemps comme mon fils.

Dorothée. Oui, mon cher oncle, vous nous avez tenu lieu de père; et nos parens mêmes n'auraient pas eu plus de soins et de bontés pour nous.

M. Valcourt. Je l'ai fait avec plaisir, et je n'en ai aucun mérite; feu votre mère, pendant mes voyages, en a fait autant

pour mes enfans. Ainsi, c'était pour moi un devoir sacré. Je ne m'en étais jamais repenti jusqu'à ce jour; mais. . . .

Dorothée. Ah! si mon frère a pu s'oublier un moment, ce n'est que par la fougue de son caractère. Vous l'avez eu long-tems sous vos yeux. Lorsqu'il avait commis une faute, son repentir et le regret de vous avoir fâché, étaient plus grands que son offense.

M. Valcourt. Et aussi combien lui ai-je pardonné d'étourderies! Lorsqu'il s'est brûlé les sourcils et les cheveux avec ses pétards; lorsqu'il a cassé, par la fenêtre, un grand miroir chez notre voisin; lorsqu'il s'est laissé tomber dans un bournier avec un habit tout neuf; lorsqu'il a conduit ma plus belle voiture dans les fossés, ne lui ai-je pas fait grâce de tout cela? J'attribuais ces belles équipées à une pétulance qui n'annonçait pas encore de mauvais naturel; mais vendre sa montre et ses livres, passer la nuit hors de sa pension, se révolter contre ses maîtres, avoir encore le front de penser à rentrer chez moi!

Dorothée. Mon cher oncle, ayez d'abord la bonté d'entendre ce qu'il peut dire pour sa justification.

M. Valcourt. L'entendre! Dieu me préserve seulement de le voir! Je vais donner des ordres dans le village pour qu'on le recoive à grands coups de fourche, s'il ose s'y présenter.

Dorothée. Non, vous ne pourrez jamais prendre cette dureté sur votre coeur; vous ne rejetterez point les prières d'une nièce qui vous chérit et vous honore comme son père.

M. Valcourt. Tu vas voir si cela me sera difficile.

Dorothée. Vous voudrez donc me laisser croire, que vous n'aimez plus la mémoire de votre soeur, que vous ne m'aimez plus moi-même?

M. Valcourt. Toi, je n'ai rien à te reprocher. Aussi les fautes de ton frère ne changeront rien de mes sentimens à ton égard. Mais si tu m'aimes, ne me tourmente plus de tes supplications. Ne songe qu'à vivre heureuse de mon amitié.

Dorothée. Comment pourrais-je vivre heureuse, en voyant mon frère dans votre disgrâce?

M. Valcourt. Il l'a trop bien méritée! Pourquoi ne pas dire ce qu'il a fait de l'argent, et où il est allé courir?

Dorothée. Il paraît, par la lettre même, qu'il en fait l'aveu. C'est Rodolphe qui ne veut pas y croire.

(Elle baise, en pleurant, la main de *M. Valcourt*.)

Ah, mon cher oncle. . . .

M. Valcourt (un peu attendri). Hé bien, je veux encore faire un effort pour toi. J'attendrai la lettre du préfet.

S c è n e III.

M. Valcourt, Dorothée, un Domestique.

M. Valcourt. Que me veux-tu ?

Le Domestique. C'est un messenger qui demande à vous parler.

M. Valcourt. Qu'est-ce qu'il m'apporte ?

Le Domestique. Une lettre du collègue.

(Le Domestique lui remet la lettre.)

M. Valcourt (regardant la lettre). Bon ! voici ce que j'attendais. C'est du préfet. Je reconnais sa main. Où est le messenger ? qu'il attende ma réponse.

Le Domestique. Voulez-vous que je le fasse monter ?

M. Valcourt. Non, je descends. Je veux m'instruire de sa bouche.

(Il sort. Dorothée veut le suivre. Le Domestique lui fait signe de rester.)

S c è n e IV.

Dorothée, le Domestique.

Le Domestique. Ecoutez, écoutez, mamselle Dorothée.

Dorothée. Qu'avez-vous à me dire ?

Le Domestique. Monsieur votre frère est ici.

Dorothée. Mon frère ?

Le Domestique. S'il n'est pas encore arrivé, il n'est pas bien loin.

Dorothée. De qui le savez-vous ?

Le Domestique. Du messenger qui l'a rencontré sur la route. Ah, mamselle ! qu'a donc fait M. Frédéric ?

Dorothée. Rien qui soit indigne de lui. Ne l'en croyez pas capable.

Le Domestique. Oh ! c'est aussi ce que je pensais ! Dieu sait que nous l'aimions tous, et que nous aurions tous donné pour lui jusqu'à notre vie. Il nous récompensait du moindre service que nous pouvions lui rendre. Il faisait notre paix avec votre oncle, lorsqu'il était en colère contre nous. Il était le protecteur de tous les malheureux du village. Comment donc son préfet a-t-il pu se fâcher contre lui ? Ah ! je le vois,

on aura voulu le punir pour quelque gentille espièglerie ; et lui qui est un brave jeune homme, ne se laisse pas traiter cavalièrement.

Dorothée. Où le messenger-l'a-t-il trouvé ?

Le Domestique. Près du second village. Il dormait entre des saules sur le bord d'un ruisseau.

Dorothée. Mon pauvre frère !

Le Domestique. Le messenger a attendu qu'il se réveillât. Vous devez penser combien M. Frédéric a été surpris en le voyant. Il s'est imaginé que cet homme avait été mis à ses trousses pour le ramener, et il lui a dit, qu'il se ferait mettre en pièces plutôt, que de le suivre.

Dorothée. Je le reconnais bien à ce ton ferme et résolu.

Le Domestique. Le messenger lui a protesté qu'il avait tant d'amitié pour lui, que, dût-il en recevoir des reproches, dût-il même perdre son emploi, il ne voudrait pas le chagriner. Il lui a dit le sujet de son message, et lui a rapporté les propos qu'on tenait sur son compte.

Dorothée. Et quel parti mon frère a-t-il pris ?

Le Domestique. Quoiqu'il fût harassé de fatigues, il s'est mis en marche avec le messenger, et ils ont fait route ensemble jusqu'à la lisière du bois. M. Frédéric s'y est jeté pour aller se cacher dans l'hermitage : il y attendra le retour du messenger, pour savoir comment votre oncle aura pris les choses.

Dorothée. Oh ! si je pouvais lui parler !

Le Domestique. Il y a apparence qu'il le désire autant que vous.

Dorothée. Mon oncle tourne souvent de ce côté sa promenade. S'il allait le rencontrer dans son premier feu ! O mon ami ! courez lui dire qu'il aille se tapir dans la grange, derrière les bottes de foin. J'irai le trouver aussitôt que mon oncle sera sorti.

Le Domestique. Soyez tranquille, mamselle. Je vais l'y conduire moi-même, et l'aider à se cacher.

(Il sort.)

S c è n e V.

Dorothée (seule). Que de chagrin il me cause sans cesse ! et je ne puis m'empêcher de l'aimer.

S c è n e VI.

Marianne, Dorothee.

Dorothee. Ah ! ma chère cousine, que j'avais d'impatience de t'entretenir ! Hélas ! Je n'ai cependant que de bien mauvaises nouvelles à t'apprendre.

Marianne. Je les sais toutes. Mon papa vient de me donner à lire la lettre de mon frère. Celle du préfet a redoublé sa colère contre Frédéric.

Dorothee. Je ne sais par où m'y prendre pour le justifier.

Marianne. Je parierais qu'il est innocent. Tu connais cet hypocrite de Rodolphe ; il fait toutes les fautes, et sait les mettre adroitement sur le compte d'autrui. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il cherche à perdre ton frère dans l'esprit de mon papa. Vingt fois, par des accusations secrètes il l'a fait chasser de la maison, et puis lorsque les choses se sont éclaircies, il s'est trouvé qu'il n'y avait que lui seul de coupable. Je vois par sa lettre même qu'il est un traître, et que Frédéric est tout au plus un étourdi.

Dorothee. Quelle douce consolation me donne ton amitié ! Oui, mon frère est né bon, franc, cordial, généreux, sans défiance ; mais il est pétulant, audacieux et inconsidéré. Il est opiniâtre dans ses idées, et ne ménage pas assez ceux qui ne le traitent pas à sa fantaisie.

Marianne. Et Rodolphe est envieux, dissimulé, hypocrite et flatteur. C'est un chat qui fait d'abord patte de velours, et qui donne ensuite son coup de griffe au moment où vous comptez le plus sur son amitié. Que je donnerais volontiers mon frère, avec toutes ses fausses vertus, pour le tien, chargé de tous ses défauts ! Le pis est que Frédéric ne soit pas ici.

Dorothee. Et s'il y était ?

Marianne. Oh ! où est-il donc ? J'y cours : je meurs d'envie de le voir.

Dorothee. Chut ! Je crois entendre mon oncle qui gronde.

Marianne. Tu es la sœur de Frédéric ; il est juste que tu le voies la première. Je vais rester ici avec mon papa, pour chercher à l'adoucir. Toi, cours auprès du pauvre fugitif, et porte-lui quelques paroles d'espérance et de consolation.

Dorothee. Oui, et une bonne mercuriale aussi, je t'assure, car il la mérite de toutes façons.

(Elle sort.)

S c è n e VII.

M. Valcourt, Marianne.

M. Valcourt. Je suis si en colère contre ce drôle, que je n'ai pas été en état d'écrire pour envoyer le messenger. Il peut aussi bien ne partir que demain au matin. Tâchons de me remettre un peu.

Marianne. Quoi, mon papa! vous êtes toujours fâché contre mon pauvre cousin? Est-ce donc un si grand crime qu'il a commis?

M. Valcourt. Il te sied bien, vraiment, de l'excuser: je vois que tu n'as pas une meilleure tête que lui, et que tu aurais peut-être fait pis à sa place. Vous avez cependant l'un et l'autre un bon exemple sous les yeux.

Marianne. Et qui donc?

M. Valcourt. Mon brave Rodolphe.

Marianne. Ah! oui, mon frère est un garçon bien vrai, bien généreux! C'est un digne modèle.

M. Valcourt. Je sais que Dorothee et toi, vous lui en avez toujours voulu. Moi-même, d'après votre façon de penser, j'avais pris des préventions contre lui. Mais le préfet m'en rend aujourd'hui de si bons témoignages.

Marianne. Eh mon Dieu! ses précepteurs ne vous accablaient-ils pas ici de ses louanges? On sait qu'il est né d'un homme riche, et l'on espère toujours attraper des présents d'un père, en le flattant sur son fils.

M. Valcourt. Je veux bien qu'on m'ait un peu flagorné sur son compte; mais au moins ne m'a-t-il pas joué un seul tour, comme Frédéric m'en a joué mille depuis son enfance.

Marianne. Ses tours ne portaient de préjudice à personne; ils ne faisaient tort qu'à lui-même.

M. Valcourt. Tu me mettrais en fureur. Il ne s'est fait tort qu'à lui-même, n'est-ce pas, en précipitant dans les fossés ma plus belle voiture? Une voiture dorée, toute neuve, qui venait de me coûter six mille francs.

Marianne. Ce n'est qu'un trait d'étourderie, bien excusable à son âge. Pétrel essayait cette voiture; Frédéric le tourmenta si fort pour monter sur le siège, qu'il le prit avec lui. Lorsqu'ils eurent fait quelques pas, le fouet tombe; Pétrel descend pour le ramasser; les chevaux sentent leurs rênes dans une main plus faible, ils s'emportent. Heureusement l'avant-train se détache, et il n'y a que la voiture qui en ait souffert.

M. Valcourt. Ce n'est pas assez peut-être? et qui dans cette aventure est plus à plaindre que moi?

Marianne. Frédéric, qui en a eu la tête toute fracassée, et surtout le pauvre Pétrel, qui a perdu son service.

M. Valcourt. Ah! je ne puis y penser sans frémir encore de colère. Cette belle équipée m'a coûté plus de cent louis.

Marianne. Et combien de regrets elle a coûté au bon Frédéric! Il ne se consolera jamais d'avoir été cause de la disgrâce du malheureux Pétrel.

M. Valcourt. Deux bons vauriens à mettre ensemble. J'admire toujours que tu choisisses les plus mauvais garnemens pour plaider leur cause. C'est dommage, en vérité, que tu ne sois pas née garçon pour être camarade de ton cousin. Vous auriez fait, je crois, tous deux de belles manoeuvres.

Marianne. Mais au moins. . . .

M. Valcourt. Tais-toi. Tu m'importunes de tes sornettes. Je veux sortir pour aller prendre le frais. Va chercher Dorothee, et vous viendrez me trouver. (*Il sort, et laisse son chapeau.*)

Scène VIII.

Marianne. J'aurai bien de la peine encore à le faire revenir. Ne désespérons de rien cependant. Il n'est méchant que dans ses paroles.

Scène IX.

Marianne, Dorothee.

Dorothee (*présentant son nez à la porte entr'ouverte*). Bst!

Marianne. Eh bien?

Dorothee. Mon oncle est-il dehors?

Marianne. Il vient de sortir. Et Frédéric?

Dorothee. Il nous attend sur l'escalier dérobé.

Marianne. Il n'y a qu'à le faire monter dans notre appartement.

Dorothee. Il faut bien s'en garder. Justine y est.

Marianne. Que ne le faisons-nous entrer ici? Personne n'y vient, lorsque mon papa est dehors.

Dorothee. Tu as raison. Il nous sera aussi plus facile de le faire esquiver au besoin. Attends, je vais le faire monter.

S c è n e X.

Marianne. Que je suis curieuse de l'entendre raconter son histoire; j'aurai aussi bien du plaisir de le voir. Il y a plus d'un an, qu'il nous a quittés. Ah! je l'entends.

(Elle va jusqu'à la porte à sa rencontre.)

S c è n e XI.

Marianne, Dorothee, Frédéric.

Marianne (l'embrassant). Ah! mon cher cousin.

Dorothee. Il mérite bien ces caresses pour les chagrins qu'il nous cause!

Marianne (lui tendant la main). Je le vois. Tout est oublié.

Frédéric. Ma chère cousine, je te trouve donc toujours la même? Tu n'as jamais été si sévère pour moi que ma soeur.

Dorothee. Si je l'étais autant que notre oncle. . . .

Frédéric. Avant toutes choses, que dit-il? Est-il donc vrai qu'il est si fort en colère contre moi?

Dorothee. S'il savait que nous te cachons ici, nous n'aurions rien de mieux à faire que de vider la maison, et de courir les champs.

Marianne. Oh oui, garde-toi bien de te présenter sitôt à ses yeux; il serait homme à te fouler peut-être sous ses pieds dans sa première fureur.

Frédéric. Que peut donc lui avoir écrit le préfet?

Dorothee. Un beau panégyrique sur tes fredaines.

Marianne. Mon frère en avait déjà touché quelque chose par la poste d'hier.

Frédéric. Quoi! Rodolphe a écrit? je n'ai donc plus besoin de justification. Il sait aussi bien que moi comment les choses se sont passées. Je lui ai tout confié.

Marianne. Il n'y aurait qu'à te juger sur sa lettre.

Frédéric. Je veux être un coquin, si je ne suis pas innocent.

Dorothee. Ce n'est rien dire. Il faut bien être l'un ou l'autre.

Frédéric. Et vous avez pu me croire coupable? Quel est donc mon crime; d'avoir vendu ma montre?

Dorothee. N'est-ce rien que cela? et qui sait encore si tes chemises, tes habits. . . .

Frédéric. Il est vrai. J'aurais tout vendu, si j'avais eu besoin de plus d'argent.

Dorothée. Voilà une belle manière de te défendre ; et passer les nuits hors de ta pension !

Frédéric. Une nuit, ma soeur.

Dorothée. Et te révolter contre un juste châtiment !

Frédéric. Dis contre un outrage que je n'avais pas mérité. Quand je m'y serais soumis, j'aurais toujours conservé dans l'esprit de mon oncle la tache d'une faute. Et si l'on m'avait chassé, je n'aurais jamais reparu devant vous.

Marianne. Mais, mon ami, que peux-tu dire pour ta défense ? Il faut bien que nous en soyons instruites, pour le blanchir aux yeux de mon papa.

Frédéric. Ecoutez. Il y a quelques jours qu'on nous parla d'une foire dans le prochain village. Le préfet nous donna la permission d'y aller pour nous divertir, et pour voir les curiosités qu'on y montrait.

Dorothée. Ah ! c'est donc en oranges et en pralines que tu as mangé ta montre et ton Exercice du Chrétien, ou bien à voir les singes et les marmottes.

Frédéric. Il faut que ma soeur ait bien du goût pour toutes ces choses, pour croire qu'on puisse y dépenser son argent. Non, ce n'est pas cela. J'avais soif, et j'entrai dans une auberge où l'on vendait de la bière.

Dorothée. Mais, c'est encore pis.

Frédéric. En vérité, ma soeur, tu es bien cruelle. Laisse-moi donc achever. Tandis que j'étais assis. . . .

Marianne (*prêtant l'oreille vers la porte*). Nous sommes perdus ; mon papa ; je l'entends.

Dorothée. Sauve-toi, sauve-toi.

Frédéric. Non ; je veux attendre mon oncle pour me jeter à ses pieds.

Marianne. Eh non, mon ami ; il n'est pas en état de t'entendre. Par pitié pour moi. . . .

Frédéric. Tu le veux ?

Marianne. Oui, oui ; laisse-moi gouverner tes affaires.

(*Elle le pousse par les épaules vers la porte de l'escalier dérobé, la ferme sur lui, et revient.*)

S c è n e XII.

M. Valcourt, Marianne, Dorothée.

Marianne. Hé bien, mon papa, vous voilà déjà de retour de votre promenade.

M. Valcourt. Je cherche mon maudit chapeau. Je ne sais où je l'ai laissé.

Dorothée. (*cherchant des yeux*). Tenez, tenez, le voici. (*Elle le lui présente.*)

M. Valcourt. Tu ne pouvais pas avoir l'avisement de me le porter?

Dorothée. Il faut que je sois aveugle, pour ne l'avoir pas vu.

Marianne. Qui peu penser à tout?

M. Valcourt. Effectivement, il y a tant de choses qui t'occupent.

Marianne. C'est que le pauvre Frédéric m'est revenu dans la tête.

M. Valcourt. N'entendrai-je jamais que ce nom siffler à mes oreilles?

Marianne. Hé bien, mon papa, n'en parlons plus. Ne voudriez-vous pas aller continuer votre promenade avant le serein?

M. Valcourt. Non, je ne veux plus sortir. (*Marianne et Dorothée se regardent en branlant la tête d'un air mécontent.*) Il est trop tard. Aussi bien on vient de me dire que mon ancien cocher est en bas, et qu'il veut me parler.

Marianne et Dorothée. Pétrel?

M. Valcourt. Quelque dommage qu'il m'ait causé, le mal est fait et il en a été assez puni. Je veux savoir ce qu'il a à me dire.

Marianne. Il pourrait bien attendre que vous fussiez revenu de votre promenade.

M. Valcourt. Non, non, j'en serai plus tôt débarrassé. Dans le fond. . . (*Marianne et Dorothée se parlent en secret.*) (*à Marianne.*) Lorsque votre père, (*à Dorothée*) lorsque votre oncle vous parle, il me semble que vous devriez l'écouter. Dans le fond. . . (*Dorothée veut s'esquiver.*) Où allez-vous, Dorothée?

Dorothée (*embarrassée*). C'est que j'ai besoin de descendre.

M. Valcourt. Hé bien, dites à Pétrel de monter.

(*Dorothée sort.*)

S c è n e XIII.

M. Valcourt, Marianne.

M. Valcourt. Dans le fond, ce pauvre homme me fait pitié. Je n'ai jamais eu de si bon cocher. On aurait pu se mirer sur le poil de mes chevaux ; et il n'allait pas boire leur avoine au cabaret.

Marianne. Et, si vous l'aviez gardé, vous auriez épargné bien des chagrins au pauvre Frédéric.

M. Valcourt. Ne m'en parle plus. C'est lui qui est cause que j'ai renvoyé Pétrel, et que je me trouve à présent sans cocher ; car celui-là m'a dégoûté de tous les autres. Je ne trouverai jamais à le remplacer.

S c è n e XIV.

M. Valcourt, Marianne, Dorothee, Pétrel.

Dorothee. Mon cher oncle, voici Pétrel.

Pétrel. Je vous demande pardon, monsieur ; mais je ne puis croire que vous soyez toujours en colère contre moi. Ne trouvez pas mauvais, que j'aie pris la liberté de paraître devant vous en traversant le village, pour vous prier de me donner un bon certificat.

M. Valcourt. Est-ce que je ne t'en ai pas donné ?

Pétrel. Je n'en ai pas eu d'autre, que. . . „Tiens, voilà ton argent ; sors à l'instant, et ne te présente jamais à mes yeux.“ Vous ne me laissâtes pas le tems de vous demander une attestation en forme plus gracieuse.

M. Valcourt. C'est que tu ne méritais pas qu'on fît plus de cérémonies : car il m'en a coûté ma plus belle voiture. Plût à Dieu que Frédéric s'y fût aussi tordu le cou !

Pétrel. Que voulez-vous, monsieur ? Un cocher n'a de tête que dans son fouet, et le mien m'était échappé. Je serai plus prudent à l'avenir.

M. Valcourt. Allons, tout est oublié. Comment fais-tu pour vivre ?

Pétrel. Ah ! mon cher maître, depuis que je suis hors de chez vous, je n'ai pas eu un bon moment. Vous savez, qu'en sortant d'ici, j'entrai chez monsieur le major de Braffort. Oh, quel homme ! il ne savait parler que la canne levée. Que Dieu lui fasse paix !

M. Valcourt. Il est donc mort?

Pétrel. Oui, au grand contentement de ses soldats. Il ne me donnait jamais ses ordres qu'en jurant comme un Turc. Pleine mesure d'avoine à ses chevaux, et force coups de bâton; mais peu de pain à ses gens.

Marianne. Ah! mon pauvre Pétrel, pourquoi demeurais-tu à son service?

Pétrel. Où serais-je allé? Ce qui me retenait encore, c'est que ma femme trouvait de l'emploi dans la maison, à blanchir et à raccommoder le linge. Elle gagnait au moins à demi de quoi nourrir nos enfans. Tout le monde tremblait devant monsieur le major: il n'y eut que la mort qui le fit trembler, et qui le terrassa. Maintenant je n'ai plus de condition, et je ne sais où donner de la tête.

M. Valcourt. Mais tu sais que je ne laisse mourir personne de faim, et encore moins un ancien domestique.

Pétrel. Ah! je le pensais toujours! mais vos terribles paroles: „Ne te présente jamais à mes yeux!“ elles résonnaient sans cesse comme un tonnerre à mon oreille. Dix des plus gros juremens de monsieur le major ne m'auraient pas fait tant de peur.

Marianne. Et tu n'as pas trouvé de maître depuis ce tems?

Pétrel. Oh! ma chère demoiselle! ce n'est pas ici comme à Paris. Dans ce village et tous les environs, les gens sont si pauvres, qu'ils ont plus besoin de leur avoine pour eux-mêmes que pour leurs chevaux. Je me louais à la journée pour les travaux des champs; ma femme tourmentait sa quenouille, et mes enfans allaient demandant l'aumône. Mais nous gagnions tous ensemble si peu à cela, que nous étions hors d'état de payer à la fin de la semaine le loyer d'un grabat dans un recoin de grenier. Bientôt nous n'eûmes plus que la terre sous nous, et le ciel par-dessus. Ma pauvre femme en est morte de mal et de chagrin. (*Il s'essuie les yeux.*)

M. Valcourt. Tu l'as mérité. Que ne venais-tu chercher du secours auprès de moi?

Marianne (à Dorothee). Voilà mon papa qui se remontre. Bon augure pour Frédéric.

Pétrel. Ah, Monsieur, quelle femme c'était! jamais on n'a su tenir un ménage comme elle. Lorsque je rentrais le soir sans avoir gagné un sou, et que je croyais être obligé de me coucher avec la faim, je trouvais qu'elle n'avait mangé que la moitié de son pain pour me garder l'autre. Quand j'écumais de rage comme un possédé, et que je voulais tout briser autour de moi, elle savait me rendre au bon Dieu, et me refaire

honnête homme. A présent elle est morte ; je ne peux la ressusciter. C'est de là que mon véritable malheur commence, et Dieu sait quand il finira.

Dorothée. Ah ! mon pauvre Pétrel.

Pétrel. Il n'y avait plus à espérer de trouver de condition dans le pays. Je partis un beau soir. Je chargeai ma fille sur mes épaules, et je pris mon garçon par la main. Nous marchâmes une grande partie de la nuit et nous passâmes le reste à dormir dans la forêt. Le lendemain au matin, à la pointe du jour, nous étions à la porte d'un village. Par bonheur la foire s'y tenait ce jour-là. Je gagnai quelque argent à porter des paquets. Mais écoutez bien, monsieur, un ange du ciel, monsieur Frédéric. . . .

M. Valcourt. Un ange ? Frédéric ? ce garnement !

(Marianne et Dorothée se prennent par la main, et s'approchent de Pétrel d'un air de curiosité et de joie, en s'écriant ensemble : Frédéric ? Frédéric ?)

Pétrel. Oui, mon cher maître, maltraitez-moi si vous voulez ; mais non ce brave, ce généreux enfant. J'aimerais mieux me voir foulé sous vos pieds.

Dorothée. Oh ! conte-nous, conte-nous, Pétrel !

Pétrel. Ma petite Louison alla demander l'aumône à la porte d'une auberge. Monsieur Rodolphe et monsieur Frédéric y étaient assis à une table, avec une bouteille de bière à leur côté.

M. Valcourt. Ah ! voilà de jolies inclinations ! dans un cabaret.

Dorothée. Mon oncle, c'est qu'il avait besoin de se rafraîchir.

M. Valcourt. Qu'avait-il à faire dans ce village ?

Marianne. Il était allé voir la foire. Votre Rodolphe y était bien aussi.

Pétrel. Il reconnut aussitôt ma fille, et se leva de table, malgré tout ce que son compagnon put lui dire. Il fit avaler un verre de bière à la pauvre Louison, la prit par la main, la conduisit dehors, et se fit raconter en peu de mots notre misère. Alors il lui ordonna de le mener où j'étais. Il me trouva dans la rue voisine, puisant de l'eau dans mon chapeau à une fontaine, pour me rafraîchir de la grande chaleur. Je crus que je deviendrais fou de joie, quand je le vis. Tout sale et tout déguenillé que j'étais, je le pris dans mes bras devant tout le monde, et on craignait que je ne l'étouffasse, tant je le pressais contre mon cœur. Ah ! je sentis qu'il me serrait bien aussi de son côté. Enfin, comme nous étions environ-

nés d'une grande foule, il me dit de le conduire dans un endroit où nous fussions seuls, et je le menai dans une grange où j'avais déjà retenu mon coucher.

Marianne. Ah, mon papa, je parierais. . . .

M. Valcourt. Silence. Hé bien, Pétrel?

Pétrel. Je lui racontai tout ce que je vous ai dit. Le brave enfant se mit à pleurer et à se désoler. Ce serait à moi, s'écria-t-il, de mendier pour vous; je suis la cause de votre malheur; mais je ne dormirai pas sans vous avoir secouru. Prends, prends, mon Pétrel, tout ce que j'ai sur moi, dit-il, en fouillant dans ses poches. Je ne voulais pas le recevoir; il se fâcha. Je lui dis que c'était apparemment de l'argent qu'on lui avait donné pour s'amuser; que j'étais accoutumé à souffrir. Il seerra les dents, trépigna des pieds, et je pense qu'il m'aurait battu, si je n'avais pas pris sa bourse.

M. Valcourt. Et combien y avait-il?

Pétrel. Près de six francs, il ne voulut garder qu'une pièce de six sous. Il ne sera pas dit, continua-t-il, qu'un brave domestique de mon oncle, qui n'a ni volé, ni assassiné, soit obligé sur ses vieux jours, d'aller mendier avec ses enfans, qu'il n'ait pas un gîte assuré. Mettez-vous dans une petite chambre. Avant qu'il soit trois jours, je reviens à vous, et je vous porterai des secours, jusqu'à ce que j'aie écrit à mon oncle. Nous l'avons tous deux mis en colère contre nous; mais il est trop bon et trop généreux pour vous abandonner à votre misère.

M. Valcourt. Est-il bien vrai, Pétrel, qu'il ait dit cela?

Pétrel. Voulez-vous que j'en jure, mon maître?

Marianne. Va, va, nous t'en croyons assez. Achève ton récit.

Pétrel. Que fais-tu de tes enfans, me dit-il, en caressant Guillot. Ce que j'en fais? lui répondis-je; ils courent les chemins, portant des fleurs et des balais de plumes à vendre; et quand personne n'en veut acheter, ils demandent l'aumône. Cela n'est pas bien, reprit-il. Ils ne deviendraient à ce métier que des libertins et des paresseux. Il faut que tu fasses apprendre un métier au petit garçon, et que tu places ta fille chez d'honnêtes gens.

Marianne. Frédéric avait bien raison, mon papa.

Pétrel. Oui, lui dis-je; mais comment aller présenter des enfans avec ces haillons? Si j'avais seulement une vingtaine d'écus, je trouverais bien à m'en débarrasser. Il y a un tisserand qui occupe de petites mains et qui prendrait mon Guillot en apprentissage, si je pouvais lui donner dix écus

d'avance. Une jardinière se chargerait aussi de Louison, pour aller vendre des fleurs, si j'avais de quoi lui donner un cotillon. Je pourrais alors me présenter chez des gens riches pour avoir du service, et je ne serais pas réduit à rôder comme un sainéant.

M. Valcourt. Et que te répondit Frédéric?

Pétrel. Rien, monsieur. Il s'en alla; mais deux jours après il était déjà de retour. Où est le tisserand qui veut prendre ton fils en apprentissage? Mène-moi chez lui. Je l'y conduisis, et il lui parla en secret. Et la jardinière qui se charge de Louison? mène-moi chez elle. Je l'y conduisis aussi. Il me laissa à la porte, alla parler à cette femme dans son jardin; me reprit ensuite sans dire mot, et nous sortîmes. A cent pas de là, il s'arrête, et me dit en me sautant au cou: Bon vieillard, sois tranquille pour tes enfans. Il m'ordonna ensuite d'aller chez un fripier, dont il me montra de loin la boutique. Il lui avait déjà payé ce manteau et cette redingote que vous me voyez. . . . N'ai-je pas l'air d'un prince là-dessous?

Marianne. O mon brave cousin, le bon Frédéric!

M. Valcourt (*s'essuyant tantôt un oeil, tantôt l'autre*). Je vois maintenant, où la montre s'en est allée.

Pétrel. Ce n'est pas tout, monsieur. Ne le surpris-je pas à me glisser de l'argent dans la poche? Je voulus absolument le lui rendre, en lui disant, qu'il n'avait déjà fait que trop de choses pour moi. Mais si jamais je l'ai vu se mettre en colère, c'est dans ce moment. Il m'assura que c'était vous, monsieur, qui le lui aviez envoyé pour me le donner. Comme je voulais courir ici pour me jeter à vos pieds, il me dit que vous vouliez faire semblant de n'en rien savoir. Ah! dis-je en moi-même, monsieur Valcourt est un si bon maître; peut-être qu'il me reprendrait. Cependant je n'osais pas venir, puisque monsieur Frédéric me l'avait défendu.

M. Valcourt. O mon Frédéric, mon cher Frédéric, tu as donc toujours ce coeur noble et généreux que je t'ai vu dès l'enfance.

Marianne. Et qui t'a enfin décidé à reparaitre devant mon père?

Pétrel. Le voici. On n'a pas voulu recevoir mon Guillot sans son extrait de baptême. Il fallait venir le demander au curé. En entrant dans le village, comme si monsieur Frédéric m'avait porté bonheur, j'appris que monsieur Vienné avait besoin d'un cocher; j'allai me présenter à lui, et il me promit de me prendre à son service, si je lui apportais un

bon certificat de mon dernier maître. Je ne pouvais pas aller dans l'autre monde en demander un à monsieur le major. Je me suis hasardé, en tremblant, à m'adresser à vous. Peut-être refuserez vous de me le donner; mais j'aurai toujours gagné de vous faire mes remerciemens pour les secours que vous avez bien voulu me faire passer par les mains de monsieur Frédéric.

M. Valcourt. Non, mon honnête Pétrel, tu ne les dois qu'à lui seul. C'est lui qui s'est dépouillé pour te couvrir. Mais il te doit aussi le retour de mon amitié. De quel malheur tu le sauves! Oui, sans toi, sans toi, j'étais si en colère contre lui, que je l'aurais banni pour jamais de ma présence.

Pétrel. Que dites-vous, monsieur? Ah, je serais l'homme de la terre le plus heureux. Il m'aurait tiré de peine, et je l'en aurais tiré à mon tour? Nous nous aurions cette obligation l'un à l'autre?

M. Valcourt. Ce maudit coquin de Rodolphe l'avait presque chassé de mon coeur. Comment pouvais-je m'en rapporter à ce fripon qui m'en a si souvent imposé? Mais le préfet, le préfet.

Marianne. Eh, mon papa, c'est qu'il l'aura trompé comme vous.

M. Valcourt. Mais, mon Dieu, on m'écrit que Frédéric s'est échappé. Si le désespoir allait le prendre; s'il lui arrivait quelque malheur.

Pétrel. Un cheval, un cheval. Je vous le ramènerai, quand il serait au bout du monde.

(Il veut courir.)

Dorothée (le retenant). Est-il bien vrai, mon cher oncle, que vous lui pardonneriez; que vous le presseriez encore contre votre coeur?

M. Valcourt. Ah, quand il aurait vendu tous ses habits; quand il reviendrait nu comme la main. *(Dorothée fait un signe à Marianne, et part comme un éclair.)*

Marianne. Et s'il était ici, mon papa?

M. Valcourt. Ici! Quelqu'un l'a-t-il vu? où est-il? où est-il?

Pétrel. Ah, s'il était ici; s'il était ici; j'irais donner de la tête là-haut contre le plancher.

Marianne. Hé bien, mon papa, le voyez-vous?

S c è n e XIV.

M. Valcourt, Frédéric, Marianne, Dorothée, Pétrel.

(*Frédéric se précipite aux pieds de son oncle. Pétrel se jette contre terre à son côté, passe un bras sous les genoux de M. Valcourt, et l'autre autour de Frédéric, leur baise les mains et les habits, et fait des éclats extravagans de joie. Marianne et Dorothée s'embrassent en pleurant.*)

Frédéric. Ah, mon oncle, mon oncle, me pardonnez-vous?

M. Valcourt (d'une voix étouffée, à force de le presser). Te pardonner! ah, tu mérites que je t'aime mille fois plus qu'auparavant, que je ne me sépare jamais de toi.

Frédéric. Oui, mon oncle, jamais, jamais.
(*Il se retourne, se jette sur Pétrel, et se suspend d'un bras à son cou.*)

Ah, si vous aviez vu la misère de ce pauvre homme et de ses enfans; si vous aviez été la cause de leur malheur.

Pétrel. C'est moi, c'est moi. Pourquoi vous laisser grimper sur mon siège, et vous livrer à des chevaux fringans? Mais qui pouvait vous refuser quelque chose? Non, quand la voiture aurait dû me passer sur le corps. Tenez, monsieur Frédéric, ne me demandez plus rien d'injuste. Il faudrait vous l'accorder; mais j'irais de là me jeter dans la rivière.

M. Valcourt. Que ne m'instruisais-tu de tout cela, au lieu de vendre ta montre, tes livres, et peut-être tes habits? C'est toujours une imprudence à un enfant comme toi, qui ne connaît pas le prix des choses.

Frédéric. Oui, cela est vrai. Mais chaque moment de plus que je laissais souffrir cette famille, il me semblait commettre un assassinat. Et puis, comme vous aviez chassé Pétrel dans votre colère, je craignais, que vous ne me fissiez défendre de le secourir, et que par ma désobéissance à vos ordres exprès, je ne me rendisse plus coupable.

M. Valcourt. Tu m'aurais donc alors désobéi?

Frédéric. Oui, mon oncle, mais en cela seulement.

M. Valcourt. Embrasse-moi, brave Frédéric. . . . Cependant, j'ai encore sur le coeur un article de la lettre, qui dit que tu as découché une nuit. Où l'as-tu donc passée?

Frédéric. C'était le jour que je portais l'argent à Pétrel. Le préfet n'était pas à la pension, et je savais que la porte serait fermée le soir à dix heures. Je croyais être de retour

auparavant ; et j'y aurais été , si je ne me fusse égaré dans les ténèbres.

Dorothée. Mon pauvre frère, où as-tu donc couché ?

Frédéric. Je trouvais une masure abandonnée ; je m'y étendis sur une grande pierre, et jamais je n'ai si bien dormi. J'étais si content d'avoir soulagé Pétrel.

Marianne. Ah, méchant Rodolphe ; il s'est bien gardé de nous apprendre toutes ces choses : il les savait pourtant.

M. Valcourt. Dès ce moment, je lui retire ma tendresse, et toi seul. . . .

Frédéric. Non, mon oncle ; je ne veux être heureux aux dépens de personne, et encore moins aux dépens de votre fils.

Dorothée (lui tend la main). O mon frère, combien je dois t'aimer !

M. Valcourt. Hé bien, qu'il reste dans sa pension. Pour toi tu ne me quitteras plus. Je veux toujours t'avoir auprès de mon cœur. Je te ferais plutôt venir des maîtres, de toute espèce, de deux cents lieues.

(Frédéric lui baise la main.)

Pétrel (lui baisant le pan de son habit), Mon digne maître, vous êtes toujours le même.

M. Valcourt (lui frappant sur l'épaule). Pétrel, as-tu pris des engagements avec monsieur Vienné ?

Pétrel. Non, je n'avais pas mon certificat.

M. Valcourt. Tu n'en auras plus besoin. Je sens que je vous rendrai heureux, Frédéric et toi, en vous remettant ensemble. Mais ne lui laisse plus prendre ta place sur ton siège. On pourvoira aussi à tes enfans.

Pétrel (se met à sanglotter et à crier). Mon cher maître.... Monsieur . . . c'est-il bien vrai ? n'est-ce qu'un songe ? Frédéric, M. Frédéric, mes pauvres enfans. . . . Ah, que j'aie revoir mes chevaux !

VIII.

LA VANITÉ PUNIE.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. Valence.

Mme. Valence.

Valentin, leur fils.

M. Revel, } amis de M. Valence.
M. Nancé, }

Mathieu, petit paysan.

Mathurin, jardinier.

La Scène est tour-à-tour dans un appartement de la maison, sur la terrasse du jardin, et dans une forêt contiguë.

S c è n e I.

M. et Mme. Valence.

M. Valence. Voilà notre Valentin qui se promène dans l'allée avec un livre à la main. Je crains bien que ce ne soit par vanité plutôt que par un véritable désir de s'instruire, qu'il ait toujours l'air occupé de quelque lecture.

Mme. Valence. D'où te vient cette pensée, mon ami?

M. Valence. Ne remarques-tu pas qu'il jette la vue en dessous, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour voir si personne ne fait attention à lui?

Mme. Valence. Cependant ses maîtres rendent un témoignage très-flatteur de son application, et ils conviennent tous qu'il est fort avancé pour son âge.

M. Valence. Cela est vrai. Mais si je ne me suis pas trompé dans mes soupçons, si les petites connaissances qu'il peut avoir acquises, lui ont donné de la vanité, j'aimerais cent fois mieux qu'il ne sût rien, et qu'il fût modeste.

Mme. Valence. Quoi, rien, mon ami?

M. Valence. Oui, ma femme. Un homme sans connaissances bien relevées, mais honnête, modeste et laborieux, est un membre de la société beaucoup plus digne de considération qu'un savant, à qui ses études ont tourné la tête, et enflé le cœur.

Mme. Valence. Je ne peux croire que mon fils soit encore dans ce cas.

M. Valence. Que le Ciel nous en préserve. Mais nous voici arrivés à la campagne; j'aurai plus d'occasions de l'observer moi-même; et je suis résolu de profiter de la première qui se présentera, pour éclaircir mes conjectures. Je le vois qui s'avance vers nous. Laisse-moi un moment seul avec lui.

S c è n e II.

M. Valence, Valentin.

Valentin (à Mathieu qu'il repousse). Non, laissez-moi. Mon papa, c'est ce petit sot de paysan qui vient toujours m'interrompre dans ma lecture.

M. Valence. Pourquoi traiter de petit sot cet honnête garçon?

Valentin. C'est qu'il ne sait rien.

M. Valence. De ce que tu as appris, à la bonne heure; mais il sait aussi bien des choses que tu ignores: et vous pourriez vous instruire tous les deux, en vous communiquant vos connaissances.

Valentin. Il peut apprendre beaucoup de moi; mais que puis-je apprendre de lui?

M. Valence. Si tu dois posséder quelque jour une terre, crois-tu qu'il te soit inutile de prendre de bonne heure une idée des travaux de la campagne, d'apprendre à distinguer les arbres et les plantes, de connaître le tems des semences et des récoltes, d'étudier les merveilles de la végétation? Mathieu possède déjà toutes ces connaissances et ne demande qu'à les partager avec toi. Elles te seront un jour de la plus grande utilité. Celles, au contraire, que tu pourrais lui communiquer, ne lui serviraient à rien. Ainsi tu vois que, dans ce commerce, tout l'avantage est de ton côté.

Valentin. Mais, mon papa, me siérait-il bien d'apprendre quelque chose d'un petit paysan ?

M. Valence. Pourquoi non, s'il est en état de t'instruire ? Je ne conçois de véritable distinction entre les hommes, que celle des talens utiles et de l'honnêteté ; et tu conviendras que, sur ces deux points, il l'emporte également sur toi.

Valentin. Comment donc, sur l'honnêteté aussi ?

M. Valence. Elle consiste, dans tous les états, à remplir ses devoirs. Il remplit les siens envers toi, en te montrant de l'attachement et de la complaisance. Remplis-tu de même les tiens envers lui, en lui témoignant de la bienveillance et de la douceur ? Il paraît cependant les mériter. Il est actif et intelligent. Je lui crois de la bonté dans le caractère, de l'élévation dans le cœur, et de la finesse dans l'esprit. Tu devrais t'estimer fort heureux d'avoir un compagnon aussi aimable, et avec qui tu peux profiter en t'amusant. Son père est mon frère de lait, et m'a toujours aimé avec tendresse. Je suis sûr que Mathieu n'en a pas moins pour toi. Tiens, le voilà qui rôde sur la terrasse pour te chercher. Songe à le traiter avec affabilité. Il y a plus d'honneur et de probité dans sa chaumière, que dans beaucoup de palais. Sa famille cultive nos terres de père en fils ; et je serais bien aise que cette liaison se perpétuât entre nos enfans. *(Il sort.)*

Scène III.

Valentin (seul). Oui, la belle liaison à former ! Mon papa se moque, je crois. Ce petit paysan aurait quelque chose à m'apprendre ? Oh, je vais si bien l'étonner de mon savoir, qu'il ne s'avisera pas de me parler du sien.

Scène IV.

Valentin, Mathieu.

Mathieu. Vous ne voulez donc pas de mon petit bouquet, monsieur Valentin ?

Valentin. Fi de ton bouquet, il n'y a ni renoncule, ni tulipe.

Mathieu. Il est vrai, ce ne sont que des fleurs des champs ; mais elles sont jolies, et je pensais que vous n'auriez pas été fâché de les connaître par leur nom.

Valentin. C'est une chose bien intéressante à savoir que le nom de tes herbes ; tu peux les reporter où tu les as prises.

Mathieu. Si je l'avais su, je n'aurais pas pris tant de peine à les cueillir. Je ne voulais pas rentrer hier au soir, sans vous

apporter quelque chose; et comme je revenais un peu tard du travail, quoique j'eusse grande envie de souper, je m'arrêtai dans la prairie pour les ramasser au clair de la lune.

Valentin. Tu me parles de la lune; sais-tu combien elle est grande?

Mathieu. Eh, morguienne, comme un fromage.

Valentin. O l'ignorant petit rustre!

(*Mathieu le regarde fixement avec de grands yeux, et demeure immobile. Valentin se promène devant lui d'un air important.*)

Valentin (lui montrant son livre). Tiens, voilà Télémaque. As-tu lu cet ouvrage?

Mathieu. Il n'est pas dans notre catéchisme; et monsieur le curé ne m'en a jamais parlé.

Valentin. Bon, comme si c'était un livre de paysan.

Mathieu. Pourquoi voulez-vous donc que je le connaisse? Oh, laissez moi le voir.

Valentin. Ne t'avise pas d'y toucher avec tes vilaines mains. (*Il lui en saisit une.*) Où as-tu donc pris ces gants de peau de buffle?

Mathieu. Sous votre bon plaisir, ce sont mes mains, monsieur.

Valentin. La peau en est si épaisse, qu'on pourrait la tailler en semelles.

Mathieu. Ce n'est pas de paresse qu'elles se sont épaissies. Vous savez très-bien parler, à ce que je crois; et cependant je ne voudrais pas me changer avec vous. Travailler bravement, et laisser les autres en paix, voilà ce que je sais faire, et ce que vous devriez apprendre. Adieu, monsieur.

Scène V.

Valentin (seul). Je crois que ce petit drôle voulait se moquer de moi. Mais voici la compagnie qui vient sur la terrasse. Je veux me donner devant elle un air de savant.

(*Il s'assied, en affectant une grande attention à lire dans son livre.*)

Scène VI.

M. et Mme. Valence, M. Revel, M. Nancé, Valentin
(*assis sur un banc à côté.*)

M. Valence. La belle soirée! voudriez-vous, mes chers amis, monter sur cette colline, pour voir le coucher du soleil?

M. Revel. J'allais vous le proposer. Ce moment doit être délicieux. Le ciel est de la sérénité la plus pure à l'occident.

M. Nancé. J'aurai du regret de m'éloigner du rossignol. Madame, entendez-vous ses cadences harmonieuses?

Mme. Valence. J'étais dans la rêverie. Mon cœur se fondait de plaisir.

M. Revel. Comment peut-on habiter les villes dans cette charmante saison!

M. Valence. Valentin, veux-tu monter avec nous sur la colline, pour voir le coucher du soleil?

Valentin. Non, mon papa, je vous remercie. Je lis ici quelque chose qui me fait plus de plaisir.

M. Valence. Si tu dis vrai, je te plains; et si tu ne le dis pas. . . . Messieurs, il n'y a pas un moment à perdre pour jouir de ce spectacle ravissant.

(Il s'avancent vers la colline.)

Scène VII.

Valentin (les voyant s'éloigner). Bon, les voilà bien loin; je n'ai plus besoin de me contraindre. *(Il met le livre dans sa poche.)* Que vont penser ces messieurs de mon application; je voudrais bien être un oiseau, et voler après eux, pour entendre les louanges qu'ils me donnent.

(Il se promène en bâillant sur la terrasse, pendant un quart-d'heure.)

Je m'ennuie cependant à rester seul ici. Je puis faire mieux. Voilà le soleil couché, et j'entends la compagnie qui revient; je vais me glisser dans le bois, et m'y enfoncer de manière qu'on ait de la peine à me trouver. Maman enverra tous les domestiques me chercher avec des flambeaux. On ne parlera que de moi toute la soirée, et on me comparera avec ces grands philosophes qu'on a vus se perdre dans les forêts, égarés par leurs savantes rêveries. Mon aventure fera un beau bruit, allons! allons!

(Il se jette dans le bois.)

Scène VIII.

M. et Mme. Valence. M. Revel, M. Nancé, Mathurin.

M. Revel. Je n'ai jamais goûté de plaisir plus pur et plus touchant.

M. Valence. Le mien a doublé de charmes, en le partageant avec vous, mes chers amis.

M. Nancé. Le rossignol n'a pas interrompu ses chansons. Sa voix semble même avoir pris, dans le crépuscule, un ac-

cent plus voluptueux et plus tendre. Je suis fâché que Mme. Valence ne paraisse plus avoir autant de plaisir à l'écouter.

Mme. Valence. C'est que je suis inquiète de mon fils, je ne l'aperçois pas sur la terrasse. (*Elle l'appelle.*) Valentin! Il ne répond pas! (*Elle aperçoit le jardinier, et l'appelle:*) Mathurin, as-tu vu mon fils?

Mathurin. Oui, madame; il y a un petit quart-d'heure que je l'ai vu tourner vers la forêt.

Mme. Valence. Vers la forêt? s'il allait s'y égarer! Mon ami, cours après lui, et ramène-le-moi.

Mathurin. Oui, madame, j'y vais. (*Il s'éloigne.*)

Mme. Valence. Monsieur Valence, n'allez-vous pas avec lui?

M. Valence. Non, madame, je n'ai pas d'inquiétude, moi. Mathurin saura bien le retrouver.

Mme. Valence. Mais, s'il allait prendre un côté opposé; je suis dans des transes. . . .

M. Nancé. Tranquillisez-vous, madame. M. Revel et moi, nous allons nous partager les deux côtés de la forêt, tandis que le jardinier prendra le milieu; nous ne pouvons manquer de le joindre.

Mme. Valence. Ah, messieurs, je n'osais vous en prier; mais vous connaissez le coeur d'une mère.

M. Valence. Ne vous donnez pas cette peine, messieurs, vous me désobligeriez.

M. Revel. Vous ne trouverez pas mauvais, mon ami, que nous cédions aux instances de madame, plutôt qu'aux vôtres.

M. Valence. Je ne puis vous dissimuler que c'est contre mon gré.

M. Nancé. Nous recevrons vos reproches à notre retour.

(*Ils marchent vers la forêt.*)

S c è n e IX.

M. et Mme. Valence.

Mme. Valence. Comment donc, mon ami, d'où te vient cette indifférence sur le sort de ton fils?

M. Valence. Crois-tu, ma femme, que je l'aime moins que toi? c'est que je sais mieux l'aimer.

Mme. Valence. Et si on ne le trouvait pas?

M. Valence. Je le voudrais.

Mme. Valence. Qu'il passât la nuit dans une forêt ténébreuse; que deviendrait ce pauvre enfant, que deviendrais-je moi-même?

M. Valence. Vous guéririez l'un et l'autre; lui de sa vanité, et toi de ton fol aveuglement, qui la nourrit.

Mme. Valence. Que veux-tu dire, mon ami ?

M. Valence. Je viens de me convaincre de ce que je ne faisais que conjecturer ce matin. Ce petit garçon a la tête pleine d'une vanité désordonnée. Toutes ses lectures ne sont que d'ostentation. Il ne s'est perdu que pour se faire chercher, et pour se donner un air de distractions savantes dans l'opinion de nos amis. Cette erreur de son âme me fait plus de peine que si ses pas s'étaient réellement égarés. Il sera malheureux toute sa vie, s'il n'en guérit de bonne heure ; et il n'y a que de salutaires humiliations qui puissent le sauver.

Mme. Valence. Mais considères-tu bien. . .

M. Valence. Tout est considéré. Il a près de onze ans : s'il sait tirer parti de son intelligence, aidé par la clarté de la lune, et par la direction du vent du soir, il s'orientera assez bien pour regagner la maison.

Mme. Valence. Mais, s'il n'a pas cet avisement ?

M. Valence. Il en sentira mieux le besoin de profiter des leçons que je lui ai données à ce sujet. D'ailleurs, nous devons l'envoyer au service l'année prochaine ; à ce métier, il y a bien des nuits à passer en pleine campagne. Il en aura fait l'expérience ; et il n'arrivera pas tout neuf dans un camp pour servir de risée à ses camarades. L'air n'est pas bien froid dans cette saison ; et pour une nuit, il ne mourra pas de faim. Puisque, par sa folie, il s'est jeté dans l'embaras, qu'il s'en tire de lui-même, ou qu'il en essuie tous les désagréments.

Mme. Valence. Non, je n'y puis consentir ; et j'y vais moi-même, si tu n'envoies du monde après lui.

M. Valence. Hé bien, ma chère femme, je veux te tranquilliser, quoiqu'il m'en coûte de ne pas suivre mon projet dans toute son étendue. Je vais ordonner au petit Mathieu de l'aller joindre, comme par hasard. Colas se tiendra aussi à une petite distance pour courir à eux, en cas d'accident. Du reste, ne m'en demande pas davantage ; mon parti est pris ; et je ne veux pas, pour une aveugle faiblesse, priver mon fils d'une épreuve importante. Voici mes amis qui reviennent avec Mathurin.

Mme. Valence. Dieu ! je le vois, ils ne l'ont pas trouvé.

M. Valence. Je m'en réjouis.

Scène X.

M. et Mme. Valence, M. Revel, M. Nancé.

M. Nancé. Nos recherches ont été inutiles ; mais si monsieur Valence veut nous donner des flambeaux et des domestiques. . .

M. Valence. Non, messieurs; vous avez cédé aux prières de ma femme, vous écouterez les miennes à leur tour. Je suis père, et je sais mon devoir. Entrons dans le salon, et je vous rendrai compte de mes projets.

S c è n e XI.

(Au milieu de la forêt.)

Valentin. Qu'ai-je fait, malheureux? Il est déjà nuit, et je ne sais de quel côté me tourner. *(Il crie:)* Papa! mon papa! Personne ne répond. Pauvre enfant que je suis! Que vais-je devenir? *(Il pleure.)* O maman! où êtes-vous? Répondez donc encore à votre fils. O ciel! qui court à travers le bois? Si c'était un loup? Au secours! au secours!

S c è n e XII.

Valentin, Mathieu (accourant au cri.)

Mathieu. Qui est là; qui est-ce qui crie de la sorte? Quoi, c'est vous, monsieur? Par quel hasard vous trouvez-vous ici à l'heure qu'il est?

Valentin. O mon cher Mathieu, mon cher ami; je me suis égaré.

Mathieu (le regardant d'abord d'un air étonné, et poussant ensuite un éclat de rire).

Y pensez-vous, monsieur? Moi, votre cher Mathieu, votre cher ami? Vous vous trompez, je ne suis qu'un vilain petit paysan. Est-ce que vous ne vous en souvenez plus? Laissez donc ma main, dont la peau n'est bonne qu'à tailler en semelles.

Valentin. Mon cher ami, pardonne-moi mes outrages; et par pitié, reconduis-moi à la maison. Tu auras une bonne récompense de maman.

Mathieu (le regardant du haut en bas). Avez-vous achevé de lire votre Télémaque?

Valentin (baissant les yeux d'un air confus). Ah!

Mathieu (mettant son doigt contre le nez, et regardant le ciel). Dites-moi, mon petit savant, combien la lune peut-elle être grande en ce moment-ci?

Valentin. Epargne-moi, de grâce, et tire-moi, je t'en supplie, de cette forêt.

Mathieu. Vous voyez donc, monsieur, qu'on peut être un vilain petit paysan, et cependant être bon à quelque chose. Que ne donneriez-vous pas à présent pour savoir votre chemin, au lieu de savoir la grandeur de la lune?

Valentin. Je reconnais mon injustice, et je te promets de ne plus faire le fier à l'avenir.

Mathieu. Voilà qui est à merveille. Mais ce repentir de nécessité pourrait bien ne tenir qu'à un fil. Il n'est pas mal qu'un petit monsieur sente un peu plus long-tems ce que c'est que de regarder le fils d'un honnête homme comme un chien, dont on peut se jouer à sa fantaisie. Mais afin que vous sachiez aussi qu'un brave paysan n'a pas de rancune, je veux passer cette nuit auprès de vous, comme j'en ai passé tant d'autres auprès de mes moutons, en les faisant parquer. Demain, de bonne heure, je vous ramènerai à votre papa. Approchez, je veux partager ma chambre à coucher avec vous.

Valentin. O mon cher Mathieu !

Mathieu (s'étendant sous un arbre). Allons, monsieur, arrangez-vous à votre aise.

Valentin. Où est donc ta chambre à coucher ?

Mathieu. Nous y sommes. (*En frappant sur la terre.*) Voici mon lit ; prenez place. Il est assez large pour nous deux.

Valentin. Quoi, nous coucherons ici à la belle étoile ?

Mathieu. Je vous jure, monsieur, que l'on ne saurait être mieux couché. Voyez sur votre tête quel beau pavillon ; de combien de gros diamans il est enrichi ; et puis notre belle lampe d'argent (*en montrant la lune*). Hé bien, que vous en semble ?

Valentin. Ah, mon cher Mathieu, je meurs de faim.

Mathieu. Je peux encore vous tirer d'affaire. Tenez, voici des pommes-de-terre, que vous accommoderez comme vous savez.

Valentin. Elles sont crues.

Mathieu. Il n'y a qu'à les faire cuire. Faites du feu.

Valentin. Il en faut pour allumer. Et puis, où trouver du charbon et du bois ?

Mathieu (en souriant). Est-ce que vous ne trouveriez pas de tout cela dans vos livres ?

Valentin. Mon Dieu, non, mon cher Mathieu.

Mathieu. Hé bien, je vais vous montrer que j'en sais plus que vous, et que tout vos *Télémaques*.

(*Il tire de sa poche un briquet, une pierre à fusil et de l'amadou.*)

Pink, voici déjà du feu ; et vous allez voir.

(*Il ramasse une poignée de feuilles sèches, qu'il met autour de l'amadou ; et il fait le moulinet de son bras, jusqu'à ce que le feu prenne.*)

Le foyer sera bientôt bâti.

Il met des morceaux de bois mort sur les feuilles allumées.)

Voyez-vous ?

(Il met les pommes-de-terre à côté du feu, et les saupoudre de terre, qu'il pulvérise entre ses mains.)

Voici qui sera la cendre, pour les empêcher de brûler.

(Lorsqu'elles sont bien proprement arrangées et recouvertes de terre, il renverse sur elles les feuilles allumées et les charbons de branchages. Il ajoute encore du bois sec, et souffle de toute son haleine.)

Avez-vous un plus beau feu dans votre cuisine ? Allons, voilà qui sera bientôt cuit.

Valentin. O mon cher ami, comment pourrai-je te récompenser de ce que tu fais pour moi ?

Mathieu. Fi de vos récompenses ; n'est-on pas assez payé, lorsqu'on fait du bien ? Mais attendez un peu. Pendant que les pommes-de-terre cuisent, je vais vous chercher du foin qui est encore en meule dans la prairie. Vous dormirez fort bien là-dessus. Prenez garde à bien gouverner le rôti.

(Il s'éloigne en chantant.)

S c è n e XIII.

Valentin (seul). Insensé que j'étais, comment ai-je pu être assez injuste pour mépriser cet enfant ? Que suis-je auprès de lui ? Combien je suis petit à mes propres yeux, lorsque je compare sa conduite avec la mienne ; mais cela ne m'arrivera plus. Désormais, je ne mépriserai personne d'une condition inférieure, et je ne serai plus si orgueilleux ni si vain.

(Il va çà et là, en ramassant, à la lueur du brasier, quelques branches sèches, qu'il porte à son feu.)

S c è n e XIV.

Valentin, Mathieu (trainant deux bottes de foin).

Mathieu. Voici votre lit-de-plume, vos matelas et votre couverture. Je vais vous en faire un lit tout neuf, et bien douillet.

Valentin. Je te remercie, mon ami. Je voudrais bien t'aider ; mais je ne sais comment m'y prendre.

Mathieu. Je n'ai pas besoin de vous ; je saurai faire tout seul. Allez vous chauffer.

(Il dénoue la botte de foin, en étend une partie sur la terre, et réserve l'autre pour servir de couverture.)

Voilà qui est fait ; songeons maintenant au souper.

(Il retire une pomme-de-terre de-dessous le feu, et la tâte.)

Les voilà cuites. Mangez-les, tandis qu'elles sont chaudes ; elles ont meilleur goût.

Valentin. Est-ce que tu n'en mangeras pas avec moi ?

Mathieu. Pour cela, non. Il n'y a tout juste que ce qu'il vous faut.

Valentin. Comment, tu veux.

Mathieu. Vous avez trop de bonté. Je n'y toucherai pas. Je n'ai pas faim. Et puis, j'ai tant de plaisir à vous les voir manger ! Sont-elles bonnes ?

Valentin. Excellentes, mon cher Mathieu.

Mathieu. Je parie que vous les trouvez meilleures ici qu'à votre table.

Valentin. Oh, je t'en réponds.

Mathieu. Vous avez fini. Allons, voilà votre lit qui vous attend.

(Valentin se couche. Mathieu étend sur lui le reste du foin, puis ôtant sa camisole :)

Les nuits sont fraîches. Tenez couvrez-vous encore avec cela. Si vous avez froid, vous reviendrez près du feu ; je vais prendre garde qu'il ne s'éteigne. Bonne nuit.

Valentin. Mon cher Mathieu, je pleurerais de regret de t'avoir maltraité.

Mathieu. N'y pensez pas plus que moi. Nous serons réveillés demain au jour naissant par l'alouette.

(Valentin s'endort, et Mathieu veille assis auprès de lui pour entretenir le feu.)

S c è n e X V .

(Vers le point du jour.)

Valentin (dormant encore). Mathieu.

Mathieu (l'éveillant). Allons, mon camarade, c'est assez dormir. L'alouette s'est déjà égosillée, et le soleil va bientôt paraître derrière la montagne. Nous allons nous mettre en marche pour retourner chez vous.

Valentin (se frottant les yeux). Quoi ! déjà, déjà. Bonjour, mon cher Mathieu.

Mathieu. Bon jour, monsieur Valentin. Comment avez-vous dormi ?

Valentin (se levant.) Tout d'un somme. Voici ta camisole ; je te remercie mille et mille fois. Je ne t'oublierai de ma vie.

Mathieu. Ne parlons plus de remerciemens. Je suis plus content que vous. Allons, suivez-moi ; je vais vous conduire.

(Ils partent.)

S c è n e XVI.

*(Dans la maison.)**M. et Mme. Valence.*

Mme. Valence. Dans quelle agitation j'ai passé toute cette nuit ! Je crains, mon ami, qu'il ne lui soit arrivé quelque accident. Il faut envoyer du monde pour le chercher.

M. Valence. Tranquillise-toi, ma chère amie. J'y vais moi-même. Mais qui frappe ? *(La porte s'ouvre.)* Tiens, le voici !

S c è n e XVII.

M. et Mme. Valence, Valentin, Mathieu.

Mme. Valence *(courant à son fils)*. Ah ! je te vois donc enfin, mon cher fils.

Mathieu. Oui, madame, le voilà, un peu meilleur peut-être que vous ne l'avez perdu.

M. Valence. Est-il vrai ?

Valentin. Oui, mon papa ; j'ai bien été puni de mon orgueil. Que donneriez-vous à celui qui m'aurait corrigé ?

M. Valence. Une bonne récompense, et de grand coeur.

Valentin *(lui présentant Mathieu)*. Hé bien, voilà celui à qui vous la devez. Je lui dois aussi mon amitié, et il l'aura pour la vie.

M. Valence. Si cela est ainsi, je lui fais tous les ans une petite pension de deux louis d'or, pour l'avoir délivré d'un défaut si insupportable.

Mme. Valence. Et moi, je lui en fais une de la même somme, pour m'avoir conservé mon fils.

Mathieu. Si vous me payez pour le plaisir que vous avez, il faudrait donc que je vous payasse aussi, de mon côté, pour celui que j'ai eu. Ainsi, quitte à quitte.

M. Valence. Non, mon petit ami, nous ne reviendrons pas sur notre parole. Mais allons déjeuner tous les quatre ensemble. Valentin nous racontera ses aventures nocturnes.

Valentin. Oui, mon papa, et je ne m'épargnerai point sur le ridicule que je mérite. J'en veux rougir encore aujourd'hui, pour n'avoir plus jamais à en rougir.

M. Valence. O mon fils ! combien tu nous rendras heureux, ta mère et moi, en nous prouvant que ton changement est sincère, et qu'il sera sans retour.

(Valentin prend Mathieu par la main. M. Valence présente la sienne à sa femme, et ils passent tous ensemble dans le salon voisin.)

IX.
L' É C O L E
D E S M A R A T R E S.

D R A M E E N U N A C T E.

PERSONNAGES.

M. de Fleury.

Madame de Fleury.

Fabien,

Agathe,

Priscille,

Casimir,

Prosper,

Dumont,

} enfans de M. de Fleury.

} enfans de M^{me}. de Fleury.

domestique.

L a scène se passe dans le jardin de M. de Fleury.

S c è n e I.

Fabien. Le voilà donc, ce jardin où je n'étais pas entré il y a plus de six mois! Que je sens de plaisir à le revoir encore! Voici le petit pavillon où j'allais si souvent déjeuner avec ma chère maman! Ah! si elle vivait aujourd'hui, quelle joie pour nous deux! Elle me prendrait dans ses bras! elle me caresserait! Et moi, que j'aurais de choses à lui dire! Mais hélas! (*il se met à pleurer*) je l'ai perdue. Je ne puis l'aimer que hors de ce monde. Ma chère maman, ne saurais-tu au moins m'entendre, si tu ne dois plus revenir auprès de ton Fabien? Regarde. A ta place dans la maison, demeure

à présent une marâtre. Cela doit faire une bien méchante femme ! Pauvre enfant ! que vais-je devenir ? Je n'oserai jamais lever les yeux sur elle. Encore si j'avais pu rester toujours auprès de mon grand-papa ! Mais non , l'on veut que je revienne ici , quand maman n'y est plus ! Ah ! je ne saurais y rester. Je ne veux que voir mon papa et mes soeurs , les embrasser : et puis je m'en irai ; oui , je m'en irai , je m'en irai.

S c è n e II.

Fabien, Dumont.

Dumont. Est-ce vous , M. Fabien ? Vous voilà donc de retour ? Comment cela va-t-il ?

Fabien. Pas mal , mon cher Dumont. Et toi , comment te portes-tu ?

Dumont. Fort bien , vraiment. Aucun médecin n'a eu de mes pièces. Toutes mes tisanes m'ont été fournies par le marchand de vin. Mais qu'est-ce donc , M. Fabien ? Vous avez déjà les yeux rouges. Je crois que vous avez pleuré.

Fabien (en s'essuyant les yeux). Moi , pleurer ?

Dumont. Oh ! oui , vous avez beau dire ; voilà encore des larmes qui reviennent. Qu'avez-vous ? Est-ce qu'il vous est arrivé quelque malheur ?

Fabien. Non , mon ami ; aucun depuis que je m'en suis allé.

Dumont. Ah ! je comprends. Vous êtes fâché d'avoir quitté votre grand-papa ?

Fabien. Je n'en serais point fâché , si j'avais retrouvé ici ma chère maman.

Dumont. Malheureusement , vous ne la reverrez plus. Mais pourquoi pleurer ? Vous en avez déjà une autre.

Fabien. Une marâtre , veux-tu dire ? Ah ! Dumont , si je pouvais m'empêcher de la voir ! Mais , dis-moi , comment sont mes pauvres soeurs ?

Dumont. Comment elles sont ? Oh dame ! on les tient en respect. A six heures du matin il faut qu'elles soient levées. Certes , je ne leur conseillerais pas de rester au lit , elles paieraient cher leur sommeil.

Fabien. Et qu'ont-elles à faire de si bonne-heure ?

Dumont. Leur marâtre sait y pourvoir. Il n'y a pas à répliquer ; chacun a son emploi dans la maison. Madame de Fleury nous mène tous comme des esclaves. Moi , qui n'avais qu'à veiller dans le ménage , ne faut-il pas que je sois gouverné comme les autres ! Aussi , combien je la hais ! Je suis

descendu à sept heures dans le jardin. Elle y était avant moi, et vos soeurs travaillaient de toutes leurs forces à ses côtés.

Fabien. Et à quoi donc?

Dumont. A des ouvrages de couture pour la nouvelle famille.

Fabien. On me l'avait bien dit que les marâtres tourmentaient les enfans de leurs maris, pour ménager leurs propres enfans. On voudra aussi me faire travailler pour eux, j'imagine. Mais qu'est devenu mon jardin? où sont mes tulipes et mes œillets? Je ne vois plus rien.

Dumont. Oh! tout cela a été emporté.

Fabien. Et par qui?

Dumont. Vraiment, par vos beaux-frères. Ils passent ici leur vie. Ils ont tout fourragé.

Fabien. O mon Dieu! je n'ai donc plus mes jolies fleurs! Les méchans petits garçons me les ont volées. Il ne leur reste plus qu'à me chasser moi-même de mon jardin.

Dumont. Tenez, les voici qui viennent.

S c è n e III.

Casimir, Prosper, Fabien, Dumont.

Casimir (*bas à Prosper*). Prosper, quel est cet enfant qui parle avec Dumont? Ah si c'était Fabien!

Prosper (*bas à Dumont*). Est-ce lui?

Dumont (*sèchement*). Oui, messieurs.

Casimir. O mon frère, sois le bien-venu! Nous avons bien désiré ton arrivée.

(*Il court à lui les bras ouverts.*)

Fabien (*en se détournant*). Est-ce que nous nous connaissons depuis si long-temps, pour que vous veniez m'embrasser?

Casimir. Nous ne nous connaissons pas encore, mais nous sommes frères.

Fabien. Beaux-frères, monsieur, s'il vous plaît.

Casimir. Eh! Fabien, laisse-là ce vilain mot de beaux. Ton papa aime notre maman, notre maman aime ton papa: est-ce que nous ne nous aimerions pas aussi les uns les autres? Ils sont mari et femme; pourquoi ne serions-nous pas frères?

Fabien. Si nous sommes frères, avez-vous plus de droit que moi dans ce jardin?

Prosper (*à part*). Oh! comme il est querelleur!

Casimir. Ton papa nous a permis d'y travailler.

Fabien. J'y étais avant vous, et certainement vous ne m'en chasserez pas.

Prosper. Allons-nous-en, Casimir; qu'il reste là tout seul avec sa mauvaise humeur.

Casimir. Non, Prosper, il ne faut pas le quitter sans être bons amis.

Prosper. Veux-tu que ce méchant nous dise encore des choses désagréables?

Fabien. Moi, je serais un méchant, dites-vous?

Prosper. Oui, vous l'êtes. Et non-seulement un méchant, mais un envieux, un jaloux, un. . . .

Fabien (s'avançant vers lui). Vous osez m'insulter, et dans mon jardin encore?

Prosper. C'est vous qui avez commencé. Mais je ne vous crains pas, entendez-vous?

Casimir (arrêtant Prosper). Y penses-tu, Prosper? Te battre contre ton frère? Viens, viens. N'allons pas causer de chagrin à notre nouveau papa, surtout le jour de l'arrivée de son fils.

(Il l'entraîne avec lui.)

Prosper. Eh bien! je cours le dire à maman.

S c è n e IV.

Fabien, Dumont.

Fabien. Hélas! voilà déjà mes peines qui commencent; ils vont porter des plaintes à leur mère; ils lui diront que je viens de les insulter. Leur mère saura bien tourner l'esprit de mon papa, et tout retombera sur moi seul. Ah! pauvre petit malheureux que je suis! N'est-il pas vrai; Dumont, je suis bien à plaindre?

Dumont. Il n'est que trop vrai; mais n'ayez pas peur, je vous soutiendrai toujours. Nous serons bien en force contre ces petits étrangers.

Fabien. Oui; mais mon papa?

Dumont. Laissez-moi faire, nous l'aurons bientôt mis de notre parti. Je sais mille petites fredaines de ces messieurs: je les lui conterai. Je lui dirai qu'ils ont gâté votre jardin, qu'ils vous ont dit des injures. J'arrangerai cela de manière qu'ils n'aient pas beau jeu.

Fabien. Tu me resteras donc toujours attaché, mon cher ami?

Dumont. Aussi vrai que je m'appelle Dumont.

Fabien. Ah! je te remercie. Je trouve encore quelqu'un pour me soutenir, quand je n'ai plus maman. Mais as-tu vu comme ils étaient bien habillés? Ils ont des vestes superbes; sais-tu d'où elles leur viennent?

Dumont. C'est leur mère qui les a brodées.

Fabien. Oui, elle sera toujours occupée de ses favoris : ils seront vêtus comme des princes. Mais qui est-ce qui brodera une veste pour moi ?

Dumont. Si vous voulez en avoir, je crains bien que vous ne soyez obligé de la broder vous-même.

Fabien. N'est-il pas vrai que leurs habits sont aussi tout neufs.

Dumont. Certainement. Votre père les a fait habiller de la tête aux pieds, le jour de son mariage.

Fabien. Oh ! il ne m'a pas fait habiller, moi. On m'a laissé à la campagne pour me laisser courir avec ce misérable surtout. Cela est trop fort ; je ne peux plus y tenir. Je n'ai plus de maman, et mon papa m'oublie. Ah ! Dumont, il ne me reste que toi !

Dumont. Tranquillisez-vous : les choses tourneront peut-être mieux que vous ne pensez. Mais il faut aller trouver votre marâtre. Suivez-moi. Songez à vous présenter de bonne grâce, et à lui baiser la main.

Fabien. Je ne pourrai jamais le faire.

Dumont. Il le faut absolument. Prenez toujours auprès d'elle une physionomie riante, même quand votre cœur n'y serait pas. C'est ainsi que j'en use avec elle, bien que je la déteste. Croyez-vous qu'elle me défend d'aller au cabaret, moi qui avais pris l'habitude d'y passer la moitié de la journée, du vivant de madame votre mère ? C'était une femme cela ! Les choses ont bien changé ; il faut changer avec elles. Patience ; lorsque nous serons seuls, je vous dirai ce que vous aurez de plus à faire. Venez seulement.

Fabien. Voit-on, à mes yeux, que j'ai pleuré ?

Dumont. Eh ! vous pleurez encore.

Fabien. Je ne veux donc pas l'aller trouver à présent. Elle me demanderait pourquoi je pleure. Qu'aurais-je à lui dire ?

Dumont. Vous lui diriez, qu'en entrant ici vous avez pensé à votre maman, et que vous l'avez tant regrettée, que les larmes vous en sont venues aux yeux.

Fabien. Mais si elle commence par la querelle que j'ai eue avec ses enfans ?

Dumont. Vous lui direz qu'ils l'ont engagée, et vous m'appellerez en témoignage. Mais la voici qui vient. Allez à sa rencontre.

(Il s'éloigne.)

S c è n e V.

Mme. de Fleury, Fabien.

Mme. de Fleury (avec empressement). Où est-il? où est-il? (*Elle l'aperçoit.*) Est-ce toi, mon cher Fabien? J'ai donc enfin réuni toute ma nouvelle famille. (*Il lui baise la main, elle le prend dans ses bras, le presse contre son coeur, et l'embrasse avec tendresse.*) (*En le regardant avec amitié.*) L'heureuse physionomie! Que je me réjouis de pouvoir nommer mon fils un si aimable enfant!

Fabien. Je voudrais bien aussi pouvoir me réjouir; mais hélas!

Mme. de Fleury. Qu'est-ce donc, mon petit ami? Tu me parais bien triste. (*Fabien se met à pleurer sans lui répondre.*) Tu te détournes, tu pleures? D'où viennent ces larmes, mon cher Fabien? N'as-tu pas de confiance en moi? ne veux-tu pas me dire ce que tu as sur le coeur?

Fabien. Ce n'est rien, rien du tout.

Mme. de Fleury. C'en est trop pour m'affliger. Dis-moi ton chagrin, que je te console. Si ton papa ou tes soeurs venaient en ce moment, et qu'ils te vissent dans la tristesse, ils pourraient croire qu'il t'est arrivé quelque accident fâcheux. Ah! ils se sont bien promis de la joie de ton arrivée. Est-ce que tu serais fâché de les embrasser?

Fabien. Que me dites-vous? je n'aurai plus d'autre plaisir. Mais pourrez-vous aussi me faire embrasser maman? C'est elle que je pleure.

Mme. de Fleury. Il y a six mois que tu l'as perdue, et tu la pleures encore?

Fabien. Ah! toujours; toute ma vie. (*Avec des sanglots.*) O maman! ma chère maman!

Mme. de Fleury. N'en parlons plus, mon cher ami, puisque c'est renouveler toutes tes douleurs.

Fabien. Non, non; au contraire, parlons-en, je vous prie, pour me soulager. Voudriez-vous que sitôt après votre mort vos enfans vous eussent déjà oubliée?

Mme. de Fleury. Excellente petite créature! (*Elle l'embrasse.*) Tu l'aimais donc bien ta maman?

Fabien. Je le sens mieux encore depuis que je ne l'ai plus. Elle était si bonne et si douce!

Mme. de Fleury. Je voudrais pouvoir la rendre à tes regrets, ou plutôt, je veux prendre sa place dans ton cœur. Je veux t'aimer comme elle, et te rendre les mêmes soins.

Fabien. Mais ce ne sera jamais vous qui m'aurez fait naître, qui m'aurez nourri de votre lait, et qui m'aurez élevé dans mon berceau. Elle était ma mère et vous n'êtes que ma marâtre.

Mme. de Fleury. Pourquoi m'appelles-tu de ce nom ? je ne t'ai pas appelé mon beau-fils.

Fabien. Pardonnez-moi, je vous prie, ce n'était pas pour vous fâcher. Vous me semblez aussi bien aimable, et bien caressante ; mais vous avez des enfans à vous, et vous les aimerez toujours plus que moi.

Mme. de Fleury. Tu ne t'apercevras jamais de la différence. Quelques jours encore pour nous mieux connaître, et tu verras si tu ne te croiras pas toi-même mon propre fils.

Fabien. Oh ! si cela pouvait arriver sans oublier maman !

Mme. de Fleury. Je ne demande pas que tu l'oublies ; au contraire, nous en parlerons tous les jours. Je veux que ta tendresse pour elle serve d'émulation et d'exemple à mes enfans. Viens, viens ; je brûle de te les présenter.

Fabien. Oh ! je les ai vus. Ne vous ont-ils pas déjà porté des plaintes contre moi ?

Mme. de Fleury. Non, mon ami, aucune. Est-ce que vous auriez eu quelque différend ? j'en serais au désespoir. Tous mes plus vifs desirs sont de vous voir tendrement unis et attachés les uns aux autres, comme de véritables frères.

Fabien. Je ne demande pas mieux que d'aimer. Cela fait tant de plaisir ! Mais où est mon papa ? où sont mes soeurs ? Faites-les-moi voir, que je les embrasse.

Mme. de Fleury. Ton papa ne tardera pas à revenir. Il est allé terminer quelques affaires, pour avoir le reste de la journée à te donner. Mais, en attendant, je peux te mener auprès de tes soeurs. Elles t'apprendront ce que tu dois penser sur mon compte.

Fabien. Je veux bien qu'elles me parlent de vous ; mais qu'elles me parlent d'abord de notre pauvre maman.

(Ils sortent ensemble sans voir Prosper et Casimir qui s'avancent d'un autre côté.)



S c è n e VI.

Casimir, Prosper.

Prosper. Pourquoi m'empêcher d'aller me plaindre à maman ? Moi, l'ami de ce petit vaurien ? je ne le serai jamais. Aussi-tôt que son père sera de retour, je veux lui dire combien il a été hargneux et querelleur, pour qu'il lui apprenne à se bien conduire envers nous.

Casimir. Mais crois-tu que notre papa ne sera pas chagrin de cette querelle ? et serais-tu content de toi, si tu l'affligeais ?

Prosper. J'en aurais certainement du regret ; cependant comment faire ? Si ce petit homme n'est pas corrigé dès le premier jour, ce sera des disputes éternelles dans la maison. Il cherchera sans cesse à nous mortifier. Moi, je ne suis pas endurant ; je me fâcherai, je lui apprendrai ce qu'il doit savoir ; et s'il s'avise de prendre un ton comme tout-à-l'heure....

Casimir. Que dis-tu, Prosper ! j'espère que tu n'as pas envie de le battre ?

Prosper. Mais tu n'entends pas que je me laisse battre par lui, j'imagine ?

Casimir. Non, certainement.

Prosper. Quel parti faut-il donc que je prenne ?

Casimir. Nous verrons dans le temps. Pour aujourd'hui, il serait cruel de troubler la joie de son père.

Prosper. Que ce soit aujourd'hui ou demain, cela revient au même. Non, non, le plus tôt sera le mieux.

Casimir. Mon frère, je t'en supplie, attends encore : Fabien n'est sûrement pas si méchant que tu le penses.

Prosper. D'où le sais-tu ? Je le connais peut-être aussi bien que toi.

Casimir. Son père et ses soeurs nous en ont toujours parlé comme d'un enfant très-doux et très-complaisant, qui n'avait d'autre plaisir que de se faire aimer de tout le monde.

Prosper. Vraiment oui, en me tournant le dos quand je veux l'embrasser.

Casimir. Il ne nous connaît pas encore. Il a pu se figurer que nous étions des frèrâtres.

Prosper. Comment pouvait-il le croire ? Nous ne lui avons laissé voir que des sentimens d'amitié.

Casimir. Il était peut-être dans un moment de chagrin.

Prosper. Et sommes-nous faits pour souffrir de son humeur ?

Casimir. Il faut bien se pardonner quelque chose entre frères.

Prosper. Il semble qu'il dédaigne de nous regarder comme les siens.

Casimir. Non ; je ne lui ai point trouvé cet air de hauteur que tu lui supposes.

Prosper. Qu'il prenne garde, je ne lui en passerai aucun. Mais le voici qui vient avec ses soeurs ; je me retire. Je ne puis me souffrir auprès de lui.

Casimir. Attendons-les, mon frère, et prenons part à leur joie.

Prosper. Non ; je pourrais la troubler. Je m'en vais. (*Il sort.*)

Casimir. Eh bien ! je te suis. (*En sortant.*) Il faut que je tâche d'adoucir son esprit.

S c è n e VII.

Fabien, Priscille, Agathe.

Priscille (en serrant la main de Fabien). Pourquoi t'affliger encore ? Hélas ! mon frère, toutes nos plaintes ne sauraient nous rendre notre maman.

Fabien. Mais, au moins, promettez-moi que nous penserons à elle toutes les fois que nous serons ensemble.

Priscille. Oui, Fabien ; je croirai toujours la voir au milieu de nous, comme pendant sa vie.

(*Fabien, prenant la main de Priscille et d'Agathe, et les regardant avec tendresse.*)

Mes chères soeurs, cette pensée double le plaisir que je sens à vous retrouver.

Priscille. Aussi j'ai bien soupiré après toi, je t'assure.

Agathe. Et moi aussi, mon frère. Nous pourrions à présent jouer ensemble comme autrefois. Casimir et Prosper joueront aussi avec nous. Oh ! ce sera un plaisir ! un plaisir ! (*Elle frappe des mains et saute de joie.*)

Fabien. Vous pouvez bien laisser là votre Prosper et votre Casimir.

Priscille. Comment donc, Fabien, est-ce que cela te ferait de la peine ?

Fabien. Ils dérangeraient tous nos jeux. Il ne sont bons qu'à porter des plaintes contre nous à leur mère, et à nous prendre ce qui nous appartient.

Priscille. Eux, mon frère ? Comment peux-tu le penser ?

Agathe. Tiens, vois-tu, Fabien ? (*Elle lui montre un étui.*)

Fabien. Et d'où te vient cela ?

Agathe. C'est Prosper qui me l'a acheté de son argent.

Priscille. Regarde aussi ce porte-feuille. On l'avait donné à Casimir; il m'en a fait cadeau.

Fabien. Oui, je vois que vous êtes fort bien ensemble. Vous vous accorderez tous contre moi.

Priscille et Agathe. Contre toi?

Fabien. Certainement. Je sais qu'ils me haïssent; ils m'ont déjà fort mal reçu; et ne m'ont-ils pas aussi enlevé toutes mes fleurs?

Priscille. A qui en as-tu donc? qui t'a enlevé tes fleurs?

Fabien. Ces petits drôles avec qui vous êtes si bien d'accord.

Priscille. Je ne sais ce que tu veux dire. As-tu vu ton jardin?

Fabien. Je ne l'ai que trop vu. Tiens, regarde toi-même. Où sont mes tulipes et mes oeillets?

Priscille. Tu n'es donc pas allé près de la terrasse, là-bas, sous les fenêtres de maman?

Fabien. Est-ce qu'il y a là un jardin?

Agathe. Sûrement, et bien joli.

Priscille. Celui-ci était trop petit. Maman nous en a fait donner un qui est six fois plus grand.

Fabien. Et qui en est le maître? Les deux enfans gâtés, sans doute.

Priscille. Non, non, il est à tous ensemble. Chacun a son carreau.

Agathe. Moi, tout comme les autres.

Fabien. Est-ce qu'il y en a un pour moi aussi?

Priscille. Mais sans doute, tu es le plus heureux. Tu n'auras pas eu la peine de le défricher, et tu le trouveras tout couvert de fleurs.

Agathe. Tu verras. Il y en a de rouges, de blanches, de jaunes, de bleues, de toutes les espèces, et toutes nouvelles.

Fabien. De qui me viennent-elles donc?

Agathe. De tes frères. Il y a un mois qu'ils passent tout le temps de leurs récréations à les cultiver. Il ont pris les plus jolies de leurs plates-bandes, et les ont transplantées dans les à tiennes, pour te causer une surprise agréable, à ton retour.

Fabien. Comment! ils ont fait cela pour moi? Dumont m'a dit qu'ils avaient tout fourragé.

Priscille. Oh! si tu en crois Dumont, tu es perdu. Il voulait aussi nous brouiller avec nos frères. Voyez cet ingrat! Leur maman ne le garde que parce que la nôtre l'avait recommandé à mon papa, et il ne cherche qu'à leur faire de la peine.

Agathe. Oui, parce qu'on veut qu'il travaille, et qu'on ne le laisse pas s'enivrer toute la journée au cabaret.

Fabien. Ah ! je commence à voir qu'il cherchait à me tromper, en se disant si tendrement mon ami.

Priscille. Il ne faut pourtant pas achever de le perdre.

Fabien. Oh non ! puisque maman avait des bontés pour lui.

Priscille. Tu verras bientôt comme il voulait t'en faire accroire.

Agathe. Viens seulement donner un coup-d'oeil à ton jardin.

Fabien. Oui, oui ; je meurs d'impatience de le voir. (*Agathe et Priscille le prennent par la main, et l'entraînent. Casimir et Prosper entrent d'un autre côté, sans les voir sortir.*)

S c è n e VIII.

Casimir, Prosper.

(*Ils portent des assiettes de gâteaux et de fruits, qu'ils vont poser sous le berceau voisin.*)

Casimir. Où est-il donc ?

Prosper (*tournant la tête de tous côtés*). Tiens, ne le vois-tu pas avec ses soeurs, qui entrent dans notre jardin.

Casimir. Ah ! j'en suis bien aise. Comme il va être content, lorsqu'il verra combien nous sommes occupés de ses plaisirs.

Prosper. Bon ! je parie qu'il le trouvera encore mauvais. Il est d'une humeur si singulière ! Les fleurs seront mal choisies, le buis sera mal taillé, la terre trop sèche ou trop humide ; que sais-je moi ?

Casimir. Oui : mais sais-tu que je commence à te croire aussi grognon que lui. Je ne t'ai jamais vu tant d'aigreur.

Prosper. C'est lui qui me la donne. Ses soeurs ont-elles jamais eu de plaintes à faire sur mon compte. Je ne demandais qu'à bien vivre avec lui-même. Tu sais avec quelle joie j'attendais son arrivée, et comme j'ai couru à sa rencontre pour le bien recevoir.

Casimir. Il est vrai, mais comme je te l'ai dit, mon frère, il peut avoir du chagrin ; il craint peut-être de n'être plus aussi aimé de son papa, ou que notre maman lui fasse moins d'amitié qu'à nous. N'est-il pas alors de notre devoir de le ménager dans la peine ; de lui donner des consolations, et de le faire revenir dans nos bras par toutes sortes de complaisances ?

Prosper. Tu as raison ; je n'y avais pas encore si bien songé.

Casimir. S'il est aussi bon enfant qu'on le dit, penses-tu comme il sera touché de nos caresses, combien son père et ses soeurs nous en aimeront davantage : et quel plaisir notre maman

elle-même en ressentira ! C'est de quoi mettre la joie dans toute la maison.

Prosper. Ah ! j'avais tort, je le sens. Qu'il revienne ; et je lui ferai tant d'amitié qu'il faudra bien qu'il oublie notre querelle.

Casimir. Crois-moi, courons le trouver au milieu de nos fleurs. Elles feront la paix entre nous.

Prosper. C'est bien dit. Allons, donne-moi la main. . . . Mais le voici qui revient.

Casimir. Vois-tu comme il a l'air content ?

S c è n e IX.

Casimir, Prosper, Fabien, Priscille, Agathe.

Fabien (courant se jeter dans les bras de Prosper et de Casimir). Ah ! mes bons amis, mes frères ! vous devez être bien fâchés contre moi !

Casimir. Non ; pourquoi donc ?

Prosper (l'embrassant encore). Va, mon cher Fabien, je ne le suis plus.

Fabien. Quel joli jardin vous m'avez arrangé ! Vous me donnez vos plus belles fleurs, sans que je vous aie encore fait aucun plaisir.

Casimir. Tu nous en fais assez, pourvu que tu sois content.

Fabien. Oh ! si je le suis ! Mes bons frères, pardonnez-moi, je vous prie. Je vous ai offensés, je vous ai repoussés de mes bras : je ne le ferai plus. Nous serons toujours amis, et tout ce que j'ai, vous appartient comme à moi-même.

Casimir. Oui, oui ; que tout soit commun, nos peines et nos plaisirs.

Prosper. Embrassons-nous encore, pour mieux commencer à ne faire qu'un à nous trois. (*Ils s'embrassent. Priscille et Agathe s'embrassent aussi, et laissent tomber des larmes d'attendrissement.*)

Casimir. Maintenant, il faut aller nous rafraîchir sous le berceau. Venez aussi, mes petites soeurs. Allons. Asseyons-nous.

Prosper. Fabien, c'est à toi de faire les honneurs du goûter. Tu es aujourd'hui le roi de la fête.

Fabien. Oh ! je suis sûr que je n'aurai jamais rien mangé de si bon appétit qu'à ce repas d'amitié. (*Il présente à la ronde des gâteaux et des fruits, et ils commencent à manger.*)

Prosper. Eh bien ! cela n'est-il pas mieux que de se chauffer ensemble ?

Agathe. Il n'y a point de querelles qui valent ces poires.

Casimir. Quelle sera la joie de maman de nous voir si bien d'accord !

Priscille. Elle mérite bien que nous lui fassions ce plaisir. Quand tu la connaîtras Fabien. . . . Mais tu l'as déjà vue ?

Fabien. Oui, ma soeur, j'en ai reçu mille caresses. Elle a une figure si douce, qu'elle ne peut pas être méchante. J'ai senti à sa voix, que je n'aurai pas de peine à l'aimer.

Priscille. Et comme elle nous aime à son tour !

Agathe. Il ne faut que se divertir pour lui plaire.

Priscille. Nous étions bien à plaindre à la mort de notre première maman. Mon papa, qui passe toute la journée au palais, ne pouvait guère s'occuper de nous. Il manquait toujours quelque chose à nos habits, et notre éducation était encore plus négligée.

Agathe. Nous nous serions bientôt accoutumées à la faim.

Priscille. Mais depuis que notre nouvelle maman est entrée dans la maison, notre bonheur a recommencé. Elle nous procure tous les amusemens de notre âge, et y prend part avec nous. On dirait qu'elle est plus occupée de notre santé que de la sienne. Je n'ai pas encore eu le temps de m'apercevoir qu'il me manque la moindre chose ; elle pourvoit d'avance à tous mes besoins.

Agathe. Et moi, j'ai été malade ; oh ! bien malade. C'est elle qui a eu soin de moi. Elle était toujours auprès de mon lit à me consoler. Elle m'a donné je ne sais combien de gelée de groseille et de cerises confites. Je serais déjà morte sans ses secours.

Fabien. O mes chers soeurs ! que me dites-vous ?

Priscille. Tu sais aussi que nous n'étions guère exercées, avant ton départ, à travailler de nos mains ? Maman s'est chargée de nous l'apprendre. Grâce à ses leçons, nous savons passablement coudre, broder, faire du filet ; et nous venons même d'entreprendre avec elle un grand ouvrage de tapisserie.

Casimir (à Fabien). Tiens, vois-tu ces manchettes si joliment festonnées ? c'est le chef-d'œuvre de Priscille, et son premier cadeau.

Priscille. Ah ! j'en ai été bien payée. N'as-tu pas cultivé pour moi mon parterre ? ne m'as-tu pas donné des bouquets de tes plus jolies fleurs ? Entends-tu, Fabien ? Maman ne veut pas que nous travaillions pour nous : et ils en font encore plus que nous ne penserions à leur en demander.

Agathe. Oh! oui. Je veux te montrer le petit bateau de liège que Prosper m'a fait avec son canif. Tu verras ses cordages de soie, ses voiles de satin, et ses banderoles de rubans. Il vogue tout seul sur le vivier.

Prosper. Puisque tu m'avais tricoté des jarretières. . . .

Agathe. Vraiment, des jarretières! Je sais bien faire autre chose aujourd'hui. Ah! Fabien! si tu voyais certaine bourse à bandes vertes et lilas! Tout le verd est de ma façon, au moins: demande à ma soeur. Tu en seras content, j'en suis sûre.

Fabien. Comment! vous m'avez fait une bourse? (*Priscille fait signe à Agathe de se taire.*)

Agathe (embarrassée). Non, Fabien, elle n'est pas pour toi. . . . Elle est bien pour toi; mais maman m'a défendu de te le dire. (*Bas en souriant.*) Elle veut te surprendre aussi, avec un habit neuf et une veste brodée. Tu verras.

Priscille. Cette petite étourdie ne peut rien garder sur son coeur.

Agathe. C'est que j'avais tant de plaisir de lui en parler! Nous avons toujours pensé à toi, mon frère.

Fabien. O! je vous remercie. Mais, dites-moi, êtes-vous donc heureuses?

Priscille. Si nous le sommes! Qui pourrait manquer à notre bonheur? Notre maman est si bonne! Je ne sais comment elle s'y prend; mais elle a le secret de tourner tout en plaisir. Je ne m'amuse jamais si bien qu'à jaser avec elle. L'instruction vient en badinant.

Agathe. Il faut voir, quand nous lisons ensemble de petits contes qu'un de nos amis nous donne exactement le premier de chaque mois.

Priscille. O mon Dieu! tu m'y fais penser, Agathe. Il ne nous a pas encore envoyé le dernier. Il faut qu'il ait été malade de ces grandes chaleurs.

Agathe. J'en serais bien fâchée. C'est mon bon ami, à moi. Il sait les histoires de tous les petits garçons et de toutes les petites filles du monde. Ce serait drôle si nous trouvions quelque jour la nôtre dans son livre.

Priscille. J'en serais bien aise à cause de maman. Je voudrais que tout le monde connût sa bonté, et combien nous l'aimons.

Casimir. Et moi, à cause de notre second papa, qui nous traite comme si nous étions ses véritables enfans.

S c è n e X.

M. de Fleury, Fabien, Priscille, Agathe, Casimir, Prosper.

M. de Fleury (qui s'est tenu debout à côté du berceau pendant toute la scène précédente, se précipite au milieu d'eux, et s'écrie). Et vous l'êtes aussi dans mon coeur. Je fais toute ma gloire et toute ma joie de me croire votre père. . . . Mais où est Fabien ?

Fabien (se jetant au cou de *M. de Fleury*). Me voici, mon papa. Oh ! quelle joie de vous revoir !

M. de Fleury. Embrasse-moi encore, mon cher fils. Eh bien ! es-tu content des frères que je t'ai donnés ?

Fabien. Oh ! je n'aurais jamais pu en choisir de meilleurs. Je ferai tout ce qui sera en moi pour m'en faire aimer comme je les aime.

Casimir. Ce ne sera pas difficile, puisque nous le désirons aussi vivement de notre côté.

Prosper. Nous n'aurons qu'à penser au plaisir que nous avons goûté aujourd'hui.

Priscille. J'aurai soin de nous le rappeler toutes les fois que nous nous trouverons ensemble.

Agathe. Va, ma soeur, nous nous en souviendrons bien nous-mêmes.

M. de Fleury. J'en ai été témoin et mon âme en sera long-temps pénétrée. Mais elle ne saurait suffire toute seule à l'excès de sa joie. Approche, chère épouse ; viens aussi jouir de ce spectacle délicieux, si bien fait pour ton coeur.

(Il va prendre hors du berceau madame de Fleury, et l'amène devant ses enfans.)

S c è n e XI.

M. et Mme. de Fleury, Fabien, Priscille, Agathe, Casimir, Prosper.

M. de Fleury. La voilà, mes amis, celle que j'ai choisie pour faire votre bonheur et le mien. La fortune que j'aurais pu vous laisser n'eût été rien, sans les dons bien plus précieux d'une bonne éducation. Nous nous sommes réunis pour vous procurer à la fois tous ces avantages. Il manquait aux uns une mère tendre, qui veillât continuellement sur les besoins de leur enfance, qui fût sans cesse occupée du soin de former leur coeur.

et leur raison, de leur inspirer de sages principes, et de cultiver leurs talens. Il manquait aux autres un père laborieux qui les avançât dans le monde, qui travaillât à leur donner un état, et à leur former des établissemens honorables. Vos intérêts étaient les mêmes dans cette union; et c'est également pour tous que nous l'avons formée. Me promets-tu, chère épouse, comme je te le promets à mon tour, de regarder du même oeil tous ces enfans; de ne montrer à aucun d'autre préférence que celle qu'il méritera par son amour pour nous, et par sa bonne conduite?

Mme. de Fleury. Ma réponse est pour toi dans ces larmes; et pour vous, mes petits amis, dans ces embrassemens. (*Elle tend ses bras aux enfans, qui se pressent tous à l'envi sur son sein.*)

M. de Fleury. Et vous, mes enfans, me promettez-vous aussi de vivre toujours unis, sans querelles ni jalousies; de vous aimer tous sans distinction, comme frères et soeurs? (*Ils se prennent tous par la main; et tombant aux genoux de M. et de Mme. de Fleury, ils s'écrient tous à la fois:*) Oui, mon papa, oui, maman, nous vous le promettons.

M. de Fleury (*se baissant sur eux, et les relevant*). Continuez, mes chers enfans, de vivre dans cette douce amitié. Ses charmes augmenteront chaque jour dans une liaison plus intime. Vous serez aussi heureux par les bienfaits que vous recevrez les uns des autres, que par les petits sacrifices que vous aurez la générosité de vous faire mutuellement; chacun de vous, en jouissant de son propre bonheur, ne jouira pas moins de celui de son frère qu'il regardera comme son ouvrage. Tous les gens de bien s'intéresseront à votre félicité; et vos enfans vous récompenseront un jour, par leur tendresse, d'avoir si bien mérité celle de vos parens.

X.

LES ÉTRENNES.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. Dufresne.

Edouard, son fils.

Victorine, sa fille.

Charles, ami d'Edouard.

Alexis, jeune orphelin.

Comtois, domestique.

La scène se passe dans un salon de l'appartement de M. Dufresne.

S c è n e I.

Alexis, Charles.

Alexis. Eh quoi! de si bonne heure ici, monsieur Charles?

Charles. Ah! c'est vous que je cherchais, Alexis.

Alexis. Moi, monsieur? Qu'est-ce qui peut donc me procurer l'honneur de votre visite?

Charles. Le plaisir que j'ai à vous voir. Eh bien! avez-vous eu de jolies étrennes?

Alexis. Oh, mon Dieu! que me demandez-vous? lorsque nous avons les premières nécessités de la vie, ma mère, ma soeur et moi, nous sommes tous les trois fort contents.

Charles. Mais M. Dufresne ne vous laisse manquer de rien, à ce que j'imagine.

Alexis. Il est vrai. Nous devons tout à ses bontés. Il continue sur nous l'amitié qu'il avait pour mon père. Son fils nous comble aussi de bienfaits. Voyez-vous cet habit neuf? c'est d'Edouard que je le tiens. Il avait été acheté pour lui; son papa lui a permis de m'en faire présent. Il a aussi obtenu de sa sœur Victorine quelques chiffons pour ma soeur; et nous avons eu hier au soir une bien grande joie en recevant ces cadeaux.

Charles. C'est lui, qui doit avoir eu de belles étrennes?

Alexis. Oh! sûrement! Son papa est si riche! je ne sais cependant si sa joie a été aussi grande que la nôtre. De jolies choses ne sont pas une nouveauté pour lui. Et ce que l'on a tous les jours ne fait jamais tant de plaisir que ce que l'on reçoit sans avoir osé l'espérer.

Charles. J'en conviens. Mais ne pourriez-vous pas me dire ce qu'il a reçu? Il vous aura sûrement fait voir les présents qu'on lui a faits?

Alexis. Oui; mais comment me les rappeler tous? Il a d'abord reçu de son père de bons livres, un étui de mathématiques, un microscope, des bas de soie, et une garniture de boutons d'argent pour son habit.

Charles. Ce n'est pas là ce que je désire le plus de savoir; ce sont les friandises, et les autres petites drôleries qu'on nous donne, à notre âge, le premier jour de l'an.

Alexis. Oh! son papa ne lui a rien donné dans ce genre. Il dit que les sucreries ne sont bonnes qu'à gâter l'estomac; et à l'égard des joujoux, qu'Edouard est trop grand pour s'en amuser. Il n'y a que sa tante dont il a reçu des choses de cette espèce.

Charles. Et quoi, par exemple?

Alexis. Que vous dirai-je, moi! Un grand gâteau, des cédrats confits, des cornets de bonbons, quatre compagnies de soldats de plomb, avec leur uniforme en couleur; un loto, une bourse de jetons de nacre, de petites figures de porcelaine. Mais allez plutôt le trouver; il se fera un plaisir de vous les faire voir. Pourquoi me faites-vous ces questions?

Charles. Je sais bien ce que je fais. J'avais mes raisons pour apprendre tout cela de votre bouche avant de monter chez lui.

Alexis. Et quelles sont vos raisons, s'il vous plaît?

Charles. Je ne les dis à personne. Cependant si vous me promettiez d'être discret.

Alexis. Je ne fais jamais de rapport.

Charles. Donnez-m'en votre parole.

Alexis. Voilà ma main.

Charles. Eh bien ! je vous dirai en confidence qu'Edouard a été bien attrapé.

Alexis. Mon bon ami ? Je ne le souffrirai pas.

Charles. En ce cas-là, vous ne saurez rien. Je suis encore maître de mon secret.

Alexis. Comment, vous pourriez faire tort à mon cher Edouard ?

Charles. Oh ! je n'en ferai ni à sa santé, ni à sa personne. Et enfin, ce sont nos conventions.

Alexis. Mais s'il est attrapé, c'est qu'on le trompe.

Charles. Non ; c'est lui qui s'est trompé lui-même.

Alexis. Je n'entends rien à cette énigme.

Charles. Je vais vous l'expliquer. Nous sommes convenus ensemble que nous partagerions nos étrennes, si pauvres ou si riches qu'elles pussent être ; ce qui serait partageable, s'entend.

Alexis. Eh bien ! comment pourrait-il perdre à ce marché ? son papa n'est pas si riche que le vôtre ; et vos étrennes doivent égaler les siennes, si elles ne valent pas encore davantage.

Charles. Il est vrai que j'ai reçu un fort beau présent ; tenez, cette montre que voici. Mais cela ne peut pas se partager.

Alexis. Et vous n'avez eu rien de plus ?

Charles. Rien absolument qu'un gâteau et deux petites boîtes de confitures. Mon papa dit, comme M. Dufresne, que les sucreries ne valent rien pour la santé. Tant que maman a vécu, c'était une autre affaire. C'est alors que j'avais des bonbons et des colifichets de toute espèce. Edouard le sait bien, lui qui vit mes étrennes l'année dernière et il y a deux ans. Voilà ce qui l'a engagé à faire cet accord avec moi ; et avant-hier encore, nous l'avons renouvelé sur notre parole d'honneur. Ainsi vous voyez. . . .

Alexis. Oui, je vois clairement que le pauvre Edouard en sera la dupe. Il n'a que faire d'une moitié de gâteau et d'une petite boîte de confitures que vous pourrez lui donner ; il en a reçu de sa tante plus qu'il n'en mangera sûrement. Mais est-ce tout ce que vous avez eu, M. Charles ? je ne puis guère vous croire.

Charles. Que voulez-vous dire, M. Alexis ? Je vais vous jurer sur tout ce que vous voudrez. . . .

Alexis. Jurer ? Fi donc ! cela ne convient pas à d'honnêtes garçons comme nous. C'est votre affaire ; et si vous trompez Edouard, vous y perdrez plus que lui.

Charles. Savez-vous bien que je ne m'accommode pas de vos remontrances? C'est à Edouard de prendre son parti. Et s'il n'avait eu rien pour ses étrennes?

Alexis. Vous n'aviez pas ce malheur à craindre; M. Dufresne est généreux, et il est content de son fils. Ce que vous mettez dans le partage est si peu de chose! Il serait malhonnête à vous de prétendre qu'Edouard eût tout le désavantage de son côté. Il faut aller le trouver, et lui dire. . . .

Charles. Il est déjà tout instruit. Avant de venir ici, je lui ai envoyé la moitié de mon gâteau, et l'une de mes deux boîtes de confitures. Je lui ai en même temps écrit une petite lettre à ce sujet.

Alexis. Quoi donc! est-ce que vous persistez encore? . . .

Charles. Que feriez-vous à ma place, vous qui parlez?

Alexis. Je ne recevrais rien, n'ayant rien à donner; et je lui rendrais sa parole.

Charles. Votre serviteur très-humble; gardez vos bons conseils. Notre convention est une gageure; et lorsqu'on parie, c'est pour avoir quelque chose à gagner. Il en sera l'année prochaine tout comme il lui plaira; mais pour celle-ci, s'il ne me donne pas la moitié de tout ce qu'il a reçu, de son gâteau, de ses cédrats, de ses bonbons, de ses soldats, de ses jetons, de ses porcelaines, je le suivrai dans toutes les rues, dans toutes les places, dans tous les carrefours, et je l'appellerai un trompeur et un fripon. Oui, dites-lui bien cela, M. Alexis. Dites-lui bien cela, M. Alexis. Dites-lui que des personnes comme nous doivent se garder leur promesse, après s'être juré l'un à l'autre.

Alexis. Encore jurer, M. Charles! fi de vos sermens! je suis bien pauvre; mais quand vous me donneriez toutes vos étrennes, et jusques à votre montre, je ne voudrais pas faire un serment inutile.

Charles. Allez, vous êtes un enfant. Sans ce serment, comment serait-on lié à sa promesse?

Alexis. Par sa promesse même. La probité doit suffire entre gens d'honneur. Si vous pensiez différemment, je ne saurais que penser de vous.

Charles. Vous croyez donc qu'Edouard me tiendra la sienne?

Alexis (avec chaleur). Si je le crois? Il n'aurait qu'à y manquer, je ne le regarderais plus de ma vie. Mais non, il n'y manquera pas; et il n'aura pas besoin pour cela de son serment.

Charles. C'est ce que nous verrons. Rappelez-lui toujours ce que je vous ai dit, afin qu'il s'arrange en conséquence.

Alexis. Je n'ai rien à lui rappeler; il sait son devoir de lui-même.

Charles. Dites-lui aussi que je le félicite de tout mon coeur d'avoir été ainsi attrapé.

Alexis. Quoi! vous joignez encore l'insulte à la rapine?

Charles. Je me moque de lui, comme il se serait moqué de moi. Laissez-le faire; il saura bien une autre fois prendre sa revanche.

Alexis. Non, non, monsieur; je me flatte que c'est la seule affaire qu'il aura jamais à démêler avec vous.

Charles (en sortant). A la bonne heure. Je suis en fonds pour m'en consoler.

Scène II.

Alexis (seul).

Je n'aurais jamais cru Charles si intéressé. S'il est vrai qu'il n'ait eu rien de plus de son père, pourquoi, du moins, ne pas rompre la convention, dès qu'elle devenait si dure pour mon ami? Quelle avarice! quelle bassesse! Au reste, c'est la faute d'Edouard; et ce n'est pas un grand malheur. Mais le voici qui vient.

Scène III.

Alexis, Edouard.

Edouard (tenant un billet à la main). Ah! mon cher Alexis! je mériterais de me souffleter. Tiens, lis ce billet. (*Il le lui donne*).

Alexis. Je sais tout ce qu'il contient, mon ami. Mais aussi, qui t'engageait à faire ce marché? Il me semble que tu aurais dû commencer par en demander la permission à ton père. Ce que nous recevons de nos parens n'est pas tellement à nous, que nous puissions en disposer sans leur aveu.

Edouard. D'accord. Mais je l'ai fait.

Alexis. Eh bien! il faut tenir ta parole. Pourquoi l'as-tu donnée?

Edouard. Parce que l'année dernière, et encore celle d'auparavant, Charles avait eu de plus belles étrennes que moi. Je croyais. . . .

Alexis. Oui, tu croyais en faire la dupe. Te voilà justement puni de ta cupidité.

Edouard. Ah ! si j'avais su me contenter de ce qui devait m'appartenir !

Alexis. Point de regrets, mon ami. N'en auras-tu pas encore assez de ta moitié ?

Edouard. Tu crois donc. . . .

Alexis. N'achève pas. Edouard me demande s'il doit tenir sa parole ?

Edouard. Es-tu bien sûr qu'il n'y ait pas de friponnerie de sa part ?

Alexis. Je le crois, car il me l'a assuré. J'en croirai toute personne, jusqu'à ce qu'elle m'ait trompé une fois.

Edouard. Mais comment son père l'aurait-il traité si mesquinement cette année ? Je l'ai vu, toutes les années précédentes, recevoir un magasin de joujoux.

Alexis. C'était de sa maman ! elle n'est plus. Son père pense comme le tien : au lieu de bagatelles enfantines, il a fait présent à son fils d'une fort belle montre.

Edouard. Oh ! je le connais. Charles niera ce qu'il devrait partager avec moi ; et il m'emportera la moitié de mon bien.

Alexis. S'il en agissait de cette manière, ce serait un fripon.

Edouard. Et dans ce cas, serais-je obligé de lui tenir parole ?

Alexis. Pourquoi non ? C'est comme si tu disais que parce qu'il est un fripon, tu veux l'être aussi.

Edouard. Saura-t-il ce que j'ai eu, si je ne le lui dis pas ?

Alexis. Et pourras-tu te le cacher à toi-même.

Edouard. Mais je n'ai pas reçu de mon papa plus de choses à partager qu'il n'en a eu du sien. Tu sais que tout le reste me vient de ma tante.

Alexis. As-tu fait cette exception dans votre traité ?

Edouard. Hélas ! non, vraiment.

Alexis. Ainsi cela s'entendait de tout ce que tu pourrais recevoir.

Edouard (frappant du pied). Mais que ferai-je donc ? . . .

Alexis. Je te l'ai dit, mon ami. Il n'y a qu'un parti à prendre dans cette affaire.

Edouard. Si je le veux toutefois. Qui pourrait m'y forcer ?

Alexis. L'honneur. Si tu penses assez mal pour y manquer, Charles aura le droit de te déclarer partout pour un fripon.

Edouard. Oh ! cela ne m'embarrasse guère : je suis en état de lui répondre. Et puis, comment pourrait-il me convaincre ?

Alexis. Il sait déjà tout ce que tu as reçu. C'est moi qui le lui ai dit.

Edouard. Quoi ! tu aurais pu me trahir ? Alexis, toute amitié est rompue entre nous.

Alexis. J'en aurais la mort dans le cœur, mon cher Edouard. Il me serait bien facile de me justifier, en te disant qu'il m'a surpris avant que je fusse instruit de votre convention. Mais s'il m'avait appelé en témoignage ; il aurait toujours bien fallu le déclarer. Pour être honnête, on ne doit pas plus mentir, que manquer à sa parole.

Edouard. Tu aurais pris son parti contre moi, et je serais ton ami ! Non ! je ne le suis plus.

Alexis. Tu en es le maître, mon cher Edouard. Je sais tout ce qu'il va m'en coûter. Ton amitié était pour mon cœur plus encore que tous les bienfaits que j'ai reçus de ta famille. Mais au risque de la perdre, je n'ai pas d'autre conseil à te donner : et si tu n'es pas mon ami, je serai toujours le tien.

Edouard. Un bon ami, vraiment, qui voudrait me voir dépouiller.

Alexis. Qui est-ce qui t'a dépouillé, si ce n'est toi-même ? Pourquoi t'engager dans une promesse par laquelle tu t'exposais à perdre ?

Edouard. Mais aussi je pouvais y gagner.

Alexis. Et alors aurais-tu exigé que Charles remplît ses engagements envers toi ?

Edouard. Belle question !

Alexis. Pourquoi donc ne remplirais-tu pas les tiens envers lui ? Tu viens de prononcer ta peine, si c'en est une d'être juste et honnête à si bas prix.

Edouard. Oui, pour la moitié de tout ce que je possède.

Alexis. L'autre moitié te reste. Eh bien ! imagine que tu n'en aies pas reçu davantage. Pense surtout à l'honneur que cette action te fera dans tous les esprits. On verra que tu ne tiens guère à de pareilles bagatelles, et que tu sais même les mépriser, lorsqu'il s'agit de garder ta promesse. Tous ceux qui seront instruits de ce trait de courage, seront forcés de t'estimer et de te respecter. Si Charles te trompe, je suis sûr qu'il n'osera jamais porter les yeux sur toi ; au lieu que tu marcheras devant lui, la tête levée, plein de l'estime et de la confiance des gens de bien. Oui, mon cher Edouard, comportons-nous toujours honnêtement, quelque prix qu'il nous en coûte. Ah ! si j'étais

riche, tu ne gémirais pas long-tems de cette perte; je voudrais te donner tout, tout ce que j'aurais, pour t'en dédommager.

Edouard (lui sautant au cou). Oh ! combien tu vaux mieux que moi, mon cher Alexis ! Oui, je l'avoue, j'étais un garçon injuste et intéressé; mais va, je ne le suis plus. Maudites soient ces misérables bagatelles qui ont failli me corrompre ! Que Charles en prenne la moitié. Tu feras toi-même le partage. Donne-lui ce que tu voudras. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas me mépriser pour avoir eu des pensées si basses. Je veux être digne de ton estime et de ton amitié.

Alexis. Et tu l'es aussi. Tu ne le fus jamais tant que dans ce moment. Je connaissais ton cœur, et je savais le parti que tu allais prendre. La victoire, que tu viens de remporter sur toi-même, te causera plus de plaisir que tout ce que tu sacrifies. Au bout de quelques jours tu t'en serais dégoûté, et tu l'aurais donné au premier venu.

Edouard. Oui, tu me connais bien; me voilà. Que puis-je faire pour te marquer ma reconnaissance de m'avoir sauvé la conscience et l'honneur ?

Alexis (en l'embrassant). M'aimer toujours, Edouard.

Edouard. Oui toujours, toujours, mon Alexis. Allons, je vais chercher mes présens; hâtons-nous de faire ce partage. Il me tarde d'en être débarrassé. Je craindrais encore qu'il ne me vînt des regrets.

Alexis. Va, tu n'en auras point; je te réponds de toi.

S c è n e IV.

Alexis (seul).

Non, quand cela serait pour moi-même, je n'en aurais pas tant de joie, que d'avoir sauvé mon ami. Qu'il doit aussi se trouver fier au fond de son âme d'être fidèle à sa parole aux dépens de ses plaisirs ! Ce sacrifice lui coûte, sans doute. Eh bien ! il n'en est que plus glorieux. J'étais sûr de sa droiture; il n'a besoin que d'être éclairé pour se porter à la justice et à l'honneur.

S c è n e V.

Edouard (portant par les deux anses une grande corbeille).

Viens, je te prie de m'aider, mon cher Alexis, pour que je ne laisse rien tomber. Tout cela devient à présent sacré pour moi. J'ai laissé le gâteau dans le buffet, crainte de le briser. Je l'irai chercher quand il en sera temps. Voici toujours la boîte de confitures. (*Il l'ouvre et la donne à Alexis.*) Tiens, c'est ici le milieu; prends tout ce côté pour Charles, et laisse l'autre moitié pour moi dans la boîte.

Alexis. Non, non; il vaut mieux qu'il soit témoin du partage. Il croirait peut-être que nous avons mangé quelque chose dans sa portion. Voyons les autres friandises. — Quatre cédrats confits; deux pour l'un, et deux pour l'autre. — Six cornets de pastilles! trois pour chacun. (*Il fait deux parts, qu'il place aux deux bouts de la table.*) Combien y a-t-il de jetons dans cette bourse?

Edouard. Deux cents.

Alexis (après en avoir compté cent, qu'il dispose dix par dix). Voilà les siens. La bourse ne peut pas se partager; elle te reste avec les autres jetons.

Edouard. Et ces quatre compagnies de soldats? Ah! comme nous nous serions amusés à les ranger en bataille. N'y as-tu pas de regret, Alexis?

Alexis. J'en aurais, si tu les gardais. Je te donne les uniformes rouges; ils sont plus brillans que les bleus. Un jeu de loto et un microscope.

Edouard. Heureusement ni l'un ni l'autre ne se partagent.

Alexis. Il est bien vrai, à la rigueur; mais cela peut faire deux lots, un pour chacun. Charles viendrait nous chicaner, et il faut prévenir jusqu'à ses injustices. Laissons lui le loto, et gardons le microscope pour nous: il pourra servir à nous instruire, en nous faisant connaître mille beautés de la nature, qui se déroberaient à nos regards.

Edouard. Ah! voilà maintenant ce qui me coûte le plus: ces treize jolies figures de porcelaine.

Alexis. Tu n'aurais jamais pu les placer toutes ensemble sur ta cheminée. Sais-tu ce qu'elles représentent?

Edouard. Les neuf Muses et les quatre Saisons.

Alexis. Donne-lui les Saisons. Tu as droit à la meilleure part; et les Muses ne se séparent jamais. Mais veux-tu m'en croire? ne faisons point les choses à demi. Accordons-lui,

pour égaliser, le reste des jetons et la bourse. (*Il remet les cent jetons de Charles dans la bourse, et met le tout ensemble de son côté.*) Les voilà dans son lot.

Edouard. Tu me fais faire ce que tu veux.

Alexis. Ce que j'aurais fait moi-même à ta place. — Ha ha ! des estampes encadrées ? j'avais oublié de lui en parler.

Edouard (*avec joie*). Est-il bien vrai, mon ami ?

Alexis (*d'un air sévère*). Et qu'importe ? N'est-ce pas comme s'il le savait ? Combien y en a-t-il ? Voyons. Une, deux, trois. (*Il compte jusqu'à vingt-quatre, en parcourant leurs inscriptions l'une après l'autre, et les partageant à mesure en deux lots.*) Ici, les princes régnans de l'Europe ; et là, les grands hommes de France.

Edouard. Eh bien ! lesquels choisirons-nous ?

Alexis (*lui présentant deux estampes qu'il a mises de côté dans le second lot*). Ah ! mon cher Edouard, notre choix est tout fait. Voici La Fontaine et Fénelon. Gardons les amis de notre enfance. (*Il baise les deux portraits ; ensuite il met les princes dans le lot de Charles, et les grands hommes dans celui d'Edouard.*) Voilà tout, je crois.

Edouard (*tristement*). Hélas, oui !

Alexis. Pourquoi cet air triste ?

Edouard. C'est que tu veux que mon bien lui appartienne.

Alexis. Non, mon cher Edouard, ce n'est pas moi qui le veux ; c'est toi qui l'as voulu, et qui le veux encore. N'est-il pas vrai, que tu le veux toujours ?

Edouard. Oui, oui ; fais seulement que je ne voie plus cela, que j'en sois débarrassé.

Alexis. N'y pense plus, mon ami ; tu as fait ton devoir. Je cours trouver Charles, et lui parler. S'il t'a trompé, je veux qu'il en meure de honte. (*Il sort.*)

S c è n e VI.

Edouard (*seul*).

Oh oui ! mourir de honte ! Il se moquera de moi, voilà tout. S'il avait eu honte il ne m'aurait pas envoyé la moitié de ses pauvretés pour avoir mes richesses. (*Il s'approche de la table, en la parcourant d'un oeil triste.*) Et il faut que je me prive de tant de jolies choses, et pour un fripon encore ! Il me semble à présent que j'aimerais mieux tout ce qui n'est

pas dans ma portion. Voilà des cédrats bien plus gros que les miens ! Et ce loto, que j'avais tant désiré pour amuser mes amis ! Ces soldats qui m'auraient fait une armée ! tout cela était à moi : je ne l'ai plus. Il faut que je le donne pour rien. Pour rien ! (*Il rêve un moment.*) Mais non, Alexis a raison, N'est-ce donc rien que ma parole et mon honneur ? J'entends venir quelqu'un. Est-ce Charles ? Non, c'est Victorine.

S c è n e VII.

Edouard, Victorine.

Victorine (regardant avec avidité tout ce qui est étalé sur la table). Que fais-tu donc là, mon frère ? Que signifie ce partage ? Est-ce qu'il y aurait une moitié pour moi ? Sais-tu bien que ce serait une fort aimable galanterie ?

Edouard. Ah ! ma soeur, je le voudrais, je t'assure. Mais je ne suis plus le maître d'en disposer.

Victorine. Et pourquoi donc ? Cela t'appartient. Ah ! j'entends. C'est quelque nouvelle escroquerie d'Alexis. Il est sans cesse à mendier auprès de toi pour les autres ; et ce qu'il obtient par ses importunités, il sait le mettre de côté pour lui.

Edouard. Victorine, ne parlez pas ainsi de ce digne garçon : je voudrais, pour tout ce que je possède, avoir sa noble manière de penser.

Victorine. Mais enfin, que veut dire ce déménagement ?

Edouard. Que je suis bien puni d'avoir été si avide. Il faut que je cède à Charles la moitié des présens que j'ai reçus de ma tante.

Victorine. Au lieu de me les donner ? Et à quel propos ?

Edouard. Parce que nous étions convenus ensemble de partager nos étrennes. Par malheur j'ai eu beaucoup, et lui rien.

Victorine. Il n'aurait donc rien de moi. C'est la justice.

Edouard. Que veux-tu ? Nous nous sommes engagés par l'honneur. Il m'a tenu parole ; il faut bien lui tenir la mienne, ou je suis un coquin.

Victorine. Voilà de ces folies que ton Alexis te met dans la tête. Non, je suis dépitée de ce que tu te laisses gouverner par un enfant qui vit de nos secours.

Edouard. Mais n'a-t-il pas raison ?

Victorine. Lui ? jamais. Et je parierais même aujourd'hui, qu'il s'entend avec Charles pour partager tes dépouilles.

Edouard. Sérieusement ? tu le croirais, ma soeur ? Mais non, non ; tu lui fais injure. Alexis est trop généreux.

Victorine. C'est toi qui es trop faible. Il prendrait bien, je crois, ton parti plutôt que celui de Charles, s'il n'y était intéressé.

Edouard. Je suis son ami. Il est intéressé à ce que je ne sois pas un fripon.

Victorine. Ha ha ha ! fort bien ! Pour n'être pas un fripon, tu te laisses friponner.

Edouard. Cela vaudrait toujours mieux.

Victorine. Et d'une manière si ridicule ! Oh ! comme ils vont se moquer de toi ! Ha ha ha !

Edouard. Alexis se moquerait de moi ?

Victorine. S'il aide à te tromper !

Edouard. Mais j'ai donné ma parole. Le partage est tout fait, et Charles va venir.

Victorine. Eh bien ! qu'il s'en retourne. Quelle sera ma joie de voir que tu les attrapes lorsqu'ils pensent t'attraper !

Edouard. Oui, que je me déshonore pour sauver ces misères.

Victorine. Mais si je te les conserve avec ton honneur ?

Edouard. Et par quels moyens ?

Victorine. Le voici. C'est d'aller conter l'affaire à mon papa, ou plutôt à ma tante, qui serait plus facile à persuader, pour qu'ils te défendent de te défaire de leurs présents. Je me charge de la mission.

Edouard. Non, non ; ma soeur, si tu as quelque amitié pour moi.

Victorine. A la bonne heure ! Tu veux te laisser plumer ? je le veux aussi. Je ne perds rien à cela. Tout au contraire j'y gagne le plaisir de rire à tes dépens, et d'avoir maintenant d'aussi jolies étrennes que toi. Je vais toujours le dire à mon papa, quand ce ne serait que pour te faire gronder, puisque tu n'as pas voulu suivre mes idées.

S c è n e VIII.

Edouard (seul).

Elle a raison cependant. Si mon papa et ma tante me le défendent, je garde tout, et je suis quitte de mes obligations. Pourquoi cette idée ne m'est-elle pas d'abord venue à l'esprit ? Il est vrai que ce ne serait pas bien ; j'entends en moi-même

une voix qui me le crie. Je devais tout prévoir, avant d'engager ma promesse. Ah ! si Alexis était ici pour me décider ! j'ai besoin de son secours. Qu'il vienne, mais tout seul. Bon ! me voilà content, c'est lui.

S c è n e IX.

Edouard, Alexis.

Alexis. Charles ne tardera pas à venir. Il s'en est allé demander la permission à son père. Courage, mon cher Edouard ; ne laissons pas soupçonner que ces bagatelles nous tiennent si fort à cœur. Je commence à croire que Charles n'est pas de bonne foi. Je lui ai parlé vivement, et il m'a semblé voir dans ses réponses un peu d'embarras.

Edouard. Il me trompe, j'en suis sûr ; et il faut encore que je paraisse content !

Alexis. N'as-tu pas sujet de l'être ? Tu as rempli ton devoir.

Edouard. Eh bien ! je tâcherai de me vaincre, et de faire bonne contenance devant lui. Mais sais-tu ce que me disait tout-à-l'heure ma soeur ? Qu'il fallait prier ma tante ou mon papa de me défendre de donner la moindre chose de mes présens ; que de cette manière je conserverais mon honneur et toutes mes étrennes.

Alexis. Et le repos de ta conscience, le conserverais-tu aussi par ce moyen ?

Edouard. Hélas ! non ; je sentais déjà en moi qu'il serait malhonnête d'en user ainsi.

Alexis. Pourquoi donc balancer davantage ? O mon cher Edouard ! ne résistons jamais à ces premiers sentimens de droiture et de générosité ; tu verras bientôt quel plaisir on trouve à les suivre. Est-ce que nous aurions besoin de toutes ces babioles pour être heureux ? Va, je te promets de n'en être que plus empressé à te procurer d'autres amusemens. Si mon amitié est quelque chose pour toi, je t'en aimerai cent fois davantage de te voir honnête et délicat.

Edouard. Oui, je le suis, je veux l'être, mon cher Alexis ; et c'est à toi que je le devrai. Je me fais gloire de sentir le prix de ton conseil ; et je le suivrai, quoi qu'en ait pu dire ma soeur. Fi de ces misères ! pour te prouver combien je les méprise, je vais encore mettre deux cornets de pastilles de plus dans la portion de Charles.

Alexis. Bien comme cela, mon ami ! C'est le triomphe d'un héros qui revient victorieux d'une bataille.

Edouard. Prends toujours soin de ma faiblesse ; et si tu me voyais fléchir, parle pour moi.

Alexis. Je n'en aurai pas besoin. Mais doucement ; c'est Charles qui s'avance.

S c è n e X.

Charles, Edouard, Alexis.

Charles (avec l'air un peu embarrassé). Bon jour, Edouard. Alexis est venu me dire que tu me demandais. Me voici. Je suis cependant fâché.

Edouard. De quoi es-tu fâché, mon ami ?

Charles. De ce que mes étrennes ont été si misérables, et de ce que je.

Edouard. N'est-ce que cela ? sois tranquille.

Alexis. Edouard n'en est que plus content de pouvoir suppléer à ce qui vous a manqué. Si vous saviez quelle joie il s'en est promise ! N'est-ce pas, Edouard ?

Edouard. C'est de tout mon cœur. (*Il prend Charles par la main et le conduit vers la table.*) Tiens, voilà tous mes présents que nous avons d'abord partagés en deux portions bien égales. J'ai encore ajouté quelque chose de plus à la tienne, pour ne te laisser rien à regretter.

Alexis. Il y avait deux choses qui n'étaient pas de nature à être partagées, le microscope et le loto. Edouard, suivant vos conventions, pouvait les garder pour lui. Il a mieux aimé vous donner le loto, de peur d'avoir le moindre reproche à se faire.

Edouard. J'ai regret que ces figures de porcelaine n'aient pu se partager par nombre égal. J'ai gardé les neuf Muses ; mais pour remettre l'égalité, je te laisse, avec les quatre saisons, un cent de jetons de nacre, et cette bourse qui me revenait. Tu n'en es pas moins le maître de choisir entre ces deux lots.

Charles. Eh ! non, mon ami, je suis content.

Edouard. Je ne le suis pas encore, moi. J'ai laissé dans le buffet un gâteau dont la moitié m'appartient, je te le donnerai tout entier. Je cours le chercher.

(*Il s'loigne.*)

Charles (*veut courir après lui pour le rappeler*). Où vas-tu donc? ce n'est pas la peine.

Alexis (*l'arrêtant*). Laissez-le faire, M. Charles. (*à Edouard*) Oui, va, va, mon ami.

S c è n e XI.

Alexis, Charles.

Alexis. Eh bien! monsieur, convenez-en; Edouard est un garçon qui pense avec bien de la noblesse. Vous le voyez, sa promesse est pour lui plus que tout ce qu'il a de plus précieux. Au lieu de s'affliger du désavantage qu'il trouve dans vos conventions, il se fait un plaisir de surpasser votre attente et de combler votre joie.

Charles (*confus*). Est-il vrai? Vous me faites rougir. Et je ne sais comment . . .

Alexis. Ce n'est pas votre faute, si vos parens ne vous ont pas mieux traité cette année.

Charles (*en se détournant*). Le pauvre Edouard!

Alexis. Vous l'offensez par votre pitié. Il ne se trouve pas du tout à plaindre. C'est la honte de vous en imposer qui l'aurait rendu malheureux. Voyez toutes vos richesses, et réjouissez-vous.

S c è n e XII.

Edouard, Charles, Alexis.

Edouard (*revenant avec un grand gâteau, qu'il présente à Charles*). Tiens voilà qui t'appartient par-dessus le marché.

Charles (*le repoussant d'une main, et de l'autre se cachant le visage*). Non, non, c'en est trop.

Edouard. Prends-le, je te le donne; et ne crois pas que ce soit par les remords de t'avoir cédé quelque chose! Alexis peut t'en être garant.

Alexis (*en regardant fixement Charles*). Oui, je le suis à la face de tout l'univers. (*Charles s'essuie les yeux.*) Mais je crois que vous pleurez, M. Charles? Qu'avez-vous donc?

Charles. Rien, rien; si ce n'est que je suis un malheureux, qui . . . qui vous a trompé.

Edouard. Toi, me tromper? Non, c'est impossible. Ne sommes-nous pas amis dès l'enfance? fils de bons voisins et de bons amis.

Charles. Et c'est ce qui me rend plus coupable. Je ne mérite pas que tu penses si noblement de moi. (*Il prend la main d'Edouard.*) Je puis cependant te montrer que je ne suis pas encore tout-à-fait indigne de ton estime. Il est bien vrai que je n'ai rien reçu de mon papa de bagatelles et en friandises: mais mais (*Il fouille dans sa poche.*) voici trois louis que je lui ai demandés à la place, et qu'il m'a donnés. Tu le vois, j'étais un trompeur, tandis que tu étais si généreux à mon égard. Voici la moitié de mon argent. Il t'appartient de droit. Seulement par pitié, pardonne-moi ma coquinerie, et reste mon ami.

Edouard (lui sautant au cou). Oh! toujours! toujours, toute ma vie! Comme tu me ravis de plaisir! non pas à cause de l'argent, car sûrement je ne le prendrai pas.

S c è n e XIII.

Edouard, Charles, Alexis, Victorine.

Victorine. Allons, vite, vite, qu'Alexis vienne trouver mon papa!

Alexis. O ma chère Victorine! ne pourrait-il pas attendre un moment? Ce serait me dérober un plaisir, un plaisir! . . .

Victorine. Oui, de faire quelque nouvelle escroquerie à mon frère! Venez, venez; mon papa n'est pas fait pour vous attendre, je crois. (*Elle le prend par la main et l'entraîne.*)

Edouard. Ma soeur! ma soeur! quelques minutes encore!

Victorine (en se retournant, d'un air moqueur). Mon frère! mon frère! Non, cela n'est pas possible. (*Elle sort avec Alexis.*)

S c è n e XIV.

Charles, Edouard.

Edouard (prenant la main de Charles). O mon cher ami! que je suis touché de ce noble retour! Je n'étais pas en droit de l'espérer.

Charles. Comment? lorsque tu me donnais la moitié de ton bien, sans attendre rien de moi?

Edouard. Ah ! ne me fais pas honneur de cette générosité. Tu ne sais pas tout ce qu'il m'en coûtait. Non, jamais je n'aurais eu la force de tenir ma parole sans les encouragemens d'Alexis.

Charles. Eh ! c'est à lui que je dois aussi le bonheur de n'avoir pas achevé ma fourberie. Il m'en a fait sentir si vivement l'indignité ! Lorsqu'ensuite je suis venu, et que j'ai vu combien de loyauté tu avais mis dans le partage. . . .

Edouard. Moi ; le partage ? C'est lui qui l'a fait. Je ne sais comment il a pu s'y prendre ; mais il me faisait trouver du plaisir à me dépouiller. Il y a pourtant bien des choses que j'ai ajoutées de moi-même. Je te donnais, et je croyais m'enrichir.

Charles. Ah ! garde tout cela, je n'en veux plus. Que je me trouve heureux d'être débarrassé de ce poids ! Toi ; mon meilleur ami, je n'aurais plus osé te regarder en face. J'étais loin de croire qu'on eût tant à souffrir pour devenir un mal-honnête homme.

Edouard. Et moi donc, comme j'étais tourmenté ! Je sens bien maintenant le plaisir d'avoir été généreux ! Voilà cependant ce que nous devons à l'honnête Alexis. Si pauvre, avoir tant de droiture ! N'est-ce pas qu'il n'a rien exigé de toi pour te découvrir mes richesses ?

Charles. Lui, mon cher Edouard ? D'où te viendrait ce vilain soupçon ?

Edouard. C'est ma soeur qui par jalousie voulait me le faire accroire.

Charles. Ah ! si tu l'avais entendu parler de toi ! Comme il soutenait vivement ton parti ! J'ai eu besoin de toute mon adresse pour le faire jaser. Oui, dès ce moment il vient d'acquérir mon estime pour toute sa vie ; et je veux lui donner l'autre moitié qui me reste de mes trois louis.

Edouard. Non, Charles ; c'est à moi de le récompenser, et j'en sais le moyen. Garde ton argent, avec la moitié qui te revient de mes étrennes.

Charles. Que dis-tu ? Moi ? Jamais. Tiens, plutôt donnons-lui tout ce qui devait entrer dans notre échange. Nous avons mérité de le perdre, et lui de le gagner.

Edouard. Oh ! de tout mon coeur ! Sais-tu ce qu'il faut faire ? Nous pouvons nous donner bien du plaisir. Je vais faire porter tout cela chez lui, pour qu'il le trouve à son retour.

Charles. Bien ! bien, pourvu qu'il n'aille pas revenir assez tôt pour nous en empêcher.

Edouard. Je vais appeler un domestique. Toi, range tout dans cette corbeille. Je reviens comme l'éclair. (*Il sort en courant.*)

S c è n e XV.

Charles (en remplissant la corbeille). Ce brave Alexis, comme nous allons le rendre content, et je serai de moitié dans la joie qu'il va goûter! Ah, je ne la céderais pas pour dix fois toutes ces jolies étrennes. Qui m'eût dit que j'aurais encore plus de plaisir à lui donner tout ce que j'ai tant désiré, qu'à le garder pour moi? Je voudrais être mon papa pour l'enrichir. Grâce à lui, je sens à présent qu'être juste et honnête, c'est être plus heureux que de posséder les plus grands biens.

S c è n e XVI.

Edouard, Charles, Comtois.

Edouard (à Comtois, qui le suit). Entrez; entrez Comtois. (*Il ferme la porte au verrou.*) C'est pour une corbeille que vous me ferez le plaisir de porter chez Alexis.

Comtois. Oh! de grand cœur, monsieur. Nous aimons tous cet excellent jeune homme.

Edouard (à Charles). As-tu fini, mon ami?

Charles. J'aurai bientôt fait. Il ne reste plus que les porcelaines, que je vais mettre par-dessus, pour qu'elles ne soient pas endommagées.

Edouard. C'est bien pensé; mais dépêche-toi, de peur qu'il n'arrive.

Charles. Voilà qui est fini.

Edouard (à Comtois). Bon! vous n'avez qu'à prendre la corbeille, et la porter secrètement où je vous ai dit. Allez-y, je vous prie, tout de ce pas; et sur-tout prenez bien garde à ne rien casser.

Charles. Attends donc, voici les trente-six francs qui lui reviennent de ma part. Il faut que je les enveloppe dans un morceau de papier, et je les mettrai dans la bourse de jetons.

(On entend la voix d'Alexis, qui frappe à la porte, et qui dit:)
Ouvrez, ouvrez; c'est moi.

Edouard. O mon Dieu! qu'allons-nous faire! *(En se retournant à la porte.)* Un moment, Alexis; je vais t'ouvrir.

Charles *(mettant l'argent à demi enveloppé dans la main de Comtois).* Tenez, vous glisserez ceci dans la corbeille.

Edouard *(en lui présentant la corbeille).* Prenez-la sous le bras, et tenez-vous caché dans un coin.

Charles. Oui, oui, tout contre la muraille. Et vous tâcherez de vous esquiver sans qu'il vous voie.

Comtois. Laissez-moi faire.

Alexis *(de derrière la porte).* Eh bien! m'ouvrirez-vous?
Edouard, ton papa me suit de près.

Edouard *(à Charles).* Je peux lui ouvrir maintenant?

Charles. Oui; c'est fait. *(Il fait signe à Comtois de ne pas faire de bruit.)*

S c è n e XVII.

Edouard, Charles, Alexis, Comtois.

Edouard *(ouvrant la porte à Alexis).* Je te demande pardon, mon cher ami, de t'avoir fait attendre. C'est que nous étions occupés. *(Il le prend par la main, et se place de manière à lui cacher la corbeille et Comtois.)*

Alexis. Et à quoi donc? *(Il surprend Charles qui fait signe à Comtois de sortir.)* A qui en veut-il avec ses mines? *(Il se retourne et aperçoit le domestique.)* Ah! ah! qu'est-ce qu'il porte là? *(Il va vers lui, et veut regarder dans la corbeille.)*

Comtois *(lui retenant le bras).* Doucement, monsieur Alexis; c'est un secret.

Alexis. Comment? du mystère?

Comtois. Vous l'apprendrez tantôt chez vous. *(Il veut sortir; Alexis l'arrête.)*

Alexis. Je veux le savoir en ce moment. Ah! si j'avais deviné! Me feriez-vous cet outrage, mes chers amis?

Edouard. Qu'appelles-tu un outrage? C'est le faible prix du service que tu viens de nous rendre. *(Il reprend la corbeille et la lui présente.)* Oui, mon cher Alexis, tout cela est à toi.

Charles (lui présentant aussi le paquet d'argent que *Comtois* lui remet). Et ceci encore. (*Alexis* le repousse; *Charles* le jette dans la corbeille qu'*Edouard* continue à lui offrir.)

Alexis. Que faites-vous? Non, non, jamais.

Edouard. Je le veux.

Charles. Je vous le demande en grâce. Soyez seulement mon ami, comme vous l'êtes d'*Edouard*.

Comtois. Si j'osais joindre ma prière à celle de ces messieurs! Vous leur feriez trop de peine de les refuser. Je voudrais bien avoir, comme eux, la liberté de vous offrir aussi mon présent. Il serait petit; mais je vous le donnerais de bon cœur. Vous êtes béni dans toute la maison.

Alexis. Oh mon cher *Edouard*! mon généreux *Charles*! (*Il les embrasse*) et vous, mon brave *Comtois*! (*En le regardant d'un air attendri*) vous me faites pleurer d'admiration et de plaisir. Mais votre bon cœur vous conduit trop loin. Je n'ai point mérité ce que vous faites pour moi; je ne l'accepterai jamais.

Edouard. Veux-tu me chagriner?

Charles. Est-ce que vous ne voulez point de mon amitié?

Scène XVIII.

M. Dufresne, Edouard, Charles, Alexis, Comtois.

M. Dufresne (qui est entré depuis un moment à l'improviste, s'est arrêté pour jouir de ce spectacle, lève ses mains et ses regards vers le ciel; ensuite il s'avance, comme s'il n'avait rien entendu, et dit). Eh bien! vous trouverai-je toujours en querelle?

Edouard (courant à lui). Ah! mon papa! venez nous accorder. *Alexis* nous traite bien durement. Il m'a rendu fidèle à ma parole. . . .

Charles. Il me rend à l'honneur. . . .

Edouard. Et il méprise notre reconnaissance.

Alexis (se jetant dans les bras de *M. Dufresne*). O mon digne protecteur, mon second père! sauvez-moi, sauvez-moi de leur générosité. Je viens de me justifier auprès de vous de la méfiance qu'on voulait vous inspirer sur mon compte, et

j'irais maintenant me démentir ! Non, non, je me rendrais suspect à moi-même de n'avoir agi que par intérêt. Ne me laissez pas corrompre, je vous en conjure.

M. Dufresne. Mes chers enfans, que vous me ravissez ! Non, mon brave Alexis, ces présens ne sont rien pour payer tant de délicatesse et de désintéressement. Je vais mettre fin à ce noble démêlé. (à *Edouard et à Charles*) Que chacun de vous garde ce qui lui appartient. Je prends sur moi votre reconnaissance.

Edouard. Ah ! mon papa, de quel plaisir voulez-vous me priver ?

Charles. Vous me punissez, monsieur, comme je le méritais peut-être tout-à-l'heure ; mais vous êtes témoin de mon changement. Ah ! par pitié, daignez vous joindre à moi pour obtenir d'Alexis

Alexis (à M. Dufresne). Non, non, de grâce ne m'y contraignez pas.

M. Dufresne. Je l'exige de toi, mon ami. Il n'y aurait que de l'orgueil et de la dureté à lui dérober le plaisir de faire du bien, dont tu viens de lui faire goûter, peut-être pour la première fois, la douce jouissance. Prends cet argent, et donne-le à ta mère, qui t'a inspiré une si noble façon de penser.

Alexis. Vous m'y forcez, monsieur ; je vous obéis. Oh ! quelle joie pour elle ! Mais, au moins qu'Edouard garde ses présens !

M. Dufresne (tirant sa bourse). Eh bien ! qu'il les reprenne pour les partager avec son ami. Je les rachète en son nom pour ces trois louis d'or.

Alexis. Ah ! mon cher monsieur Dufresne ! arrêtez, arrêtez. Je ne sais, tant je suis pénétré de joie et de reconnaissance. . . . Ma pauvre mère ! il y a bien long-tems qu'elle ne se sera vue si riche ! O mes bons amis ! (Il embrasse *Edouard et Charles*, sans pouvoir leur parler.)

M. Dufresne (à Edouard). Mon fils, je te dois aussi une récompense pour ta docilité à suivre les nobles conseils d'Alexis.

Edouard. Eh, mon papa, comment pouvez-vous me récompenser mieux, que par ce que vous faites envers lui ?

M. Dufresne. Ce n'est rien encore. Il n'a été jusqu'ici que le compagnon de tes plaisirs ; je veux qu'il le soit de tes exercices et de tes études. Je ne mettrai point de différence dans votre éducation.

Edouard. Oh ! comme je vais profiter près de lui !

Alexis (se jetant aux genoux de M. Dufresne). Voulez-vous me faire mourir de l'excès de vos bontés ?

M. Dufresne (le relevant). Non ; je veux que tu vives pour aimer mon fils comme j'aimais ton père.

Charles. Laissez-moi aussi prendre part à votre amitié. Je commence à ne pas m'en croire tout-à-fait indigne, et je le dois à vos exemples.

M. Dufresne. Oui, mes amis, tel est l'empire de la vertu, d'élever jusqu'à elle tout ce qui l'approche. Vivez toujours unis, pour vous fortifier dans la droiture et dans l'honneur ; et soyez hommes ce que vous êtes enfans.

XI.

PYTHIAS ET DAMON.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

Denis, tyran de Syracuse.

Gelon, son favori.

Argus, capitaine de ses gardes.

Palinure, pilote d'un vaisseau.

Damon, citoyen de Syracuse.

Pythias, citoyen de Corinthe.

Gardes.

La scène se passe dans un appartement reculé du palais de Denis.

S c è n e I.

Denis, Gelon, Argus.

Denis. Qui dois-je faire mourir aujourd'hui? Voyons. (*Il ouvre ses tablettes*). Ah! c'est le jour où Pythias a promis de revenir de Corinthe pour subir son supplice.

Gelon. Eh! croyez-vous qu'il revienne, seigneur?

Denis. Son retour m'étonnerait, je l'avoue. Mais pourtant Damon, son ami, qui s'est offert de mourir à sa place, s'il ne revenait pas!

Argus. Je viens de descendre dans sa prison. Il vous conjure, seigneur, de ne pas lui refuser ce matin un instant d'audience.

Denis. Pour me demander grâce, sans doute? Mais on ne se joue pas impunément de ma justice. Si Pythias ne revient pas ce jour même. . . .

Gelon. Le traître ! Il ne voulait , disait-il , que revoir sa patrie , embrasser sa femme et ses enfans ; et dans l'espace de tems que vous avez daigné lui accorder , il aurait pu faire deux fois le chemin de Corinthe ! J'avais bien soupçonné quelque perfidie. Peut-être est-il allé vous chercher des assassins. O le meilleur des rois ! faut-il que je tremble sans cesse pour vos jours ? Je ne sais qu'elle terreur m'agite. N'en doutez plus seigneur , Damon est sûrement d'intelligence avec lui pour vous surprendre. Dans quel dessein dangereux demande-t-il à vous parler ?

Denis. Vous me faites frémir ! Je ne veux pas l'entendre. Je vais passer chez mes filles. Attendez-moi ici un moment, Gelon ; et vous , Argus , allez voir si ma garde est vigilante autour de moi. (*Il sort par une porte secrète. Argus veut sortir d'un autre côté, Gelon le retient.*)

S c è n e II.

Gelon , Argus.

Gelon. Ecoutez, Argus.

Argus. Qu'exigez-vous de moi, seigneur ?

Gelon. Que l'entrée du palais soit interdite aujourd'hui à tout autre qu'à Palinure. Gardez-vous d'y laisser pénétrer personne qui puisse mettre en danger la vie du roi, sous le prétexte d'implorer sa clémence en faveur de Damon.

Argus. Hélas ! qui aurait le courage d'oser intercéder pour ce malheureux !

Gelon. Il est indigne d'exciter la pitié.

Argus. Ah ! seigneur ! qu'il me soit du moins permis de déplorer sa destinée.

Gelon. Gardez-vous de laisser éclater de pareils sentimens. Je vois que vous partagez l'aveuglement d'une crédule populace. Damon n'est qu'un imposteur , qui , par un faux héroïsme , s'est flatté d'en imposer au roi , et de sauver la vie de son ami.

Argus. Vous conviendrez au moins qu'il exposait bien généreusement la sienne.

Gelon. Eh ! ne voyez-vous pas qu'il ne pouvait plus embrasser un autre parti ? Il craignait trop que Pythias , dans les douleurs de la torture , ne fût contraint de l'avouer pour complice de sa trahison.

Argus. Mais Pythias lui-même n'a pas été convaincu.

Gelon. Son crime est un secret que je renferme dans mon sein. L'intérêt de l'Etat défend qu'il soit exposé aux yeux du peuple. Allez, et que mes ordres soient exécutés. Je vous les renouvelle au nom du roi même. Songez bien que vous m'en répondez, et qu'il y va de votre vie. (*Argus s'incline et sort sans répondre.*)

S c è n e III.

Gelon.

Fortune, je te rends grâces ! Tu vas donc me délivrer aujourd'hui du dernier Syracusain, dont la vertu pourrait faire ombrage à mon crédit ! Il s'est précipité lui-même dans sa ruine. Je ne pensais à perdre que l'opulent Corinthien Pythias, pour m'enrichir de ses dépouilles ; et je trouve encore à me venger de l'orgueilleux Damon. Il apprendra ce que l'on gagne à mépriser le favori d'un tyran. Et toi, Denis, je sais à quels sentimens je dois tes largesses. C'est en vain que tu me parles d'amitié. Tu ne me combles de biens que pour m'animer à servir tes barbaries, dont tu me rendrais victime à mon tour. Mais, va, je saurai te prévenir. Elève encore un peu plus haut ma fortune : je te ferai descendre toi-même dans le fond de l'abîme où tu songes déjà dans ton cœur à me précipiter. (*Il aperçoit un homme qui s'avance avec des marques de crainte.*) Que vois-je ?

S c è n e IV.

Gelon, Palinure.

Gelon. Palinure, est-ce toi ?

Palinure. Oui, seigneur.

Gelon (avec empressement). Eh bien ?

Palinure. Sommes-nous seuls ?

Gelon. Tu peux parler sans crainte. Denis vient de s'éloigner.

Palinure. Je ne fais que de débarquer à l'instant, et je me suis glissé dans le palais, pour venir vous rendre compte en personne du succès de vos ordres.

Gelon. Satisfais mon impatience. Les as-tu remplis?

Palinure. Vous n'avez plus rien à craindre de Pythias; il a perdu la vie.

Gelon. Je respire! Tu ne pouvais m'apprendre plus à propos cette heureuse nouvelle. Hâte-toi de m'instruire de toutes les circonstances de cet événement.

Palinure. J'avais mis, comme vous le savez, à la voile, chargé par Denis de conduire Pythias à Corinthe; et par vous, de le mettre hors d'état d'y parvenir jamais. La troisième nuit après notre départ de Syracuse, il s'éleva une violente tempête, qui me donna la facilité d'exécuter mon dessein.

Gelon. Comment donc? Achève.

Palinure. A la lueur des éclairs, je vis Pythias à genoux sur le bord du vaisseau, les mains élevées vers le ciel: „Dieux immortels, s'écriait-il, ce n'est pas pour ma vie que je vous implore c'est pour celle de mon ami. Laissez-moi le tems d'aller briser les chaînes dont il s'est chargé par tendresse pour moi. Je vous abandonne ensuite mes jours, quand j'aurai sauvé les siens. Voulez-vous, par ma perte, rendre le généreux Damon victime de sa vertu? Vous le savez, vous qui lisez dans le coeur des humains, vous n'avez point de plus noble image sur la terre.—“ Ta bouche outrage les Dieux, lui répondis-je, en osant leur comparer un mortel. Voici comme ils punissent ton impiété; et je le frappai d'un coup terrible, qui le précipita dans l'abîme dévorant des flots.

Gelon. O mon cher Palinure! personne n'aurait pu servir plus heureusement ma vengeance. Les biens de Damon vont être après sa mort, le prix de tes services. J'entends une porte s'ouvrir. Le roi vient. Songe à lui dire, que Pythias a refusé de venir avec toi.

S c è n e V.

Denis, Gelon, Palinure, Gardes.

Denis. Que veut cet audacieux étranger? Qu'on l'arrête.

Gelon. Daignez suspendre vos ordres, seigneur. C'est le pilote Palinure, à qui votre coeur généreux avait confié le soin de conduire Pythias à Corinthe.

Denis. Comment! est-ce qu'il l'en aurait aussi ramené?

Palinure. Non, seigneur! Aussitôt qu'il s'est vu débarqué sur le rivage de sa patrie, il m'a dit qu'il était inutile de l'attendre, et que je pouvais revenir seul à Syracuse. Voilà tous les ordres qu'il m'a donnés pour Damon.

Denis. Tu pourras l'en instruire toi-même. Qu'il paraisse maintenant devant moi, puisque je n'ai pas de grâce à lui accorder. (*à l'un de ses gardes*) Courez dire à Argus de l'amener ici. (*Le garde sort.*)

Gelon. Vous voyez, seigneur, combien mes soupçons contre Pythias étaient justes.

Denis. Il n'en fallait pas davantage pour le punir.

Gelon. Par une affreuse perfidie, il laisse mourir à sa place son meilleur ami. N'est-ce pas la preuve la plus sensible qu'il était criminel envers vous? Croyez-moi, livrez dès ce moment à la mort le complice de sa trahison. Il l'a bien méritée, pour vous avoir frustré de votre juste vengeance. *Barribeau*

Denis. Mon dessein n'est pas de différer son supplice.

Gelon. Pourquoi donc perdriez-vous un tems précieux à l'écouter?

Denis. Non, je le veux. Sa confiance en l'amitié me semblait un outrage. Je me fais un plaisir de le confondre.

Gelon. Le voici.

Scène VI.

Denis, Gelon, Palinure, Damon (enchaîné), Gardes.

Denis. Eh bien, Damon! c'est aujourd'hui le jour où Pythias devait revenir?

Damon. Hélas! je tremble encore. Il n'est pas terminé.

Denis. Pourquoi ne demandes-tu pas aux dieux d'en prolonger la durée?

Damon. Que dis-tu, Denis? Tu n'es pas fait pour concevoir ni mes craintes, ni mes vœux. Ah! si la nuit était déjà venue! si le ciel pouvait, jusqu'à demain, retenir le vaisseau de mon ami loin du port! s'il me laissait le tems de lui sauver la vie, en sacrifiant la mienne pour lui!

Denis. Tu pourras bientôt goûter cette rare satisfaction.

Damon. O Denis! tu me ravis de joie! Je craignais la vertu de Pythias plus que je ne crains tes bourreaux.

Denis. Bannis tes alarmes. Pythias ne reviendra jamais, Palinure vient t'en instruire.

Palinure. Je peux vous attester de sa part qu'il est désormais inutile de l'attendre.

Damon (avec feu). Tais-toi, vil calomniateur. Si tu m'avais dit que sa femme, ses enfans, tous ses concitoyens s'empressaient de le retenir, et demandaient à venir à sa place, j'aurais pu croire un moment à cette imposture; mais jamais Pythias n'a tenu le langage que ton impudence ose lui prêter.

Denis. Etrange aveuglement!

Damon. Pythias sera de retour aujourd'hui même, s'il n'a cessé de respirer. Mais, non, il vit encore. Le ciel ne permettra pas que le mortel le plus vertueux périsse, quand je peux racheter ses jours.

Denis. Quoi! tu refuses d'en croire un témoignage si formel?

Damon. J'en crois bien plus les sentimens de mon cœur. Denis, c'est à toi maintenant de te souvenir de ta promesse.

Denis. Que t'ai-je promis?

Damon. De ne faire souffrir aucun mal à Pythias, s'il revient après ma mort.

Denis. Insensé! tu ne vois donc pas que le traître t'abuse! Dans ce même instant où tu ne trembles que pour lui seul, son cœur tressaille de joie de t'avoir trompé.

Damon. Va! c'est de tes amis qu'il faut attendre de pareilles perfidies. Je connais le mien mieux que toi. Plût au ciel que je pûsse compter sur ta foi, comme sur sa parole!

Gelon. Quelle insolence inouïe, seigneur!

Denis. Il va l'expié par son supplice.

Damon. Je suis plus impatient que toi de le presser. Je n'attends qu'un mot de ta bouche. Jure encore d'épargner Pythias à son retour.

Denis. Que t'importe une assurance inutile? Le fourbe est trop soigneux de ses jours pour en avoir besoin.

Damon. N'outrage pas la vertu, Denis. C'est une assez grande impiété de ne pas y croire.

Denis. Est-ce à toi de la défendre, quand tu vas être le martyr d'une trahison?

Damon. Jusqu'au dernier soupir elle recevra mon hommage.

Denis. Ton aveugle fanatisme me fait pitié.

Damon. Ce n'est pas elle que j'implore, c'est ta justice que je réclame. Fais-moi donner la mort, mais jure d'épargner Pythias. Que j'emporte dans la tombe l'espérance de le sauver.

Denis. Puisqu'il ne te faut qu'un serment superflu, je te le donne. Si Pythias revient après ta mort, je jure qu'il vivra.

Damon (élevant les mains vers le ciel). Dieux immortels ! recevez ce serment de sa bouche ; et s'il pensait un moment à le violer, employez tous vos foudres pour le contraindre à l'exécuter. (*à Denis*) Je suis satisfait, tyran. Je viens d'arracher une victime innocente à ta barbarie. J'en mets une autre à tes pieds. (*Il tombe à ses genoux.*) Laisse-moi les embrasser pour te demander une grâce. Elle ne doit pas coûter cher à ton coeur.

Denis. Parle.

Damon. Fais-moi conduire dès cet instant même, au supplice. Je dois être assez coupable à tes yeux, puisque j'ose braver ton indignation.

Denis. Tu seras satisfait. Qu'on le traîne à l'échafaud. Argus, fais assembler toute ma garde pour contenir le peuple dans le devoir. Que l'on punisse de mort le premier qui oserait se permettre un murmure. (*Les gardes saisissent Damon et commencent à l'entraîner.*)

Damon (en sortant). Je vous bénis, grands dieux ! j'ai sauvé mon ami.

S c è n e VII.

Denis, Gelon, Palinure.

Denis (après un moment de silence). Damon est-il un insensé ? Est-il le plus généreux des mortels ? S'il m'eût demandé grâce pour lui-même, j'ai cru me sentir prêt à la lui accorder.

Gelon. O le meilleur des rois ! jamais criminel n'osa te braver avec tant d'audace, et ton coeur s'émeut encore pour lui ! Mais dans cette circonstance, seigneur, votre clémence pourrait entraîner les suites les plus funestes. Les farouches Syracusains ne manqueraient pas de la prendre pour une faiblesse ; et n'en deviendraient que plus insolens.

Denis. Oui, sans doute, cet exemple rigoureux importe à ma sûreté. Peuple rebelle, il faut t'épuiser de sang, et te rassasier d'opprobres, pour régner sur toi !

Gelon. Puisque Pythias était coupable, Damon a trempé dans son crime. Il mérite deux fois la mort.

Denis. Je te rends grâce, Gelon, de ton zèle pour ma puissance. Continue à me chercher les victimes qu'il lui faut

immoler. De nouveaux bienfaits seront le gage de ma faveur. Et vous, Palinure, courez instruire le peuple de la perfidie de Pythias, et surtout du crime de Damon. Je ne veux pas qu'on lui donne un seul sentiment de pitié. (*Palinure s'éloigne ; et prêt à sortir, il recule avec effroi.*)

S c è n e VIII.

Denis, Gelon, Palinure, Argus, Damon et Pythias.

Denis. Que vois-je ?

Gelon (à part). Ah ! traître Palinure.

Argus. Seigneur, comme je conduisais Damon à la mort, cet étranger est accouru vers moi hors d'haleine, „Arrête, s'est-il écrié, brise les fers de mon ami. Damon n'est plus ton ôtage, voici Pythias : c'est lui seul qui doit mourir.“ Ils se sont précipités dans les bras, l'un de l'autre ; et tous deux à l'envi s'empressaient vers l'échafaud, comme s'ils allaient se disputer un trône. Cet événement inattendu m'a fait un devoir de les amener devant vous.

Denis (avec une extrême surprise). Est-il vrai ? pourrai-je en croire mes yeux ?

Damon. Voilà mes craintes justifiées. Ah ! Denis, pourquoi n'as-tu pas avancé d'une heure mon supplice ?

Pythias. Et crois-tu donc que j'aurais pu survivre à la mort que je t'aurais donnée ? Moi, ton meurtrier, cher ami ! Cette seule image glace encore mon sang dans mes veines. Bénis soient les dieux d'avoir enfin secondé mon impatience ! O Damon ! que je t'embrasse pour la dernière fois ! (*Ils s'embrassent avec la plus vive tendresse.*)

Damon. Fidèle, mais cruel ami ! Ah ! Denis, donne la vie à Pythias, ou fais nous mourir ensemble !

Pythias. Tu es étonné de me revoir, tyran ? Ma conservation miraculeuse te force de croire à ces dieux que tu voudrais anéantir au fond de ton cœur. Quand tu m'as fait précipiter dans la mer, tu ne prévoyais pas qu'une vague bienfaisante dût me jeter sur des roches voisines.

Damon. Eh quoi ! tu n'as pas revu ta patrie ? tu n'as pas embrassé ta femme et tes enfans ?

Pythias. Pouvais-je penser encore à goûter cette douceur, quand le moindre délai t'allait devenir si funeste ?

Damon. Malheureux que je suis ! je n'ai donc rien fait pour toi !

Pythias. Eh ! ne voulais-tu pas me donner, au péril de tes jours, la consolation que le sort m'a ravie ? Combien j'ai souffert dans cette pensée ! Errant sur des rochers déserts, debout jour et nuit sur leur sommet, pour apercevoir de plus loin un vaisseau ce n'était plus vers Corinthe que se portaient mes vœux ; je n'appelais plus que Syracuse, Syracuse !

Damon. Tu savais bien que même en expirant je n'aurais pas douté de ton cœur !

Pythias. Et moi j'aurais trahi cette généreuse confiance ! Quelque dieu touché de mon désespoir, a daigné m'envoyer une barque légère, que je l'ai vu défendre lui-même contre les flots orageux. Tranquille enfin sur ton sort, en revoyant ces rivages, avec quelle joie je les ai embrassés ! Me voici dans tes mains, Denis ; délivre mon ami, tu peux ensuite armer tes bourreaux, ou mon assassin que voilà (*en montrant Palinure*).

Denis. Qu'entends-je, Palinure ? Que la vérité sorte de ta bouche, ou les plus cruels tourmens vont te l'arracher.

Palinure. Seigneur, je n'ai fait qu'obéir à votre favori. Gelon m'avait ordonné de précipiter pendant la nuit, Pythias dans la mer.

Pythias. Ah ! Gelon, je te pardonne de m'avoir forgé des crimes pour envahir ma fortune ; je te pardonne d'avoir attenté sur mes jours ; mais que t'avait fait mon ami, pour l'envelopper si cruellement dans ma ruine ?

Denis. Réponds, scélérat !

Gelon (*dans la plus profonde consternation.*) Doutez-vous, seigneur, que le soin de votre sûreté

Denis. Tais-tois, Pythias était innocent, et tu le savais. L'amitié ne s'élève point jusqu'à cet héroïsme entre des cœurs coupables. Nobles amis, soyez libres ; et vous méchants, allez mourir. Argus, conduisez-les tous deux au supplice.

Pythias. Arrête, Denis ; tu viens de sentir combien il est leu d'être juste

Damon. Apprends combien il est doux d'être généreux.

Denis. Quels hommes êtes-vous donc l'un et l'autre, vous qui embrassez mes genoux pour vos lâches meurtriers ? Mais non, il faut qu'ils meurent ; c'est la seule chose que je puisse jamais refuser à votre vertu. Va, Gelon, va chercher un ami qui veuille s'immoler pour toi ; je ne te fais grâce qu'à ce prix.

Damon et Pythias. Ah ! seigneur.

Denis. C'est en vain. Si j'ai déjà versé tant de sang innocent, je ne veux pas qu'il en reste de criminel. Le traître ! je viens de lire au fond de son ame. Suis-je donc condamné à ne trouver jamais de coeurs fidèles ? C'est de vous seuls, mortels incomparables, que j'attends ce bonheur. Laissez-moi l'espérance, d'être un jour le troisième dans votre amitié.

Erklärung

der in dieser Sammlung vorkommenden Wörter und Redensarten.

A

A, bei, zu, an.
 abaissement, *m.* Erniedrigung.
 abandon, *m.* Hingebung, Abtretung, Ueberlassung; laisser à l' —, verlassen, im Stiche lassen.
 abandonner, verlassen, abtreten, überlassen.
 abattre, umhauen, fällen.
 abattu, *e.* niedergeschlagen, traurig.
 abbaye, *f.* Abtey.
 abord, *m.* Zugang, Zutritt, Anrede; d' — gleich, anfänglich, vorher, erstlich, zuerst.
 abréger, abkürzen.
 abri, *m.* ein Schirm, eine Bedeckung (vor Regen, Sonne u. s. w.); Schuß, Sicherheit; se mettre à l' — de, sich schützen (sicher stellen) vor; sich unterstellen.
 absoudre, lossprechen.
 absolu, *e.* unumschränkt herrschsüchtig; — ment, schlechterdings, durchaus.
 abuser, (mit dem génitif) mißbrauchen; (mit dem accusatif) hintergehen, täuschen.
 accabler, überhäufen, belästigen, niederbeugen, niederdrücken.
 à ce que, wie, daß.
 accent, *m.* Ton, Stimme.
 accepter, annehmen, genehmigen, empfangen.
 accident, *m.* Zufall, Unfall.
 accommoder, zubereiten, zurechtmachen, zurechtstellen.

Acc

accord, *m.* Uebereinkunft, Einverständnis, Einigkeit; faire un —, eine Uebereinkunft treffen; d'accord, einverstanden.
 accorder, gewähren, bewilligen; vereinigen, vergleichen; stimmen (ein Instrument); s' —, eins werden, sich vergleichen, sich schicken.
 accourir, herzu (herbei) laufen.
 accoutumer, gewöhnen.
 accrocher, anhängen, aufhängen.
 accroire, ist nur im Infinitiv mit faire gebräuchlich. Faire — qch. à qn., einem etwas aufbinden, weiß machen; s'en faire —, sich viel einbilden, aufgeblasen seyn.
 accusation, *f.* Klage, Beschuldigung.
 accuser, anklagen, beschuldigen.
 acheter, kaufen.
 achever, vollenden, zu Ende bringen; — de lire, vollends auslesen. — la bouteille, die Bouteille vollends austrinken.
 à-compte, *m.* auf Abschlag, abschlägige Zahlung.
 acquérir, erwerben.
 acquitter, abtragen bezahlen; s' —, sich schuldenfrei machen; s' — de, sich einer Sache entledigen, etwas erfüllen.
 acte, *m.* Handlung, Aufzug.
 actif, *ve.* thätig, wirksam.
 action, *f.* Handlung; That.
 actuel, *le.* wirklich.
 adieu, *m.* (Gottbefohlen) Lebewohl;

se faire des — x, einander Lebewohl sagen, von einander Abschied nehmen.
 admirable, bewunderungswürdig, vortrefflich.
 admiration, *f.* Bewunderung.
 admirer, bewundern.
 adoucir, besänftigen, lindern.
 adresse, *f.* Gewandtheit, Geschicklichkeit.
 adresser, richten, wenden; — la parole à qn., einen anreden, mit einem reden.
 adroitement, geschickt, gewandt, fein.
 affabilité, *f.* Feuerseligkeit, Artigkeit, Freundlichkeit.
 affaire, *f.* Sache, Geschäft, Verlegenheit, Gefecht; tirer qn. d' —, einem aus der Verlegenheit helfen.
 affecter, heucheln, sich stellen als ob, erzwingen.
 affliction, *f.* Betrübnis, Trübsal.
 affligeant, *e.* betrübend, traurig.
 affliger, betrüben, Verdruß verursachen.
 affligé, betrübt.
 affreux, *se*, abscheulich, scheußlich.
 affront, *m.* Schimpf, Schmach.
 afin que, damit.
 agacer, necken.
 âge, *m.* Alter.
 âgé, *e.* alt, bejahrt.
 agilité, *f.* Behendigkeit, Fertigkeit, Hurtigkeit.
 agir, handeln, wirken; de quoi s'agit-il? wovon handelt es sich?
 agiter, bewegen, schütteln, beunruhigen; s' — sur son lit, sich auf seinem Bette herumwerfen.
 agitation, *f.* Gemüthsbewegung, Unruhe, Angst.
 agneau, *m.* Lamm.
 agréable, angenehm.
 ah! Ah! — ça! wohlan! nun! aber!
 aider, helfen, beistehen.
 aigreur, *f.* Bitterkeit.
 aigrir, erbittern, aufbringen.
 aiguille, *f.* Nadel; — à coudre, Nähnadel; — à tricoter, Stricknadel.
 ailleurs, anderswo, anderswohin;

d' —, anderswoher; überdies, zudem.
 aimable, liebenswürdig, artig.
 aimer, lieben; j'aimerais mieux, es wäre mir lieber, ich wollte lieber.
 aîné, *e.* erstgeboren, älter, l' —, der Älteste.
 ainsi, also, so.
 ajouter, hinzusetzen, hinzulegen; vermehren, vergrößern.
 air, *m.* Luft; Aussehen, Miene, Wesen; Arie; lever en l' —, in die Höhe (empor) heben; prendre l' —, Luft schöpfen; avoir l' —, aussehen; avoir un — d'esprit, geschickt aussehen; se donner les — s, sich das Ansehen geben; chanter un —, eine Arie singen.
 aise, *f.* Gemächlichkeit, Bequemlichkeit, Wohlstand, Fröhlichkeit, Freude; être à son —, wohlhabend seyn; tout à mon —, ganz nach meiner Gemächlichkeit; se donner ses — s, sich seine Bequemlichkeiten verschaffen.
 aise(*adj.*), froh, freudig; je suis bien —, ich bin froh, es ist mir lieb.
 aisément, leicht.
 ajusté, *e.* angekleidet, gepuht.
 alerte, munter, rüstig, wachsam.
 allée, *f.* Allee, Gartengang, Schattengang.
 aller, gehen, stehen; allons! nun! cela va sans dire, das versteht sich von selbst; aller et venir, hin und her (auf und ab) gehen; — contre qch., einer Sache entgegenhandeln, sich ihr widersetzen, etwas dagegen haben; il y va de tout ton bien, es gilt deine ganze Habe; deine ganze Habe steht dabei auf dem Spiele, ist dabei in Gefahr; s'en —, fortgehen, sich fortmachen.
 allier, vereinigen, vermengen, verbinden.
 allumer, anzünden, anfachen.
 alors, alsdann.
 alouette, *f.* Lerche.
 alte-là! halt!
 altérer, verändern, verschlimmern, verderben.

amadou, *m.* Zunder.
 âme, *f.* Seele, Gemüth.
 amende, *f.* Geldstrafe.
 amener, führen, herbeiführen, mit-
 bringen.
 amer, ère, bitter, herb.
 amertume, *f.* Bitterkeit.
 ami, *m.* Freund.
 amitié, *f.* Freundschaft.
 amour, *m.* Liebe; pour l'— de Dieu,
 um Gottes Willen.
 amusement, *m.* Unterhaltung, Zeit-
 vertreib.
 amuser, unterhalten, die Zeit ver-
 treiben; aufhalten.
 an, *m.* année, *f.* Jahr.
 ancien, ne, alt, ehemalig.
 ange, *m.* Engel, —tutélaire, Schutz-
 engel.
 anglais, *e*, englisch.
 animal, *m.* Thier.
 anse, *f.* Handhabe, Henkel.
 annoncer, ankündigen, anzeigen,
 sagen; — la fête à qn., einem zu
 seinem Namenstag gratuliren.
 apercevoir, wahrnehmen, s' —, ge-
 wahr werden, merken.
 appaiser, beruhigen, stillen.
 apparemment, wahrscheinlich, ver-
 muthlich.
 apparence, *f.* Schein, Wahrschein-
 lichkeit.
 appartement, *m.* Zimmer, Reihe
 von Zimmern, Wohnung.
 appartenir, angehören, zugehören.
 appeler, nennen, rufen; s'appeler,
 heißen.
 application, *f.* Fleiß, Emsigkeit.
 appliquant, *e*, anstrengend.
 appliqué, *e*, fleißig.
 appliquer, auflegen; s' —, lernen,
 fleißig sehn, sich anstrengen.
 apporter, bringen.
 apprécier, schätzen, den Werth er-
 kennen.
 apprendre, lernen, lehren, melden,
 sagen; erfahren, vernehmen.
 apprentissage, *m.* Lehre, Lehrzeit,
 Lehrstück, erste Probe.
 apprêter, zurüsten, rüsten; s' —,
 sich anschicken, sich fertig machen.

apprivoiser, zahm machen; s' —,
 zahm werden, gemein werden.
 approcher, näher kommen; s' —,
 sich nähern.
 approuver, billigen, gut heißen.
 appuyer, stützen, unterstützen; auf-
 legen, anlehnen.
 après, nach, hernach, bei; — quoi,
 nach diesem, hernach.
 après-midi, *m.* Nachmittag.
 à présent, jetzt.
 arbre, *m.* Baum.
 archet, *m.* Fiedelbogen.
 architecte, *m.* Baukünstler.
 ardeur, *f.* Hitze, Eifer, Feuer.
 argent, *m.* Silber, Geld; d'—, sil-
 bern, von Silber.
 arlequin, *m.* Harlekin, Hanswurst.
 arme, *f.* Waffe, Gewehr; faire ses
 premières —s, seine ersten Waf-
 fenthaten verrichten.
 armé, *e*, bewaffnet; chevalier tout
 frais —, ganz frisch bewaffneter
 (neugeborener) Kavalier.
 armoire, *f.* Schrank.
 arracher, los-, weg-, ab-, entreißen.
 arrangement, *m.* Einrichtung, An-
 ordnung, Zurechtstellung, Verab-
 redung, Uebereinkunft, Vermitt-
 lung, Ausgleichung; mettre de
 l'— quelque part, irgendwo auf-
 räumen; proposer des —s, Ver-
 mittlungen vorschlagen.
 arranger, einrichten, in Ordnung
 bringen, ordnen, neben einander
 legen; s' —, sich verabreden, über-
 einkommen, einig werden, sich be-
 quemen (nach); sich zurecht ma-
 chen; arrangez-vous à votre
 aise, machen Sie es sich bequem;
 les choses s'arrangeront, die
 Sachen werden sich geben (bei-
 legen, vermitteln); s' — en con-
 séquence, sich darnach richten.
 arrêt, *m.* Urtheil, Spruch.
 arrêter, auf-, zurück-, einhalten;
 verhaften; s'arrêter, stehen blei-
 ben.
 arrêté, *e*, beschloffen, festgesetzt.
 arriver, ankommen; geschehen, sich
 ereignen, begegnen.
 arrivée, *f.* Ankunft.

article, *m.* Artikel, Punkt; — *s de*
 mariage, Ehevertrag, Ehepakten.
 artifice, *m.* Arglist, Kunstgriff, Be-
 trug, Kniff.
 asile, *m.* Freistätte, Sicherheitsort,
 Aufenthalt.
 aspect, *m.* Anblick.
 assassinat, *m.* Mord.
 assassiner, morden, ermorden.
 assaut, *m.* Sturm, Anlauf; faire un
 — avec qn., sich mit Jemand mes-
 sen (versuchen), seine Kräfte mit
 Jem. versuchen.
 assemblée, *f.* Versammlung, Gesell-
 schaft.
 assembler, sammeln, zusammenle-
 gen, zusammenstellen.
 asseoir, setzen; — un camp, ein
 Lager aufschlagen.
 assis, *e.* gesessen, sitzend: être —,
 sitzen.
 assez, genug.
 assiette, *f.* Teller.
 assistance, *f.* Beistand, Hülfe.
 associer, zum Gesellschafter neh-
 men, Theil nehmen lassen; s' —,
 in Gesellschaft treten, Theil
 nehmen.
 assurance, *f.* Versicherung, Sicher-
 heit, Zuversicht.
 assurer, versichern.
 atrocité, *f.* Abscheulichkeit.
 attachement, *m.* Ergebenheit, An-
 hänglichkeit.
 attacher, anknüpfen, festmachen,
 befestigen; s' — à qn., sich an
 Jemand hängen, sich Jemand
 ergeben.
 attaché, *e.* befestigt, ergeben.
 attaque, *f.* Angriff.
 attaquer, angreifen.
 atteindre, erreichen.
 attendre, warten, erwarten, auf-
 passen; en attendant que —, bis
 daß, indessen; s' — à qch., etwas
 erwarten, sich einer Sache ver-
 sehen; se faire —, auf sich war-
 ten lassen.
 attendrir, rühren, s' —, gerührt
 werden.
 attendrissement, *m.* Rührung.
 attente, *f.* Erwartung.

attention, *f.* Aufmerksamkeit; faire
 —, aufmerksam seyn, Acht geben.
 attester, bezeugen.
 attestation, *f.* Attestat, Zeugniß.
 attitude, *f.* Stellung, Lage.
 attirer, anziehen, verbeilocken.
 attraper, erhaschen, erwischen; an-
 führen.
 attribuer, beimessen, zuschreiben.
 auberge, *f.* Wirthshaus.
 audace, *f.* Kühnheit, Verwegenheit.
 audacieux, *se.* kühn, verwegen.
 au-delà, darüber; par-delà, darüber
 hinaus.
 au-devant, entgegen.
 audience, *f.* Gehör, Audienz;
 jour d' —, Amts-Tag.
 augmenter, vermehren, vergrößern,
 zunehmen.
 augure, *f.* Vorbedeutung.
 aujourd'hui, heute, heut zu Tag.
 aumône, *f.* Almosen; demander
 l' —, um Almosen bitten, betteln.
 auparavant, vorher.
 auprès (de), bei, zu; in Ver-
 gleichung mit.
 aussi, auch, ebenso. so.
 aussitôt que, so bald als.
 autant, ebenso viel, so sehr; d' —, um
 so . . . (mit einem Compara-
 tif); une fois —, noch einmal
 so viel.
 autour, um — herum.
 autrefois, ehemals.
 autrement, anders, sonst, oder.
 autre (l'), der, die, das andere; les
 uns les autres, einander; l'un avec
 l' —, mit einander, zusammen.
 avaler, hinunterschlucken, hinunter-
 schlürfen; trinken.
 avance, *f.* Vorausbezahlung; d' —,
 zum voraus.
 avancement, *m.* Beförderung,
 Fortgang.
 avancer, fördern, emporbringen;
 vorrücken, vorwärts gehen, her-
 bei kommen; voraus bezahlen,
 vorschießen; la tête, den Kopf
 vorwärts strecken; s' — vers qn.,
 auf einen zu gehen.
 avancé, *e.* vorgerückt, weit gekom-
 men.

avant, ehe vor; — hier, vorgestern.
 avant-train, *m.* Vordergestell (einer Kutsche).

avantage, *m.* Vortheil.

avantageux, *se*, vortheilhaft.

avare, geizig, Geizhals.

avarice, *f.* Geiz, Habsucht.

avec, mit, bei, zu.

aventure, *f.* Abentheuer, Begebenheit, Vorgang, Ereigniß.

avenir, *m.* Zukunft; à l' —, in Zukunft.

avertir, benachrichtigen, warnen, sagen, voraussagen.

aveu, *m.* Geständniß, Einwilligung.

aveugle, blind.

aveuglement, *m.* Blindheit.

aveugler, verblenden, blind machen.

avide, gierig, habgierig.

avidité, *f.* Regierde, Habgierde.

avilir, erniedrigen, verächtlich machen.

avis, *m.* Rath, Warnung, Meinung.

avisé, *e*, besonnen.

avis r, nachdenken; s' — de qch., sich etwas einfallen lassen, sich etwas unterstehen, sich etwas beizugehen lassen.

avisement, *m.* Einfall, Besonnenheit.

avocat, *m.* Advokat.

avoine, *f.* Haber.

avoir, haben, bekommen; n' — qu'à, nur dürfen; avoir qch. à soi, etwas Eigenes haben; en — à qn., böß über Jem seyn.

avouer, gestehen, bekennen.

aye (interj.), Autsch!

B.

babil, *m.* Geplauder, Geschwätz.

babiole, *f.* Kinderei, Spielzeug.

badinage, *m.* Scherz, Spaß; cela passe le —, das heißt den Spaß zu weit treiben.

badiner, scherzen.

bagatelle, *f.* Kleinigkeit.

baigner, baden.

baigné, *e*, gebadet, zerfließend; — de larmes, in Thränen zerfließend.

bâiller, gähnen.

bailli, *m.* Amtmann.

baiser, küssen.

baissier, bücken, herunter lassen, herunter nehmen; — les yeux, die Augen niederschlagen.

balai, *m.* Besen; — de plumes, Federbesen.

balancer, anstehen, unschlüssig seyn, sich besinnen.

balcon, *m.* Altan.

banc, *m.* Bank.

bande, *f.* Bande, Trupp; — de voleurs, Diebsbande; Streif, Binde.

bandeau, *m.* Binde.

bander, spannen, zubinden, verbinden.

banderole, *f.* Wimpel, Fähnchen.

bannir, verbannen.

banquette, *f.* Pänkchen.

barbet, *m.* Pudelhund.

bas, *m.* Strumpf; — de soie, seider Strumpf.

bas, *se*, niedrig, leise; là —, herunter; là —, da unten; en (au) —, unten.

bassesse, *f.* Niederträchtigkeit.

bataclan, *m.* Plunder.

bataille, *f.* Schlacht; ranger en —, in Schlachtordnung stellen.

batailler, fechten, sich schlagen, streiten, herumzanken.

bateau, *m.* Nachen.

bâtir, bauen.

bâton, *m.* Stock, Stab, Prügel, Stütze; coups de —, Stockprügel.

batterie, *f.* Batterie; (bildlich) Maßregeln; voilà mes — toutes dressées, nun sind meine Maßregeln ganz genommen.

battre, schlagen, klopfen, ausdreschen.

baume, *m.* Balsam.

béant, *e*, weit offen, aufgesperrt.

beau, bel, belle, schön, gut; vous avez beau dire, Ihr habt gut reden (Ihr redet vergeblich); de plus belle, von neuem.

beaucoup, viel.

beau frère, *m.* Stiefbruder, Schwager.

beauté, *f.* Schönheit.

bégayer, stottern, stammeln.

bégue, stotternd, stammelnd.
 belle-soeur, *f.* Stieffchwester,
 Schwägerin.
 belle-mère, *f.* Stiefmutter,
 Schwiegermutter.
 bénédiction, *f.* Segen.
 bénir, segnen, preisen.
 berceau, *m.* Wiege, Laube, Garten-
 laube; — de treillage, Gitter-
 laube.
 besogne, *f.* Arbeit, Verrichtung,
 Geschäft; s'employer à sa —,
 sein Geschäft besorgen, seine Ar-
 beit verrichten.
 besoin, *m.* Bedürfnis, Noth; au —,
 im Nothfall; avoir — de qch.,
 etwas brauchen (nöthig haben);
 n'avoir — que de, nur dürfen.
 bête, *f.* Thier.
 bête (*adj.*), dumm.
 bien, *m.* das Gut, Vermögen, Ei-
 genthum; du —, Gutes.
 bien (*adv.*), gut, wohl, sehr, recht;
 eh —, nun, wohlan!
 bien-être, *m.* das Wohlfeyn, der
 Wohlstand.
 bienfaisance, *f.* Wohlthätigkeit.
 bienfait, *m.* Wohlthat.
 bienfaiteur, *m.* Wohlthäter.
 bienfaitrice, *f.* Wohlthäterin.
 bien que, ob gleich.
 bientôt, bald.
 bienveillance, *f.* Wohlwollen, Ge-
 wogenheit.
 bien-venu, *e.* willkommen.
 bière, *f.* Bier, Sarg.
 bijoux, *m. pl.* Schmuck, Kleinodien.
 billet, *m.* Briefchen, Billet.
 blanc, weiß.
 blanchir, weiß machen, waschen;
 rechtfertigen.
 blesser, verwunden, wehe thun.
 blessure, *f.* Wunde.
 bleu, *e.* blau.
 bocage, *m.* Gebüsch, Hölzchen.
 boire, trinken, vertrinken, versaufen.
 bois, *m.* Holz, Gehölz, Wald; —
 mort, abgestandenes Holz.
 boîte, *f.* Schachtel.
 boiter, hinken.
 boiteux, *se.* hinkend.
 bon, *ne.* gut, tüchtig, derb, einfältig,

albern; bon! (*ironisch*) en
 freilich!
 bonbons, *m. pl.* Naschwerk, Zucker-
 werk.
 bond, *m.* Aufsprung, Satz.
 bonheur, Glück, par —, zum Glück.
 bonnet, *m.* Haube, Mütze.
 bonne, *f.* (gute) Hofmeisterin; Auf-
 seherin; Kindsfrau, Kindsmagd.
 bonté, *f.* Güte.
 bosse, *f.* Beule, Buckel, Höcker.
 bossu, *e.* bucklicht, höckericht.
 bosquet, *m.* Lustgebüsch, Lust-
 wäldchen.
 botte, *f.* Stiefel; — de foin, Bund
 Heu.
 bouche, *f.* Mund, Maul; Mün-
 dung; de —, mündlich; s'ôter
 qch. de la —, sich etwas vom
 (am) Munde abbrechen; de votre
 —, aus Ihrem Munde.
 boucle, *m.* Schnalle; — à souliers,
 Schuh Schnalle.
 bouger, weichen, weggehen, sich
 rühren.
 bougie, *f.* Wachskerze.
 bouillir, kochen, fieden.
 bouquet, *m.* Blumenstrauß.
 bouquiniste, *m.* Antiquarius (der
 mit alten Büchern handelt).
 boubier, *m.* Rothlache, Psühe.
 bourgeois, *m.* Bürger; petit —,
 Bürgerbube, geringer Bürger.
 bourgeon, *m.* Auge, Schosfreiß (am
 Baum).
 bourse, *f.* Börse, Beutel.
 boursiller, beisteuern, (Geld) zu-
 sammenlegen.
 bout, Spitze, Ende; venir à — de
 qch., mit etwas zu Stande kom-
 men, darüber Meister werden,
 damit fertig werden; — du doigt,
 Fingerspitze; au bout de, nach
 Verlauf von.
 bouteille, *f.* Flasche, Bouteille.
 boutique, *f.* Laden, Bude.
 bouton, *m.* Knopf; — d'argent,
 silberner Knopf.
 boutonnière, *f.* Knopfloch.
 branchage, *m.* Astwerk.
 branche, *f.* Ast.
 branler, schütteln, rütteln.

bras, m. Arm; à — ouverts, mit offenen Armen.

brasier, m. Kohlenfeuer.

brave, tapfer, wacker, brav; faire le —, sich tapfer stellen.

bravement (adv.), muthig, tapfer.

brédouille, f. Matschpfennig; Stotterer, Stammler; *chevalier de la —*, Ritter von Stammelhausen

brédouiller, stottern, stammeln.

Bresse (la), Bresse (Landschaft in Frankreich).

brider, zäumen.

brigandage, m. Räuberei.

brin, m. Halm, Stengel; *un petit —*, ein Bißchen, klein wenig.

briquet, m. Feuerzeug, Feuerstahl.

briser, zerbrechen, zertrümmern.

broder, sticken; broderie, f. Stickerei.

brouillard, m. Nebel.

brouiller (se), sich entzweien, uneinig werden.

brouillerie, f. Zwist, Mißhelligkeit.

bruit, m. Getös, Lärm, Aufsehen.

brûler, brennen, verbrennen.

brûlant, brennend, heiß.

brusquement, hastig, trotzig.

brutal, e, grob, ungeschliffen, roh, ungestüm.

buffet, m. Silberschrank, Speiseschrank; Schenktisch.

buffle, m. Büffelochs; *peau de —*, Büffelleader.

buis, m. Buchs.

C.

ça et là, hin und her, dahin und dorthin; überall.

cabane, f. Hütte, Häuschen.

cabaret, m. Bier- oder Weinschenke.

cabinet, m. Kabinet, Arbeitszimmer.

cabriole, f. Boßsprung.

caché, verbergen, verstecken, verhehlen.

cache, f. der Schlupfwinkel, das Versteck; *en —*, heimlich, verstohlener Reise.

cachot, m. Kerker.

cadeau, m. Geschenk, Angebinde.

cadences, f. pl. abgemessene Töne.

cadet, te, jünger.

café, m. Kaffee.

cage, f. Käfig; — à poulets, Hühnerkorb.

calme, ruhig

calmer, beruhigen, besänftigen.

calomnie, f. Verläumdung.

camarade, m. Kamerad.

camisole, f. Kamisol, Wamms.

camp, m. Lager.

campagne, f. Feld, Land; à la —, über Feld, auf das (dem) Lande; *en pleine —*, auf freiem Felde.

canaille, f. Lumpenpack, Gesindel.

canal, m. Kanal.

candeur, f. Aufrichtigkeit, Redlichkeit.

canne, f. Rohr, Stock; *parler la — levée*, mit aufgehobenem Stock reden.

canif, m. Federmesser.

canton, m. Bezirk, Gegend.

capable, fähig, im Stande.

capitaine, m. Hauptmann; — de cavalerie, Rittmeister.

capitale, f. Hauptstadt.

caprice, m. Eigensinn, Laune.

car, denn.

caractère, m. Gemüthsart, Charakter.

caresse, f. Liebkosung.

caresser, liebkosen, streicheln.

carpe, f. Karpfen.

carreau, m. Gartenbeet, Gartenland.

carrefour, m. Kreuzstraße.

carte, f. Karte.

cas, m. Fall; *en ce —*, in diesem Falle.

cassé, e, zerbrochen; entkräftet; abgesetzt (von einem Amte).

casser, zerbrechen, abschlagen; absetzen; — à coups de pierre; mit Steinen einwerfen.

cassette, f. Kistchen, Schatulle.

catéchisme, m. Katechismus.

cause, f. Ursache; à —, wegen, um — willen.

causer, verursachen; plaudern.

cavalerie, f. Kavalerie, Reiterci.

cavalier, m. Reiter, Kavalierr; Herr (im Conversations-Styl).

cavalièrement, mit Geringschätzung, grob.

cave, *f.* Keller.
 caverne, *f.* Höhle.
 ceci, dieses hier.
 céder, weichen, überlassen, abtreten, nachgeben; — le pas, den Vortritt lassen.
 cédrat, Cedracitrone.
 ceindre, umgürten.
 ceinture, *f.* Gürtel.
 ceinturon, *m.* Degengehäng, Kuppel.
 cela, dieses; c'est pour — que, eben deswegen.
 célébrer, feiern.
 céler, verheimlichen.
 cendre, *f.* Asche.
 centrum gravitatis, (*lateinisch*) Schwerpunkt.
 centuple, *m.* das Hundertsältige, au —, hundertfältig.
 cependant, indessen, doch.
 cérémonies, *f. pl.* Umstände, Complimente, Ceremonien.
 cerise, *f.* Kirsche.
 certain, *e*, (*adj.*) certainement, (*adv.*) gewiß, sicher; — oui, ja freilich.
 certes! gewiß!
 certificat, *m.* schriftliches Zeugniß, Attestat.
 cesse, *f.* das Aufhören (wird selten anders, als mit der préposition sans gebraucht); sans —, unaufhörlich.
 cesser, aufhören, unterlassen.
 chagrin, *m.* Verdruß, Kummer.
 chagrin, *e*, (*adj.*) bekümmert.
 chagriner, Verdruß machen; se —, sich bekümmern.
 chaine, *f.* Kette.
 chaise, *f.* Stuhl, Sessel.
 chaleur, *f.* Hitze, Wärme.
 chamailler, (*se*) sich herumzanken.
 chambre, *f.* Zimmer; — à coucher, Schlafzimmer.
 champ, *m.* Feld, Land; sur le —, auf der Stelle, unverzüglich.
 champêtre, ländlich.
 chanceler, wanken.
 change, *m.* Wechsel, Tausch; perdre au —, beim Tausch verlieren.
 changement, *m.* Aenderung, Veränderung.

changer, verändern, wechseln, tauschen, vertauschen.
 chanson, *f.* Lied, Gesang.
 chanter, singen.
 chapeau, *m.* Hut.
 chaque, jeder.
 charbon *m.* Kohle; — s ardents, feurige — n.
 charge, *f.* Ladung.
 charger, laden; auftragen; se — de qch., sich mit etwas beladen (befassen), etwas übernehmen.
 charitable, mildthätig.
 charité, *f.* christliche Liebe, Barmherzigkeit; acte de —, Werk der Barmherzigkeit; maison de —, Armenhaus.
 charmant, *e*, reizend, allerliebste.
 charmé, *e*, entzückt, bezaubert; je suis —, es ist mir lieb, es freuet mich.
 charme, *m.* Reiz, Wonne.
 chasse, *f.* Jagd.
 chasser, jagen, fortjagen, vertreiben.
 chat, *m.* Kaze.
 château, Schloß (Gebäude).
 châtiment, *m.* Züchtigung.
 chatouiller, kitzeln.
 chaud, *e*, warm, heiß.
 chauffer, wärmen.
 chaume, *m.* Dachstroh.
 chaumière, *f.* Strohütte, auch Hütte überhaupt.
 chemin, *m.* Weg; en —, unter Weg; se tirer du — de qn., einem aus dem Wege gehen.
 cheminée, *f.* Kamin, Schornstein.
 chemise, *f.* Hemd.
 chenil, *m.* Hundstall (Gefängniß).
 cher, chère, theuer, lieb.
 chercher, suchen, holen, abholen.
 chérir, (zärtlich) lieben.
 cheval, *m.* Pferd.
 chevalerie, *f.* Ritterschaft.
 chevalier, *m.* Ritter, Cavalier.
 chevet, *m.* Kopfkissen.
 cheveu, *m.* Haar (auf dem Kopfe).
 chez, bei, zu; — soi, in seinem Hause; de —, von.
 chicaner, quälen, schikaniren.
 chien, *m.* Hund.

chiffons, *m.* Lumpen; Puffsachen.
 chinois, *e.* chinesisch.
 choisir, wählen.
 choix, *m.* Wahl.
 choquer, anstoßen (im Trinken).
 chose, *f.* Sache; pas grand' —, nicht viel, nicht weit her.
 chrétien, *ne.* (substant. u. adject.) Christ, Christin, christlich.
 chut! (interjection) st! still!
 ciel, *m.* Himmel.
 circonstance, *f.* Umstand.
 citer, laden, fordern (vor die Obrigkeit), anführen (aus e. Buche).
 clair, *e.* (adj.) hell, deutlich.
 clair, (subst.) *m.* die Helle.
 clairement, (adv.) deutlich.
 clarté, *f.* die Helle.
 clef, *f.* Schlüssel.
 clémence, *f.* Gnade, Barmherzigkeit.
 cocher, *m.* Kutscher.
 coeur, *m.* Herz, Muth; de grand —, de tout mon —, de bon —, von Herzen gern; tenir à —, am Herzen liegen; le — net, mit reinem Herzen; le — n'y est pas, es geht nicht von Herzen.
 coignée, *f.* Art.
 coin, *m.* Ecke Winkel, Zipfel.
 colère, *f.* Zorn; mettre en —, in Zorn bringen, erzürnen; se mettre en —, in Zorn gerathen.
 colère, (adj.) hitzig, jähzornig.
 colifichets, *m. pl.* Flitterkram.
 colin-maillard, *m.* blinde Kuh (Kinderspiel).
 collège, *m.* Gymnasium.
 collet, *m.* Krage, Halskrage; prendre qn. au —, Jem. beim Krage fassen.
 colline, *f.* Hügel.
 combat, *m.* Kampf, Wettstreit.
 combattre, kämpfen.
 combien, wie, wie sehr.
 combler de... überhäufen mit....
 combler qch., Etwas voll machen, auf die höchste Stufe bringen.
 commander, befehlen, befehligen, commandiren.
 comme, wie, da; — cela, wie dieses, so; — si, als wenn.

commencer, anfangen, beginnen.
 comment, wie.
 commerce, *m.* Handel; Umgang.
 commettre, begehen.
 commode, *f.* Kommode.
 commun, *e.* gemein, gemeinschaftlich; avoir qch. de —, etwas mit Jem. gemein haben.
 communauté, *f.* Gemeinde.
 communiquer, mittheilen.
 compagnie, *f.* Gesellschaft; Compagnie (beim Militair).
 compagnon, *m.* Gesellschafter, Gefährte.
 comparaison, *f.* Vergleichung.
 comparer, vergleichen.
 compassion, *f.* Mitleiden; porter à la —, J. Mitleiden bewegen.
 compatissant, *e.* mitleidig.
 complaisance, *f.* Gefälligkeit.
 complaisant, *e.* gefällig.
 complice, *m.* Mitschuldiger.
 compliment, *m.* Kompliment, Glückwunsch; faire son — à qn. de qch., Jem. zu etwas Glück wünschen (gratuliren).
 complot, *m.* geheimes Verständniß, Anschlag; être du —, mit einverstanden seyn, Theil an dem A... nehmen.
 comploter, sich verstehen, Anschläge machen (gegen Jem.).
 comporter, betragen.
 composé, *e.* zusammengesetzt; gesetzt; avoir l'air —, ein gesetztes (sittsames) Aussehen haben; gesetzt aussehen.
 comprendre, verstehen, begreifen.
 compris, *e.* begriffen.
 comptant, *e.* zählend, baar; argent —, bares Geld.
 compter, zählen, rechnen, sich verlassen.
 compte, *m.* Rechnung. Rechenschaft; faire le — de qch., Etwas zählen; rendre —, Rechenschaft geben (ablegen); dire qch. sur le — de qn., Etwas von (über) Jem. sagen; mettre sur le — d'autrui, auf einen Andern schieben.
 comte, *m.* Graf.
 concevoir, begreifen, einsehen.

fassen; — des soupçons, Verdacht schöpfen.
 condamner, verdammen. verurtheilen tadeln.
 condition, *f.* Bedingung; Stand, Dienst; à —, unter der Bedingung; de —, von Stande (vornehm).
 conduire, leiten, führen; se —, sich aufführen.
 conduite, *f.* Aufführung, Betragen, Lebenswandel.
 confiance, *f.* Vertrauen.
 confidence, *f.* Vertrauen; faire — à qn. de qch., einem etwas im Vertrauen entdecken (anvertrauen).
 confier, vertrauen, anvertrauen, entdecken, gestehen.
 confiseur, *m.* Zuckerbäcker.
 confisquer, einziehen, wegnehmen, in Beschlag nehmen.
 confit, *e.* eingemacht.
 confiture, *f.* Confect, Eingemachtes.
 confondre, überzeugen. beschämen.
 confondu, *e.* vermischt, vermengt, verwirrt, betreten, beschämt.
 confus, *e.* verwirrt, beschämt.
 confusion, *f.* Verwirrung, Beschämung.
 congé, *m.* Abschied, Urlaub; Spieltag (in den Schulen).
 congédier, verabschieden, beurlauben.
 conjecture, *f.* Muthmaßung.
 conjecturer, muthmaßen.
 conjurer, beschwören, dringend bitten.
 connaissance, *f.* Kenntniß, Bekanntschaft; prendre — de qch., etwas untersuchen.
 connaître, kennen. verstehen; faire — qn. à qn., einen mit Jem. bekannt machen; se faire —, sich kenntlich machen.
 connu, *e.* gekannt, bekannt.
 conscience, *f.* Gewissen; Bewußtseyn; en —, mit gutem Gewissen, gewissenhaft.
 conseil, *m.* Rath.
 conseiller, rathen.
 consentement, *m.* Einwilligung.

consentir, einwilligen.
 conserver, erhalten, behalten, aufbewahren.
 considérable, beträchtlich.
 considération, *f.* Achtung, Hochachtung, Rücksicht.
 considérer, betrachten, erwägen.
 consister, bestehen, liegen.
 consolation, *f.* Trost.
 consoler, trösten.
 constamment, beständig.
 consternation, *f.* Bestürzung.
 consterné, *e.* bestürzt.
 consulter, befragen, um Rath fragen.
 conte, *m.* Erzählung, Märchen.
 contenance, *f.* Haltung, Stellung; faire bonne —, in fester Haltung bleiben.
 contenir, halten, einhalten, im Zaum halten, in sich fassen; se —, sich enthalten, sich mäßigen.
 content, *e.* zufrieden, froh.
 contentement, *m.* Zufriedenheit, Vergnügen.
 contenter, befriedigen; se —, zufrieden seyn, vorlieb nehmen.
 conter, erzählen, plaudern, vor schwagen.
 contigu, *e.* anstoßend, angrenzend.
 continuel, *le.* beständig.
 continuer, fortsetzen, fortfahren.
 contracter, einen Vertrag machen; — des dettes, Schulden machen; — une habitude, eine Gewohnheit annehmen.
 contraindre, zwingen, Zwang anthun.
 contraire, *m.* Gegenteil; au —, im Gegenteil.
 contraire (*adj.*), zuwider, entgegen.
 contrarier, widersprechen, zuwider handeln, hindern, im Wege stehen, necken.
 contre, gegen, wider, an.
 contrée, *f.* Gegend.
 contrefaire, nachmachen, nachspotten, nachäffen.
 contribuer, beitragen, beisteuern.
 contribution, *f.* Beitrag, Beisteuer.
 convaincre, überzeugen, überweisen.
 convenir, übereinkommen, verab-

reden, übereinstimmen, gestehen, zugeben; geziemen, anstehen.
 convention, *f.* Verabredung.
 conversation, *f.* Unterhaltung. Gespräch.
 convive, *m.* Gast.
 copieusement, häufig, reichlich.
 coquin, *m.* Schurke, Schelm.
 coquine, *f.* Schurkin, Schelmin.
 coquinerie, *f.* Schurkerei.
 corbeille, *f.* Korb.
 cordage, *m.* Tauwerk.
 cordial, *e.* herzlich.
 cor enchanté, *m.* Zauberhorn.
 corne, *f.* Horn; avoir la — mauvaise, stößig seyn (v. Rindvieh).
 corner, blasen (durch ein Rohr).
 cornet, *m.* Tute, Düte.
 corps, *m.* Leib, Körper; sur le —, über den Leib, am Leibe; — d'armée, Armee-corps.
 corriger, bessern. züchtigen.
 corrompre, verderben. bestechen.
 corruption, *f.* Verdorbenheit.
 côté, *m.* Seite; à —, daneben; à son —, an seine Seite, neben ihm (sich).
 côteau, *m.* Hügel, Weingebirg.
 cotillon, *m.* Weiberrock.
 cotiser, schätzen (was einer geben soll); se —, sich anlegen.
 cou, *m.* Hals.
 couché, *e.* (v. coucher), gebettet, gelagert.
 coucher, legen, niederlegen. liegen. schlafen; aller —, schlafen gehen; le —, das Schlafengehen, das Nachtlager; le — du soleil, der Untergang der Sonne.
 coudée, *f.* Vorderarmlänge; avoir ses —s franches, seine Arme (am Tische) frei haben (nicht eng sitzen), seine Freiheit haben, freien Spielraum haben.
 coudre, nähen.
 couler, fließen, herabfließen; faire —, fließen machen, vergießen.
 couleur, *f.* Farbe, en —, farbig.
 coup, *m.* Streich, Stoß, Schlag, Hieb, Wurf; faire des —s, Streiche ausführen; — de feu, Schuß; à —s de pierre, mit Steinwürfen;

boire un —, eins (einmal) trinken; — d'oeil, Augenblick, Blick; tout-à- —, plötzlich; donner un — d'oeil, einen Blick werfen.
 coupable, strafbar, schuldig.
 couper, schneiden, abschneiden, abhauen, fällen.
 couple, *m.* Paar (das).
 cour, *f.* Hof.
 courage, *m.* Muth, Tapferkeit.
 couramment, geläufig.
 courant, *m.* Strom.
 courber, beugen, bücken.
 courir, laufen; — le pays, im Lande herumziehen; — les champs, ohne Obdach (heimathlos) herumziehen; — les chemins, auf den Landstraßen herumziehen; — à qu., auf Jem. zueilen; einem zu Hülfe eilen, ihm beispringen.
 courrier, *m.* Kurier, Postbote.
 course, *f.* Gang, Streiferei.
 court, *e.* kurz; tout —, plötzlich s'arrêter tout —, plötzlich einhalten, plötzlich stehen bleiben; rester —, stecken bleiben.
 cousin, *m.* Vetter.
 cousine, *f.* Base.
 cousu, *e.* (v. coudre,) genäht, zusammengesetzt; tout — qu'il est de méchancetés, ob er gleich ganz von Bosheit zusammengesetzt ist.
 couteau, *m.* Messer.
 coûter, kosten; schwer fallen, Ueberwindung kosten, schwer ankommen; coûter cher, theuer zu stehen kommen.
 couver, brüten, ausbrüten.
 couvert (de table), Gedeck, Besteck, Tischtuch; Obdach; mettre le —, den Tisch decken; donner le —, Obdach geben, beherbergen.
 couvert, *e.* (v. couvrir) bedeckt.
 couverture, *f.* Decke, Bettdecke.
 couvrir, bedecken, kleiden.
 crac! krach!
 cracher, ausspeien, sich räuspern.
 craindre, fürchten, besorgen.
 crainte, *f.* Furcht; de —, aus Furcht; —s, Besorgnisse.
 craintif, *ve.* furchtsam, schüchtern.
 créance, *f.* Schuldforderung.

créancier, *m.* Gläubiger.
 créature, *f.* Geschöpf.
 crédule, leichtgläubig.
 crépuscule, *m.* Dämmerung.
 creuser, graben.
 crever, bersten, zerplatzen.
 cri, *m.* Schrei; pousser un —, einen Schrei thun; les —s, das Geschrei.
 crier, schreien, zurufen.
 crime, *m.* Verbrechen.
 croc, *m.* Haken; donner un — en jambe, ein Bein unterstellen.
 crochet, *m.* Häkchen, Häkchen.
 croire, glauben, halten (für); je vous croyais plus d'amitié, ich glaubte Ihnen (d. h. ich glaubte Sie hätten) mehr Freundschaft.
 croiser, durchkreuzen, kreuzweis legen; — le chemin de qn., einem in den Weg kommen; rester les bras croisés, die Hände in den Schoos legen (müßig seyn).
 croître, wachsen, zunehmen.
 croix, *f.* Kreuz.
 croquer, knarpen (unter den Zähnen krachen); begierig aufzehren; schnabeliren.
 crotte, *f.* Gassenkoth.
 croyable, glaublich.
 cru, *e.* roh ungekocht.
 cruellement, herb, trocken.
 cruel, *le*, grausam, heftig, schmerzlich.
 cueillir, pflücken, abbrechen.
 cuir, *m.* Leder.
 cuire (faire), kochen, backen, rösten, braten.
 cuisine, *f.* Küche.
 culbuter, über den Haufen werfen.
 cultiver, bauen, anbauen, pflegen.
 culture, *f.* Feldbau; — d'esprit, Bildung.
 cupidité, *f.* Habgierde.
 curé, *m.* Pfarrer.
 curieux, *se*, neugierig, begierig, wißbegierig.
 curiosité, *f.* Neugierde, Wißbegierde; Merkwürdigkeit, Seltenheit.

D.

daigner, würdigen, geruhen, die Güte haben.

damoiseau, *m.* süßer (galanter) Herr.
 dame, *f.* Dame; oh dame! O wahrlich!
 danger, *m.* Gefahr.
 dangereux, *se*, gefährlich.
 dans, in, an, bei *zc.*
 danser, tanzen; faire —, einen Tanz aufspielen.
 davantage, mehr, ferner.
 de, von, mit, in, vor, auf, nach, um *zc.*; — vous à moi, zwischen euch und mir.
 dé, *m.* Fingerhut, Würfel.
 débander, losspannen, losbinden, die Binde abnehmen.
 débarrassé, *e*, befreit, los.
 débarrasser, befreien, losmachen, *se* — de qch, sich von einer Sache losmachen, ihrer los werden.
 débattre (*se*), zappeln, sich sträuben.
 débiteur, *m.* Schuldner.
 debout, aufrecht stehend; *se tenir* —, stehen.
 débris, *m.* Trümmer.
 décence, *f.* Anstand.
 décent, *e*, anständig, bescheiden.
 déchiré, *e*, zerrissen, wund.
 déchirer, zerreißen, zerfleischen.
 décider, entscheiden, bestimmen, zu dem Entschlusse bringen.
 déclarer, erklären, kund thun, bekannt machen.
 déconcerter, aus der Fassung bringen.
 décorer, zieren, schmücken.
 découcher, auswärts schlafen, außer seiner Wohnung schlafen.
 découplé, *e*, gut gestreckt, schlank, wohl gewachsen.
 découvert, *e*, entblößt; la tête — *e*, mit entblößtem Haupte.
 découverte, *f.* Entdeckung.
 découvrir, entdecken, aufdecken, finden, sehen, aufklären; tout vient de *se* —, Alles hat sich so eben aufgeklärt.
 déçu, *e*, getäuscht, vereitelt.
 dédaigner, verschmähen.
 dedans, hinein, darin.
 dédommager, entschädigen.

dédommagement, *m.* Entschädigung.

défaire, aufbinden, aufknüpfen, auflösen, trennen, brechen; se — de qch., etwas veräußern, verkaufen, weggeben; sich etwas abgewöhnen.

défaut, *m.* Mangel, Fehler, Gebrechen.

défendre, verbieten, vertheidigen, wehren; se —, sich wehren, sich enthalten.

défense, *f.* Verbot, Vertheidigung.

déférence, *f.* Nachgiebigkeit, gefälliges Nachgeben.

défiance *f.* Mißtrauen.

défier, herausfordern, Troß bieten; se — de qn., einem nicht trauen, ihm mißtrauen.

défricher, urbar machen.

dégager, losmachen, losreißen.

dégainer, aus der Scheide (vom Leder) ziehen.

dégoûter, Ekel erregen; — de qch., die Lust zu etwas benehmen, etwas verleiden.

dégringoler, herunter rumpeln.

déguenillé, *e.* zerlumpt.

déguisement, *m.* Verkleidung.

déguiser, verkleiden, verbergen; se —, sich verstellen.

dehors, außen; du —, von Außen.

déjà, schon.

déjeuner, frühstücken.

déjeuner, *m.* Frühstück.

délassé, *e.* entmüdet, auögeruht, erholt, erfrischt, erquickt.

délasser, entmüden, die Müdigkeit benehmen, erquickern, erfrischen; se —, ausruhen.

délicat, *e.* zart, empfindlich, behutsam, zartfühlend; anstößig; position —, mißliche (zarte) Lage, bei der man große Behutsamkeit bedarf.

délicieux, se, köstlich, wonnenvoll.

déliier, losbinden, lösen.

délivrer, befreien, loslassen.

demande, *f.* Frage, Forderung, Bitte.

demander, fragen, fordern, verlangen, bitten.

démêlé, *m.* Streit, Zwist.

démêler, entwickeln, aufklären.

déménagement, *m.* Auszug, Ausräumung.

démentir, Lügen strafen, widerlegen, widersprechen entgegen handeln.

demeurer, bleiben, wohnen; venir — ici, hieher ziehen.

demi, *e.* halb; à — mot, aufs halbe Wort (gleich).

demoiselle, *f.* Jungfer, Fräulein.

dénaturé, *e.* unnatürlich.

dénouer, aufknüpfen, auf-, losbinden, entwickeln.

dénué, *e.* entblößt.

dent, *f.* Zahn; mettre qn. sur les —s, einen auf die Zähne werfen (ihn so müde machen, daß er umfallen möchte).

départ, *m.* Abreise.

dépêcher, se, eilen, fortmachen, sich sputen, sich tummeln.

dépendre, abhängen.

dépenses, *f.* Ausgaben, Aufwand.

dépenser, ausgeben.

dépit, *m.* Aerger, Verdruß.

dépité, *e.* ärgerlich.

déplaire, mißfallen.

déployer, entfalten, aus einander legen.

dépouille, *f.* Raub.

depuis, seit, seitdem von, nachher.

déranger, stören, in Unordnung bringen; se —, unordentlich leben; verwirrt werden.

dernier, ère, lezt.

dérobé, *e.* geheim; escalier —, Geheimtreppe; à la — e, heimlich, vertholener Weise, unmerklich.

dérober, entwenden, stehlen, entziehen.

derrière, *m.* Hintere; (*adv.*) hinter, hinten; de — qch., hinter Etwas.

dès, von, an; — que, so bald als, wann.

désagréable, unangenehm.

désagrément, *m.* Unannehmlichkeit.

désarmé, *e.* entwaffnet.

désastre, *m.* Unglück, Unstern.

désavantage, *m.* Nachtheil.

désavouer, läugnen, nicht gestehen,
nicht anerkennen wollen.
descendre, herab- (hinab-) steigen,
kommen, tragen
désespérer, die Hoffnung aufgeben;
in Verzweiflung bringen; se —,
verzweifeln, äußerst traurig seyn,
sich der äußersten Betrübniß
überlassen; — de qch., an Etwas
verzweifeln.
désespéré, e, verzweifelt, höchst
traurig.
désespoir, *m.* Verzweiflung; je
suis au —, es thut mir äußerst
leid; cette action fera le — du
reste de sa vie, diese That wird
ihn für den Rest seines Lebens
in Verzweiflung bringen; le —
le prend, er geräth in Verzweif-
lung (die Verzweiflung faßt ihn).
désert, e, verlassen, öde, leer.
désert, e, ausreißen, desertiren.
déserteur, *m.* Ausreißer.
deshonnête, unredlich, unehrlich,
unhöflich.
deshonneur, *m.* Unehre, Schande;
tenir qch. à —, Etwas für eine
Unehre halten.
deshonorer, entehren.
désir, *m.* Wunsch, Verlangen.
désirer, wünschen, verlangen; sich
nach Etwas sehnen.
désobéir, ungehorsam seyn, nicht
folgen.
désobéissant, e, ungehorsam.
desobliger (qn.), Jem unfreundlich
begegnen, ihm einen unange-
nehmen Dienst leisten.
désoler (se), sich betrüben, kränken;
laisser qn. se — tout seul, Jem.
allein seiner Trostlosigkeit über-
lassen.
désordonné, e, übermäßig.
désordre, *m.* Unordnung.
désormais, von nun an, in Zukunft.
dessein, *m.* Absicht, Vorhaben;
à —, mit Fleiß, vorsätzlich, ab-
sichtlich.
dessin, *m.* Zeichenkunst, Zeichnung;
leçons de —, Zeichenstunden
dessous, au — de, unten; de —, —
hervor, — heraus; en —, unter-

wärts, unter sich; là —, darun-
ter; trouver qch. au — de sa
dignité, Etwas unter seiner Wür-
de finden (sich für Etwas zu vor-
nehm dünken).
dessus, au —, par —, über, auf; là —,
darauf; de —, — von oben herab,
von oben herunter.
dessus, darauf; par —, oben drauf.
destinée, *f.* Verhängniß, Schicksal.
détacher, losbinden, losmachen, ab-
reißen; se —, losgehen.
détail, *m.* umständliche Beschreibung,
Einzelnheit, Detail.
détestable, abscheulich, verabscheu-
ungswürdig.
détester, verabscheuen.
détour, *m.* Umschweif, Umweg; Aus-
flucht.
détourner, umwenden, abwenden.
détruire, zerstören, zernichten, ver-
derben.
dette, *f.* Schuld.
devant, vor, vor — her, vornen;
au —, entgegen; ci —, ehemals.
devant, *m.* Vorderseite.
devenir, werden; que deviendrai-
je? was wird aus mir wer-
den?
deviner, rathen, errathen.
devoir, sollen, müssen, schuldig seyn,
verdanken, dürfen.
devoir, *m.* Pflicht, Schuldigkeit,
Aufgabe.
dévorer, fressen, auffressen, ver-
schlingen, verzehren.
dévouer, widmen, opfern.
diable, *m.* Teufel; de par tous les
—s, in aller Teufel Namen (ins
Teufels Namen).
diamant, *m.* Demant.
diantre, *m.* (ein verdrehtes Wort
von diable), der Teufel, der Hen-
ker; que —, was Teufels, zum
Henker.
Dieu, *m.* Gott.
différemment, verschieden, anders.
différence, *f.* Unterschied; je ne
mettrai plus de —, ich werde kei-
nen Unterschied mehr machen.
différend, *m.* Streit.
différent, e, verschieden.

différer, verschieben, aufschieben, zögern.

difficile, schwer, mühsam; schwierig, schwer zu befriedigen.

digestion, *f.* Verdauung.

digne, würdig.

diligent, *e*, fleißig, emsig.

dimanche, *m.* Sonntag.

dinde, *f.* Truthenne.

diner, zu Mittag essen; *demander à qn. à —*, sich bei Jem. zum Mittagessen einladen.

diner, *m.* das Mittagessen.

dire, sagen.

direction, *f.* Richtung.

discernement, *m.* Unterscheidungskraft.

disconvenir, läugnen, in Abrede seyn; — *de qch.*, gegen Etwas in Abrede seyn, Etwas läugnen.

discours, *m.* Rede, Gespräch.

discret, *ête*, verschwiegen.

discretion, *f.* Verschwiegenheit; Verstand, Bescheidenheit; *à —*, auf Gnade und Ungnade; nach Belieben.

disgrâce, *f.* Ungnade, Unfall, Widerwärtigkeit.

disparaître, verschwinden.

dispenser, frei- (los-) sprechen, erlassen; — *qn. de qch.*, Jem. von Etwas freisprechen, Jem. Etwas erlassen.

disperser, zerstreuen.

disposer, schalten, verfügen, gebieten, anordnen, in Ordnung stellen, herumstellen; *se —*, sich anschicken, sich fertig machen.

disposition, *f.* Verfügung, Anlage, Gesinnung, Stimmung.

dispute, *f.* Streit.

dissimuler, verstellen, verbergen, verhehlen.

dissimulé, *e*, verstellt; *le —*, der Duckmäuser.

distance, *f.* Entfernung, Abstand.

distinction, *f.* Auszeichnung, Unterschied.

distingué, *e*, ausgezeichnet, vornehm.

distinguer, unterscheiden, auszeichnen.

distraction, *f.* Zerstreuung.

distraindre, zerstreuen.

distribuer, austheilen, vertheilen, auspenden.

divertir, ergötzen, lustig machen, unterhalten.

divin, *e*, göttlich.

divisé, *e*, getheilt, uneinig.

division, *f.* Theilung, Spaltung, Uneinigkeit, Zwietracht.

docile, folgsam, gelehrig.

docilité, *f.* Folgsamkeit.

domestique, *m.* Bedienter, — *s*, Gesinde.

dommage, *m.* Schade, Verlust; *quel —!* wie Schade ist es!

don, *m.* Gab, Geschenk.

donec, also, dann, folglich.

donner, geben, schenken, widmen, machen, verursachen; *s'en —*, sich lustig machen, sich an Etwas nach Gefallen sättigen; *cette fenêtre donne sur la cour*, dieses Fenster geht auf den Hof; *donner de la tête contre le mur*, den Kopf wider die Mauer stoßen.

doré, *e*, vergoldet.

dormir, schlafen.

dos, *m.* Rücken.

douaire, *m.* Wittwengehalt.

doubler, doppeln, verdoppeln.

double, doppelt.

doucement, sanft, sachte.

douceur, *f.* Süßigkeit, Annehmlichkeit; Sanftmuth.

douillet, *te*, weich, sanft.

douleur, *f.* Schmerz.

doute, *m.* Zweifel.

douter, zweifeln; *se — de qch.*, Etwas muthmaßen, vermuthen.

doux, *ce*, süß, annehmlich, sanft.

drame, *m.* Schauspiel.

dressé, *e*, gerichtet.

dresser, aufrichten, errichten, aufsetzen.

droit, *e*, recht; *le droit*, das Recht.

droiture, *f.* Geradheit, Rechtlichkeit; *en —*, geradezu, geraden Wegs.

drôle, *m.* Pursche, Kerl, Schlingel, Schalk.

drôle, *adj.* drollig, schalkhaft.

drôlerie, *f.* Schwanke, lustiger Streich; artige Kleinigkeit.
 dû (von devoir), gesollt; être —, gebühren.
 dupe, *f.* der Betrogene.
 dur, *e.* hart, roh.
 durer, dauern.
 dureté, *f.* Härte.

E.

eau, *f.* Wasser.
 éblouir, verblenden
 ébranler, erschüttern.
 écart, *m.* Zertheilung, Zertrennung; à l'—, beiseite, besonders, allein
 écarter, beseitigen, vertreiben, entfernen, beiseite schaffen; s'—, auf die Seite treten.
 écervelé, *e.* hirnlos, unbesonnen.
 échange, *m.* Tausch.
 échapper, entweichen, entschlüpfen; s'—, davon laufen.
 écho, *m.* Wiederhall.
 éclair, *m.* Blitz; partir comme un —, blitzschnell davonlaufen.
 éclaircir, erläutern, erhellen, aufklären; s'—, sich aufheitern; aus dem Zweifel kommen, sich Aufklärung (Licht) verschaffen.
 éclaircissement, *m.* Aufklärung, Erläuterung; prendre des —s, sich Aufklärung verschaffen, Nachfragen thun.
 éclat, *m.* Glanz, Schimmer, Ansehen, Aufsehen, Ausbruch; faire des —s extravagans de joie, in unsinnige Aeußerungen der Freude ausbrechen.
 éclater, ausbrechen; laisser —, ausbrechen lassen, sichtbar werden lassen.
 école, *m.* Schule.
 écolier, *m.* Schüler; — ère, Schülerin.
 économie, *f.* Sparsamkeit.
 écoulé, *e.* verflossen, vorüber.
 écouter, hören, zuhören, anhören.
 écrier (s'), schreien, ausrufen.
 écrire, schreiben.
 écrit, *m.* Schrift; par —, schriftlich.

écriture, *f.* Schrift, Schreibung; leçon d'—, Schreibstunde.
 écrouler (s'), zusammenstürzen.
 écu, *m.* Thaler.
 écumer, schäumen.
 écureuil, *m.* Eichhörnchen.
 éducation, *f.* Erziehung.
 effacer, austreiben, auslöschen.
 effectivement, wirklich, in der That.
 effet, *m.* Wirkung, That; en—, in der That; —s, Effekten, Habseligkeiten.
 efforcer (s'), sich anstrengen, sich Gewalt anthun.
 effort, *m.* Anstrengung, Gewalt; faire un —, sich anstrengen, sich Gewalt anthun.
 effrayé, *e.* erschrecken.
 effrayer, erschrecken, Schrecken verursachen; s'—, sich fürchten.
 effroi, *m.* Schrecken, Entsetzen.
 effronté, *e.* frech, unverschämt.
 effronterie, *f.* Frechheit, Unverschämtheit.
 effroyable, fürchterlich, furchtbar, abscheulich, entsetzlich.
 égal, *e.* gleich, gleichgültig; notre —, unseres Gleichen.
 également, (*adv.*) gleich.
 égaliser, gleich kommen; —qn., einem gleichkommen, einem Etwas gleichthun.
 égaliser, gleichmachen; égalité, *f.* Gleichheit.
 égard, *m.* Rücksicht, Achtung; à l'— de, was anbetrifft, gegen; à leur —, gegen sie; —s, höfliche Aufmerksamkeit, Rücksichtnahmen.
 égarer, irre leiten, verführen, verwirren, verlegen; s'—, sich verirren.
 égayer, aufmuntern; s'—, munter werden, sich aufheitern.
 église, *f.* Kirche
 égosiller (s'), aus allen Kräften schreien, sich halb todt schreien.
 eh! (*interjection*), he! ey! eh bien! wohl! nun!
 élancer (s'), springen, rennen, sich schwingen, aufspringen.
 élévation, *f.* Erhöhung, Höheit.

élevé, e, hoch, erhaben, vornehm;
erzogen; bien —, wohlerzogen,
gebildet; mal —, ungezogen.

élever, erziehen, aufziehen, bilden,
erheben.

éloignement, *m.* Entfernung.

éloigner, entfernen.

éloquent, e, beredt.

embarquer, einschiffen; verwickeln.

embarras, *m.* Verlegenheit, Schwierig-
keit; ce n'est pas l' —, das
hat keine Schwierigkeit; tirer
d' —, aus der Verlegenheit helfen.

embarrassé, e, verlegen, in Ver-
legenheit; — de, belästigt mit . .

embarrasser, verlegen machen, in
Verlegenheit setzen, verwirren;
s' — de qch., sich um Etwas be-
kümmern.

embellir, verschönern

emboucher, an (den Mund) setzen.

embrassement, *m.* Umarmung.

embrasser, umfassen, umarmen,
küssen.

émervillé, e, von Bewunderung
hingerissen.

emmener, fort-, wegführen, mit-
nehmen.

émotion, *f.* Gemüthsbewegung,
Rührung, Schrecken.

emparer (s'), sich bemächtigen.

empêcher, hindern, verhindern, ab-
halten; s'en —, sich (dessen) ent-
halten, umhin können

empire, *m.* Reich, Herrschaft, Macht

emploi, *m.* Amt, Anstellung, Dienst,
Beschäftigung.

employer, anwenden; s' — à qch.,
sich für Etwas verwenden; — à
sa besogne, sein Geschäft be-
sorgen.

empoisonner, vergiften, verderben.

emporter, davon-, wegtragen, weg-
nehmen, mitnehmen, hinreißen,
fortreißen; l' — sur qn., Jem.
übertreffen, die Oberhand über
Jem. erhalten; s' —, hizzig wer-
den; durchgehen (von Pferden).

empressé, e, eifrig, bemüht, ge-
schäftig.

empressement, *m.* Eifer; Beschäf-
tigkeit, Eilfertigkeit, Zudringlich-
keit.

empresser, (s'), sich beeifern, sich
beeilen.

emprisonner, einkertern, ein-
sperren.

emprunter, abborgen, entlehnen.

ému, e, bewegt, gerührt.

émulation, *f.* Racheifer.

en, davon, darum, dabei, in.

encadré, e, eingerahmt (in Rah-
men).

encan, *m.* Versteigerung.

enceinte, (adj.) schwanger.

enchainer, fesseln.

enchanter, bezaubern, entzücken,
große Freude verursachen.

encore, noch, wieder.

encouragement, *m.* Ermuthigung.

encourir, (qch.) sich Etwas zu-
ziehen.

endèver, toll werden, sich sehr är-
gern; faire — qn., Jem sehr
ärgern, sehr necken, ihn ganz toll
machen.

endommager, beschädigen.

endormir, einschläfern; s' —, ein-
schlafen.

endroit, *m.* Ort, Stelle, Gegend.

endurant, e, duldsam.

enfance, *f.* Kindheit, dès l' —, von
Kindheit an.

enfant, *m.* u. *f.* Kind.

enfer, *m.* Hölle.

enfermer, einschließen, einsperren.

enfiler, einfädeln.

enfin, endlich, kurz.

enfler, aufblasen, aufblähen.

enfoncement, *m.* Vertiefung, Hin-
tergrund.

enfonce, hineinstecken, hinein-
drücken; s'enfoncer, sich vertie-
fen, sich hineinwerfen

enfuir (s'), davonlaufen, entfliehen.

engagement, *m.* Vertrag, Akkord,
Verpflichtung, Versprechen, Ver-
bindlichkeit: prendre des — s,
Verbindlichkeiten eingehen.

engager, verpfänden; bewegen,
veranlassen, verbindlich machen;
s' —, versprechen, sich anheischig
(verbindlich) machen; sich on-
werben lassen.

engloutir, verschlingen.

énigme, *m.* Räthsel.

enivrer, betrinken.
 enlever, mit Gewalt wegnehmen
 (wegführen), entreißen, mit-
 nehmen, forttragen; aufheben,
 entführen.
 ennemi, *m.* Feind.
 ennemi, *e*, (*adj.*) feindlich.
 ennuyer, langweilen, Langweile
 machen; *s' —*, Langweile haben,
 sich langweilen.
 énorme, ungeheuer.
 enrager, toll (wild) werden; faire
 —, toll (wild) machen, äußerst
 ärgern.
 enrichir, bereichern.
 enrôler, werben.
 enrôleur, *m.* Werber.
 ensemble, mit einander, zusammen,
 beisammen.
 enseveli, *e*, begraben, bedeckt, über-
 schüttet, eingehüllt, verhummt.
 ensuite, hernach.
 entendre, hören, verstehen, ver-
 langen; faire —, zu verstehen
 geben, verständlich machen, wissen
 lassen; *n' — pas que ...*, nicht
 wollen, nicht leiden, daß...
 entier, ère; en entier, ganz, völlig.
 entourer, umringen, umgeben;
 — *qn.*, um *sem.* herumstehen.
 entrainer, fortschleppen, fortreißen,
 fortschicken, fortziehen.
 entre, unter, zwischen.
 entrecoupé, *e*, durchschnitten, ab-
 gebrochen; *voix — e de sanglots*,
 schluchzende Stimme.
 entrée, *f.* Eingang, Zugang.
 entrelacer, in einander schlingen.
 entreprendre, unternehmen.
 entreprise, *f.* Unternehmung.
 entrer, eingehen, eindringen, ein-
 treten, betreten, herein-, hinein-
 gehen, reiten, fahren; Theil neh-
 men; faire —, einführen, hinein-
 zwingen, hineindrücken; in An-
 schlag bringen.
 entretenir, unterhalten; *s' — avec*
qn., mit *sem.* umgehen, sprechen
 (sich mit *sem.* unterhalten).
 entretien, *m.* Unterhaltung, Ge-
 spräch.
 entr'ouvert, halbgeöffnet, halboffen

envain, vergeblich.
 envelopper, umhüllen, einwickeln,
 umzingeln.
 envers, gegen.
 envi, *m.* Wette; à l'—, in die Wette.
 envie, *f.* Lust, Verlangen; Neid.
 envier, beneiden.
 envieux, *se*, neidisch.
 environné, *e*, umgeben, umringt.
 environs, *m. pl.* Gegend, Umge-
 gend, Umgebung.
 envoler, davonfliegen.
 envoyer, schicken, senden; —
chercher qn., *sem.* holen (zu
 sich bitten) lassen.
 épais, *se*, dick, dicht.
 épaissir (*s'*), dick (dicht) werden.
 épargne, *f.* Ersparniß.
 épargner, sparen, schonen.
 éparpillé, *e*, zerstreut.
 épauule, *f.* Schulter, Achsel.
 épée, *f.* Degen; à l'— de plumes,
 mit dem Federdegen.
 épier, belauern, ausspüren.
 épi, *m.* Aehre.
 épouvantable, entsetzlich, abscheulich.
 épouvantail, *m.* Schreckbild, Popanz.
 épouvante, *f.* Schrecken, Entsetzen.
 épouvanter, Schrecken einjagen.
 époux, *m.* Gatte.
 épouse, *f.* Gattin.
 épreuve, *f.* Probe; à toute —,
 probefest.
 éprouver, versuchen, probieren,
 prüfen, erkennen, spüren, em-
 pfinden, erfahren.
 épuiser, erschöpfen; laisser —, aus-
 gehen lassen.
 équipage, *m.* Geräth (Bagage).
 équipées, *f. pl.* Unbesonnenheiten,
 (muthwillige) Streiche.
 équité, *f.* Billigkeit.
 errer, irren, herumirren, herum-
 schweifen.
 erreur, *f.* Irrthum, Verwirrung.
 escadron, *m.* Schwadron.
 escalier, *m.* Stiege, Treppe; — dé-
 robé, heimliche (verborgene)
 Treppe.
 esclave, *m. u. f.* Sklave, Sclavin.
 escroquer, listig entwenden; ab-
 schwagen.

escroquerie, *f.* listige Entwendung;
Abschwägung.

espèce, *f.* Art, Gattung.

espérance, *f.* Hoffnung.

espérer, hoffen.

espiègle, muthwillig; verschmißt.

espièglerie, *f.* muthwilliger Streich,
Schwank.

esprit, *m.* Geist, Verstand, Sinn;
Gespenst; être bien (mal) dans
l'— de qn., gut (übel) bei Jem,
angeschrieben seyn, in gutem
(übeln) Andenken bei Jem. seyn;
perdre (mettre mal) qn. dans l'—
de qn., (Einen in dem Sinne von
Jem verderben), Einen um die gute
Meinung von Jem. bringen; ihn
bei ihm anschwärzen, anfeinden.

esquiver, ausweichen; s'—, sich
fort (aus dem Staube) machen;
faire — qch., Etwas fortschaffen,
sich mit Etwas davonschleichen
(aus dem Staube machen).

essayer, versuchen.

essentiel, *le*, wesentlich.

essoufflé, *e*, athemlos.

essuyer, austehen, erdulden, leiden,
aushalten; abtrocknen, abwischen.

estampe, *f.* Kupferstich; livre d'—s,
Buch mit Kupferstichen.

estime, *f.* Achtung.

estimer, schätzen, hochachten; —plus,
höher achten.

estoc, *m.* die Spitze eines Gewehrs;
d'— et de taille, auf Stich und
Hieb.

estomac, *m.* Magen.

estramacon, *m.* Haudegen (alt und
selten mehr gebräuchlich); porter
un coup d'— à qn., Jem. einen
Hieb (mit e Haudegen) versetzen.

estropier, verstümmeln.

établir (s'), sich ansiedeln, häuslich
niederlassen.

établissement, *m.* häusliche Nieder-
lassung; Versorgung.

étaler, auslegen, ausstellen.

état, *m.* Stand, Staat; en—, im
Stande, fähig.

été, *m.* Sommer.

éteindre, löschen, auslöschen; s'—,
ausgehen, verlöschen.

étendue, *f.* Ausdehnung, Strecke,
Umfang.

éternel, *le*, ewig, iminerwährend.

étoffe, *f.* Stoff, Zeug.

étoile, *f.* Stern; à la belle —,
unter freiem Himmel.

étonnant, *e*, erstaunend, erstaunlich.

étonné, *e*, erstaunt, bestürzt.

étonner, in Verwunderung setzen;
s'—, sich verwundern, erstaunen.

étouffer, ersticken.

étourderie, *f.* Unbesonnenheit.

étourdi, *e*, unbesonnen

étourdir, betäuben.

étranger, *ère*, (*adj.*) fremd.

étranger, *m.* Fremdling, Fremder.

être, seyn, werden; stehen.

étrennes, *f.* Neujahrsgeschenke.

étroitement, *eng.*

études, *f. pl.* Studien.

étude, *f.* Studieren, Lernen (das).

étui, *m.* Futteral, Nadelbüchsen;
— de Mathématiques, Reißzeug.

évanoui, *e*, verschwunden; ohn-
mächtig.

éveillé, *e*, aufgeweckt, munter.

éveiller, wecken, aufwecken; s'—,
erwachen.

événement, *m.* Ereigniß, Vorfall.

éventé, *e*, windig, leichtsinnig.

éventer, Wind machen, verrauchen,
verriechen.

éviter, meiden, ausweichen.

exact, *e*, (*adj.*) exactement (*adv.*)
genau, pünktlich.

excellence, *f.* Vortrefflichkeit.

excellent, *e*, vortrefflich.

excepté, *e*, ausgenommen, nur.

exception, *f.* Ausnahme.

excès, *m.* Uebermaaß, Uebertrei-
bung; jusqu'à quel —, wie weit.

exciter, erwecken, ermuntern, rege
machen.

excusable, verzeihlich (das ent-
schuldigt werden kann.)

excuse, *f.* Entschuldigung; faire
ses—s à qn, Jem. um Entschul-
digung bitten.

excuser, entschuldigen.

exemple, *m.* Beispiel, par—, zum
Beispiel.

exemple, *f.* Vorschrift (eines Schreiblehrers).
exempt, *e.* ausgenommen, frei (vom Militärdienst).
exercer, üben, ausüben, treiben.
exercice, *m.* Uebung, Bewegung.
exhorter, ermahnen.
exiger, verlangen.
xpéditif, *ve.* fleißig, hurtig.
expérience, *f.* Erfahrung.
expert, *m.* Sachkundiger.
expliquer, erklären.
exploit, *m.* Großthat.
exposé, *e.* ausgesetzt.
exposer, aussetzen, bloßstellen, in Gefahr bringen; schildern, vorstellen.
expres, *se.* (adj.) ausdrücklich.
expres, (adv.) vorsätzlich, absichtlich.
exprimer, ausdrücken.
exquis, *e.* köstlich.
extorquer, erpressen.
extrait, *m.* Auszug; — *de* batême, Tauffchein.
extraordinairement, außerordentlich.
extravagant, *e.* ausschweifend, schwärmerisch, ausgelassen, narisch, unsinnig.
extrême, äußerst.
extrémité (l'), *f.* das Aeußerste, die äußerste Noth.

F.

fable, *f.* Fabel.
face, *f.* Vorderseite, Gestalt, Gesicht, Angesicht, Gegenwart; *en* — *de*, gegenüber; — *à* —, von Angesicht zu Angesicht; *dire en* —, ins Angesicht sagen.
fâché, *e.* böß, beleidigt; *je suis* —, ich bin böß; *es thut mir leid*; *je ne serais pas* — *de*..., ich möchte gern; *es wäre mir nicht unlieb*, wenn...
fâcher, böß machen, erzürnen; *se* —, böß werden.
fâcheux, *se.* unangenehm, verdrüsslich.
facile, leicht, gelind, nachgiebig.
facilité, *f.* Leichtigkeit, Gelindigkeit, Nachgiebigkeit.

façon, *f.* Art, Gattung; Arbeit; *une demande de sa* —, eine Forderung nach seiner Art, eine von seinen gewöhnlichen Forderungen.
faible, (adj.) schwach; *m* schwache Seite; *prendre qn. par son* —, Jem. bei seiner schwachen Seite nehmen, angreifen.
faiblesse, *f.* Schwachheit.
faillir, fehlen; — *de faire qch*, Etwas beinahe thun.
faim, *f.* Hunger.
fainéant, *m.* Müßiggänger, Tagelieb.
fainéantise, *f.* das Nichtsthun.
faire, thun, machen, lassen, spielen; *comment ferait-il?* wie würde er es machen? was würde er anfangen? *se faire*, werden.
fait, *e.* gemacht, gethan; geboren; *c'en est* — *de moi*, es ist um mich gethan (geschehen); *rien de* —, nichts gethan (angeführt); *j'ai si bien fait que*..., ich habe es so gut angefangen, daß....
ich habe nicht geruht, bis...;
être — *pour qch.*, für Etwas geboren (gemacht) seyn; einem gebühren, sich für einen schicken.
falloir (impersonnel), müssen, brauchen; *il le faut*, es muß seyn; *s'en* —, dazu fehlen; *comme il faut*, wie sich's gehört.
familiarisé, *e.* vertraut, gemein.
familiarité, *f.* Vertraulichkeit, Gemeinschaft; *plus de* —, keine Vertraulichkeit (Gemeinschaft) mehr.
familier, *ère*, wie familiarisé.
familièrement, vertraulich.
famille, *f.* Familie.
fanfaron, *ne.* prahlhaft, großsprecherisch.
fantaisie, *f.* Einbildungskraft, Einbildung, Grille; Gefallen; *en passer à sa* —, nach seinem Gefallen (Sinn) handeln.
fantôme, *m.* Gespenst.
farine, *f.* Mehl.
fatigue, *f.* Ermattung, Müdigkeit; — *s*, Beschwerlichkeiten, Stra-

pazen; avoir bien de la —, recht müde seyn.
 faute, *f.* Fehler, Schuld; prendre en —, auf der That ertappen; — de, aus Mangel an...
 fauteuil, *m.* Armstuhl.
 faux, *sse*, falsch.
 faveur, *f.* Gunst, Gewohnheit; en — de, zu Gunsten des (der)...
 favorable, günstig.
 favoriser, begünstigen.
 favori, *ite*, Günstling.
 feindre, heucheln, sich stellen, thun, als ob..
 féliciter, Glück wünschen, gratuliren.
 fenêtre, *f.* Fenster.
 ferme, (*adj.*) fest; de pied—, festen Fußes.
 fermement, (*adv.*) fest, beständig, standhaft.
 fermé, *e*, geschlossen.
 fermer, schließen, zumachen, zuschlagen; —à grand bruit, heftig zuschlagen.
 fesses, *f pl.* Hinterbacken.
 festonner, festoniren.
 fête, *f.* Fest, Feiertag, Namenstag; Freude.
 feu, *m.* Feuer.
 feu, *e*, (*adj.*) verstorben, selig.
 feuille, *f.* Blatt.
 feuilleter, blättern; — qch. in Et- was blättern
 fi! Pfui; — de, Pfui mit.
 fief, *m.* Lehngut.
 fier, *ère*, stolz; faire le —, stolz thun.
 fier (*se*), trauen, vertrauen, sich verlassen.
 fierté, *f.* Stolz.
 figure, *f.* Gestalt, Gesicht.
 figurer (*se*), sich vorstellen, sich denken, sich einbilden.
 filet, *m.* Filet; faire du—, Filet stricken.
 fille, *f.* Tochter, Mädchen.
 fils, *m.* Sohn.
 fin, *f.* Ende; mettre —, ein Ende machen.
 fin, *e*, fein, listig.
 finesse, *f.* Feinheit, List.

finir, endigen, fertig werden; avoir fini, geendigt haben, fertig sein.
 fixé, *e*, gerichtet, festgemacht.
 fixe, steif, starr, unverwandt.
 fixement, steif, mit unverwandten Augen.
 flagorner, in die Ohren blasen, zu Ohren tragen; fuchsschwänzen.
 flamberge, *f.* Fuchtel; —au vent, die Fuchtel heraus!
 flambeau, *m.* Fackel, Leuchter; brennendes Licht.
 flatter, schmeicheln
 flatteur, *euse*, (*adj.* und *subst.*) schmeichelhaft, schmeichlerisch; Schmeichler, Schmeichlerin.
 fléau, *m.* Weißel, Landplage; Dreschflegel.
 fléchir, beugen, nachgeben.
 fleur, *f.* Blume, Blüthe; —des champs, Feldblumen.
 fleurir, blühen.
 foi, *f.* Treue, Glauben; ma —, meiner Treue; bonne —, Redlichkeit, Treu und Glauben; être de bonne—, redlich handeln.
 foire, *f.* Messe, Jahrmarkt.
 fois, *f.* Mal; une—, einmal u. s. w.
 une — pour toutes, ein für allemal; à la —, zugleich, mit einander; toutes les fois que, so oft als...
 folie, *f.* Starrheit; à la —, bis zur Starrheit.
 fond, *m.* Grund, Boden, Hintergrund, das Tiefste, Innerste, Unterste, Letzte; du — de, aus; —s, Gelder, Vermögen; être en —, Gelder, Mittel haben, vermögend seyn.
 fondé, *e*, gegründet; mal —, übel gegründet, ungegründet
 fondre, schmelzen; se—, zerschmelzen, zergehen; se — en larmes, in Thränen zerfließen
 fontaine, *f.* Brunnen, Quelle.
 force, *f.* Macht, Gewalt, Kraft; —de coups de bâton, eine Menge Prügel; être en force contre qn., Jem gewachsen seyn; de —, mit Gewalt; à—, gewaltig; à—de travail, durch angestrengte Arbeit;

des toutes ses —s, aus allen Kräften; à — de le lire, durch anhaltendes Lesen darin; à — de joie, durch übermäßige Freude.
 forcer, zwingen.
 forêt, *f.* Wald.
 forger, schmieden; ersinnen, erdichten, vorsagen.
 forme, *f.* Gestalt, Art, Weise, Manier, Form.
 former, bilden, knüpfen; — une liaison, eine Verbindung knüpfen.
 formalité, *f.* Förmlichkeit
 fort, (*adv.*) sehr, stark; le plus —, am stärksten.
 fortifier, stärken.
 fortune, *f.* Schicksal, Geschick; Glück; Vermögen; mauvaise —, Mißgeschick; bonne —, glückliches Geschick.
 fortuné, *e*, beglückt, reich, vermehrend.
 fossé, *m.* Graben.
 fou, fol, folle, närrisch, toll.
 fouet, *m.* Peitsche, Ruthe; donner le —, die Ruthe geben; coups de —, Peitschenhiebe
 fougue, *f.* Feuer, Heftigkeit
 fouiller, durchsuchen, wühlen.
 fouine, *f.* Hausmarder.
 fouler, treten, stampfen; — *qn.* sous ses pieds, einen niedertreten, unter die Füße treten.
 foule, *f.* Haufen, Menge.
 fourberie, *f.* Schelmstreich.
 fourche, *f.* Gabel, Heugabel.
 fournir, liefern, verschaffen; — l'occasion, Gelegenheit geben.
 fourrager, verheeren, verwüsten.
 fourreau, *m.* Scheide.
 fourrer, stecken, hinstecken.
 foyer, *m.* Feuerheerd.
 fracasser, zerschmettern.
 fraîcheur, *f.* Kühlung, Kühle.
 frais, fraîche, frisch, kühl; prendre le —, frische Luft schöpfen.
 frais, *m. pl.* Kosten, Aufwand.
 franc, *che*, freimüthig, redlich, offenherzig.
 franc, *m.* Franke (eine französische Münze, 28 Kr. betragend)
 frapper, schlagen, klopfen, anklopfen;

— *qn.*, Sem. schlagen, nach Sem. schlagen; treffen, auffallen.
 frappé, *e*, betroffen, befallen.
 frayeur, *f.* Furcht, Schrecken.
 fredaines, *f.* muthwillige Streiche, Jugendstreiche.
 fredonner, trillern.
 frémir, schaudern, zittern
 frère, *m.* Bruder; frèreâtre, (im bösen Sinn) Stiefbruder.
 friandise, *f.* Naschwerk, Leckerei, Leckerbissen.
 fringant, *e*, lustig, munter, aufgeweckt; feurig, muthwillig.
 fripier, *m.* Tröbder (der mit alten Kleidern handelt).
 fripon, *m.* Schelm, Spitzbube.
 friponnerie, *f.* Schelmerei, Spitzbüberei.
 froid, *e*, kalt; j'ai —, es friert mich, es ist mir kalt.
 froisser, quetschen, abstoßen.
 front, *m.* Stirne, Frechheit.
 frontière, *f.* Grenze.
 frotter, reiben.
 fruit, *m.* Frucht, Obst.
 fugitif, *ve*, flüchtig.
 fugitif, *m.* Flüchtling
 fuir, entfliehen, sich entfernen.
 funeste, traurig, unglückbringend.
 fureter, (mit einem Wiesel auf die Kaninchenjagd gehen), durchstöbern.
 fureur, *f.* Wuth; mettre en —, in Wuth bringen
 furibond, *e*, wüthend.
 furieux, *se*, wüthend.
 fusil, *m.* Flinte, Gewehr; Feuerstahl.
 fuyard, *m.* Flüchtling.

G.

gage, *m.* Pfand, Sicherheit, Beweis; Lohn (der Dienstboten).
 gager, wetten.
 gageure, *f.* Wette.
 gagner, gewinnen, verdienen, erreichen, bekommen; irgendwohin kommen, irgendwohin gehen.
 gai, *e*, munter, lustig.
 gaité, *f.* Munterkeit, Lustigkeit.
 galant, *e*, fein, höflich.

galanterie, *f.* Feinheit, Höflichkeit.
galop, *m.* Galop; au grand—, in vollem Galop.

gant, *m.* Handschuh.

garant, *m.* Bürge.

garçon, *m.* lediger Mensch, Junge, Bursche; Handwerksgefell; petit —, Knabe, Bube.

garde, *f.* Wache, Acht, Hut; prendre —, Acht geben, sich in Acht nehmen; je n'ai —, ich werde mich wohl hüten, ich werde es wohl bleiben lassen.

garde, *m.* Hüter, Wächter, Schütz.
garder, hüten, bewahren, behalten; — *qn.* à vue, Jem. immer im Gesichte behalten, ihn sorgfältig bewachen; se bien —, sich wohl hüten, es wohl bleiben lassen; garde-toi bien de penser, denke ja nicht.

garnement (*mauvais*), Taugenichts, liederlicher, böser Bube.

garnir, versehen, besetzen, einfassen.

garni, *e.* versehen, besetzt, eingefast; bourse bien — *e.* wohl gespeckter Beutel.

garniture, *f.* Garnitur.

garnison, *f.* Garnison, Besatzung.

gâteau, *m.* Kuchen.

gâter, verderben, verwöhnen.

gauche, *link.* ungeschickt.

gazouiller, zwitschern (von Vögeln).

gelée, *f.* Frost; Gelee; — *de* groseilles, Gelee v. Johannisbeeren.

gémir, ächzen, seufzen.

gêner, martern, quälen; se —, sich Zwang anthun, sich geniren.

général, *m.* Feldherr, General.

général, *e.* allgemein; en —, im Allgemeinen, überhaupt.

généreux, *se.* großmüthig.

générosité, *f.* Großmuth.

genou, *m.* Knie.

genre, *m.* Art, Gattung, Geschlecht.

gens, *m. u. f. pl.* Leute; petites —, gemeine Leute.

gentil, *le.* artig, hübsch.

gentil-homme, *m.* Edelmann.

gentillesse, *f.* Artigkeit.

genuflexion, *f.* Kniebeugung.

gerbe, *f.* Garbe.

gîte, *m.* Nachtlager.

glaner, Aehren lesen.

glaneuse, *f.* Aehrenleserin.

glisser, glitschen, gleiten, schleichen; — *de* l'argent dans la poche, heimlich Geld in die Tasche schieben.

gloire, *f.* Ruhm, Pracht, Glorie.

glorieux, *se.* glorreich, rühmlich.

gorge, *f.* Kehle, Busen.

gourmandise, *f.* Gefräßigkeit.

gousset, *m.* Uhrentasche, Geldtasche.

goût, *m.* Geschmack, Gefallen.

goûter, kosten, schmecken, genießen; das Abendbrod essen.

goûter, *m.* das Abend-, Vesperbrod.

gouverner, regieren, herrschen, beherrschen.

grabat, *m.* schlechtes Bett, Schragen.

grâce, *f.* Gnade, Dank; Anstand;

bonne —, Artigkeit, Anmuth; il

a bonne —, es läßt ihm gut;

j'aurais mauvaise —, es würde

mir übel lassen; de bonne —,

gutwillig, mit Anmuth; demander

une — à *qn.*, sich eine Gnade von

Jem. ausbitten; de (in einem

bittenden Tone)! ich bitte! doch!

faire —, begnadigen, Gnade wi-

derfahren lassen; — *s.* Gnaden-

geschenke, Spenden; Dank-

sagungen; — au ciel! dem Him-

mel sey Dank gesagt!

gracieux, *se.* freundlich, gnädig.

graisser, fettmachen, schmieren;

— la patte à *qn.*, Jem. schmieren

(bestechen), Jem. die Finger ver-

golden.

grand, *e.* groß, erwachsen, stark,

vornehm.

grandeur, *f.* Größe.

grandir, wachsen, groß werden.

grand-père, *m.* Großvater.

grange, *f.* Scheuer.

gras, *se.* fett.

grave, ernst, ernsthaft.

gravité, *f.* Ernsthaftigkeit; air de

—, ernsthafte Miene, gravitatisch.

gré, *m.* Willen, Gefallen, Belie-

ben; Dankbarkeit; savoir bon—

à *qn.*, Jem. Dank wissen; wohl

mit Jem. zufrieden seyn.

grenier, *m.* Speicher.

griffe, *f.* Klaue, Kralle; coup de —, Krallenhieb.

griffonner, kriecheln (schlecht schreiben).

grimace, *f.* Gesichtsverdrehung, Grimasse.

grimper, klettern, hinaufklettern.

gris, *e.* grau.

grivois, *m.* Springinsfeld, flinker, munterer Bube.

grognon, mürrisch, zänkisch.

grommeler, murren, brummen (zwischen den Zähnen).

gronder, zanken, keifen; brüllen, rollen (vom Donner).

gros, *se.* dick, groß; *grob.*

grossier, *ère.* grob.

grossièreté, *f.* Grobheit.

grossir, gröber machen, verstärken, erheben.

grotte, *f.* Grotte (natürliche oder künstliche Höhle).

guenilles, *f. pl.* Lumpen.

guère (*ne*), nicht viel, nicht oft, nicht sehr, selten.

guérir, heilen.

guerre, *f.* Krieg.

guise, *f.* Weise, Art; à ma —, nach meiner Weise.

H.

habile, geschickt.

habiller, kleiden.

habileté, *f.* Geschicklichkeit.

habit, *m.* Kleid, Rock.

habiter, wohnen, bewohnen.

habitude, *f.* Gewohnheit.

haie, *f.* Hag.

haillons, *m. pl.* Lumpen, zerrissene Kleider.

haïr, hassen.

haleine, *f.* Athem; de toute son —, aus vollem Athem; à perte d' —, außer Athem, athemlos.

hameau, *m.* Weiler, Dörfchen.

hameçon, *m.* Angel; prendre à l' —, mit der Angel fangen, angeln.

harangue, *f.* feierliche Anrede; parler comme une —, wie ein öffentlicher Redner sprechen (sehr beredt seyn).

harassé, *e.* abgemattet, erschöpft.

hardes, *f. pl.* Kleidungsstücke

hardi, *e.* kühn, verwegen.

hargneux, *se.* streitsüchtig, zänkisch.

harmonieux, *se.* wohlklingend.

hasard, *m.* Zufall, Ungefähr.

hasarder, wagen, auf das Spiel setzen; *se* —, es wagen.

hâter, treiben, beschleunigen; *se* —, sich sputen, eilen, fortmachen.

hausser, in die Höhe heben, erhöhen; — les épaules, die Achseln zucken.

haut, *e.* hoch, erhaben, vornehm, groß, stolz; oben; laut; du — de la colline, von dem Hügel herab; du — de ma grandeur, in meiner ganzen Größe; du — en bas, von oben bis unten (verächtlich); là —, da oben, dort oben; parler —, laut werden, laut reden.

hautement, (*adv.*) laut.

hauteur, *f.* Höhe, Länge; Stolz.

he! ei! hé bien! ei nun! wohl! an!

hélas! ach, leider!

herbe, *f.* Gras, Kraut.

héritage, *m.* Erbschaft, Erbe (das).

hériter, erben.

héritier, *m.* Erbe (der).

hermitage, *m.* Einsiedelei.

héros, *m.* Held.

hésiter, stocken, unschlüssig seyn, Anstand nehmen.

heure, *f.* Stunde, Uhr; de bonne —, frühe, frühzeitig; tout à-l' —, gleich, sogleich, so eben; à la bonne —! nun gut, das mag seyn, das lasse ich gelten, das lasse ich mir gefallen.

heureux, *se.* glücklich.

heureusement, glücklicher Weise, zum Glück.

hier, gestern

histoire, *f.* Geschichte.

homme, *m.* Mensch, Mann; être — à, der Mann dazu seyn, im Stande seyn.

honnête, höflich, ehrbar, anständig; ehrlich.

honnêtement, (*adv.*) wie honnête.

honnêteté, *f.* Höflichkeit, Ehrlichkeit, Rechtschaffenheit.

honneur, *f.* Ehre; faire les —s de qch., die Aufwartung mit Etwas machen; mit Etwas aufwarten; faire les honneurs d'une maison, den Wirth, die Wirthin machen, d. h. die Gäste oder Fremden bewirthen.

honorable, ehrenvoll.

honorer, ehren, beehren.

honte, *f.* Schande, Schimpf, Schaam.

honteusement, schimpflich, mit Schimpf.

honteux, se, schändlich, schimpflich; beschämt.

horloger, *m.* Uhrmacher.

horreur, *f.* Schrecken, Grauen, Abscheulichkeit.

horrible, entsetzlich, gräulich, grausam, abscheulich, unmäßig.

hors, außerhalb, außer, ohne, ausgenommen; —de soi, außer sich; —de la chambre, zum Zimmer hinaus; la moisson est — du champ, die Erndte ist vom Felde weg (ist eingethan).

hospitalité, *f.* Gastfreundschaft.

hôtel, *m.* Pallast, Gasthaus.

hôtellerie, *f.* Wirthshaus.

houspiller, zerzausen, herumzerren.

huer, auszischn, auspfeifen.

humain, *e* (*adj.*), humainement, (*adv.*) menschlich, leutselig; les humains, die Menschen.

humanité, *f.* Menschlichkeit, Leutseligkeit.

humble, demüthig; très —, demüthigst, gehorsamst.

humeur, *f.* Laune, üble Laune.

humide, feucht.

humilier, demüthigen.

humiliation, *f.* Demüthigung.

hypocrisie, *f.* Heuchelei.

hypocrite, *m.* Heuchler.

I.

idée, *f.* Begriff, Gedanken, Vorstellung, Meinung; prendre une —, sich einen Begriff (eine Vorstellung) machen.

idiot, *e* (*adj.*) dumm.

idiot, *m.* Dummkopf.

ignominieusement, schmähtlich, schimpflich.

ignorer, nicht wissen, ne pas —, wohl wissen.

ignorant, *e*, unwissend.

image, *f.* Bild; livre d'—s, Bilderbuch.

imaginer, erdenken, ersinnen; s'—, sich einbilden, denken.

imbécille, *m.* Blödsinniger, Pinsel, Tropf.

immobile, unbeweglich.

impatience, *f.* Ungeduld; airs d'—, ungeduldige Miene, ungeduldiges Aussehen.

impatienter, ungeduldig machen; s'—, ungeduldig werden.

impérieux, se, gebieterisch, herrschsüchtig.

impétueusement, hastig, stürmisch.

impétuosité, *f.* Anfall, Anlauf, Heftigkeit, Sturm, Gewalt, Uebereilung, Ungeßüm.

implorer, anflehen.

impoli, *e*, ungezogen, ungeschliffen.

importance, *f.* Wichtigkeit.

importer, eintragen; daran liegen; que m'importe? was liegt mir daran? n'—, es liegt nichts daran, gleich viel!

important, *e*, wichtig.

importuner, zur Last fallen, überlästig seyn.

imposer, auflegen; Eindruck machen, Achtung einflößen, Furcht einjagen; en—à qn., Sem. hintergehen, betrügen, belügen.

impossible, unmöglich.

improviste, (*à l'*) unversehens.

imprudence, *f.* Unflugheit, Unvorsichtigkeit.

impudence, *f.* Unverschämtheit.

impudent, *e*, unverschämt.

impuissance, *f.* Unvermögen.

impunément, ungestraft.

inclination, *f.* Neigung, Verbeugung; prendre de l'—pour qn., Neigung zu Sem. bekommen.

incliner, (*s'*) sich verbeugen.

inconnu, *e*, unbekannt.

inconsidéré, *e*, unbedachtsam, unüberlegt.

inconvenient, *m.* Unannehmlichkeit, Schwierigkeit, Uebelstand (Inconvenienz).

incroyable, unglaublich.
 Indes, *f.* Indien; grandes —, — orientales, Ostindien.
 indifférence, *f.* Gleichgültigkeit.
 indifférent, *e.* gleichgültig.
 indigence, *f.* Dürftigkeit.
 indignation, *f.* Unwillen.
 indigne, unwürdig, schändlich.
 indignité, *f.* Unwürdigkeit, Schändlichkeit.
 induire, verleiten.
 industrieux, *se.* betriebsam, kunstfleißig.
 inévitable, unvermeidlich.
 inexprimable, unaussprechlich.
 inférieur, *e.* geringer, untergeben.
 infini, *e.* unendlich.
 infirme, schwächlich, gebrechlich.
 informer, unterrichten, benachrichtigen; *s'—*, sich erkundigen.
 infortuné, *e.* unglücklich.
 infortune, *f.* Unglück.
 ingrat, *e.* undankbar.
 ingratitude, *f.* Undankbarkeit.
 iniquité, *f.* Ungerechtigkeit, Bosheit.
 injure, *f.* Schimpf, Beleidigung, Schmach; faire une — à *qn.*, *sem.* einen Schimpf anthun.
 injurier, schimpfen.
 injuste, ungerecht, unbillig.
 injustice, *f.* Ungerechtigkeit.
 innocent, *e.* unschuldig; einfältig; innocente que tu es! du einfältiges Mädchen!
 innocence, *f.* Unschuld; Einfalt.
 inoui, *e.* unerhört.
 inquiet, *ête.* unruhig, besorgt.
 inquiétude, *f.* Unruhe.
 inscription, *f.* Inschrift, Aufschrift.
 insensé, *e.* unsinnig, thöricht.
 insensibilité, *f.* Unempfindlichkeit, Gefühllosigkeit.
 insensible, unempfindlich, gefühllos.
 insolent, *e.* unverschämt, grob; le petit —, der kleine Grobian.
 inspirer, einflößen, eingeben.
 installer, einführen, einsetzen (in ein Amt).
 instamment, inständig.
 instance, *f.* Anhalten, Ansuchen, dringendes Bitten; avec —, dringend (bitten).

instant, *m.* Augenblick; à l'—, im Augenblick, gleich.
 instruction, *f.* Unterricht, Lehre.
 instruire, unterrichten, belehren.
 instrument, *m.* Werkzeug, Instrument.
 insulte, *f.* Beleidigung, schimpfliche Begegnung.
 insulter, schimpfen.
 insupportable, unerträglich.
 intelligence, *f.* Verstand, Einsicht, Einverständnis.
 intelligent, *e.* verständig.
 intercéder, sich verwenden, bitten.
 intéressant, *e.* anziehend, interessant.
 intéressé, *e.* eigennützig; il y est —, er hat seinen Vortheil dabei, es liegt ihm daran.
 intéresser (*s'*) à *qn.*, sich für *sem.* verwenden, sich *sem.* annehmen, Theil an *sem.* nehmen.
 intérêt, *m.* Vortheil, Eigennuß, Interesse, Antheil.
 intérieur, *m.* das Innere.
 interroger, befragen, ausfragen.
 interrompre, unterbrechen.
 intervalle, *m.* Zwischenraum.
 intime, geheim, innig.
 intrépidité, *f.* Unererschrockenheit.
 inutile, unnütz, vergeblich.
 inviter, einladen; faire — *qn.*, *sem.* einladen (zu sich bitten) lassen.
 involontairement, unfreiwillig, ohne es zu wollen.
 ivoire, *f.* Elfenbein.

J.

jalousie, *f.* Eifersucht.
 jaloux, *se.* eifersüchtig.
 jamais, jemals; ne —, niemals.
 jambe, *f.* Bein; eourir de toutes ses — *s.* aus allen Kräften laufen.
 jambon, *m.* Schinken.
 Janvier, *m.* Jänner.
 jardin, *m.* Garten.
 jardinier, *ère.* Gärtner, Gärtnerin.
 jarretière, *f.* Strumpfband.
 jaser, plaudern, schwagen.
 jasmin, *m.* Jasmin.
 jaune, gelb.

jeter, werfen, zuwerfen, setzen, stürzen; — à bas, niederwerfen, fällen; — les bras autour du corps (du cou) de qn., die Arme um Jem. Leib (Hals) schlingen.

jeton, *m.* Spielmarke.

jeu, *m.* Spiel; être du —, mit-spielen.

jeune, jung; — homme, Jüngling.

jeûne (le), das Fasten; à jeûn, nüchtern.

jeunesse, *f.* Jugend.

joie, *f.* Freude; à force de —, durch zu große Freude.

joindre, zusammenlegen, hinzu-fügen; — qn., Jem. erreichen, ihn einholen, sich zu ihm begeben.

venir — qn., zu Jemand hin-
unter (herunter) kommen; se
— à qn., sich mit Jem. vereinigen.

joli, *e.* hübsch, artig.

joue, *f.* Wange.

jouer, spielen; se — de qn., sein
Spiel mit Jem. treiben, Jem.
zum Besten haben; se — à qn.,
mit Jem. anbinden, Handel mit
Jem. anfangen.

joueur, *m.* Spieler.

jouir, genießen.

jouissance, *f.* Genuß.

joujou, *m. pl.* Spielsachen.

jour, *m.* Tag; Leben; — de fête,
Festtag; le grand —, der helle
Tag, der Glanz; le — naissant,
der anbrechende Tag; l'autre —,
neulich; quelque —, einst, eines
Tags.

journée, *f.* Tag, Tagzeit; Taglohn.

joyeux, *se.* freudig, froh.

juger, urtheilen, richten; — à pro-
pos, für gut halten, für gut
finden.

jument, *f.* Stute.

jurement, *m.* Schwur, Fluch.

jurer, schwören, fluchen.

jusque, bis; sogar; jusqu'à ce que,
bis daß; jusque là, bis dahin.

juste, gerecht, billig, richtig; au—,
genau.

justement (adv.), gerecht, billig,
gerade, eben.

justice, *f.* Gerechtigkeit, Gericht.

justification, *f.* Rechtfertigung.

justifier, rechtfertigen.

L.

là, da, nun, wohlan! là bas, da
unten.

laborieux, *se.* arbeitsam.

labourer, ackern, pflügen.

laboureur, *m.* Ackermann.

lâcher, loslassen, laufen lassen; — le
pied, davonlaufen, entfliehen.

laisser, lassen.

lait, *m.* Milch; frère de —, Milch-
bruder.

lame, *f.* Klinge.

lament (se), jammern.

lampe, *f.* Lampe.

langage, *m.* Sprache.

langue, *f.* Zunge, Sprache.

languir, schwachen, matt (schläf-
rig) werden; faire —, schwachen
lassen, schläfrig machen, hemmen,
aufhalten.

lapin, *m.* Kaninchen.

large, breit, weit.

largement, reichlich, vollauf.

larmes, *f. pl.* Thränen; pleurer à
chaudes —, heiße Thränen
weinen.

lasser, ermüden, müde machen;
se —, müde werden

latin, *e.* lateinisch.

lecture, *f.* (das) Lesen, die Lektüre.

leçon, *f.* Lehre, Lektion, Lehrstunde.

léger, *ère.* leicht, gering, leicht-
sinnig.

lendemain (le), der folgende Tag.

lent, *e.* langsam.

lettre, *f.* Buchstabe, Brief.

levé, *e.* aufgestanden.

lever (le), das Aufstehen, Aufgehen;
au — du soleil, bei Sonnen-
aufgang.

lever (verbe), erheben, anwerben,
aufnehmen, aufheben; se —,
aufstehen; aufgehen (von der
Sonne); — en l'air, in die Höhe
heben.

lèvres, *f. pl.* Lippen, Lippen.

liaison, *f.* Verbindung, Umgang;
Freundschaft.

liberté, *f.* Freiheit.

libertin, *e*, muthwillig, ausgelassen, licherlich.
 libre (*adj.*), librement (*adv.*), frei, ungehindert; vous êtes — de ..., es steht Ihnen frei, zu ...
 liège, *m.* Korkholz.
 lien, *m.* Band.
 lier, binden; se —, sich verbinden, in Verbindung treten; être lié, Umgang haben, umgehen.
 lieu, *m.* Ort, Stelle; au—de, anstatt; tenir — de père, Vatersstelle vertreten.
 lieue, *f.* Stunde (Wegs), Meile.
 lieutenant, *m.* Lieutenant; — colonel, Obristlieutenant.
 ligne, *f.* Linie, Zeile.
 lilas, *m.* Lilack; lilackfarbig.
 linge, *m.* Weißzeug, Wäsche.
 lion, *m.* Löwe.
 lire, lesen, vorlesen.
 lisible, leserlich, lesbar.
 lit, *m.* Bett; — de plume, Federbett.
 littéralement, buchstäblich.
 livre, *m.* Buch; — de classe, Schulbuch; — de prières, Gebetbuch; — de rencontre, zufällig gekauft Buch.
 livrer, liefern, überliefern, übergeben, preisgeben.
 logement, *m.* Wohnung.
 loger, wohnen.
 loin, weit, fern; du plus—que..., so weit, als ...
 long, *ue*, lang; long-tems, lange (Zeit); de tout son —, seiner ganzen Länge nach; le — de, längs.
 lorsque, als, da, wann.
 lot, *m.* Loos.
 loto, *m.* Lottospiel.
 louange, *f.* Lob, Lobspruch.
 louer, loben, preisen; danken; miethen, vermieten; se —, sich verdingen.
 louis, louis d'or, *m.* Louisd'or.
 loup, *m.* Wolf.
 loyauté, *f.* Rechtlichkeit.
 loyer, *m.* Miethe, Hauszins.
 lueur, *f.* Schein; à la—, beim Schein.

lumière, *f.* Licht, Einsicht; aux—s, bei Lichte.
 lune, *f.* Mond; clair de la —, Mondschein, Mondhelle.
 lutin, *m.* Plaggeist.
 lutiner, quälen, necken.
 lutinerie, *f.* Plagegeisterei, Neckerei.
 lutter, ringen.

M.

magasin, *m.* Magazin, Kram.
 magister, *m.* Magister, Schulmeister.
 maille, *f.* die Hälfte eines Denier, (ein Denier ist der zwölfte Theil eines Sous); n'avoir pas une—, nicht einen Heller haben.
 main, *f.* Hand; à la—, in der Hand.
 maintenant, nun, jetzt.
 maintien, *m.* Haltung, Stellung.
 mais, aber, allein; en, ja.
 maison, *f.* Haus; Familie.
 maître, *m.* Meister, Lehrer; Herr; —de poste, Postmeister; n'en suis-je pas le —? steht es mir nicht frei?
 maîtresse, *f.* Gebieterin, Herrin; Lehrerin; Geliebte.
 majesté, *f.* Majestät.
 major, *m.* Major.
 mal, *m.* Uebel; faire du —, Uebels thun, Böses zufügen.
 mal, (*adverbe*), böß, schlimm, übel; c'est—fait à toi, es ist übel von dir gehandelt; faire —, wehe thun.
 malade, krank; tomber —, krank werden.
 maladie, *f.* Krankheit, Seuche.
 mal-à-propos, zur Unzeit.
 mâle, männlich, stark.
 malgré, ohngeachtet; gegen den Willen; — moi, gegen meinen Willen.
 malheur, *m.* Unglück.
 malheureusement, zum Unglück.
 malheureux, *se*, unglücklich, elend.
 malhonnête, unhöflich, grob; unredlich.
 malhonnêteté, *f.* Unhöflichkeit, Grobheit; Unredlichkeit.
 malice, *f.* Bosheit, Schelmstück,

Schelmstreich; faire une—à qn.,
 Sem. einen Schelmstreich spielen.
 malin, igne, böshast, schalkhaft,
 schelmisch; d'un air—, mit schel-
 mischer Miene
 malpropre, unreinlich schmutzig.
 maltraiter, mißhandeln.
 maman, f. Mama.
 manant, m. (Schimpfwort) grober
 Bauer, Bengel.
 manche, f. Vermel.
 manchette, f. Manschette.
 manier, in die Hand nehmen, an-
 fassen, betasten; leiten, führen;
 sich bedienen.
 manière, f. Art, Gattung, Weise;
 de—que, so daß...
 manger, essen.
 manoeuvre, f. Handarbeit; Ver-
 fahren, Benehmen; That, Ver-
 richtung, Umtriebe, Ränke,
 Streich, Schwanke.
 manquer, fehlen, ermangeln, Man-
 gel leiden; — à sa parole, sein
 Wort brechen; n'y manquez pas,
 unterlasset es ja nicht! sans
 manquer, ohnfehlbar; — à qn,
 sich an Einem vergehen, Einen
 beleidigen.
 manteau, m. Mantel.
 marchand, m. Kaufmann, Händler.
 marâtre, f. (im bösen Sinn) Stief-
 mutter.
 marchander, handeln, erhandeln;
 — qch., um Etwas handeln
 marche, f. Gang, Weg, Zug, Marsch;
 se mettre en—, sich auf den Weg
 machen; sich in Marsch setzen.
 marches, f. pl. Treppenstufen.
 marché, m. Markt, Handel, Kauf;
 par dessus le —, über dem,
 noch darüber; in den Kauf.
 marcher, gehen, ziehen, marschiren.
 mari, m. Gatte, Mann.
 mariage, m. Heirath, Verehlichung;
 jour de—, Hochzeitstag.
 mariée, f. Neuvermählte.
 marier, verheirathen, kopuliren.
 marmot, m. (ein großer Affe mit
 einem langen Schwanze), Büb-
 chen, Frage.
 marmotte, f. Murmelthier.

marmotter, murren, brummen.
 marmouset, m. (Schimpfwort)
 Frage.
 marque, f. Zeichen; — d'honneur,
 Ehrenzeichen.
 marquer, bezeichnen, bestimmen,
 beweisen.
 masque, m. Maske, Larve.
 massacrer, niedermegeln; beschädi-
 gen, zerfallen.
 masûre, f. altes Gemäuer.
 matelas, m. Matraße
 matin, m. Morgen, Frühe; demain
 —, Morgen frühe.
 maudire, verfluchen, verwünschen.
 mauvais, e, schlecht, böse, übel;
 trouver —, übel nehmen.
 méchanceté, f. Bosheit.
 méchant, e, böse, böshast, schlimm;
 faire le —, unartig seyn, sich
 mausig machen.
 mécontent, e, unzufrieden.
 médecin, m. Arzt.
 méfiance, f. Mißtrauen.
 mélancolie, f. Schwermuth; pren-
 dre de la —, schwermüthig
 werden
 mêler, mischen; se — de qch., sich
 in Etwas mischen, sich mit Etwas
 abgeben, sich um Etwas beküm-
 mern.
 membre, m. Glied.
 même, selbst, sogar; le —, der
 nämliche; de —, ebenso.
 mémoire, f. Gedächtniß, Andenken;
 acquitter la—de qn., Sem. An-
 denken schuldlos machen.
 menace, f. Drohung.
 menacer, drohen.
 ménage, m. Haushaltung, Wirth-
 schaft.
 ménager, sparen, ersparen; schonen.
 ménagère, f. Haushälterin.
 mendiant, m. Bettler.
 mendier, betteln.
 mener, führen, anführen.
 mensonge, m. menterie, f. Lüge;
 faire des —s, Lügen schmieden
 (vorsagen).
 menteur, m. Lügner.
 menteuse, f. Lügnerin.
 mentir, lügen.

menton, *m.* Kinn.
 menuet, *m.* Menuet (ein Tanz).
 mépris, *m.* Verachtung.
 mépriser, verachten.
 mer, *f.* Meer.
 merci, *m.* Dank; grand —, schönen Dank; Dieu —, Gott sey Dank.
 mercuriale, *f.* scharfer Berweis, Puzer.
 mère, *f.* Mutter.
 mérite, *m.* Verdienst (das).
 mériter, verdienen.
 merveille, *f.* Wunder; à —, vortrefflich, sehr gut.
 merveilleux, *se*, wundervoll, wunderbar, vortrefflich.
 mesquinement, kärglich.
 message, *m.* Botschaft; Auftrag.
 messenger, *m.* Bote.
 mesure, *f.* Maß; à —, nach dem Maße, je nachdem, immer mehr; passer la —, das Maß überschreiten.
 métier, *m.* Handwerk, Gewerbe; à ce —, bei diesem Handwerke.
 mettre, setzen, aufsetzen, stellen, hängen, legen, anziehen, versehen, stecken; — de ..., aufnehmen in ...; — qn. auprès de qn., Jem. einem Andern zum Gesellschafter geben; se — à ..., anfangen zu ...; mettez-vous dans une petite chambre, miethe eine Kammer (beziehet eine Kammer); mettez les chevaux à la voiture, spannt an; mettre de son parti, auf seine Seite brinzen.
 meubles, *m. pl.* Hausrath, Mobilien.
 meule, *f.* Heuhaufen; être en —, aufgehäuft seyn.
 meunier, *m.* Müller.
 meurtre, *m.* Mord.
 microscope, *m.* Vergrößerungsglas.
 midi, *m.* Mittag (12 Uhr).
 mieux, besser; de son —, so gut man nur kann; tant —, desto besser; je ne demande pas —, ich verlange nichts Besseres; es kommt mir gerade recht.
 mignardise, *f.* Artigkeit, Ver-

zärtelung; faire des —s à qn., Jem. Artigkeiten vorsagen.
 milieu, *m.* Mitte; au — de, mitten in, mitten unter.
 mine, *f.* Miene, Gebärde, Aussehen, Gesicht.
 minute, *f.* Minute.
 miraculeux, *se*, wunderbar; par quelles voies miraculeuses, auf welchen wunderbaren Wegen.
 mirer, spiegeln.
 miroir, *m.* Spiegel.
 misérable, (*adj. u. subst.*) elend, Glender.
 misère, *f.* Elend; Kleinigkeit.
 mission, *f.* Sendung.
 mode, *f.* Mode.
 modèle, *m.* Muster.
 modeste, bescheiden.
 modestie, *f.* Bescheidenheit.
 modique, mäßig, gering.
 moindre, geringer; la — chose, das Geringsste.
 moins, weniger; au —, wenigstens.
 mois, *m.* Monat.
 moisson, *f.* Erndte.
 moissonner, erndten.
 moissonneur, *m.* Schnitter.
 moitié, *f.* Hälfte; être de — avec qn., zur Hälfte mit Jem. seyn; gemeinschaftliche Sache mit Jem. machen.
 moment, *m.* Augenblick.
 monceau, *m.* Haufen.
 monde, *m.* Welt; le —, die Leute; tout le —, Jedermann.
 monnaie, *f.* Münze, klein Geld.
 monstre, *m.* Ungeheuer.
 mont, *m.* Berg.
 montagne, *f.* Gebirg.
 monter, hinauf-, herauf- steigen, gehen, kommen.
 montre, *f.* Taschenuhr.
 montrer, zeigen; — qch., Etwas oder auf Etwas zeigen.
 moquer, spotten; se —, sich aufhalten, scherzen; se — de qn., sich über Jem. lustig machen, ihn auslachen.
 moquerie, *f.* Spott, Spöttelei.
 moqueur, *se*, spöttisch; d'un air —, mit spöttischer Miene.

morceau, *m.* Stück.
 mordre, beißen.
 morguienne! (pöbelhaft) Sapperment!
 morigéner, Sitten lehren, zurechtweisen.
 mort, *f.* Tod; à — (zum Tode), stirb!
 mort, *e*, todt, leblos; je suis —, ich bin des Todes.
 mortel, *le*, sterblich, tödtlich.
 mortifier, kränken.
 mot, *m.* Wort.
 motif, *m.* Beweggrund.
 motus! still! behutsam.
 mouchoir, *m.* Taschentuch.
 moulinet, *m.* kleine Mühle, kleines Rad; faire le —, ein Rad schlagen.
 mourir, sterben; faire —, tödten, umbringen; à — de rire, zum Todtlachen.
 mousse, *f.* Moos.
 mousse, *m.* Schiffsjunge.
 moustache, *f.* Schnauze, Schnurrbart.
 mouton, *m.* Hammel, Schaf.
 mouvement, *m.* Bewegung.
 moyen, *m.* Mittel; au — de, mittelst; le — de faire cela? wie kann man dieses thun?
 moyennant, mittelst.
 muet, *te*, stumm.
 mur, *m.* Mauer.
 muraille, *f.* Mauer, Wand.
 mûrement, reiflich.
 murmurer, murren, brummen.
 muse, *f.* Muse.
 musicien, *m.* Tonkünstler, Musifant.
 musique, *f.* Tonkunst, Musik.
 mutuellement, gegenseitig.
 mystère, *m.* Geheimniß.
 mystérieux, *se*, geheimnißvoll.

N.

nacre, *f.* (de perles) Perlenmutter.
 naïf, *ve*, unbefangen, treuherzig.
 naissance, *f.* Geburt; donner la —, gebähren.
 naître, geboren werden, entstehen;

faire —, gebähren, erwecken, erregen.
 naïveté, *f.* Unbefangenheit, Treuherzigkeit.
 nature, *f.* Natur; être de — à..., so beschaffen seyn (von der Art seyn), daß...
 naturel, *m.* Gemüthsart, Charakter.
 naturel, *le*, natürlich, angeboren.
 navigation, *f.* Schifffahrt.
 né, *e*, (von naître) geboren; bien —, gut geartet, gutartig; être — bon, von Natur gut seyn; être — qch, etwas Nichts seyn.
 nécessité, *f.* Nothwendigkeit, Noth, Bedürfniß, repentir de —, Nothreue.
 nécessaire, nothwendig, nöthig.
 nectar, *m.* Nektar, Göttertrank.
 négliger, vernachlässigen.
 négociation, *f.* Unterhandlung; Geschäft.
 négocier, unterhandeln.
 neige, *f.* Schnee.
 nenni! (pöbelhaft) Nein!
 ne — que, nur, nichts als, erst.
 net, *te*, rein, zierlich.
 nettement, (*adv.*) rein, zierlich; freimüthig, frei heraus.
 neuf, *ve*, neu, frisch, unerfahren.
 neveu, *m.* Neffe.
 nez, *m.* Nase; se mettre le — en sang, (durch Fallen) sich die Nase blutig fallen; présenter le — à la porte, die Nase zur Thüre hereinstrecken.
 ni — non plus, und — auch nicht.
 nid, *m.* Nest.
 nièce, *f.* Nichte.
 nier, läugnen, verneinen.
 noble, edel, adelich; vornehm; petit —, Junkerchen, adelicher Bube.
 noblement, edel.
 noblesse, *f.* Edelmuth; Adel.
 nôces, *f. pl.* Hochzeit.
 nocturne, nächtlich.
 noeud, *m.* Knoten, Schleife.
 noir, *e*, schwarz, dunkel.
 noirceur, *f.* Schwärze; schwarze That; Abscheulichkeit.
 noix, *f.* Nuß.

nom, *m.* Namen; au — de Dieu!
um Gottes Willen!
nombre, *m.* Zahl, Anzahl.
nombreux, *se*, zahlreich.
nommer, nennen, ernennen.
Normandie, *f.* Normandie (eine
ehemalige Provinz in Frankreich).
nourrice, *f.* Säugamme.
nourrir, ernähren, säugen; unter-
halten; erziehen.
nourrisson, *m.* Säugling, Zögling.
nourriture, *f.* Nahrung.
nouveau, nouvel, le, neu: qu'y-
a-t-il de —? was giebt's Neues?
nouveauté, *f.* Neuheit.
nouvelles, *f. pl.* Neuigkeiten, Nach-
richten.
nuage, *m.* Gewölke, Wolke.
nu, *e*, nackt, entblößt.
nuit, *f.* Nacht.

O.

obéir, gehorchen, folgen.
obéissant, *e*, gehorsam.
objet, *m.* Gegenstand.
obligation, *f.* Verbindlichkeit.
obligé, *e*, verbunden, verpflichtet.
obliger, verbinden, verbindlich
machen, einen Dienst erweisen.
obole, *f.* Obole (Seller).
obscurité, *f.* Dunkelheit, Verbor-
genheit.
observer, beobachten, bemerken.
obstiné, *e*, hartnäckig, eigensinnig.
obtenir, erhalten, erbitten; faire
—, verschaffen.
occasion, *f.* Gelegenheit.
occident, *m.* Abend, Westen; à
l'—, gegen Westen.
occuper, einnehmen, bekleiden, be-
schäftigen; s'— de qch., sich mit
Etwas beschäftigen, für Etwas
sorgen, an Etwas denken.
oeil, *m.* (*pl yeux*) Auge; de mau-
vais —, unwillig, mit scheelem
Auge; coup d'—, Blick; donner
un —, einen Blick werfen;
ouvrir de grands yeux, große
Augen machen, die Augen auf-
reißen.
oeillet, *m.* Nelke.
oeuf, *m.* das Ei.

oeuvre, *f.* Werk; chef d'—,
Meisterstück; faire de bonnes
—, gute Werke thun.
offense, *f.* Beleidigung.
offenser, beleidigen.
office, *m.* Amt, Dienst.
officier, *m.* Offizier.
offre, *f.* Anerbieten.
offrir, anbieten.
oiseau, *m.* Vogel.
ombrage, *m.* Schatten; Verdacht,
Argwohn.
ombre, *f.* Schatten.
on, man.
oncle, *m.* Oheim.
ongle, *m.* Nagel (am Finger).
opiniâtre, hartnäckig, eigensinnig.
opinion, *f.* Meinung.
opposé, *e*, entgegengesetzt.
opposer, entgegen setzen.
or, *m.* Gold.
or ça! (*interj.*) Nun!
orange, *f.* Pomeranze.
ordinaire, gewöhnlich; à l'—, wie
gewöhnlich.
ordonner, befehlen, verordnen.
ordre, *m.* Befehl, Ordnung.
ordures, *f. pl.* Unrath, Unflath.
oreille, *f.* Ohr; parler à —, ins
Ohr reden; prêter l'—, hörchen.
orgeat, *m.* Mandelmilch.
orgueil, *m.* Hochmuth.
orgueilleux, *se*, hochmüthig.
orienter (*s'*), sich orientiren (die
vier Himmelsgegenden des Orts
erkennen, wo man sich befindet).
ornement, *m.* Zierde, Verzierung.
orphelin, *m.* Waise.
oser, dürfen, wagen, sich unter-
stehen, das Herz haben.
ostentation, *f.* Prahlerei.
ôter, benehmen, wegnehmen, ab-
nehmen; austhun, herausthun;
s'—, weggehen.
où, wo, wohin, worin; d'—, woher.
oublier, vergessen.
ouf! (*interj.*) oh weh! ey! hui!
oui! Ja! — dà! Ja freilich!
ouï (von ouir), gehört.
ours, *m.* Bär; figure d'—, Bären-
fräße.
outil, *m.* Werkzeug; Ding.

outrage, *m.* grobe Beleidigung, Mißhandlung.

outrager, grob beleidigen, mißhandeln.

outré, *e.* übertrieben.

ouvert, *e.* offen; les bras — *s.* mit offenen Armen.

ouvertement, öffentlich.

ouvrage, *m.* Arbeit, Werk; — *de* couture, Näharbeit.

ouvrier, *m.* Arbeiter, Handwerker.

ouvrir, öffnen, aufmachen; *s'* —, aufgehen, sich öffnen.

P.

paille, *f.* Stroh.

pain, *m.* Brod.

paire, *f.* Paar.

paisible, friedlich, ruhig, still.

paix, *f.* Frieden; —! (*interj.*) still!

palais, *m.* Pallast, Gerichtshof; Gaumen.

pâlir, erbleichen, erblaffen.

palefrenier, *m.* Stallknecht.

pan! paff! schwab!

panegyrique, *m.* Lobschrift.

panier, *m.* Korb.

panser, verbinden (eine Wunde).

papier, *m.* Papier; — *s.* Schriften.

paquet, *m.* Pack, Päckchen, Bündel; à porter des — *s.* mit Packtragen.

par, durch, über, mit, bei, aus, zu; — *de* là, darüber, hinaus; — *là*, damit, hierin; — bonheur, zum Glücke; *de* —, im Namen.

paraître, scheinen, erscheinen; faire — *qn.* au grand jour, *sem.* in seinem vollen Glanze zeigen; *il n'y paraît plus rien*, man sieht nichts mehr.

parbleu (*für* par dieu), bei Gott, wahrhaftig.

parceque, weil.

parcourir, durchlaufen, durchwandern, durchreisen; — *des yeux*, beschauen, umherschauen.

pardon, *m.* Verzeihung; demander —, um Verzeihung bitten.

pardonner, verzeihen.

pareil, *le*, gleich, ähnlich; *solch*; *de* — *s.* solche; rendre la pareille, wieder vergelten.

parens, *m. pl.* Verwandte, Eltern.

parer, pußen, schmücken, zieren.

paresse, *f.* Faulheit, Trägheit.

parfait, *e.* vollkommen.

parier, wetten.

parler, reden, sprechen.

parmi, unter, zwischen.

paroisse, *f.* Pfarrei, Kirchspiel.

parole, *f.* Rede, Wort.

parquer, pferchen (in Hürden einschließen, in Hürden liegen).

parrain, *m.* Pathe, Taufzeuge.

part, *f.* Theil, Antheil; *de* ma —, meines Theils; in meinem Namen; *de* la — *de*, von; quelque —, irgendwo; à —, bei Seite; *de* toutes — *s.* von allen Seiten.

partage, *m.* Austheilung, Vertheilung.

partageable, theilbar.

partager, theilen, austheilen; Theil nehmen.

parterre, *m.* (ein Vorplatz im Garten, auf welchen man gleich von dem Hause an kömmt), Blumenbeet, Parterre.

particularité, *f.* Eigenheit, besonderer Umstand.

particulièrement, besonders.

partie, *f.* Theil, Spiel, Partie.

parti, *m.* Vortheil, Anerbieten, Entschluß, Weg, Partie; tirer *de qch.*, Vortheil von Etwas ziehen, sich Etwas zu Nutz machen; prendre un —, einen Entschluß fassen, ein Mittel anwenden.

partir, abreisen, fortgehen, abgehen; le mot est parti de mes lèvres, das Wort ist meinen Lippen entschlüpft; ist über meine Lippen gekommen.

partout, überall.

parvenir, dazu kommen, dahin gelangen, gelingen; reich werden, empor kommen.

pas, (*adv.*) nicht; n'est-ce —? nicht wahr?

pas, *m.* Schritt, Tritt.

passablement, ziemlich.

passage, *m.* Weg, Straße, Durchgang, Durchreise, Durchzug,

Durchmarsch; au —; beim Durchmarsch, auf der Durchreise.
passager, ère, vorübergehend, nicht lange dauernd.
passant, m. (der) Vorübergehende.
passé, e, vorübergegangen, verfloßen, vorbei.
passer, zubringen, vorbeigehen, vorbeilaufen, gehen; *en passant*, im Vorbeigehen; *enfoncer une aiguille par-dessous une chaise, et en faire -- la pointe*, eine Nadel von unten in einen Stuhl stecken, und die Spitze davon oben hervorragen lassen; — *les bras autour de qn.*, die Arme um Jem. schlingen; *en -- par là*, sich es gefallen lassen; — *sur qch.*, Etwas übergehen; — *qch. à qn.*, Jem. Etwas nachsehen; *faire -- qch. à qn.*, Jem. Etwas zustellen lassen; *se --*, geschehen, vorgehen, sich ereignen; *entbehren*; *se -- de qn.*, ohne Jem. leben; *passe pour cela*, das lasse ich gelten, das mag seyn; *cela --*, das vergeht, verliert sich; *passer et passer*, hin- und herlaufen.
passport, m. Paß
passion, f. Leidenschaft
pasteur, m. Pastor, Pfarrer.
pastille, f. Mundkugeln.
patience, f. Geduld.
patrie, f. Vaterland.
patte, f. Pfote; *marcher à quatre --s*, auf allen Vieren gehen.
pause, f. Pause.
pauvre, arm, elend.
pauvreté, f. Armuth, Uermlichkeit.
pavillon, m. Zelt, Gartenhaus, Sommerhaus
payer, zahlen, bezahlen; belohnen.
pays, m. Land.
paysan, m. Bauer.
peau, f. Haut, Fell.
pêche, f. Fischerei, (das) Fischen.
pêcher, fischen.
pédantesque, pedantisch, schulfüchsisch.
peindre, malen, anstreichen, schildern; *peint en bleu*, blau angestrichen.

peine, f. Mühe, Sorge, Kummer, Strafe; *sous --*, bei Strafe; *tirer de --*, aus der Verlegenheit (dem Kummer) helfen; *être en --*, in Verlegenheit (bekümmert) seyn; *se mettre en --*, sich bekümmern; *c'est bien la --*, es ist wohl der Mühe werth; *à --*, kaum.
pelle, f. Schaufel.
peloton, m. Knäuel, Klump, Haufe, Trupp; *s'assembler en --*, sich haufenweis zusammenstellen.
pencher, neigen, hängen lassen, beugen; *se -- en arrière*, sich rückwärts beugen.
pendant, während, lang; — *que*, während dem, während als.
pendard, m. Galgenvogel, Galgenstrick (Schimpfwort).
pénétrer, durchdringen.
pénible, mühsam, mühevoll.
pensée, f. Gedanke, Sinn.
penser, denken, bedenken, meinen.
pensif, ve, nachdenkend, tiefsinnig.
pension, f. Jahrgehalt, Gnadengehalt; Kosthaus, Erziehungs- haus; Kostgeld; *faire une -- à qn.*, Jem. einen Gnadengehalt auswerfen.
percer, durchdringen, durchbohren.
perche, f. Stange.
perdre, verlieren; *faire -- qch. à qn.*, Jem. um Etwas bringen.
père, m. Vater.
péril, m. Gefahr.
périlleux, se, gefährlich.
permettre, erlauben.
permission, f. Erlaubniß.
perpétuer, verewigen; fortsetzen.
perruque, f. Perrücke.
persister, beharren.
personnage, m. Person.
personne, f. Person; *en --*, persönlich, in eigener Person.
personne, (pronom.) Jemand; *ne --*, Niemand.
perspective, f. Aussicht.
persuadé, e, überzeugt.
persuader, überreden, überzeugen; *se --*, glauben.
perte, f. Verlust, Verderben.

peser, wägen, erwägen, beschweren, drücken.

pétard, *m.* Petarde.

petit, *e*, klein, gering, gemein.

pétulance, *f.* Muthwillen.

pétulant, *e*, muthwillig.

peu, wenig; un —, ein wenig, etwas; einmal; — à —, nach und nach.

peur, *f.* Furcht; de —, aus Furcht;

avoir —, sich fürchten, erschrecken;

faire —, Furcht einjagen, erschrecken, Angst machen.

peut-être, vielleicht, hoffentlich.

philosophe, *m.* Weltweiser.

physionomie, *f.* Gesichtsbildung; — riante, lachendes Gesicht.

piailerie, *f.* Geplärre.

pièce, *f.* Stück; — de 12 sous, 12 Sous = Stück; petites — s, kleines Geld; mettre en —, zertrümmern, in Stücke zerhauen; zimmern.

pied, *m.* Fuß; au — de ..., am Fuße des ...; unten am...

pierre, *f.* Stein; — à fusil, Flinten-, Feuerstein.

pierreries, *f. pl.* Edelsteine.

piller, plündern.

pimbêche, *f.* (Schimpfwort) Zieraffe.

pincer, pfezen, kneipen.

piquer, stechen; beleidigen.

pire, schlimmer; le —, das Schlimmste.

pis, (*adv.*) schlimmer, ärger.

pistole, *f.* (Goldmünze) die Pistole.

pitié, *f.* Mitleiden; faire —, Mitleiden erregen; dauern; par —, aus Mitleiden.

place, *f.* Platz, Stelle; gens en —, angestellte Leute, Leute im Amte; Beamte, Staatsbeamte.

placer, legen, stellen, setzen, anstellen, unterbringen; anlegen (vom Gelde); bien placé, gut angestellt, gut aufgehoben.

plaie, *f.* Wunde, Schaden.

plaindre, beklagen, bedauern.

plainte, *f.* Klage; porter des — s contre qn. à qn., Klagen gegen

sem. bei sem. führen; sich bei sem. über sem. beklagen.

plaire, gefallen, belieben; s'il vous

plait, wenn's Ihnen beliebt;

plût à Dieu! wollte Gott!

plaisance, *f.* Lust; maison de —, Lusthaus.

plaisant, *e*, gefällig, angenehm, scherzhaft.

plaisanterie, *f.* Scherz.

plaisir, *m.* Vergnügen, Lust, Gefallen; sous votre bon — (im Scherz), wenn Sie's erlauben.

plan, *m.* Plan, Riß.

plancher, *m.* Fußboden, Zimmerdecke.

plante, *f.* Pflanze.

planter, pflanzen, anlegen.

plate-bande, *f.* (schmales Blumenbeet) Rabatte.

plein, *e*, (*adj.*), und pleinement, (*adv.*), voll, völlig, vollständig.

pleurer, weinen.

pleureux, *se*, weinerlich.

pleurnicheries, *f. pl.* Weinerien, Heulereien.

pleurs, *m. pl.* Thränen.

plomb, *m.* Blei.

plonger, eintauchen, untertauchen, werfen, stürzen, stoßen.

plume, *f.* Feder.

plumer, rupfen; (*bildl.*) bestehlen.

plumet, *m.* Federbusch (auf dem Hute).

plupart (*la*), der größte Theil, die Meisten.

plus, mehr, höher; plus — plus, je desto; rien de —, nichts weiter; non —, auch nicht; de —, außerdem, ferner; plus tôt, eher früher.

plutôt, vielmehr, lieber.

poche, *f.* Tasche.

poids, *m.* Gewicht.

poignée, *f.* Griff; Handvoll.

poignet, *m.* Faustgelenk.

poil, *m.* Haar.

poindre, anbrechen (vom Tag.).

poing, *m.* Faust.

point, *m.* Punkt; — de vue, Augenpunkt, Gesichtspunkt, Sehepunkt; — du jour, Anbruch des

Tages; être sur le point, auf dem Punkte stehen, im Begriffe seyn.
 pointe, *f.* Spitze; — des pieds, Fußspitze (Zehe); — du jour, Anbruch des Tages.
 poire, *f.* Birne.
 pois, *m.* Erbse; — secs, dürre Erbsen.
 poli, *e.* höflich, fein, gebildet.
 polisson, *m.* ungezogener Bube, Gassenbube; Zotenreißer; Schlingel.
 politesse, *f.* Höflichkeit, Feinheit, Bildung.
 poltron, *ne.* verzagt, feig.
 poltron, *m.* Bärenhäuter, Hasenfuß.
 pomme, *f.* Apfel.
 pomme-de-terre, *f.* Kartoffel.
 pommier, *m.* Apfelbaum.
 pont, *m.* Brücke.
 populace, *f.* Pöbel.
 porcelaine, *f.* Porzellan.
 port, *m.* Hafen; — de mer, Seehafen.
 porte, *f.* Thüre, Thor; tirer la — après soi, die Thüre hinter sich ziehen (zuschlagen).
 portée, *f.* Vermögen, Tüchtigkeit, Fähigkeit, Begriff, Verstand, Fassungskraft; être à — de ..., im Stande (im Bereiche) seyn, zu ...
 porte-feuilles, *m.* Briestasche.
 porter, tragen herumtragen, treiben, bringen, zubringen, bewegen; — des plaintes, Klagen führen; se —, sich befinden; se — à qch., zu Etwas geneigt seyn, Lust zu Etw. haben, sich zu Etw. entschließen, Etw. anfangen, angreifen, verrichten, begehen, kommen, sich verleiten lassen.
 porte-voix, *m.* Sprachrohr.
 portier, *m.* Pförtner, Thürhüter.
 portion, *f.* Theil.
 portrait, *m.* Bildniß, Schilderung.
 poser, setzen, legen, stellen.
 position, *f.* Lage, Stellung.
 possédé, *m.* Besessener.
 posséder, besitzen.

possession, *f.* Besitz.
 possible, möglich.
 poste, *f.* Post.
 poster (se), sich stellen.
 posture, *f.* Lage, Stellung, Haltung.
 pouce, *m.* Daumen; Zoll.
 poule, *f.* Henne.
 poulet, *m.* junges Huhn, Hühnchen.
 pour, für, zu, um zu; — moi, was mich betrifft; — cela, was das betrifft.
 pour lors, alsdann.
 pourquoi? warum?
 poursuite, *f.* Nachsetzung, Verfolgung; être à la — de qn., Einem nachsetzen.
 poursuivre, verfolgen, nachsetzen, fortfahren, fortsetzen.
 pourtant, indessen, doch.
 pourvoir, versehen; — à qch., für Etwas sorgen; se — en justice, sich an die Obrigkeit wenden.
 pourvu, *e.* versorgt, versehen.
 pourvu que, wenn nur.
 pousser, stoßen, fortstoßen, treiben; hervordringen; — un grand éclat de rire, in ein lautes Gelächter ausbrechen; — les choses trop loin, die Sachen zu weit treiben.
 poussière, *f.* Staub.
 pouvoir, *m.* Macht, Gewalt, Vermögen; de tout notre —, nach all unserm Vermögen.
 pouvoir, können, vermögen; n'en — plus, es nicht mehr aushalten können, nicht mehr fortkommen.
 prairie, *f.* Wiese.
 praline, *f.* geröstete Mandel, Zucker-Mandel.
 pratique, *f.* Übung, Ausübung; Kundschaft.
 pratiquer, üben, ausüben, in Ausübung bringen; cela se pratique ainsi, dies wird so getrieben.
 pré, *m.* Wiese.
 précaution, *f.* Vorsicht, Behutsamkeit; — s, Vorsichtsmaßregeln.
 prêcher, predigen.
 prédicateur, *m.* Prediger, Schwärzer; frère —, Predigermönch.
 précédent, *e.* vorhergehend.

précepteur, m. Lehrer, Hauslehrer.
précieux, se, kostbar, köstlich, reich.
précipitation, f. Uebereilung, Hastigkeit.
précipiter, stürzen, übereilen.
précisément, gerade, bestimmt.
préférable, vorzüglich; — à..., vorzüglicher, als...
préférence, f. Vorzug.
préfet, m. Präfect, Vorsteher.
préjudice, m. Nachtheil, Schaden; *porter* —, Nachtheil bringen.
premier, ère, erst; *le* —, der erste, zuerst.
prendre, nehmen, halten, fassen, ertappen, fangen, annehmen, trinken; — *mal*, übel nehmen; — *feu*, Feuer fangen; *faire* —, aufdringen; *ne savoir par où (comment) s'y* —, nicht wissen, wie man es angreifen soll; — *un air*, eine Miene machen; *il lui prit une faiblesse*, es befiel sie (ihn) eine - Schwachheit; — *courage*, Muth fassen; — *goût*, Geschmack bekommen.
préparer, bereiten, vorbereiten, zurüsten.
prérogative, f. Vorrecht, Vorzug.
près, nahe, dicht daran; — *de*, beinahe, zu, nahe bei; *à peu* —, ungefähr, etwa.
prescrire, vorschreiben, befehlen.
présence, f. Gegenwart; *sors de ma* —, gehe mir aus den Augen.
présent, m. Geschenk; *faire* — *de qch. à qn.*, Sem. ein Geschenk mit Etwas machen.
présent, e, gegenwärtig; *à* —, jetzt, nun.
présenter, reichen, überreichen, — vorstellen; *se* — *chez qn.*, sich bei Sem. einfinden, zu Sem. gehen, sich Sem. darstellen; *si l'occasion se présente*, wenn sich die Gelegenheit zeigt.
préserver, bewahren, behüten.
presque, beinahe, fast.
pressant, e, dringend.
pressé, e, eilig, dringend, gedrängt; *de si* —, so dringend.
presser, pressen, drücken, dringen,

treiben; *se* —, sich eilen, sich drücken; — *qn.*, Sem. treiben, antreiben.
prêt, e, bereit, fertig, im Begriffe.
prétendre, behaupten, verlangen, wollen.
prétendu, m. Bräutigam.
prétendue, f. Braut.
prétention, f. Behauptung, Anspruch.
prêter, leihen; — *attention*, aufmerksam seyn.
prétexte, m. Vorwand.
prouve, f. Probe, Beweis.
prévaloir, überlegen seyn, übertreffen, die Oberhand behalten; *se* — *de qch.*, sich Etwas zu Nutzen machen.
prévenir, zukommen, voraussetzen; — *en faveur de qn.*, für Sem. einnehmen; — *contre qn.*, gegen Sem. einnehmen.
prévention, f. irrige Meinung, vorgefaßter Wahn; *avoir des* — *s contre qn.*, gegen Sem. eingenommen seyn; *prendre des* — *s*, sich einnehmen lassen.
prévoir, voraus-, vorhersehen.
prier, bitten; — *Dieu*, beten.
prière, f. Bitte, Gebet.
prieur, m. Prior.
prince, m. Prinz, Fürst.
principe, m. Grundsatz.
printems, m. Frühling.
pris, e, (*v. prendre*) genommen, gefangen, angeführt, erwischt.
prise, f. Fang, Prise; *être aux* — *s*, handgemein seyn; sich in den Haaren seyn.
priser, schätzen.
prison, f. Gefängniß.
prisonnier, m. Gefangener.
priver, berauben.
privilege, m. Vorrecht.
prix, m. Preis, Lohn, Werth, Bedingung; *à ce* —, um diesen Preis, unter dieser Bedingung; *mettre qch. à* —, einen Preis auf Etwas setzen; *à quelque* — *que ce soit*, es koste, was es wolle.
probité, f. Rechtschaffenheit.

prochain, *e*, nächst, künftig.
 procurer, verschaffen.
 prodiguer, verschwenden, reichlich
 ertheilen.
 produire, hervorbringen, erzeugen,
 herausgeben, aufweisen, vor-
 legen.
 professeur, *m*. Professor.
 profit, *m*. Nutzen, Vortheil.
 profiter, benützen, Nutzen haben,
 gedeihen; Fortschritte machen (im
 Studiren).
 profond, *e*, tief.
 profondeur, *f*. Tiefe.
 projet, *m*. Projekt, Plan, Vorha-
 ben, Entwurf.
 prolonger, verlängern.
 promenade, *f*. Spaziergang.
 promener (*se*), spazieren gehen,
 herumgehen, hin- und hergehen,
 auf- und abgehen.
 promesse, *f*. Versprechen.
 promettre, versprechen.
 prononcer, aussprechen.
 propos, *m*. Rede, Gespräch, Vor-
 satz; changer de—, von etw. An-
 derem reden; à—, noch Etwas,
 weil wir eben davon reden; zu
 gelegener Zeit, dienlich, gehörig;
 bien à—, eben recht; à quel—?
 in welcher Absicht; bei welcher
 Gelegenheit?
 proposer, vorschlagen.
 propre, eigen, reinlich, sauber.
 proprement, reinlich.
 propriété, *f*. Eigenthum; en toute
 —, ganz als Eigenthum, ganz
 eigenthümlich.
 prospérer, glücklich seyn, Glück
 haben, gedeihen.
 prospérité, *f*. Glück, Wohlfahrt.
 protecteur, *m*. Beschützer, Gönner.
 protection, *f*. Schutz.
 protester, betheuern.
 prouver, beweisen.
 Provence, *f*. Provence (ehemalige
 Provinz im südlichen Frankreich).
 providence, *f*. Vorsehung.
 provision, *f*. Vorrath.
 prudent, *e*, klug, vorsichtig.
 public, que, publiquement, öffent-
 lich.

puis, dann, hernach.
 puiser, schöpfen.
 puisque, da, weil.
 puissance, *f*. Macht.
 puissant, *e*, mächtig.
 pulvériser, zu Pulver machen, zer-
 reiben (pulverisiren).
 punir, strafen.
 pur, *e*, rein lauter.

Q

qualité, *f*. Eigenschaft; en — de,
 als.
 quand, wann.
 quart, *m*. Viertel; un — d'heure,
 eine Viertelstunde.
 quartier, *m*. Quartier; Stadt-
 viertel; Gnade, Barmherzigkeit
 (Pardon).
 que, (*conj.*) daß, wenn; — ne,
 ohne, warum nicht?
 que, (*adv.*) wie.
 quelque chose, Etwas; — à soi,
 etwas Eigenes.
 quelque fois, bisweilen.
 querelle, *f*. Zank, Händel.
 querelleur, *se*, zänkisch, händel-
 süchtig.
 question, *f*. Frage; être — de qch,
 die Frage von Etwas seyn, von
 Etwas reden.
 queue, *f*. Schweif, Schwanz;
 Haarzopf; Schleppe (an einem
 Frauenkleide).
 quittance, *f*. Quittung.
 quitte, schuldenfrei; être — à—,
 einander nichts mehr schuldig
 seyn; tenir de qch., Etwas
 erlassen; être — à bon marché,
 wohlfeil davon kommen; être —
 pour la peur, mit der Furcht
 davon kommen; tenir —, er-
 lassen, schuldenfrei erklären.
 quitter, verlassen; — les habits, die
 Kleider ablegen, sich auskleiden.
 quoi, que, was; was auch; avoir
 de quoi, Mittel haben, genug
 haben, Vermögen haben; quoi...
 que, was... auch.
 quoique, obgleich.

R.

rabattre, niederlassen, niederschlagen, abziehen.
 rabrouer, grob abweisen, anfahren, hart anlassen, auspuhen.
 raccommodé, e, ausgebessert, geflickt; wieder gut gemacht, ausgesöhnt.
 raccommoder, ausbessern, flicken, ausöhnen.
 racheter, wieder kaufen, loskaufen.
 raconter, erzählen.
 raffermir, wieder befestigen.
 rafraichir, erfrischen, abkühlen.
 rage, f. Wuth, Bosheit.
 raidir, steif machen; se —, sich steifen, widerstehen, streng (unerbittlich) seyn.
 raillerie, f. Scherz.
 raison, f. Vernunft, Recht, Grund, Ursache.
 raisonnable, vernünftig, billig.
 raisonner, überlegen, denken, vernünfteln; das Maul brauchen.
 rallumer, wieder anzünden; se —, wieder anbrennen, wieder rege werden, wieder anfangen.
 ramasser, auflesen, sammeln, aufheben.
 ramener, zurückführen, zurückbringen.
 rancune, f. Groll, unversöhnliches Herz.
 ranger, in Ordnung stellen (bringen), aufräumen; se — de côté, sich auf die Seite stellen, auf die Seite gehen.
 rapine, f. Raub.
 rappeler, zurückrufen; se — qch., sich an Etwas erinnern.
 rapport, m. Ertrag; Bericht; Bezug, Verhältniß; Klatscherei, Ohrenbläseerei; par — à, in Rücksicht wegen.
 rapporter, zurückbringen, hinterbringen, berichten; s'en — à qn., sich auf Jem. verlassen; Jem. trauen, it. Klatschereien zutragen.
 rapprocher, nähern.

rassasier, sättigen; se —, satt werden.
 rassembler, wieder sammeln, zusammenstellen, zusammenlegen.
 rasseoir, wieder setzen.
 rassurer, beruhigen.
 ration, f. tägliche Portion (Ration).
 ratisser, schaben, scharren, vom Unkraut reinigen, jäten, gäten.
 ratrapper, wieder erhaschen, wieder einfangen, wieder bekommen.
 ravager, verheeren, verwüsten.
 ravi, e, entzückt, hingerissen.
 ravir, rauben; große Freude machen, entzücken, hinreißen.
 ravoir, wieder haben, wieder bekommen.
 réception, f. Empfang, Aufnahme.
 recevoir, empfangen, erhalten, annehmen, aufnehmen.
 réchapper, entgehen, entkommen, entweichen; — d'une maladie, von einer Krankheit wieder aufkommen.
 recherche, f. Nachsuchung, Nachforschung; — en mariage, Ehevererbung.
 récit, m. Erzählung; faire le — de qch., Etwas erzählen.
 réclamer, wieder fordern, verlangen, ansprechen.
 recoin, m. abgelegener Winkel.
 recommander, empfehlen, anbe-
 fehlen.
 recommencer, wieder anfangen.
 récompense, f. Belohnung, Vergeltung; en —, zur Belohnung, zur Vergeltung; dagegen.
 récompenser, belohnen, vergelten.
 réconciliation, f. Versöhnung.
 réconcilier, wieder versöhnen.
 reconduire, zurückführen.
 reconnaissance, f. Dankbarkeit, Erkenntlichkeit; Wiedererkennung; en —, zur Dankbarkeit.
 reconnaissant, e, erkenntlich, dankbar.
 reconnaître, wieder erkennen, einsehen, vergelten, anerkennen, gestehen.
 recourir (à), seine Zuflucht nehmen (zu); sich wenden (an).

recours, m. Zuflucht; *avoir—à qn.*, seine Zuflucht zu Jemand nehmen, sich an Jem. wenden.

recouvrir, wieder bedecken.

recreation, f. Erholung; *heures de...*, Spielstunden.

recrue, f. Rekrute.

recruter, Rekruten ausheben, rekrutiren.

recueillir, sammeln, auflesen, aufnehmen.

reculer, rückwärtsgehen, zurückziehen, zurückbeugen; *se —*, zurücktreten.

redevable, erkenntlich, dankbar, schuldig; *être—de qch.*, Etwas zu verdanken haben, rückständig seyn.

rédiingote, f. Oberrock.

redoubler, verdoppeln.

redoutable, fürchterlich.

redresser, wieder aufrichten.

réduire, bringen, zwingen; — *à qch.*, zu Etw. bringen; — *à la mendicité*, an den Bettelstab bringen.

réduit, e (à), dahin gebracht (zu).

réellement, wirklich.

refaire, wieder machen.

réfectoire, m. Speisesaal (in Klöstern oder Erziehungshäusern), Refectorium.

refermer, wieder zuschließen.

réfléchir, nachdenken, überlegen.

réflexion, f. Ueberlegung, Betrachtung; *mettre de la —*, Ueberlegung anstellen; überlegen.

réformé, e, verändert, verbessert, abgedankt.

refus, m. Weigerung, abschlägige Antwort (Korb).

refuser, abschlagen, ausschlagen, verweigern; *me voilà refusé*, nun habe ich einen Korb.

regagner, wieder gewinnen, wieder erlangen, wieder (zu Etwas) kommen.

régaler, bewirthen, tractiren; eine Gasterei geben.

regard, m. Blick; — *de côté*, Seitenblick.

regarder, sehen, ansehen, anschauen;

angehen, betreffen, berücksichtigen; — *derrière soi*, sich umschauen.

régiment, m. Regiment.

régler, ordnen, bestimmen, einrichten.

règle, f. Regel, Ordnung, Gesetz.

régner, herrschen.

regorger, überströmen, Ueberfluß (vollauf) haben.

regret, m. Betrübniß, Bedauern, Mißvergnügen, Reue; *à —*, ungern, wider (den) Willen; *avoir du — à qch.*, Reue, Bedauern, Verdruß über Etwas haben.

regretter, bedauern, bereuen, betrauern.

reine, f. Königin.

rejeter, verwerfen.

rejeton, m. Sprößling.

rejoindre, wieder einholen, wieder zu Einem kommen; — *la marche*, sich wieder an den Zug anschließen.

réjouir, freuen, erfreuen, ergötzen.

relâcher, wieder in Freiheit setzen, losgeben, loslassen; *faire —*, losbringen.

relevé, e, erhaben, ansehnlich, berühmt.

relever, wieder aufheben, wieder aufwerfen, wieder aufziehen; *rûgen*; *se —*, sich wieder aufrichten, wieder aufstehen, wieder aufgehen.

reluir, glänzen, blitzen, schimmern.

remarquer, bemerken, beobachten.

rembourser, zurückbezahlen.

remède, m. Mittel, Heilmittel.

remédier, Mittel schaffen, helfen, steuern; — *à qch.*, einer Sache abhelfen.

remercier, danken.

remerciment, m. Dank; *faire ses —s*, seinen Dank abstaten.

remettre, zustellen, wieder setzen, wieder legen, wieder herstellen, wieder thun, wieder einhändigen, übermachen; *y —*, wieder hinein thun (hineinstoßen); *se —*, sich erholen, sich fassen.

remiser, unter einen Wagenschopf stellen.

remonter, wieder zeigen; se —, in sich gehen, sich besänftigen.
 remords, *m. pl.* Gewissensbisse.
 remplacer, ersetzen, wiedererstaten.
 rempli, *e*, angefüllt, voll.
 remplir, anfüllen, erfüllen.
 remporter, zurücktragen, zurücknehmen, wieder mitnehmen, davontragen.
 remuer, herumrühren, rühren, bewegen.
 renchérir, überbieten, theurer machen; faire le renchéri (la renchéri), sich kostbar machen, sich viel einbilden, sich zieren, spröde thun.
 rencontre, *f.* Zusammentreffen, Begegnung; aller à la—de *qn.*, Sem. entgegen gehen.
 rencontrer, begegnen, zusammentreffen, antreffen; — *qn* du pied, mit dem Fuße an Sem. stoßen.
 rendez-vous, *m.* verabredete Zusammenkunft, Stelldichlein; manquer au —, nicht zu der verabredeten Zusammenkunft kommen; den verabredeten Ort, oder die verabredete Zeit verfehlen; sich nicht einstellen.
 rendre, zurückgeben, wiedergeben, vergelten, machen; se —, sich ergeben, sich begeben, gehen; — ses respects, seine Ehrfurcht bezeigen; — des services, Dienste erweisen.
 rendu, *e*, abgemattet, müde, erschöpft.
 rêne, *f.* Zügel.
 renfermé, *e*, eingeschlossen, eingesperrt.
 rengorger (se), sich brüsten.
 renoncule, *f.* Ranunkel.
 renoncer (à *qch.*), auf Etw. Verzicht leisten, Etwas aufgeben.
 renouveler, erneuern.
 rentré, *e*, nach Hause gebracht (gekommen); eingethan.
 rentrer, wieder hinein (herein) gehen (kommen); nach Hause kommen; — la tête dans les épaules, den Kopf zwischen die Schultern stecken.

renverse, *f.* Rückseite; tomber à la —, rückwärts fallen.
 renverser, umwerfen, unter einander werfen, umkehren, umschütten.
 renvoyer, fort-, zurückschicken, ausweisen; — de ce monde, Einem das Lebenslicht ausblasen.
 répandre, verbreiten; ausschütten, verschütten, vergießen.
 reparaitre, wieder erscheinen, wieder kommen.
 réparer, wieder gut machen.
 repartir, zurückreisen.
 repas, *m.* Mahlzeit; faire un —, eine Mahlzeit halten.
 repasser, wieder vorbeigehen, wieder kommen; passer et —, hin- und hergehen, hin- und herlaufen.
 repentir, *m.* Reue; — de nécessité, Nothreue.
 repentir (se) de *qch.*, Etwas bereuen.
 répéter, wiederholen, aussagen (die Lektion); faire — la leçon à *qn.*, Sem. die Lektion überhören.
 réplique, *f.* Widerrede.
 répliquer, erwiedern.
 répondre, antworten; entsprechen; — à *qch.*, auf Etwas antworten, einer Sache entsprechen; — de *qch.*, für Etwas stehen (bürgen, haften, gut seyn).
 réponse, *f.* Antwort.
 reporter, zurücktragen.
 repos, *m.* Ruhe.
 reposer, ruhen, ausruhen, legen, liegen, schlafen; se — sur *qn.*, sich auf Sem. verlassen.
 repousser, zurückstoßen, zurücktreiben, zurückschlagen (z. B. eine Armee).
 reprendre, wieder nehmen, zurücknehmen, erwiedern, versehen; — *qn.* de *qch.*, Sem. Etw. verweisen; — haleine, wieder Athem holen, wieder zu Athem kommen.
 représentation, *f.* Vorstellung.
 représenter, vorstellen.
 réprimander (*qn.*), Sem. einen Berweis geben.
 reprise, *f.* Rücknahme, Wieder-

erobierung; Vorthail; Absatz;
 nochmaliges Ansehen; à plusieurs
 — s, zu verschiedenen Malen.
 reproche, *m.* Vorwurf, Verweis.
 reprocher, vormwerfen, verweisen.
 répugnance, *f.* Widerwillen, Ab-
 neigung.
 réserve, *f.* Vorrath, Vorbehalt;
 en —, vorräthig.
 réserver, zurückbehalten, aufheben,
 aufbewahren; vorbehalten.
 résigner (se), sich ergeben; — à
 qch., sich in Etwas ergeben.
 résistance, *f.* Widerstand.
 résister, widerstehen.
 résolu, *e.* entschlossen.
 résolution, *f.* Entschluß.
 résonner, ertönen, erschallen.
 respect, *m.* Ehrfurcht, Achtung.
 respectable, ehrwürdig, achtungs-
 würdig.
 respecter, ehren, achten, schonen;
 se faire —, sich Achtung (Re-
 spect) verschaffen.
 respectueusement, ehrfurchtsvoll.
 respirer, athmen, einathmen; je
 ne respire que ..., ich strebe nur
 nach..., nichts ist mir lieber,
 als...
 ressembler, gleichen.
 ressentir, fühlen, empfinden.
 ressources, *f. pl.* Hülfsmittel.
 Hülfquellen.
 ressusciter, wieder erwecken, von
 den Todten erwecken.
 reste, *m.* Ueberbleibsel, Rest; du
 (au) —, übriges; de —, übrig.
 rester, bleiben, übrig bleiben, zu-
 rückbleiben; où en sommes-
 nous restés? (im Lesen oder Erz-
 ählen) wo sind wir stehen ge-
 blieben?
 résulter, erfolgen.
 rétablir, wieder herstellen; se —,
 sich wieder erholen, genesen.
 retard, *m.* Verzug, Ausenbleiben.
 retardement, *m.* Verzögerung.
 retenir, zurückhalten zurückbehal-
 ten; bestellen.
 retirer, zurückziehen. heraus-, her-
 vorziehen, entziehen; — des
 mains, aus den Händen neh-

men; se —, sich zurückziehen,
 sich wegbegeben, nach Hause
 gehen.
 retomber, zurückfallen, wieder
 fallen.
 retour, *m.* Rückkehr, Zurückkunft,
 Rückfall; Gegendienst; de —,
 zurück.
 retourner, zurückkehren, umkehren.
 retraite, *f.* Zurückziehung, Zurück-
 gezogenheit, Ruhe, Einsamkeit.
 retrancher, absondern, abschneiden,
 beschneiden, abbrechen, ent-
 ziehen; abschaffen; vermindern,
 verschanzen.
 retrouver, wiederfinden; courir
 — qn., zu Jem. zurückeilen
 (zurücklaufen).
 réunir, vereinigen; se —, sich ver-
 einigen, zusammenhalten.
 réussir, gelingen, glücklichen Fort-
 gang haben, wohl fort kommen,
 Glück haben; wachsen, anschla-
 gen (als ein Kraut im Pflanzen).
 revanche, *f.* Rache, Wiederver-
 geltung, Erkenntlichkeit; prendre
 sa — de qn., sich an Jem. rächen,
 Jem. Etwas wieder vergelten;
 sich gegen Jem. erkenntlich zeigen.
 réveil, *m.* Erwachen (das).
 réveiller, wieder erwecken, auf-
 wecken; se —, wieder erwachen.
 revenant, *m.* Geist, Gespenst.
 revenir, zurückkommen; zu gut
 kommen; — sur sa parole, sein
 Wort zurücknehmen; l'avantage
 qui doit m'en —, der Vorthail,
 der daraus für mich entspringen
 wird (den es mir gewähren wird);
 il m'en revient tant, es kommt
 mir so viel zu gut; ich bekomme
 so viel darauf heraus (beim
 Wechseln eines Stückes Geld);
 faire — qn., Jem. zurückbringen,
 d. h. ihn besänftigen; ce visage
 me revient, dieses Gesicht gefällt
 mir; il revient un esprit, es
 geht um, es spukt; revenir à
 soi, wieder zu sich kommen; cela
 revient au même, das kommt
 auf eins heraus.

rêver, träumen, nachsinnen, tief-
 sinnig seyn; denken.
 rêverie, *f.* Träumerei; tiefes Nach-
 sinnen; Tiefsinnigkeit.
 révérence, *f.* Verneigung, Ver-
 beugung.
 revêtir, bekleiden, versehen.
 revivre, wieder leben.
 revoir, wieder sehen; à —, auf
 Wiedersehen.
 révolter, auflehnen, empören.
 riche, reich.
 richesse, *f.* Reichthum.
 ride, *f.* Runzel.
 rideau, *m.* Vorhang.
 ridicule, lächerlich; le —, das
 Lächerliche, der Spott.
 rien, Etwas; ne —, Nichts; pour
 —, umsonst, unentgeltlich, um
 — eine Kleinigkeit; — du tout,
 ganz und gar nichts.
 rigueur, *f.* Strenge; à la —, nach
 der Strenge, streng.
 rire, lachen.
 risée, *f.* Gelächter, Gespötte.
 risque, *m.* Gefahr; au —, auf
 Gefahr.
 rivage, *m.* Ufer.
 rivière, *f.* Fluß.
 robe, *f.* Kleid (von Frauenzim-
 mern); — de palais, Amtsröck
 (der Richter und Advokaten in
 Frankreich. Ein langes schwar-
 zes Kleid, ungefähr wie der
 Kirchenrock der protestantischen
 Geistlichen, nur daß er eine
 Schleppe hat).
 robuste, stark, rüstig.
 roc, *m.* |
 rocher, *m.* | Fels.
 rôder, herumgehen, herumstreichen,
 herumschleichen; streifen.
 roi, *m.* König.
 rompre, brechen, zerbrechen; —
 les oreilles à qn., Jem. das
 Trommelfell in den Ohren zer-
 sprengen, Jem. betäuben.
 rond, *e.* rund.
 ronde, *f.* Runde; Reihentanz; à
 la —, in der Runde herum,

rings herum; faire la —, die
 Runde machen (Kriegsausdruck).
 roquet, *m.* Pommer (Hund).
 rosette, *f.* Röschen, Schleife (von
 Bändern).
 rosser, prügeln.
 rossignol, *m.* Nachtigall.
 rôti, *m.* Braten.
 rôtir, braten.
 rouet, *m.* Spinnrad.
 rouge, roth; —-bleu, blauroth;
 nez —-bleu, Kupfer Nase.
 rougir, erröthen, roth werden.
 rouler, rollen, rutschen, ausgleiten,
 herunterrollen.
 route, *f.* Straße, Weg; sur la—,
 unterwegs; faire — ensemble,
 mit einander reisen (wandern);
 se mettre en —, sich auf den
 Weg machen.
 rouvrir, wieder eröffnen, wieder
 aufreißen.
 royal, *e.* königlich.
 ruban, *m.* Band.
 rue, *f.* Straße, Gasse.
 ruine, *f.* Verderben.
 ruiner, zu Grunde richten, ver-
 derben.
 ruineux, *se.* verderblich.
 ruisseau, *m.* Bach.
 rustre, *m.* grober Bauer, Lummel.
S.
 sabre, *m.* Säbel.
 sac, *m.* Sack.
 sacré, *e.* heilig, geheiligt.
 sacrifice, *m.* Opfer.
 sacrifier, opfern, aufopfern.
 sage, weise.
 sagesse, *f.* Weisheit.
 saillie, *f.* witziger Einfall, Witz.
 saisir, greifen, ergreifen, einneh-
 men; — qn., Einen (nach Einem)
 greifen.
 saisissement, *m.* Schrecken, plötz-
 liche Gemüthsbewegung.
 saison, *f.* Jahreszeit.
 salaire, *m.* Lohn.
 sale, unrein, schmutzig.
 salle, *f.* Saal, Zimmer.
 salon, *m.* geschmückter Saal, Be-
 suchzimmer.

saluer, grüßen; je vous salue, ich grüße Sie, ich empfehle mich Ihnen.
 salut, *m.* Gruß, Verbeugung; faire un — à qn., Jem. grüßen.
 salulaire, heilsam.
 sang, *m.* Blut; — bourgeois. Bürgerblut, gemeines Blut; de — froid, kaltblütig.
 sanglots, *m. pl.* Schluchzen.
 sanglotter, schluchzen.
 santé, *f.* Gesundheit.
 sans, ohne, ohne zu.
 sarrau, *m.* Bauernkittel, Wettermantel.
 satin, *m.* Atlas.
 satisfaction, *f.* Genugthuung, Befriedigung, Vergnügen, Freude.
 satisfaire, genug thun, befriedigen, bezahlen.
 satisfait, *e.* zufrieden, froh, vergnügt, bezahlt.
 sauf (praep.), mit Vorbehalt, ohne Nachtheil; — votre respect, ohne Nachtheil meiner Ehrfurcht gegen Sie.
 saule, *m.* Weide.
 saupoudrer, bestreuen.
 saut, *m.* Sprung.
 sauter, hüpfen, springen.
 sauvage, wild.
 sauve-garde, *f.* Schutz, Schirmbrief.
 sauver, retten; — une injustice à qn., Jem. eine Ungerechtigkeit ersparen, d. h. ihn hindern, sie zu begehen; se —, sich fürchten, davon laufen.
 savant, *e.* gelehrt; se donner un air de —, sich ein gelehrtes Ansehen geben.
 savoir, wissen, können, erfahren.
 savoir, *m.* Wissen (das).
 savoir-faire, *m.* Geschicklichkeit, Fertigkeit.
 scélérat, *m.* Bösewicht.
 scène, *f.* Schauplatz, Bühne, Auftritt; Handlung.
 science, *f.* Wissenschaft.
 sec, sèche; sèchement, trocken.
 sécher, trocknen, abtrocknen.
 seconder, unterstützen, beistehen.
 secouer, schütteln, rütteln.

secourable, hülfreich.
 secourir, helfen, beistehen.
 secours, *m.* Hülfe, Unterstützung; au —! zu Hülfe! venir au — de qn., Jem. zu Hülfe kommen.
 secret, *m.* Geheimniß, geheime Unterredung; en —, ins Geheim, heimlich.
 secrètement, heimlich.
 seigneur, *m.* großer Herr, Grundherr; mon — (bei einer Anrede), gnädiger Herr!
 sein, *m.* Busen, Brust, Schoos.
 séjour, *m.* Aufenthalt, Rasttag, Ort.
 semaine, *f.* Woche.
 semblable, gleich, ähnlich; ses —s, seines Gleichen, seine Mitmenschen.
 semblant, *m.* Ansehen, Schein; faire —, sich stellen; ne faire — de rien, sich nichts merken lassen, nicht dergleichen thun; faire —, de..., dergleichen thun, als ob...
 sembler, scheinen, dünken.
 semelle, *f.* Sohle, Schuhsohle.
 semence, *f.* Saamen.
 semer, säen, streuen.
 sensibilité, *f.* Rührung, Empfindlichkeit.
 sensible, gefühlvoll, empfindlich, dankbar.
 sentiment, *m.* Gefühl, Empfindung, Gesinnung.
 sentir, fühlen, empfinden, denken; riechen, stinken.
 soir, anstehen; il sied bien, es steht wohl an.
 séparer, trennen.
 sépulture, *f.* Grabstätte.
 serein, *m.* Abendthau.
 serein, *e.* heiter.
 sérénité, *f.* Heiterkeit.
 sergent, *m.* Sergeant; — de recrues, Werb-Sergeant.
 sérieusement, ernstlich, im Ernst.
 sérieux, *se.* ernsthaft.
 seringuer, spritzen.
 serment, *m.* Fluch, Schwur, Eid.
 serrer, drücken, verengen; aufheben (in einem Schranke); — les dents, die Zähne zusammenbeißen; le coeur se serre, das

Herz wird beklemmt; es wird
 Einem eng ums Herz.
 servante, *f.* Magd. Dienerin.
 serviette, *f.* Tellertuch, Serviette.
 service, *m.* Dienst; rendre —,
 Dienst erweisen.
 servir, dienen, bedienen, aufwar-
 ten; auftragen, vorlegen (die
 Speisen).
 serviteur, *m.* Diener.
 seuil, *m.* Schwelle; passer le —,
 über die Schwelle gehen.
 seul, *e* (*adj.*), allein.
 seulement (*adv.*), allein, nur; ne
 pas —, nicht einmal.
 sévère, streng.
 sévérité, *f.* Strenge.
 si, wenn, so, ob; — tôt, so bald.
 siège, *m.* Stuhl, Sitz; Rutschen-
 bock.
 siffler, pfeifen, zischen, sausen.
 signal, *m.* Zeichen, Wink.
 signe, *m.* Zeichen; faire —, ein
 Zeichen geben, winken.
 signer, unterzeichnen, unter-
 schreiben.
 signifier, bedeuten, heißen.
 silence, *m.* Stillschweigen, Stille;
 en —, stillschweigend; garder
 le —, schweigen.
 similor, *m.* Similor, Tombak.
 simple, einfach, gemein, natürlich;
 einfältig.
 sincère (*adj.*),
 sincèrement (*adv.*), } aufrichtig.
 singe, *m.* Affe.
 singulier, ère, sonderbar.
 si non, wo nicht, als
 situation, *m.* Lage.
 société, *f.* Gesellschaft.
 soeur, *f.* Schwester.
 soie, *f.* Seide.
 soif, *f.* Durst; avoir —, durstig
 seyn.
 soigneusement, sorgfältig.
 soin, *m.* Sorge; avoir — de qch.,
 für Etw. Sorge tragen, sorgen;
 — s, Bemühungen (Sorgen);
 donner des — à ..., sich Mühe
 geben für ...

soir, *m.* Abend; un beau —, eines
 Abends.
 soirée, *f.* Abendzeit, Abendgesellschaft.
 soldat, *m.* Soldat.
 soleil, *m.* Sonne.
 solitude, *f.* Einsamkeit.
 solliciter, ansprechen, bitten; —
 qch., um Etw. ansprechen.
 somme, *f.* Summe.
 somme, *m.* } Schlaf; tout d'un
 sommeil, *m.* }
 somme, in einem Schlafe fort,
 ununterbrochen.
 songe, *m.* Traum.
 songer, denken, bedenken, sinnend;
 träumen.
 songe-malices, *m.* Schadenfroh
 (der auf Bosheiten sinnt).
 sonner, schellen, läuten; — le
 souper, zum Nachtessen läuten.
 sornette, *f.* alberne Rede, dummes
 Geschwätz.
 sort, *m.* Schicksal.
 sorte, *f.* Art, Gattung; toutes —s,
 allerlei; de la —, so, dergestalt.
 sortir, ausgehen, fortgehen, heraus-
 kommen, herausdringen.
 sot, te, dumm, albern.
 soucier (*se*), sich bekümmern.
 souffler, blasen, wegkapern.
 soufflet, *m.* Blasbalg; Ohrfeige.
 souffleter, Ohrfeigen geben.
 souffrance, *f.* Leiden (das).
 souffrir, leiden, ausstehen.
 souhait, *m.* Wunsch.
 souhaiter, wünschen.
 soulager, lindern, helfen, trösten.
 soulever, aufheben, emporheben,
 empören.
 soumettre, unterwerfen.
 soumis, *e*, unterwürdig, gehorsam.
 soumission, *f.* Unterwerfung.
 soupçon, *m.* Argwohn, Verdacht.
 soupçonner, argwöhnen, im Ver-
 dacht haben.
 soupçonneux, *se*, argwöhnisch.
 souper, zu Nacht essen.
 souper, *m.* Nachtessen (das).
 soupir, *m.* Seufzer.
 soupirer, seufzen, sich sehnen.
 souquenille, *f.* Sudelrock, Stall-
 rock.

source, *f.* Quelle.
sourcil, *m.* Augenbraue.
sourd, *e*, taub; dumpf; heimlich;
 — *es manoeuvres*, heimliche
 Ränke.
sourire, lächeln.
souris, *f.* Maus.
sous, unter, innerhalb, binnen;
 — *trois jours*, innerhalb dreier
 Tage.
soustraire, entziehen, entwenden.
soutenir, halten, behaupten, unter-
 stützen, unterhalten, aufrecht-
 erhalten, vertheidigen.
souvenir, erinnern; *se — de qch*,
 sich an Etw. erinnern.
souvenir, *m.* Erinnerung, An-
 denken.
souvent, oft.
spectacle, *m.* Schauspiel, Anblick.
stupéfait, *e*, erstummt, erstaunt.
subit, *e*, plötzlich.
subsistance, *f.* Lebensunterhalt,
 Nahrungsmittel.
subsister, bestehen, leben.
succès, *m.* Erfolg.
sucré, *m.* Zucker.
sucrerie, *f.* Zuckerwerk.
sucrier, *m.* Zuckerbüchse.
sueur, *f.* Schweiß.
suffire, genügen, hinreichen; — *à*
qch., einer Sache gewachsen seyn.
suite, *f.* Folge, Gefolge; *tout-de-*
suite, sogleich; *à la — de*, nach.
suivre, folgen, befolgen, nachkom-
 men, nachgehen.
sujet, *m.* Unterthan, Mensch;
mauvais —, böser Bube, schlech-
 ter Mensch; Gegenstand, Ur-
 sache; *à ton —*, deinetwegen;
à ce —, deswegen.
superbe, prächtig, herrlich.
superflu, *e*, überflüssig, unnütz.
superstitieux, *se*, abergläubisch.
superstition, *f.* Aberglauben.
suppléer, ergänzen.
supplication, *f.* dringende Bitte.
supplier, dringend (inständig)
 bitten; *d'un air suppliant*, mit
 demüthig bittender Miene.
supporter, ertragen.

supposer, voraussetzen, annehmen,
 vermuthen.
sur, auf, über, gegen, bei.
sûr, *e* (*adj.*), | sicher, gewiß.
sûrement (*adv.*), |
sûreté, *f.* Sicherheit.
surpasser, übertreffen.
surprendre, überraschen, in Erstaun-
 nen setzen, ertappen, überfallen,
 hintergehen, betrügen.
surpris, *e*, überrascht, überfallen,
 erstaunt; *je suis —*, es wundert
 mich.
surprise, *f.* Ueberraschung, Ueber-
 fall, Erstaunen.
surtout, *m.* Ueberrock.
sur-tout, besonders, hauptsächlich.
survenir, dazu kommen.
suspect, *e*, verdächtig.
suspendre, hängen, aufhängen.
 unterbrechen, aussetzen.

T.

tabac, *m.* Taback.
table, *f.* Tisch.
tabler (*sur qch.*), sich auf Etwas
 verlassen.
tablettes, *f. pl.* Schreibtafel.
tablier, *m.* Schürze, Fürtuch.
tache, *f.* Flecken, Unehre.
taché, *e*, befleckt.
tâcher, sich bemühen, suchen, trach-
 ten.
tailler, schneiden, zuschneiden; —
qch. en semelles, Schuhsohlen
 aus Etwas schneiden.
taire, verschweigen; *se —*, schwei-
 gen.
talent, *m.* Talent, Gg.
tandis que . . ., während dem; da.
tant (de), so viel, so sehr; — *que*,
 so lange als (bis); — *mieux*,
 desto besser; — *pis*, desto schlim-
 mer; — *y a*, so viel ist gewiß;
 — *bien que mal*, so gut es gehen
 mag.
tante, *f.* Muhme, Tante.
tantôt, bald; kürzlich; vor (in)
 Kurzem.
tapage, *m.* Lärm.
tapir, ducken.
tapisserie, *f.* Tapete.

tard, spät

tarder, zögern, lange ausbleiben;
il me tarde, es verlangt mich,
ich sehne mich; die Zeit wird
mir lange (bis).

tas, *m.* Haufe

tasse, *f.* Tasse, Schale.

tâter,

tâtonner, { betasten, befühlen, fühlen.

taux, *m.* festgesetzter Preis, Anschlag.
tel, le que, wie.

tellement, so sehr, so

témoignage, *m.* Zeugniß; rendre
—, Zeugniß geben.

témoigner, bezeugen, beweisen,
äußern.

témoin, *m.* Zeuge.

temple, *m.* Tempel.

tems, *m.* Zeit, Frist; de—en—,
von Zeit zu Zeit; en même,
zugleich.

tendre (*adj.*),

tendrement (*adv.*), { zärtlich, zart.

tendre (*verbe*), ausdehnen, aus-
strecken; — les bras à qn., die
Arme nach Jem. ausstrecken;
— la main, die Hand reichen.

tendresse, *f.* Zärtlichkeit, Liebe.

ténèbres, *f. pl.* Finsterniß.

ténébreux, *se*, finster.

tenir, halten, heben; — tête, die
Spitze bieten; — à..., abhän-
gen von..., halten an...; aus-
halten; — la place de qn., die
Stelle von Jem. vertreten; —
à coeur, am Herzen liegen.

tentation, *f.* Versuchung.

terme, *m.* Termin, Zahlungsfrist.

terminer, endigen, beschließen.

terrain, *m.* Grund, Erdreich, Stück
Feld.

terrasse, *f.* Terrasse.

terrasser, zu Boden werfen.

terre, *f.* Erde, Acker, Feld; Land,
Landgut; à (par) —, auf der
(die) Erde.

terrible, schrecklich, furchtbar.

tête, *f.* Kopf, Haupt; — à —, Ge-
spräch unter vier Augen; je ne
sais où donner de la —, ich weiß
nicht, wo ich mit dem Kopfe
hinaus soll (ich weiß mir nicht

zu helfen); de la tête aux pieds,
vom Kopfe bis zu den Füßen.

thé, *m.* Thee.

théière, *f.* Theekanne.

thème, *m.* Uebersetzung (aus seiner
Sprache in eine fremde), Auf-
gabe, Styl.

tiens,

tenez, { (von tenir) wird gebraucht

um Jem. Aufmerksamkeit zu er-
wecken, und, je nach den Um-
ständen, übersetzt durch: hören
Sie, höre; nimm hin, da hast
Du's; nehmen Sie hin, da ha-
ben Sie's!

timide (*adj.*),

timidement (*adv.*), { furchtsam,
schüchtern.

tintamarre, *m.* Getös, Lärm.

tirailleur, zupfen, zerren

tirer, ziehen, herausziehen, zapfen;
se — bien de qch., sich gut aus
Etwas herausziehen, Etw. gut
machen, sich bei Etw. gut beneh-
men; se — de qch., sich von
Etw. losmachen; — qch. de qn.,
Jem. Etw. ablocken, abschwächen.

tiroir, *m.* Schublade.

tisane, *f.* (Arznei) Getränk.

tisserand, *m.* Weber

titre, *m.* Titel, Titelblatt.

toile, *f.* Leinwand.

toilette, *f.* Puktsch; Anzug.

toit, *m.* Dach.

tombeau, *m.* Grab.

tomber, fallen, sinken; — dessus,
darüber herfallen; — malade,
krank werden.

ton, *m.* Ton; de quel —, in welchem
Ton? faux —, Mißton, Mißlaut.

tonner, donnern.

tonnerre, *m.* Donner.

tope-là, Top! Schlag' ein! ich
willige ein.

torche, *f.* Pechfackel.

tordre, verdrehen, umdrehen; se
— le cou, den Hals brechen.

torrent, *m.* Strom.

tort, *m.* Gewalt, Unrecht, Schaden;
à — et à travers, in das Kreuz
und in die Quere, in den Tag
hinein; unbedachtsamer Weise.

tôt (adv.), frühe.
 toucher, rühren, berühren, anrühren; erweichen, bewegen; angehen; — à qch., Etw. berühren.
 toujours, immer, allzeit.
 tour, *m.* Gang; Streich, Handlung; — à —, wechselsweise; à mon —, wenn die Reihe an mich kommt, meinerseits; faire un — à qn., Sem. herumführen; faire deux — s, zweimal herum (führen); faire le — de qch., um Etw. herumgehen; un — de son métier, einer von seinen Streichen.
 tourbillon, *m.* Wirbel.
 tourment, *m.* Qual, Pein.
 tourmenter, quälen, martern.
 tourner, wenden, drehen, gereichen; — à la gloire de qn., Sem. zum Ruhme gereichen; faire — la tête à qn., Sem. den Kopf verwirren; faire — qch., Etwas lenken, schwingen.
 tournure, *f.* Wendung; Haltung, Gestalt, Wuchs.
 tout, *e*, all, ganz, Jeder; — à-coup, auf einmal, plötzlich; — à-fait, ganz, vollkommen; — au-plus, höchstens; — de bon, im Ernst, ernstlich; ce sera — de bon, es wird gelten, es wird ernstlich seyn; — de suite, sogleich; — ensemble, zugleich; toutefois, dennoch, gleichwohl.
 tout-puissant, *e*, allmächtig.
 trahir, verrathen.
 train, *m.* Schritt, Gang; être en —, im Gange (in Thätigkeit) seyn, aufgelegt seyn; — de vie, Lebenslauf, Lebensweise.
 trainant, schleppend; robe — *e*, Schlepprock.
 trainer, ziehen, fortziehen, schleppen, herumfahren, herumlaufen.
 trait, *m.* Zug, Gesichtszug; Pfeil.
 traitement, *m.* Behandlung, Wartung, Heilung.
 traiter, behandeln; nennen, schimpfen; — qn. de sot, Sem. einen Dummkopf schimpfen.
 traître, *m.* Verräther.
 tranche, *f.* Schnitte (die).

tranquille, ruhig.
 tranquilliser, beruhigen; se —, ruhig werden.
 tranquillité, *f.* Ruhe; Gemüthsruhe.
 transplanter, versetzen (von Pflanzen).
 trauses, *f. pl.* Angst.
 transport, *m.* Entzücken, Hektigkeit, Aufwallung (des Gemüths).
 transporté, *e*, entzückt, außer sich.
 transporter, übersetzen, überfahren, übertragen.
 travail, *m.* Arbeit.
 travailler, arbeiten.
 travers, *m.* Querseite; à —, (mit-ten) durch; de —, schief (von der Seite), unrecht, ungeschickt, in die Quere, verkehrt, scheel.
 traverser (qch.), über Etw. (quer) gehen, fahren u.; — le village, durch das Dorf gehen.
 trébucher, straucheln, stolpern.
 treillage, *m.* Gitter; berceau de —, Gitterlaube.
 trembler, zittern.
 trempé, *e*, eingeweicht; — de sueur, ganz naß von Schweiß, von Schweiß triefend.
 trépigner, stampfen.
 trésor, *m.* Schatz.
 tressaillir, hüpfen; schauern, zusammenfahren.
 tricoter, stricken.
 triste (adj.), } traurig.
 tristement (adv.), }
 tristesse, *f.* Traurigkeit.
 tromper, betrügen, irren.
 tromperie, *f.* Betrug.
 trompeur, *m.* Betrüger.
 trône, *m.* Thron.
 trop, zu, allzu, zu viel, zu sehr; pas — bien, nicht sehr gut; je ne sais pas —, ich weiß nicht recht.
 trouble, *m.* Verwirrung, Unruhe.
 troubler, trüben, stören; se —, verwirrt werden.
 troupe, *f.* Trupp, Haufe.
 troupeau, *m.* Heerde.
 trousses, *f. pl.* span. kleine Hosen, wie die Edelknaben tragen; être aux — de qn., Sem. nachsehen;

mettre aux — de qn., Sem. nach-
setzen lassen.
trouver, finden, antreffen; aller —
qn., Sem. auffuchen, zu Sem.
gehen; comment vous trouvez-
vous de cela? wie schlägt Ihnen
dies zu? wie bekommt Ihnen
dies? — mauvais, übel nehmen;
vous les trouvez meilleurs, sie
schmecken Ihnen besser.
tuer, tödten, umbringen.
tulipe, *f.* Tulpe.
turbulent, *e*, ungestüm, unruhig,
hitzig.
turc, *m.* Türke.

U.

uni, *e*, einig; glatt.
uniforme (*adj.*) einförmig.
uniforme, *m.* Uniform.
union, *f.* Einigkeit, Vereinigung,
Verbindung.
unique, einzig.
unir, vereinigen, verbinden.
univers, *m.* Weltall.
usage, *m.* Gebrauch.
user, gebrauchen, anwenden, ab-
nutzen; en —, verfahren, han-
deln.
utile, nützlich.
utilité, *f.* Nützlichkeit.

V.

vagabond, *m.* herumziehender Bett-
ler, Landstreicher, Bagabund.
vain, *e*, eitel; vergeblich.
vaincre, überwinden, besiegen.
valeur, *f.* Werth, Tapferkeit.
valoir, taugen, werth seyn; gewin-
nen, eintragen, einbringen, gel-
ten, so gut seyn, als...; —
mieux, besser seyn.
vanité, *f.* Eitelkeit; donner de la
—, Eitelkeit einflößen.
vaste, groß, weitumfassend; un-
geheuer.
vaurien, *m.* Taugenichts; un bon
—, ein rechter Taugenichts.
végétation, *f.* Wachsthum der
Pflanzen, Vegetation.
veillée, *f.* Spinnstube; Abend-
gesellschaft, Nachtwache.

veiller, wachen; Acht haben.
veine, *f.* Ader.
velours, *m.* Sammet; faire patte
de —, eine Sammetpfote machen,
d. i. die Krallen einziehen (von
Ragen und falschen Leuten).
vendre, verkaufen.
vendredi, *m.* Freitag.
vengeance, *f.* Rache.
venger, rächen; se — de qn., sich
an Sem. rächen.
venir, kommen; — voir, besuchen;
en — là, darauf (dahin) kommen;
je viens d'envoyer chercher...,
ich habe eben geschickt nach...,
ich habe eben herbitten lassen.
vent, *m.* Wind.
verdure, *f.* Grüne (das), Gras,
Rasen.
verge, *f.* Ruthe.
verger, *m.* Obstgarten.
véritable, wahrhaft, ächt, wirklich.
vérité, *f.* Wahrheit.
verre, *m.* Glas.
verrou, *m.* Riegel; fermer au —,
verriegeln.
vers, gegen, auf, zu.
verser, vergießen, einschenken, ver-
schütten, umfallen, umwerfen.
version, *f.* Uebersetzung (aus einer
fremden Sprache in die seinige).
vert, *e*, grün.
vertu, *f.* Tugend.
vertueux, *se*, tugendhaft.
veste, *f.* Weste.
vêtir, kleiden.
veuf, *ve*, Wittwer, Wittwe.
viande, *f.* Fleisch.
vice, *m.* Laster, Mangel, Gebrechen.
vieux, *se*, lasterhaft, fehlerhaft,
gebrechlich.
victime, *f.* Opfer.
victoire, *f.* Sieg.
victorieux, *se*, siegreich.
vide, leer.
vider, ausleeren, räumen; aus-
trinken.
vie, *f.* Leben; la — est chère, es ist
theuer zu leben, die Lebensmittel
sind theuer.
vieillard, *m.* Greis.
vieille, *f.* altes Weib.

vieillesse, f. Greisenalter, hohes Alter.
vieillir, alt (grau) werden.
vieux, vieille, alt.
vis, ve, lebendig, lebhaft, hitzig.
vigoureux, se, stark, kraftvoll, rüstig.
vigueur, f. Kraft, Stärke.
vil, e, schlecht, gering.
vilain, e, garstig.
vilenie, f. Kargheit, Schandthat, Schlechtigkeit.
village, m. Dorf.
ville, f. Stadt.
vin, m. Wein.
vindictif, ve, rachgierig.
violence, f. Gewalt, Gewaltthätigkeit, Heftigkeit.
violent, e, gewaltig, heftig.
violer, verletzen; — sa parole, sein Wort brechen.
violon, m. Geige, Violin; Violinspieler; *joueur de —, Geiger, Violinspieler.*
virtuose, m. ausgezeichnete Künstler, Virtuoso.
visage, m. Gesicht, Angesicht.
vis-à-vis (de), gegenüber.
visite, f. Besuch; *rendre — à qn.,* Sem. einen Besuch machen.
visiter, besuchen, besichtigen.
vite, geschwind.
vitre, f. Fensterscheibe.
vivement, lebhaft.
vivacité, f. Lebhaftigkeit, Hitze.
vivant, e, lebend, lebendig; du —, bei Lebzeiten
vivre, leben; — avec qn., mit Sem. umgehen; je ne vis que de cela, dies ist mein Leben.
vivier, m. Fischweier.
voguer, wogen, sich bewegen.
voici, siehe hier; hier ist, hier steht, hier kommt.
voilà, siehe da; da ist, da steht, da kommt; me —, da bin ich; so bin ich.
voile, f. Segel.
voie, f. Weg; Mittel.
voir, sehen; pour —! (als Drohung) untersteh' Dich!

voisin, e (adj.), benachbart; chambre — e, Nebenzimmer.
voisinage, m. Nachbarschaft.
voiture, f. Wagen, Kutsche.
voix, f. Stimme.
vol, m. Diebstahl.
voler, fliegen; eilen; stehlen, bestehlen
voleur, se, Dieb, Diebin.
volontaire (adj.), freiwillig.
volonté, f. Wille.
volontiers, gern.
voluptueux, se, wollüstig.
vouloir, wollen; en — à qn., Sem. übel wollen, ihm nicht gut seyn, Etwas gegen ihn haben, böse über ihn seyn; ebenso: en vouloir du mal à qn; ne m'en veuillez pas de mal! Nichts für ungut! Seyen Sie nicht böse über mich! vouloir bien, gütigst wollen; die Güte haben und wollen; Dieu veuille! Gott gebe! à qui en veut-on? wem gilt es?
vous, Ihr, Einer, Einem; on — casse bras et jambes, man schlägt Einem Arm und Beine entzwei.
voyage, m. Reise, Gang.
vrai, e, wahr, wahrheitliebend.
vraiment, wahrhaftig.
vraisemblablement, wahrscheinlich.
vue, f. Gesicht (Sichtkraft), Ansicht, Aussicht, Anblick, Blick; *jeter la — en dessous, unter sich sehen; je ne puis tenir à cette —, ich kann diesen Anblick nicht aushalten.*

Y.

y, daran, darüber, dahin u. a. m., il — a, es ist, es gibt; il n' — a qu'à, man darf nur; il faut qu'il — ait quelque coquinerie là dessous, darunter muß eine Schürkereie stecken.

Z.

zèle, m. Eifer, Dienstleister.
zélé, e, eifrig.





Berquin, Arnaud,

Choix de pièces de théâtre de Berquin à l'usage des lycées et autres écoles ; pourvu d'un vocabulaire français-allemand = Auswahl von französischen Kinder- und Jugendschauspielen aus Berquin, zum Gebrauche der Lyceen und anderer Schulen

Carlsrouhe 1840

Bibl.Haup. 976

urn:nbn:de:bvb:12-bsb11000775-3